

Le Baiser de Judas

Hubert Prolongeau

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

HUBERT
PROLONGEAU

Le baiser
de Judas



Roman

Grasset

Hubert Prolongeau

Le baiser de Judas

roman

BERNARD GRASSET
PARIS

À ma mère

« Le chemin droit ne mène jamais qu'au but. »

ANDRÉ GIDE.

Prologue

Il savait qu'on ne se méfierait pas d'un enfant. Ses onze ans frêles en imposaient peu, et il avait emmené avec lui son jouet préféré, un petit soldat en bois sculpté par son père. Une femme avait mentionné le puits de Rachel, un vieux trou d'eau abandonné derrière la colline, d'où il allait souvent contempler la longue plaine verdoyante qui courait vers le lac Houleh. Alors, sans prévenir personne, Judas était parti.

Le soleil aurait dû pointer à l'horizon, mais il était voilé par le nuage de fumée qui venait de Sepphoris en flammes, et ne déversait plus sur les eaux du grand lac qu'une lueur blafarde. Deux jours durant, le vent leur avait aussi porté les cris de ceux que l'on y massacrait.

Il n'avait demandé à aucun de ses amis de le suivre. Le froid de la nuit commençait à peine à se dissiper et il resserra sur lui les pans de son petit manteau de chèvre. Un légionnaire romain croisa sa route. Comme à chaque fois qu'il en voyait un, il ressentit un mélange de peur et de dégoût. Mais il se força à le dépasser sans le regarder, serrant contre lui son soldat. Il ne vit pas le regard attendri que l'homme lui jeta.

Le bruit des marteaux le guida jusqu'au sommet de la colline. Il atteignit un petit tertre, s'étendit derrière et regarda.

Cela faisait comme une forêt. Là où la veille il n'y avait que le vieux puits, des morceaux de bois plus hauts qu'un homme s'élevaient. À l'aide d'un système de câbles, des soldats par groupes de trois les montaient. Un quatrième, armé d'une pelle, suant, creusait un trou, et vérifiait que le bois s'y plantait correctement, cherchant ensuite des pierres pour le stabiliser. La terre était dure et friable et l'arbre, mal enfoncé, retombait souvent, assommant parfois l'un des hommes. Judas n'arriva pas à compter les troncs : une centaine au moins. Il savait qu'à Sepphoris des milliers avaient été ainsi dressés.

La besogne allait vite. Les Romains avaient travaillé toute la nuit, aidés par les vieillards de la ville qu'ils avaient épargnés.

Au bout d'une heure, un groupe plus nombreux arriva par la colline. Les femmes étaient en tête, muettes, formant bloc. L'enfant eut du mal à reconnaître dans les traits durs et figés de Ciborée, sa mère, la tendresse qu'il y lisait d'habitude. Il voulut d'abord se cacher, puis se leva et courut vers elle.

« Tu étais là ? »

Elle n'ajouta rien, et cette absence de gronderie l'étonna plus que tout.

« Ils ont fini ? Tu as vu ton père ? »

Il secoua la tête.

Comme une vague, les femmes approchaient. Elles n'étaient qu'une trentaine, mais semblaient mille par leur détermination. Dès qu'ils les virent aborder le plateau, une dizaine de soldats romains se précipitèrent, arme à la main, pour leur barrer le chemin. Deux d'entre elles, vêtues de noir, se détachèrent du groupe.

« Nous sommes venues voir mourir nos maris. »

L'un des légionnaires cria quelque chose en latin. Un Juif arriva, salué par des exclamations de mépris. C'était le traducteur. Il fit répéter les deux femmes, et s'acquitta de sa tâche envers l'officier, qui les informa que personne ne passerait. Elles risquèrent un pas. Aussitôt, les pilums se baissèrent.

Sur un signe de Ciborée, toutes s'assirent. Les Romains échangèrent quelques regards inquiets. Qu'est-ce que ces diablesses allaient encore inventer ?

Alors une main montra la plaine, au loin. Un nuage de poussière signalait la venue d'une cinquantaine d'hommes, des Juifs encore. Dès qu'ils furent là, les femmes leur firent place, et Judas eut l'impression que sa mère se laissait soudain aller, la douleur envahissant son visage.

Les Romains avancèrent encore d'un pas sans que les autres reculent. Ils se firent face, blocs de haine.

Les premiers groupes de prisonniers arrivèrent assez rapidement. Il y eut un frémissement, puis quelques cris quand certaines crurent apercevoir leurs époux.

« Ne dites rien, c'est ce qu'ils attendent », dit un homme en hébreu. Les femmes prirent sur elles, et l'on n'entendit plus que quelques sanglots épars.

« Maman, on va voir Papa ? demanda Judas.

— Je ne sais pas, mon chéri. Sûrement. Il ne va pas nous quitter comme ça. »

Judas avait envie de demander si son père allait mourir, mais n'osa pas.

Il y avait une centaine de prisonniers, et deux fois plus de soldats romains. La plupart étaient déjà enchaînés au patibulum qui reposait sur leurs épaules. Plusieurs, prisonniers politiques, étaient marqués au fer rouge des insignes de l'État. La poussière soulevée formait un léger nuage au-dessus du sol et provoquait des quintes de toux qu'on entendait de loin.

Les légionnaires contenaient les Juifs qui tentaient de voir. L'opération était délicate. Il fallait détacher chaque homme, hisser le

patibulum, dans lequel une mortaise avait été creusée, jusqu'aux tenons taillés sur le poteau, puis faire monter le condamné. Deux nœuds coulants étaient alors glissés sous ses aisselles. Les prisonniers se débattaient, et les coups tombaient dru. Escabeaux et cordes manquaient.

Nul ne reconnut le premier crucifié. Le centurion lui fit tordre les jambes, de manière à ce que les pieds soient placés des deux côtés du tronc, puis, en deux coups de marteau, enfonça un clou dans ses talons, qu'il fixa ainsi au bois. L'homme hurla. À ce spectacle, les autres condamnés s'agitèrent, et il fallut encore user de la force.

« Ce n'est pas une exécution, c'est un supplice », murmura la voisine de Ciborée.

Les condamnés étaient presque nus, et leurs derniers vêtements arrachés avant la crucifixion. Les femmes étaient attachées face au bois, par décence. Ses jambes fléchies permettaient au crucifié de se soulever et de respirer plus facilement. Par instinct de survie, il le faisait, cherchant l'air qui lui manquait. Le combat durait jusqu'à ce que l'asphyxie gagne.

Les premiers furent tous attachés et hissés de la même manière, puis les Romains s'amusèrent. Un des condamnés fut crucifié la tête en bas, un autre eut les bras cloués en plus des jambes. Des pointes furent plantées dans les paumes d'un troisième et les soldats rirent en les regardant se déchirer sous le poids du corps. Les cris étaient plus fréquents, malgré le courage des hommes. Enfin les soldats, las, bâclèrent. Trois condamnés, trop lourds, trop remuants, eurent même la chance de mourir d'un coup de lance dans le côté. Le centurion intervint alors et se lança dans un discours sur la nécessaire exemplarité des punitions.

La première, la femme de Josué, un charpentier, reconnut son mari. Elle rompit le cercle des soldats et se précipita vers lui les bras tendus. Josué la reconnut et leva les mains. Ce fut leur dernier geste. Du plat de son glaive, un soldat assomma la femme. Quand elle reprit connaissance, Josué était noyé dans l'anonyme forêt des croix.

L'opération dura toute la matinée. Le supplice de la soif vint s'ajouter à celui déjà enduré et les crucifiés commencèrent à réclamer à boire.

« Quand je pense qu'on a cru qu'il était le messie, dit un homme, cherchant des yeux Juda le Gaulanite.

— Un messie qui finit sur la croix... Quelle dérision ! » cracha son voisin.

Dans le petit groupe des Juifs, la tension était extrême. Lorsqu'elles comprirent que tous les prisonniers étaient là et qu'aucun n'échapperait au supplice, les femmes se mirent à crier les noms de leurs époux, tentant de forcer le barrage.

Judas regardait. Jamais il n'oublierait la chaleur qui vrillait les crânes, la sueur sur les faces des soldats, les hurlements des condamnés, l'odeur qui montait des entrailles vidées par la peur. Autour de lui, peu de femmes pleuraient. Des enfants cherchaient leur père. Un des hommes se flatta que ses amis meurent d'une mort que les Romains refusaient à leurs propres citoyens.

Quand des cailloux commencèrent à voler, un légionnaire alla trouver son chef.

« Tout le monde est cloué ? répondit le centurion.

— Oui.

— Alors laisse-les aller. Il est bon que tous voient ce qu'il en coûte de s'attaquer à l'Empire. »

Ce fut une ruée. À peine les rangs de soldats s'étaient-ils écartés que les Juifs se précipitèrent vers leurs héros, leurs martyrs, leurs morts déjà parfois. Chacun, chacune se mit à remonter les rangs de croix, tentant de reconnaître dans un corps souffrant le père, le frère, l'amant.

À la stupéfaction des Romains, une dignité presque inhumaine marquait la plupart des retrouvailles. Seule une jeune fille de quinze ans tomba aux pieds d'un homme, l'embrassa et le bénit. Son père s'approcha d'elle et lui posa la main sur l'épaule. Sarah était promise à un autre.

En affichant ainsi son amour, elle condamnait le mariage, jetait le déshonneur sur sa famille. En temps normal, son châtiment aurait été cruel. Mais les temps n'étaient plus normaux, et tout se dissolvait dans la souffrance des cent bouches happant l'air.

Le centurion tenta un discours.

« Vous êtes punis par ces mains qui se sont dressées contre Rome, par ces pieds qui vous ont fait croire que vous pouviez fuir. »

La foule gronda. Certains manquèrent céder à la provocation, et il fallut à nouveau que les plus raisonnables prennent la parole pour calmer les esprits.

Le vent charriait des odeurs de corps suants, de sang, d'excréments. Autour des têtes, des vautours de plus en plus audacieux tournaient.

Judas et Ciborée cherchaient Simon, le père de l'enfant, mais ne le trouvaient pas. Ils remontèrent plusieurs fois la foule, s'arrêtant parfois pour offrir à une de leurs connaissances l'aumône d'un regard.

Il se trouvait plus loin sur la plaine, derrière trois palmiers. Il n'y avait là que huit croix. C'étaient les meneurs de la révolte. Parmi eux se trouvait Juda le Gaulanite, qui l'avait démarrée.

Simon avait les pieds cloués de chaque côté d'un tronc d'olivier, les bras attachés à la traverse. Ses pouces étaient contractés : un nerf lésé par le passage du clou, enfoncé entre deux os dans les poignets...

Le visage était déjà déformé par l'agonie. Le poids du corps pesait tellement sur le thorax que l'asphyxie menaçait. Les muscles étaient tétanisés.

Un centurion autorisa la femme et l'enfant à approcher.

Le père de Judas regardait en l'air comme s'il tentait de rattraper son souffle. Ciborée enlaça ses jambes, et il se pencha vers eux. Une lueur de bonheur apparut sur ses traits torturés.

Puis elle s'agenouilla devant son fils.

« Judas, n'oublie jamais cela. Ce qu'a fait ton père était juste. »

Jamais elle n'avait paru à ce point approuver Simon. Judas se souvenait pourtant des longues disputes qui les opposaient sur les risques qu'il prenait. Il réalisait seulement aujourd'hui combien finalement ils étaient en accord. À son tour, il tendit une main vers les jambes de son père, mais interrompit son geste. Simon comprit son dégoût et lui adressa ce que l'enfant reconnut comme un sourire. Il parlait difficilement, articulant à peine.

« Ne sois pas triste, mon fils. Je meurs pour une noble cause. »

Il reprit son souffle, arrachant chaque mot de sa poitrine.

« Judas, je n'ai pas grand-chose à te dire. Tu es un enfant courageux. Tu connais la misère de notre pays. Mais Dieu est avec nous, et nous luttons. Ne te laisse jamais dicter ta loi par un autre que Lui. Sois-Lui fidèle, à Lui et à notre terre. Tu vas vieillir beaucoup cette nuit, mon fils. Tu découvres en même temps la tristesse et la révolte. Ne garde que la deuxième, mais fais qu'elle ne t'abandonne jamais. Le pire est de dormir sa vie. »

Déjà les mots ne sortaient plus de la bouche tordue qu'un par un. Il lui fallut longtemps pour arriver au bout de ces quelques phrases, tant sa position le faisait suffoquer.

Il eut un gémissement plus fort que les autres. Tentant de se redresser, il venait d'appuyer sur ses plaies.

« Je te laisse ta mère. Ta mère et ta terre. Tu es l'aîné. Tu me remplaceras. »

Judas ne savait que dire, totalement dépassé par la solennité du moment.

La voix du père était de plus en plus rauque. Alors soudain il hurla.

« Je vous aime », puis, dans une plainte : « Je ne veux pas mourir. »

Ce dernier cri, cet aveu de faiblesse, libérèrent Judas. L'enfant put enfin laisser couler ses larmes.

Au coucher du soleil, les soldats arrivèrent armés de gourdins et cassèrent les tibias des condamnés. Sans plus d'appui, les corps s'affaissaient, la respiration devenait impossible, et ils mouraient rapidement. Cet arrêt mis à des souffrances qui duraient

habituellement trois jours interdisait aux suppliciés qui en auraient encore été capables de profiter de l'obscurité pour s'enfuir. Un coup de lance finissait d'achever le travail quand il semblait que l'homme était mort. Les familles furent chassées.

Seul le petit groupe des meneurs n'eut pas droit à ce traitement. Le plus résistant tint trois jours. Le père de Judas mourut le lendemain en début d'après-midi, après plus de vingt-quatre heures d'agonie. Nul ne s'en aperçut de prime abord : il n'émettait plus depuis un moment que quelques gémissements épars. L'un des soldats fut le premier à le comprendre, et il donna un coup de lance au flanc du mort. Le sang coula, mêlé d'eau.

Les corps ne furent enlevés que lorsque le dernier condamné eut expiré. Les oiseaux avaient commencé de les attaquer, malgré les efforts des familles pour les éloigner. Ciborée tenta de toucher une dernière fois son époux quand on l'eut descendu, mais les soldats la repoussèrent. Ils avaient ordre de les emmener à la fosse commune.

Alors Judas prit le soldat qu'il portait depuis la veille et, regardant droit dans les yeux le légionnaire de faction que la chaleur avait à demi assoupi, il le piétina.

Première partie

CHAPITRE 1

Du plus loin qu'il plongeât dans sa mémoire, Zaire n'avait pas le souvenir d'un geste affectueux. Son enfance, si l'on en excepte les attentions occasionnelles d'une mère, qui le voyait comme un jouet encombrant, ne lui avait offert d'autre rôle que celui de souffredouleur. Ses traits chafouins, le nez immense et légèrement difforme qui dévorait son visage, son inquiétante maigreur, ses jambes trop courtes, le désignaient d'emblée à la moquerie. Personne ne savait qui était son père et il était devenu d'usage chez les enfants, quand ils voulaient s'insulter, de s'accuser d'être son demi-frère.

Simon n'avait, enfant, pas été le dernier à se moquer de son camarade. Adulte, il avait réalisé la cruauté de sa conduite et lui avait tendu une main que Zaire avait refusée à plusieurs reprises. Il était trop tard. Le garçon s'était lui-même exclu de toute tendresse, de tout attachement. Comme l'ensemble du village, Simon s'était aisément fait une raison : il avait désormais toléré sans plus se poser de questions le jeune paria, à qui sa solitude faisait remâcher à longueur de temps des désirs de vengeance.

Son heure était venue avec l'installation d'une garnison près du lac Houleh, quand les émeutes consécutives à la mort du tétrarque Hérode, en l'an 747 de l'ère romaine, avaient poussé l'occupant à durcir sa présence. On l'avait vu aussitôt traîner près des baraquements, courtiser les soldats, tenter de bredouiller quelques mots dans un latin sommaire. Pour la première fois, il s'était mis à travailler. À la forge de Chorazim, il avait appris à ferrer les chevaux, puis avait proposé ses services au commandant de la place, Flavius Gordianus.

Son comportement avait d'emblée choqué le village, qui parut redécouvrir qu'il existait. Ses poules avaient été tuées, des excréments déversés devant sa porte. Il n'avait rien dit, rien fait. En six mois, il était devenu plus étranger encore, n'adressant la parole à personne. Puis un matin, il était arrivé sur un cheval, entouré de trois soldats à l'uniforme brillant, couverts du plumeau rouge, l'arme au côté. Ce jour-là avait été le plus grand de sa vie. Et, pour tous ceux du village, le premier de l'occupation.

Il se présenta comme le nouveau contrôleur des impôts de la région qui s'étendait du lac à Bethsaïde. Comme par un coup du sort, une tache de vin apparut presque à la même époque sur son visage, et il devint aux yeux de tous le « marqué ».

Zaïre était chargé de collecter les impôts. Il s'acquitta de son devoir avec une ardeur exemplaire, ne laissant pas passer un sou, n'oubliant pas une taxe. Elles plurent soudain, Rome manquant de ressources et ses fonctionnaires ayant compris que leur seule chance de s'enrichir dans cet enfer brûlant qu'était la Palestine était de prélever leur tribut au passage. Flavius était de ceux-là, et il couvrit tous les excès de Zaïre. Pendant huit ans, chaque printemps alourdit les tributs dus l'année précédente.

Cette année-là, sous le règne honni du fils d'Hérode, Hérode Antipas, pour la troisième fois consécutive les récoltes avaient été mauvaises. Dieu n'avait ni écouté les prières ni tenu compte des sacrifices que plusieurs villageois, malgré la distance, étaient allés faire au Temple, à Jérusalem. La terre, verdoyante en Galilée, avait pris par endroits la teinte grisâtre et sèche des déserts de Judée. Dans certaines familles, on commençait à manger le grain, au risque de ne plus rien avoir à semer l'année suivante même si la pluie revenait.

Zaïre jouait sur cette détresse avec un plaisir intense. Il n'habitait plus le village, mais près de la garnison, vivant maintenant dans l'aisance, assumant avec cynisme les devoirs de sa charge. Rapidement, des soldats l'avaient accompagné dans sa mission.

Simon était moins concerné que d'autres par les dures années que traversait le village. Il possédait peu de terres, et on avait toujours besoin d'un potier. Son travail, apprécié, se vendait jusqu'à Tibériade. Deux enfants lui étaient nés depuis qu'il avait épousé Ciborée, une femme du village proche de Magdala : une petite fille de quatre ans et celui pour qui il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une tendresse toute particulière, son fils aîné, le petit Judas.

Judas avait neuf ans. Il était beau, quoique frêle, de cette beauté uniforme qu'ont les enfants avant que les traits adultes ne se fixent : de grands yeux noirs, des cheveux bouclés, un petit nez et des mains aux doigts longs et effilés qui, plus que tout, ravissaient son père. Il les sentait aptes, plus que les siennes, un peu courtes, à prendre la terre et à en faire jaillir les vases, les pots, les anses, que lui peinait parfois à créer.

Il avait mis le petit au travail dès son plus jeune âge, lui donnant en guise de jouets des morceaux de glaise à façonner. Au début, l'enfant avait adoré. Avec l'imagination de son âge, il étirait de longs filaments de terre, sculptait des formes, allait parfois jusqu'à figurer un animal. Puis il s'était lassé et avait préféré des jouets en bois. Son père en avait été déçu. Il lui avait pourtant fabriqué lui-même ce qu'il voulait : des bonshommes aux membres liés par de la paille, quelques animaux que Judas s'amusait à reconnaître, un soldat vite devenu son jouet préféré. Mais il n'avait pas désarmé : il lui avait appris à mélanger l'argile et les marnes, à réduire le retrait de l'argile en y

ajoutant de la silice, à modeler en bloc la pâte. Et il lui avait fabriqué un tour à sa taille.

Tous les matins, père et fils s'asseyaient ensemble. Quand Simon venait de terminer un vase particulièrement réussi, il le donnait au petit en exemple de ce qu'il pourrait lui aussi faire un jour. Transmettre son savoir avait à ses yeux une importance extrême. Judas trouvait somptueux ce qu'avait fait son père, mais se sentait avec un petit désespoir d'enfant incapable d'en faire autant un jour. La terre s'écrasait entre ses petits doigts pourtant si fins, il n'arrivait pas à maintenir la base sur un rythme régulier, et son père, aussi doux soit-il, allait jusqu'à se fâcher, sans que l'enfant comprenne pourquoi d'un coup cette voix qu'il aimait prenait les accents sombres qu'il détestait.

Ce matin-là, leur travail fut brutalement interrompu. Il régnait un brouhaha inhabituel dans le village, où déjà certains revenaient de leurs champs appauvris par la sécheresse. Simon prit Judas dans ses bras. Le petit respira cette odeur de terre et de sueur qu'il avait appris à aimer.

Le bruit venait de devant chez Barnabé, l'un des cousins de Simon. Il comprit tout de suite ce qui se passait en voyant l'âne lourdement bâti, le cheval gris sellé et les trois soldats romains. Devant l'animal, il aperçut la mine honnie du « marqué ».

« Tu dois encore deux cent cinquante deniers. Si tu ne paies pas tout de suite, j'emmène ton âne. »

Zaïre parlait haut et fort, savourant chaque syllabe avec volupté. Les villageois s'étaient rapprochés et les protestations commençaient à fuser. Déjà la semaine précédente ils avaient eu la visite du collecteur, et déjà ils avaient eu à régler l'impôt dû par tête. Aujourd'hui, c'était la taxe foncière que Zaïre venait réclamer. Mais Barnabé n'avait pas pu : trop de terres, pas assez de rendement. Un délai lui avait été accordé, absurdement court. L'automne qui pointait avait tué les espoirs de l'été, et tous savaient qu'ils ne pourraient s'acquitter de leurs dettes.

Simon sentit venir la catastrophe. Plus tard, il se demanda comment Zaïre, sans doute grisé par son importance, avait pu lui aussi ne pas s'en rendre compte.

Le collecteur tenta d'entrer dans la maison, mais Zacharie, propriétaire d'un petit verger, lui en interdit l'entrée. Les soldats romains, mal à l'aise, avaient la main sur la garde de leur arme, et l'entouraient.

« Tu n'entreras pas.

— De quoi te mêles-tu ?

— Ce que tu fais nous nuit à tous. Tu sais bien que nous sommes

pris à la gorge. Barnabé n'est que le premier. Il faut que tu comprends.

— Tu fais appel à ma pitié ? »

Un odieux sourire envahit les traits de Zaïre.

« Ta pitié ? Jamais je n'offrirai ce plaisir à un pourceau de ton espèce. »

Sous l'insulte, le collecteur se raidit.

« Il faut pourtant bien que tu paies à César ce que tu dois.

— Je ne dois rien à personne qu'à Dieu. Vous nous saignez aux quatre veines, toi et tes sbires. Tu vois bien que je n'ai plus rien.

— Ce n'est pas mon problème.

— Cela va le devenir si tu t'entêtes. Pour qui te prends-tu, Zaïre ? À quoi aspirer-tu ? À pouvoir un jour t'appeler Petrus et à enfiler l'habit grotesque et suffocant de tes gardes ? Je me moque de l'argent. Je ne paierai pas l'impôt à César parce que tout ce qui existe appartient à Dieu, et pas à un roi qui se prend pour Lui. La nuance t'échappe, Zaïre ? Veux-tu être sacrilège ? »

Zaïre tiqua. En portant le sujet sur ce terrain, Zacharie venait de liguer le village entier contre lui. Les Juifs (il pensait maintenant à eux comme s'il n'en était plus un) ne cessaient de tout transformer en problème religieux, et l'on ne pouvait plus rien faire sans paraître aussitôt insulter Dieu. Pour la première fois, il eut une vague crainte. Mais il était trop imbu de son pouvoir pour renoncer, et se sentit soudain exalté à l'idée de risquer pour une fois quelque chose. Les soldats, inquiets, n'éprouvaient pas du tout le même sentiment.

« C'est ton dernier mot ? »

Zaïre savourait sa réplique avec une ardeur goulue de vieux jouisseur.

Le fruitier n'avait pas bougé. « Oui.

— Et toi, Barnabé ? C'est toi le premier concerné. Tu n'es pas obligé de suivre dans sa folie n'importe quel agitateur.

— Il a raison. Tu nous livres à nos ennemis, comme si tu ne te souvenais pas de quel sang tu es né. Cela ne peut plus durer.

— Tu l'auras donc voulu. »

Zaïre fit un signe aux trois soldats.

« Tu crois vraiment que... ? » lui demanda l'un d'eux en latin. Ils étaient l'un comme l'autre depuis moins d'un an en Galilée, et ne comprenaient rien encore à ce qui s'y disait.

« Nous pourrions revenir avec du renfort ? »

Derrière eux, le village entier s'était regroupé. Prudentes, les mères faisaient rentrer leurs enfants.

Zaïre se retourna vers eux. Il attendait ce moment depuis trop longtemps.

« Je ne crois pas, j'ordonne. Souviens-toi que je suis mandaté par

ton empereur, et que, à défaut de lui, Flavius jugera sûrement mal tes hésitations. Saisissez ce que vous pourrez. »

Les soldats mirent glaive au poing et s'avancèrent vers la maison de Barnabé. Le plus jeune des trois jetait derrière lui des regards inquiets. Avec ces fous de Juifs, à quoi ne fallait-il pas s'attendre ?

D'un coup d'épaulé, ils enfoncèrent la porte.

Qui jeta la première pierre ? Personne n'essaya vraiment de le savoir tant tous l'avaient voulu et approuvé. Elle heurta le soldat romain sur le casque, et le choc lui fit lâcher son glaive. Il se retourna, l'air effrayé, sa jeunesse d'un coup inscrite sur ses traits.

Ce fut alors la ruée, vite la curée. Les cuirasses s'avérèrent une bien piètre protection. Zaïre fut presque déchiqueté. Quand son corps fut porté en triomphe, il était méconnaissable. Puis les hommes le lâchèrent, et la folie retomba. Ils se regardèrent, paniqués. Ils surent tout de suite qu'ils avaient mis le doigt dans un engrenage impitoyable.

Simon était immédiatement rentré dans son atelier avec Judas. Il n'avait pas tenté d'arrêter la foule, sachant trop combien cela était inutile. Le soir, les hommes portèrent les quatre corps dans le désert et les enterrèrent, les recouvrant juste assez pour éviter que les chacals ne viennent s'en repaître. Puis ils attendirent.

*
* *

Ils attendirent toute la journée du lendemain. Rares furent ceux qui allèrent travailler. Trois familles entassèrent sur une charrette ce qu'elles possédaient et partirent sans que personne essayât de les retenir. Simon emmena Judas avec lui et tenta de lui apprendre comment terminer son vase. Il reprit ce qu'il avait fait la veille, le modifia, lui montra comment le décorer en poussant la mollette dans la terre encore malléable. Il fut particulièrement attentif aux efforts maladroits du petit garçon, plus patient qu'à l'ordinaire. Judas semblait comprendre que quelque chose de grave allait survenir. Il fut très soigneux, même si, comme à l'habitude, ses tentatives pour reproduire les gestes de son père n'eurent guère de succès.

La légion vint le lendemain. Trente soldats accompagnaient Flavius. Le Romain s'ennuyait, et les tyrans sans divertissement sont les pires. De Rome, où il avait démarré sa carrière, il était vite monté dans la hiérarchie grâce à sa position de fils de sénateur. Mais le jeune homme était particulièrement dissipé : il avait cédé à tous les vices, de

l'abus de ces herbes ramenées d'Orient par les généraux amis de son père aux amitiés très particulières qui fleurissaient de plus en plus sous l'influence grecque. Ni sa mère, épouse très soumise, ni son père, occupé seulement à se maintenir dans la faveur de l'empereur, ne s'étaient réellement intéressés à lui. Cette vie, qui lui convenait parfaitement, avait duré jusqu'à ce jour dont le souvenir provoquait encore en lui des crises de rage cruelles à son entourage. Son ami Lucius et lui avaient ramassé dans la rue une jeune domestique qu'ils avaient emmenée aux bains, déguisée en homme. Le subterfuge était courant, et une salle était réservée à ces rencontres qui ne dupaient personne. La jeune fille montra une belle ardeur, au point que Lucius fit prévenir en cachette cinq ou six de leurs amis qui dînaient non loin de là. À leur arrivée, elle refusa de s'offrir à tous. Lucius le prit mal. Deux de ses amis avaient tenté de la forcer. La jeune fille avait crié. D'autres baigneurs étaient arrivés d'une pièce voisine. Une bagarre avait éclaté au cours de laquelle la jeune fille avait été tuée. Flavius avait pensé pouvoir étouffer l'affaire en transportant le cadavre hors de Rome et en achetant le propriétaire des bains. Il avait joué de malchance : la jeune fille n'était pas, comme ils l'avaient cru, une simple servante mais la fille d'un patricien qui se travestissait en domestique pour sortir la nuit et s'offrir à des hommes. Son père avait d'ailleurs moins été choqué par la mort de sa fille que par le scandale qui s'était ensuivi et avait fait de lui la risée de la curie. La sanction avait été immédiate et sans appel : Flavius devait partir. Il se revoyait encore dans l'atrium de sa somptueuse villa, convoqué par son père et s'entendant notifier sa décision. Encore avait-il eu plus de chance que Lucius qui, moins protégé, était parti aux galères et devait déjà être mort. Lui avait été nommé en Palestine. Et tout depuis avait été l'enfer : la chaleur, l'ennui, et ce peuple absurde, entêté et obtus, misérable et fier, que rien ne semblait devoir vraiment contraindre.

Depuis, Flavius rongait son frein. Ni les quelques femmes qu'il pouvait pousser jusqu'à sa couche ni le vin de Chypre dont il s'abreuvait n'avaient réussi à lui faire oublier les heures interminables qu'il passait au lac Houleh. Aussi avait-il presque accueilli la disparition de trois de ses soldats avec le contrôleur qu'ils escortaient comme une distraction bienvenue. Le contrôleur s'appelait Zaïre. Un homme encore plus odieux que ses compatriotes. Bien que ce fût un sentiment inconnu de lui, Flavius se sentait parfois vaguement remué devant la dignité des gens qu'il était censé administrer. Mais ce Zaïre... Il s'était collé à lui comme une sangsue. Bien sûr, il était utile, autant par l'ardeur qu'il mettait à collecter les impôts que par tout ce qu'il lui rapportait de l'état d'esprit régnant dans les villages. Fallait-il pour autant qu'il ait aussi régulièrement à supporter ses discours mielleux, ses tentatives lourdes et répétées de se faire accepter, voire

par moments, lui semblait-il, de se faire aimer ? Aimer... Ce Juif ! Il ricana, écrasant entre ses doigts une des figues qu'il faisait piller dans les greniers.

Même si elle ne l'avait guère peiné, la mort de Zaire ne pouvait rester impunie. Flavius avait toujours estimé que les seuls moyens de maintenir un semblant de discipline étaient la corruption et la terreur. Jusque-là, cela avait fonctionné. Il s'était donc préparé à aller rendre visite aux coupables.

Dès son entrée dans le village, il sut que la femme de Césarée dont il avait fait sa maîtresse et qui le renseignait sur les humeurs des bourgs dont il avait la charge ne lui avait pas menti en lui rapportant que quelque chose s'était passé à Chorazim. L'air à la fois effrayé et digne de ceux qu'il croisa, le sentiment que tout le monde savait pourquoi il était venu et en même temps s'y était préparé, rien de tout cela ne pouvait le tromper... Ce ne serait pas facile, mais il apprendrait la vérité et pourrait appliquer une légitime punition.

Ses intentions n'avaient pas échappé à son second, Antonius, qui craignait le pire. Depuis huit mois qu'il servait sous les ordres de ce chef à la fois brutal et incompetent, il avait mesuré la fragilité du pouvoir romain dans cette région du monde parmi les plus instables de l'Empire : deux provinces voisines, Judée et Galilée, d'abord parties intégrantes du royaume d'Hérode, sujet de Rome, étaient passées après les troubles qui avaient suivi sa mort, pour la Judée sous l'administration directe de préfets romains et pour la Galilée sous la tutelle de son fils Hérode Antipas, le tout étant soumis à l'autorité du légat romain tout-puissant de la Syrie voisine. Rome était loin, le préfet Varus laissait faire et n'était pas trop regardant sur la manière de mater les rébellions qui éclataient régulièrement. Antonius n'avait jamais eu l'impression ici, comme en Gaule où il avait servi auparavant, d'être en sécurité sur une terre réellement conquise, mais de rester un intrus indésirable. Les efforts déployés par Flavius pour corrompre, acheter, pervertir le milieu qu'il était censé contrôler avaient été vains. Si quelques hommes de valeur avaient ainsi été recrutés, la plupart n'étaient que des aides de seconde main, mal guidés par un troupeau de fonctionnaires ignares. La belle machine romaine, quand on en regardait les rouages de près, ne brillait plus guère, et les approximations, les erreurs, les trahisons y étaient aussi nombreuses qu'ailleurs. La terreur que faisaient régner les puissantes légions n'avait guère abouti qu'à ces trahisons qui s'épuisaient en intrigues de bas étage.

Dès l'entrée de la légion dans Chorazim, les villageois s'étaient spontanément groupés devant les chevaux, en une attitude mêlée de

soumission et de révolte. De même qu'ils marquaient au Romain qui les dominait de son cheval sa supériorité, ils l'empêchaient d'avancer. Flavius, qui avait revêtu un long manteau pourpre d'où dépassaient les hautes jambières attachées sous ses genoux et les plaques d'or qui garnissaient son pectoral, intima à ses troupes l'ordre de s'arrêter et, sans descendre de sa monture, s'adressa aux Juifs. Le vent charriait l'odeur d'absinthe qui montait des herbes proches. Il se forçait à rester assis pour combattre les démangeaisons causées par la gratte d'Orient, qui lui ravageait les fesses. De son casque à plumeau rouge ruisselait la sueur.

« Vous savez quoi, braves gens ? J'ai appris hier quelque chose d'à la fois drôle et gênant. »

À ses côtés, un traducteur retransmettait ses paroles. C'était le fils d'un cultivateur de Gamala, qui avait appris la langue des Romains à Césarée de Philippe, la ville où vivait Hérode Antipas.

« Il paraîtrait que vous avez reçu avec un rien de vigueur le contrôleur des impôts Zaire et les trois soldats qui l'accompagnaient. »

Un silence de plomb accueillit ses paroles.

Il but une gorgée de posca, cette eau acidulée au vinaigre qui seule permettait aux soldats romains de résister au soleil de Palestine et, d'un coup, se mit à hurler.

« Il n'y a qu'une chose que vous avez oubliée, c'est que ce faisant vous avez insulté la grandeur de Rome. C'est là une erreur que je ne saurais supporter. Vous allez payer de votre chair ce que vous n'avez pas voulu payer avec vos sicles. J'exige le nom des coupables, ou vous regretterez tous votre silence. »

Puis il se calma, aussi vite qu'il s'était énervé, et demanda au traducteur, qui s'était mis à le regarder l'air inquiet :

« Vas-y, traduis-moi ça. »

L'homme tenta d'atténuer la violence des paroles du Romain. Il en bafouilla, et Flavius se tourna vers lui.

« Tu traduis bien ce que je te dis ? Il ne te viendrait pas à l'idée d'oublier quelques mots ?

— Non, seigneur, non. »

En face, personne ne bougea. Comme tous les hommes présents, Simon s'était glissé dans la foule, mais avait ordonné à Ciborée de garder les enfants à l'intérieur de la maison.

« Dois-je comprendre que ma proposition ne recueille guère d'intérêt ? Est-ce que je vais devoir être plus persuasif ? Redemandeur donc pour la dernière fois ce qu'ils ont fait des corps et quel est le nom des coupables ? À moins bien sûr que les malheureux ne soient toujours en vie... »

Le traducteur reprit la parole, se heurtant au même silence.

« Je vois, soupira Flavius. Je ne m'attendais d'ailleurs guère à

autre chose. Je vais donc être plus persuasif. Vous autres, faites-les mettre en rangs. »

En quelques instants, les hommes présents furent encerclés.

« Fouillez-moi les maisons. »

Le silence alors fut brisé. Si les hommes restaient muets, les femmes et les enfants que l'on sortait de force des édicules se mirent à crier. Flavius regardait la scène d'un air ironique.

« Nous allons donc devoir parler un peu plus sérieusement. Y a-t-il ici une autorité à qui je puisse m'adresser ? »

Moische s'avança.

« Je suis un des anciens de ce village. Je dirige le conseil des chefs de famille.

— C'est parfait. Alors tu vas être très clair avec ton conseil. Connais-tu la décimation ? C'est une coutume qui était assez répandue aux plus glorieux temps de notre armée. En cas de défaite, pour éviter à ceux qui avaient été vaincus de ne plus mettre au combat toute l'ardeur dont Rome était si fière, on prenait chez les survivants un homme sur dix et on l'exécutait. C'était un peu rude, mais efficace. Rome n'en est plus à ces robustes raffinements. Je ne sais s'il faut le déplorer, je n'ai moi-même pas été absolument toujours conforme à cet idéal... »

Il corrigea le mouvement de son cheval.

« J'ai l'intention d'appliquer ici cette coutume. Mes soldats vont choisir un habitant sur dix parmi ceux de ton village. Tant que les assassins ne se livreront pas, ces hommes seront tués. Je ne sais combien vous êtes, mais j'ai le temps. »

Le traducteur répéta. Spontanément, quelques hommes se mirent en rangs, comme pour être choisis. D'autres commencèrent à trembler. Deux femmes se roulèrent par terre en s'arrachant des poignées de cheveux pendant qu'une autre demandait si les enfants étaient obligés d'assister à cela. Le Romain répondit que oui.

Antonius dut désigner un homme pour la macabre corvée. Comment s'opposer aux caprices de son supérieur ? Flavius gérait ses troupes au gré de ses humeurs : c'étaient parfois des semaines d'entraînement dur et cruel, parfois un désœuvrement total. Seulement il était un aristocrate, et Antonius n'était qu'un plébéien. Il avait peiné dur pour arriver là où il était. Et il devait obéir.

Bien sûr, lui non plus n'aimait pas les Juifs. Comment apprécier des gens aussi bornés, aussi obstinés à défendre leur dieu unique et leurs chimères religieuses ? Cela faisait un moment que Rome avait arrêté de croire à ces fictions, même si des cérémonies fastueuses continuaient de les célébrer. Élevé par son père dans le respect des convenances et la liberté de penser, Antonius ne comprenait pas ce fanatisme, sans pour autant juger devoir lui opposer la brutalité

permanente dont faisait preuve Flavius.

Deux ou trois des villageois tentèrent de résister. Un coup donné avec le plat du glaive les en dissuada très vite.

« Ma demande était claire. Qu'est-il arrivé à mes soldats ? »

Personne ne répondit.

« Je n'ai pas l'intention de passer ici la journée. Vous restez muets ? »

Seules les femmes qui tentaient de protéger du spectacle des enfants trop curieux troublaient le silence.

« Commençons alors. Le compte partira de... »

Flavius fit tourner son doigt autour de la foule.

« De là, tenez. »

Il désigna un homme. Un soldat compta jusqu'à dix. Il s'arrêta devant Joshua, l'un des habitants les plus pauvres du village. Sa terre était trop petite, et il vivait beaucoup de ce que les autres lui concédaient. Nulle femme n'avait voulu de lui, et personne ne le regretterait. C'est avec une sorte de soulagement que son choix fut accueilli.

« Toujours rien ? »

Voir sacrifié quelqu'un qu'ils n'aimaient guère rehaussa le courage de tous, et c'est à une détermination accrue que se heurta Flavius.

« Alors... »

Un coup de glaive trancha la gorge de Joshua. Le sang inonda les pieds du légionnaire. Judas, qui avait réussi à échapper aux mains que Ciborée pressait sur son visage, pensa au bœuf qu'il avait vu abattre l'an dernier, peu avant la Pâque.

« Je vais vous laisser à nouveau quelques instants, puis nous verrons. »

Il se tourna vers Antonius.

« Je préfère faire tuer des innocents que laisser échapper des coupables. L'innocent tué aujourd'hui est un coupable de moins pour demain... »

La campagne aussi semblait être devenue silencieuse, et on n'entendait plus même un braiment d'âne. Le soleil parut brûler davantage.

« Nous allons donc continuer. »

Un gémissement se fit entendre. L'homme dont ce devait être le tour avait compté avant le soldat, qui confirma son calcul. Cette fois, un frémissement parcourut la foule. L'élus était l'un des hommes les plus pieux de la communauté, Yehoucha. Flavius sentit ce frémissement.

« Aurais-je fait un meilleur choix ? Allons, un nom, et le lieu où se trouvent les corps. »

Yehoucha eut moins de stoïcisme que son prédécesseur, et ses pleurs, qu'il tentait de retenir, en ébranlèrent plus d'un. Le coup fut mieux appliqué, et la tête presque décollée du corps. Des mouches s'appliquèrent immédiatement à la plaie.

La troisième à être désignée fut une jeune fille de huit ans. La main du soldat s'arrêta au-dessus de sa tête, puis se porta vers l'homme debout à ses côtés. Ce dernier s'était déjà avancé, quand Flavius intervint.

« J'ai dû mal compter. Mais le chiffre dix ne s'arrêtait-il pas sur cette petite ? »

Un grondement se fit entendre.

« Si, seigneur. Mais...

— Mais quoi ? Prétendrais-tu fausser le hasard ?

— Non, bien sûr. Je...

— Alors qu'elle sorte des rangs. »

L'enfant fit un pas en avant. Elle essayait en vain de s'empêcher de trembler.

« Quel dommage, sourit Flavius. Tu es effectivement bien jeune. Mais les dieux en ont décidé ainsi. Les nôtres, du moins. »

Il fit un geste au soldat, qui s'avança glaive en main.

Antonius bondit.

« Tu ne peux pas, Flavius.

— Tiens donc, mon vaillant second se réveille. Et pourquoi donc ?

— Nos lois l'interdisent.

— Nos lois interdisent de chercher la vérité sur un meurtre dirigé contre Rome ?

— Elles interdisent d'exécuter une vierge. »

Le sourire de Flavius s'éteignit. Antonius disait vrai.

« Es-tu encore vierge ? demanda-t-il à l'enfant tout en descendant de son cheval.

— Je ne te permets pas de m'insulter. »

D'un coup, elle se redressa et ses bras cessèrent de trembler. C'était encore une de ces absurdités juives : être prêts à s'étriper pour la vertu de leurs filles, en pure perte la plupart du temps d'ailleurs.

« Je suppose que cette impertinente réponse veut dire oui. Cela pose effectivement un petit problème. Mais il n'est de problème qui ne se résolve. »

Il descendit de cheval pour s'approcher de l'enfant et lui arracha sa robe, dont le tissu céda immédiatement. Avant qu'elle ait eu le temps de cacher sa nudité de ses mains, il avait plongé violemment deux doigts entre ses cuisses. Il les leva ensuite vers les villageois. Tous virent le sang maculer ses phalanges. La même larme écarlate glissait le long des cuisses de la jeune fille.

« Je crois que voilà un problème juridique levé », dit-il.

La main d'Antonius se crispa sur son glaive et il fallut toute la force d'années de discipline pour qu'il ne succombe pas à l'envie de le passer au travers du corps de son chef.

Flavius dégaina son arme et trancha le cou de la fillette, qui s'écroula lentement et retomba sur elle-même, comme pour protéger jusqu'au bout sa pudeur outragée.

Les Juifs restèrent immobiles.

Deux hommes encore furent exécutés avant que quelqu'un ne cède. Ce fut la femme d'Abraham, le menuisier. Quand son mari fut désigné, Myriam se jeta aux pieds de Flavius.

« Je sais où ils sont. Je vais vous amener aux corps. »

Son mari s'approcha d'elle et la gifla, mais elle continua de parler.

« Ils ont été emmenés dans le désert, tous les quatre. On les a mis ensemble. Ce sont eux qui nous ont provoqués. »

Elle saignait, du coup que lui avait porté son époux. Flavius, remonté sur son cheval, souriait.

« Nous te suivons, femme. Si tu dis vrai, tu auras gagné la tête de ton époux. Même si je ne suis pas sûr que votre vie ici reste un paradis. »

Il éclata de rire.

Il ne fallut que peu de temps à dix légionnaires pour aller vérifier les dires de Myriam. Les corps furent exhumés. Leur court séjour dans cette terre grasse ne les avait guère abîmés, et les marques des coups reçus étaient encore visibles. Flavius les apprécia en connaisseur.

« Il semble que vous vous soyez déchaînés sur ces malheureux, surtout sur votre compatriote. »

Des brancards furent confectionnés et les corps ramenés au village.

« Que votre faute soit prouvée ne résout pas tout. La justice romaine ne peut s'exercer dans le vide. Il me faut maintenant le nom des coupables. Consentiras-tu à me les donner ? »

Myriam n'était plus capable d'opposer aucune résistance. Abraham voulut à nouveau s'interposer. Moïsche le retint.

« Laisse. Cela n'a plus d'importance. »

Elle désigna alors Barnabé.

« Je ne sais pas qui a frappé le premier. Mais tout a commencé parce qu'il a refusé de payer ses impôts.

— Et tu l'as vu ?

— Oui. »

Elle pleurait, mais acquiesça.

« Qui d'autre que toi l'a vu ?

— Personne.

— Tu n'espères pas que je vais te croire ? Que s'est-il passé ?

— J'ai vu que Barnabé refusait de payer ses impôts et menaçait Zaïre.

— Tu nous l'as déjà dit. Et après ?

— Après, tout le monde s'est jeté sur eux.

— C'est encore imprécis. Tu n'aurais pas quelques noms ?

— Tout le monde, elle vous l'a dit, interrompit Moïsche.

— Toi, le vieux, je ne t'ai rien demandé. C'est à cette femme que je parle. »

Flavius se tourna à nouveau vers Myriam.

« Tu n'as donc vu personne en particulier. Mais tu témoignerais qu'il y a eu une attaque générale ?

— Si cela doit sauver mon époux, oui. Pour aider ton peuple à dominer le mien, non. »

Un murmure de contentement parcourut le village.

« Tu es bien insolente, sourit Flavius. Ça peut être une qualité. Mais une qualité dangereuse. »

Personne n'accepta de corroborer le témoignage de Myriam. Alors Flavius entra dans une colère noire. Il choisit dix hommes, les fit exécuter et, devant le silence persistant des autres, emmena en prison le menuisier et sa femme, qu'il fit torturer à mort l'un comme l'autre, après avoir laissé ses soldats s'amuser avec Myriam.

Très vite, Ciborée, horrifiée, ne s'était plus occupée de ce que pouvait ou non voir Judas. Le petit garçon avait assisté à toute la scène, assis à ses côtés. Quand Flavius avait commencé à faire exécuter ses dix derniers otages, il était allé dans l'atelier de son père. Il avait pris l'argile et la silice mêlées de paille et de plumes d'animaux, les avait pétries au maillet, avait tourné le tour. Ses mains habituellement gauches avaient trouvé les gestes. En une heure, il avait modelé son premier vase.

Il était beau.

CHAPITRE 2

Barnabé et sa famille furent arrêtés deux jours plus tard. Quand Zacharie voulut aller se livrer en prenant la responsabilité du début de l'émeute, on lui refusa même le droit de témoigner. Il en fut plus humilié qu'il n'eût été meurtri de marcher à la mort, et quitta le village. Les accusés furent jugés pour le meurtre de Zaïre et des trois soldats. Quelques faux témoignages suffirent à prouver leur implication, et le verdict fut sans surprise : ils furent crucifiés et leurs très maigres biens confisqués. Les corps, jetés à la fosse commune, rejoignirent les restes de Zaïre, dont personne n'avait souhaité s'embarrasser...

Judas passa la semaine sur son tour, liant pour toujours son art à l'horreur de ce qu'il avait vu. Sans doute cet enthousiasme de son fils, même s'il ne savait que trop bien ce qui l'avait fait naître, sauva-t-il Simon du désespoir. Il s'enferma avec lui, le guida, l'aida à corriger les erreurs techniques qui continuaient d'entraver ses efforts. À eux deux, ils fabriquèrent pendant cette semaine plusieurs pièces superbes, parmi les plus belles jamais sorties des mains du potier.

Le village enterra ses morts avec une dignité extrême. Trois familles partirent rejoindre d'autres bourgades, incapables de rester là où tout s'était joué. Dans toute la Galilée se répandit l'histoire de Chorazim. La terreur qu'avait souhaitée Flavius entra dans les cœurs. Elle y rencontra la haine qui, partout, fermentait.

Six mois avaient passé. L'hiver s'était montré plutôt clément, et chacun guettait le ciel, attendant de Dieu ce signe de bonté qu'il avait refusé trois années de suite. On avait même vu passer des commerçants arabes et phéniciens, cherchant à acheter sur pied de quoi faire une huile exportée aux quatre coins de la Méditerranée. Les enfants les avaient entourés, désireux de toucher ces costumes étranges, ces visages inhabituels. Judas avait été fasciné. Il continuait de travailler avec son père et se révélait de plus en plus doué. Toute la famille allait souvent à la kenesset, ce local religieux que, sous l'influence grecque, on nommait de plus en plus souvent synagogue. Ils étaient d'autant plus pieux que, dans une Galilée peuplée en grande partie de gentils, respecter les rites avec exigence était l'ultime moyen d'affirmer sa supériorité.

C'est en sortant de la kenesset que Judas vit ses premiers soldats romains depuis les massacres de l'automne précédent.

« Viens là, petit. »

Ils étaient trois, et retenaient déjà autour d'eux autant de camarades de jeux de Judas.

« Portez cela jusqu'à l'autre bout du village. Sinon, vous serez punis. »

Judas connaissait déjà la loi des « un mille », qui autorisait n'importe quel Romain à obliger un Juif à porter son bagage sur la distance d'un mille. Il se retrouva titubant sous un paquetage beaucoup trop lourd pour lui. Les trois autres enfants, qui n'avaient que huit ans, s'étaient écroulés sous le poids et n'avaient plus pu repartir, mais lui avait tenu à continuer jusqu'au bout et avait fini, pleurant de rage, les pieds en sang et le cou brisé, sous les rires de deux des légionnaires.

Zacharie réapparut peu de temps après l'incident, que Judas avait préféré taire à ses parents. Nul ne savait où il était parti. Même sa mère, qu'il avait confiée à son oncle et à sa tante, ignorait ce qu'il était devenu.

Il faisait déjà noir depuis deux heures quand des coups furent frappés à la porte de Simon. Tous crurent que c'était à nouveau la rahé qui venait proposer de conter l'avenir. Dehors, on entendait les cris des bergers gardant les troupeaux qui ne passaient pas la nuit à l'enclos. L'odeur du pain chaud flottait dans la pièce, et la soupe venait d'être engloutie. La petite Hannah en avait renversé sur sa tunique, provoquant le rire de son père et la colère de sa mère, contrainte d'aller au lavoir plus souvent qu'elle ne l'aurait souhaité. Au bout de la table, une assiette vide était dressée : elle attendait l'inconnu qui pouvait se présenter.

Simon alla ouvrir et reconnut Zacharie. Il paraissait plus grand, plus fort. Sa barbe n'était plus taillée, et ses cheveux tombaient librement sur ses épaules. Des cris de joie saluèrent son arrivée. Simon voulut même tuer un agneau, mais l'autre l'en dissuada : il préférerait que l'on ne sache pas trop qu'il était revenu. Il ne put quand même empêcher son hôte de servir deux gobelets de vin, et de lui offrir une assiette de soupe qu'il avala comme s'il n'avait pas mangé depuis longtemps.

« Où étais-tu, Zacharie ? Comment as-tu pu nous laisser aussi longtemps sans nouvelles ?

— Laisse-moi d'abord regarder ta famille. Comme ils ont grandi. Surtout ton aîné, la... Viens me voir, petit. »

Judas était un peu intimidé. Zacharie lui passa la main dans les cheveux en riant. Il sentait le sable et la poussière, et aussi le vin dont il venait de se resservir.

« Alors, mon bonhomme, que deviens-tu ? Tu t'occupes bien de ta petite sœur ?

— Il est adorable avec elle. Et il devient un potier doué. Je crois même qu'il ira plus haut que son père. Hein, mon fils ? »

Judas était fier et heureux de susciter tant d'attention. Quand il partit s'allonger dans le coin de la pièce où il dormait, il se força à rester éveillé et écouta sans que plus personne lui prête attention.

« Comment vivez-vous ici ? demanda Zacharie quand l'excitation des retrouvailles fut un peu retombée.

— Rien ne change vraiment. Shimon bar Jonas a encore des problèmes avec sa femme et sa belle-mère. Lévi se chamaille avec le rabbin de Capharnaüm et...

— Tu as compris ce que je voulais dire. Les Romains sont toujours aussi... »

Il n'eut pas besoin d'en dire plus pour qu'aussitôt resurgissent les visages des morts.

« La joie de vivre nous a quittés depuis ce jour. Personne n'en parle jamais, mais c'est encore pire : il n'y a pas un moment où nous n'y pensions, chacun dans son coin, en silence, comme si nous étions même incapables de pleurer ensemble. Flavius reste imprévisible. Il a, paraît-il, essuyé quelques protestations du préfet, qui estimait qu'il avait dépassé la mesure. Mais ils ont vite trouvé un remplaçant à Zaïre. C'est Yehuda, de Gamala, dont la mère est, je crois, proche de Flavius. Il a moins de raisons personnelles d'être impitoyable que Zaïre... Mais la pression reste énorme.

— Tous ces collaborateurs me répugnent. »

Le ton de Zacharie était soudain devenu haineux.

« Quelques-uns de nos voisins sont partis, reprit Simon.

— On me l'a dit, oui. Jochanaan en particulier.

— C'est lui qui nous manque le plus. La communauté paraît boiteuse sans lui.

— Peut-être est-il utile ailleurs.

— Peut-être, oui. »

La phrase parut étrange à Simon. Plus personne n'avait eu de nouvelles de Jochanaan depuis son départ.

« Et toi ? Tu n'as pas été inquiété ?

— Non. Les colères de Flavius ont l'avantage d'être irraisonnées. Il avait eu son lot de vengeance : il ne s'est pas entêté plus avant à chercher des responsables. Mais j'ai appris la mort d'Abraham et de Barnabé. Ils sont nos premiers martyrs. »

Sa conviction fit presque sursauter Simon.

« Et toi, où es-tu allé ?

— Je me suis caché un mois chez ma cousine Marie, celle de Kadesh.

— Celle avec qui on avait beaucoup dit que tu... »

Cette tentative de faire renaître une vieille complicité échoua totalement.

« C'était il y a longtemps », répondit d'un air dur Zacharie.

Simon réalisa alors à quel point son camarade avait changé : il aurait avant évoqué avec son petit sourire narquois les charmes de cette lointaine cousine.

« J'y suis resté deux lunes. Puis je suis reparti.

— Vers où ? Pourquoi n'es-tu pas revenu ? »

Simon comprit que sa question n'était pas anodine. Il comprit même que Zacharie n'était revenu le voir que pour se l'entendre poser.

L'invité jeta un coup d'œil autour de lui, comme pour y débusquer un éventuel ennemi. Mais ils étaient seuls. Judas faisait semblant de dormir. Ciborée était retournée à sa cuisine, ne s'occupant pas de ce que disaient les hommes.

« Puis-je te parler en toute confiance ?

— Serais-tu ici si tu en doutais ? »

Zacharie sourit.

« Sans doute pas, non. Tu es au courant des dernières inventions d'Auguste ? La Judée et la Samarie sont passées sous le contrôle direct de Rome. Archélaüs est parti vers Vienne, en Gaule. Cela veut dire que, pour la première fois, nous sommes en contact direct avec des fonctionnaires de Rome, qui voient en nous un peuple soumis et prêt à accepter la *pax romana*. Jamais l'occupation n'a été aussi évidente. Cela m'a révolté, au-delà de ce que tu peux imaginer. Quand j'étais chez Marie, j'ai été contacté par un homme. Il était l'ami d'un certain Juda. Juda le Gaulanite. Ce nom ne te dit rien ? Il vient de Gaulanitide... Ce Juda est un grand homme. Il a lui aussi souffert du joug romain. C'est un savant, un docteur de la Loi, un scribe. On dit qu'il est le fils d'Ézéchiass.

— Le brigand ?

— Le brigand, oui. Depuis plusieurs semaines, il va de village en village et parle aux habitants. Au début, il a failli me mettre en colère. Il criait qu'il nous méprisait, que nous étions de mauvais Juifs. Je ne comprenais pas que les gens ne réagissent pas. Et puis il a expliqué : nous payons l'impôt aux Romains, pas à Dieu. Nous nous détournons de Yahvé. Aucun Juif ne peut faire cela. Alors il a parlé du recensement. Il a dit que c'était fait pour compter un peuple d'esclaves, et non des Juifs dignes de ce nom. Il a dit que, si Coponius en exigeait un, c'était pour mieux nous contraindre ensuite à payer l'impôt. Il a dit qu'il se moquait de l'argent, qu'il voulait bien donner aux Romains tout ce qu'il avait s'ils arrêtaient d'insulter Dieu. Mais l'argent n'est pas à nous : il appartient à Dieu. Il ne faut pas donner à des idolâtres ce qui est à Yahvé. Tout Juif qui reconnaît un autre

maître que Dieu est un traître. Il parlait, et je savais qu'il disait juste. Je savais qu'il avait déclaré la guerre aux Romains pour rendre à Dieu ce qui Lui appartient. Je l'ai rejoint. Plusieurs hommes sont autour de lui, des hommes déterminés, prêts à tout. Il y a même un grand prêtre, Sadoq.

— Et tu es heureux avec eux ?

— C'est le seul moyen que j'ai trouvé d'effacer ce qui s'est passé ici. Dieu ne peut pas laisser Israël aux mains de ces idolâtres. »

Il reprit un peu de soupe, la but avec lenteur. Simon savait que le plus important était encore à venir.

« J'aimerais que tu nous rejoignes.

— Pour quoi faire ?

— Nous avons besoin d'hommes comme toi. D'hommes que l'occupation révolte, d'hommes qui préparent le chemin au messie mais aussi d'hommes réfléchis, résolus, que leur communauté écoute. Il y a beaucoup de têtes brûlées parmi ceux qui nous ont rejoints, beaucoup de désespérés dévorés par la haine. Il leur faut des chefs capables de les diriger et de les orienter vers des actions utiles. J'ai tout de suite pensé à toi. »

Simon prit le temps de méditer sa réponse.

« C'est une marque de confiance à laquelle je suis sensible. Mais tu sais que j'ai une famille...

— Justement. Quel avenir veux-tu pour elle ? Veux-tu que tes enfants parlent latin ? Veux-tu qu'ils s'agenouillent devant les idoles romaines ?

— Non, bien sûr. Mais je ne veux pas non plus qu'ils finissent comme les enfants d'Abraham.

— Ils le feront de toute façon. Si ce n'est eux, ce seront leurs enfants ou ceux de tes amis. Nous n'avons pas le choix. Tu as vu ce qui s'est passé à Chorazim. Comment peux-tu espérer qu'il en sera autrement par la suite ? Ils sont de plus en plus puissants, prétendent régenter notre manière de vivre. Il faut que certains réagissent. »

Simon réfléchissait. Il ne voulait ni s'engager ni fermer la porte que lui ouvrait son ami. Il tentait de comprendre ce que lui disait Zacharie, faisant ainsi preuve des qualités que recherchait ce dernier.

« Où peut nous mener cette révolte ?

— À restaurer le royaume de Dieu.

— Et que voudrais-tu que je fasse précisément ? »

Un sourire éclaira le visage de Zacharie.

« Ne te réjouis pas. Je ne t'ai pas dit oui.

— Mais tu sais que la situation ne peut pas durer. Avec les impôts qui nous écrasent, combien d'entre nous pourront passer l'été ?

— Tu ne me réponds pas. À quoi pourrais-je concrètement te servir ?

— À énormément de choses. Je dois convaincre de plus en plus de monde, inviter à nous rejoindre tous ceux qui le peuvent afin d'avoir une vraie armée le jour venu. Il nous faut en attendant pouvoir cacher des gens, des armes... »

Simon se laissa aller à la vision d'une terre débarrassée de l'occupant. Il voyait les siens marcher face à l'ennemi, les légions écrasées, ses enfants libres. Il voyait les Romains fuyant et le règne de Dieu rétabli sur Sa terre. Il regarda Zacharie, les yeux soudain plus lumineux.

« Je ne veux pas mettre les miens en danger.

— Je te promets qu'aucune imprudence ne sera commise. Mais ce serait te prendre pour un sot que de te faire croire qu'il n'y a aucun risque.

— Je ne parle pas de moi. As-tu songé aux dangers que cela ferait courir à ma famille ?

— Bien sûr. Mais crois-tu vraiment que la présence des Romains ne leur en fait courir aucun ? Ne te réfugie pas derrière eux ; c'est au contraire en premier lieu pour eux que tu te battras.

— Je ne sais pas si Ciborée...

— Simon... Pas ça ! Ciborée n'est qu'une femme. Elle fera ce que tu as décidé. »

Judas était tout ouïe dans son coin. Il ne comprenait pas tout, mais sentait qu'il se passait quelque chose d'important.

« Je ne peux pas te répondre tout de suite. Il faut que je réfléchisse à tout cela. »

Zacharie eut l'air déçu.

« Je ne te dis pas non. Moi aussi, je vis mal la présence de ces étrangers. Mais ce que tu fais est-il le bon choix ? Cela ne risque-t-il pas de nous enfermer encore un peu plus dans la violence ?

— Si, bien sûr. Mais pour une période limitée. Vois-tu un autre moyen ? »

Simon soupira.

« Non, c'est vrai. Mais ce n'est pas pour autant que j'approuve celui-là. »

Ciborée entra à ce moment avec un plat de blé fumant. Elle avait le visage défait et Simon comprit qu'elle avait entendu suffisamment de la conversation pour en saisir les implications. Il lui lança un regard muet, comme pour la calmer.

« Nous aurions aimé t'offrir mieux que du blé, mais l'année a été dure, tu sais...

— Je sais », répondit Zacharie tout en tendant son écuelle vers le plat.

Il mangea avec un appétit sauvage et anima la soirée d'une gaieté que plus rien ne vint troubler.

Judas se rendit compte de ce que Zacharie avait semé chez son père à l'ampleur des disputes qui, régulièrement, déchirèrent ses parents. La première fut causée par la décision de Simon de se rendre à une réunion des amis de Zacharie. Il en revint exalté et ravi. Non seulement il y avait revu Jochanaan, le villageois disparu après le massacre, mais il avait rencontré des gens de qui il se sentait très proche. Ciborée hurla qu'il mettait les enfants en danger, les amena devant lui pour qu'il en prît conscience.

De ce jour, il y eut quelque chose de brisé dans le couple. Simon s'absenta de plus en plus. Chez Josué, le meilleur ami de Judas, les absences d'un frère et d'un oncle se faisaient aussi plus fréquentes. On voyait souvent Zacharie ou plutôt on apprenait le matin qu'il était passé la nuit précédente et avait visité telle ou telle maison.

Josué et Judas s'interrogeaient beaucoup sur ce désordre. Son père négligeant l'atelier, Judas accompagnait son camarade faire paître son troupeau. Tandis que les bêtes broutaient, les deux amis parlaient ou jouaient, s'amusant à monter aux sycomores après que Josué avait attaché la patte des moutons à leur queue. Josué avait trois ans de plus que Judas, et en paraissait encore plus. Ce développement physique inhabituel n'était pas pour rien dans la fascination qu'il exerçait sur son fragile cadet. Il était en outre très curieux, presque malsain et pas très aimé de ceux du village qui lui reprochaient de fouiner partout. C'est ainsi qu'il avait surpris divers petits secrets, dont celui qui unissait parfois dans une cabane le forgeron et la femme du berger d'un village voisin. Il avait même invité Judas à profiter de cette découverte. Le petit garçon n'avait pas compris ce que faisaient l'un sur l'autre l'homme et la femme, poussant de petits cris en gigotant. Mais il avait senti que c'était quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir, et avait été reconnaissant à son ami de le lui avoir montré.

Aussi ne lui avait-il de son côté pas caché ce qu'il avait cru saisir de la conversation entre son père et Zacharie. Josué avait paru un peu déçu que ce grand secret n'ait pas plus de rapport avec les activités du forgeron et de sa voisine. Les deux garçons avaient alors décidé d'enquêter sur ce qui se passait, mais le jeu avait vite cessé d'amuser Josué et Judas s'était retrouvé seul face au mystère.

Un matin qu'il travaillait avec son père, il avait décidé d'aborder la question de front... Ciborée leur avait amené un morceau d'un pain frotté d'huile d'olive qu'elle venait de retirer du four. Simon guidait encore la main de Judas, pour l'aider à apprécier le moment où il devait essayer de lever son vase. Il était enjoué, détendu. Ciborée lui fourra un morceau de pain dans la bouche, puis effaça du doigt la trace huileuse qu'elle avait maladroitement laissée sur sa joue. Malgré sa crainte, l'enfant se lança.

« Pourquoi vous criez si fort des fois avec Maman ?

— Ce sont des affaires de grands, Judas. »

C'était la réponse qu'il détestait, celle qui était le plus souvent offerte à ses interrogations.

« Mais où t'en vas-tu si souvent le soir ? »

Son père leva les yeux de sa tâche.

« Cela aussi est affaire de grands, mon chéri. Mais sois bien sûr que je ne fais rien de mal, et que cela n'est en rien dirigé contre ta mère. »

Il parut hésiter.

« Sois sûr aussi que dans le fond elle approuve ce que je fais. Elle a peur parce que cela peut être dangereux, et qu'elle s'inquiète pour moi et pour vous, plus tard. Mais c'est de l'amour, mon fils, seulement de l'amour. Tu n'as pas le droit d'en douter. Termine-moi ce vase maintenant. »

La réponse rassura Judas sans pour autant apaiser sa curiosité.

Le lendemain, il rapporta ses découvertes à Josué, qui ricana que cela ne les avançait guère.

Alors il résolut de mettre à profit le prochain voyage de son père pour en savoir plus.

Simon n'aimait pas Césarée de Philippe, ville bâtie à la grecque et vendue à Rome, ville que Philippe, frère d'Antipas et souverain de Trachonitide, avait fait construire à une journée de marche de Capharnaüm, ville où les Juifs étaient peu nombreux et peu aimés. Mais un gros marchand d'huile lui avait commandé une centaine de grandes jarres, et c'était une offre qu'il ne pouvait refuser. Depuis plusieurs jours, il parlait d'emmener avec lui son aîné.

« Prends-le avec toi, avait même intercédé Ciborée. Il en meurt d'envie, et ça lui montrera aussi les côtés plus amusants de ton métier. Peut-être qu'il en a assez de tourner des vases toute la journée... »

Ciborée espérait aussi que la présence de son fils empêcherait Simon de s'embarquer dans des affaires trop dangereuses.

Le matin, Simon réveilla Judas. Ils attelèrent la charrette dans le froid, puis portèrent avec précaution les jarres qu'ils avaient passé la semaine à fabriquer, enveloppées dans des tissus.

Le soleil levant éclaira leur départ et la Galilée se montra dans la splendeur de l'automne débutant : l'ocre de la terre, le vert des oliviers, les derniers éclats des multiples essences, grenadiers, figuiers, palmiers se mêlèrent. Judas n'avait encore jamais vu d'autre terre, mais sentait déjà qu'il n'en serait pas d'autre pour le ravir à ce point.

Il leur fallut deux jours pour atteindre Césarée. Ils passèrent la nuit dans un khan, où ils eurent de la chance de trouver de la place.

L'intendant, qui gardait la porte, leur expliqua d'abord que le cheikh propriétaire de l'endroit recevait de la famille et qu'aucun voyageur ne pouvait être admis. Simon fit valoir la fatigue de Judas, la fragilité de sa cargaison, et glissa quelques pièces dans la main de l'homme qui finit par leur dénicher une place sur la terrasse, couverte de la poussière crayeuse de la route. La charrette, elle, dut rester dehors, et Simon passa une partie de la nuit à la surveiller. Tous ne parlaient que d'une attaque de brigands, qui avait dépouillé une caravane venue de Phénicie.

À l'approche de la ville, la végétation se raréfiait. Ils se rendirent aussitôt chez le marchand qui les attendait, examina les jarres, et s'estima satisfait. Une seule avait été ébréchée pendant le trajet, que Simon proposa de réparer. Le marchand paya comptant, ajoutant même un petit quelque chose. Simon, ravi, offrit à Judas du pain au miel et de petits poissons frits dans l'huile d'olive.

« Nous allons passer la nuit ici, et nous repartirons demain. Un ami nous accueillera. »

L'ami s'appelait Élisée, et était bourrelier. Il habitait le quartier réservé aux Juifs, que Philippe, copiant en tout les Grecs, avait fait construire près de la kenesset. Sa maison, plus pauvre que celle de Simon, n'avait pas de fenêtre, et n'était éclairée que par la porte, laissée grande ouverte la journée, et une lampe à argile accrochée au mur pendant le repas du soir.

Il manifesta à voir arriver Simon plus de soulagement que de joie, et il y eut tout de suite un rien de tension dans la pièce. Les deux hommes chuchotèrent, comme si l'enfant, malgré son jeune âge, les gênait. Ils prirent ensuite en silence un rapide repas, puis Élisée montra à Judas la natte sur laquelle il devait dormir avec son père.

« Couche-toi, lui dit Simon. Je dois parler de deux, trois choses, et je te rejoindrai. Dors. »

Judas se glissa sous la peau de mouton, sentit le frottement de la barbe de son père sur sa joue, et se roula en boule.

Il eut du mal à lutter contre le sommeil, et se pinça régulièrement pour se tenir éveillé. Des coups à la porte se firent bientôt entendre et trois hommes, inconnus de l'enfant, entrèrent.

Ils parlèrent encore un moment avant de se décider soudain à partir. Simon s'approcha de la natte, jeta un coup d'œil à son fils qu'il croyait endormi, puis sortit.

Judas se leva derrière eux. Il ferma avec précaution la porte, s'assurant en la bloquant qu'il pourrait la rouvrir.

La rue était noire. Il y faisait froid. Il eut une immense envie de revenir sur ses pas, mais se força à aller de l'avant.

Il suivit ainsi son père et ses compagnons jusqu'à apercevoir, tapi dans l'ombre, le réservoir d'eau qui desservait la ville, et s'approcha

aussi près qu'il le put, dissimulé derrière un tas de gravats.

Il regarda les hommes, affairés au pied du réservoir. Il lui sembla qu'ils creusaient la terre. Puis il s'endormit.

Une main le secoua, et il ouvrit précipitamment les yeux. L'aube colorait le ciel. Il lui fallut quelques instants pour réaliser où il était.

« J'ai rien fait », dit-il d'emblée.

Le soldat romain qui l'avait réveillé ne marqua que son incompréhension. Un autre s'approcha, et se pencha vers lui.

« Que fais-tu là, petit ? »

Il parlait mal, sans placer les accents.

« Rien. Je me promenais et je me suis endormi.

— Tu te promènes souvent la nuit, près des réservoirs ? À ton âge ? »

En même temps qu'il lui posait des questions, il traduisait à son compagnon.

« Je ne savais pas qu'il y en avait un.

— Vraiment ? Et ça, c'est quoi, à ton avis ? »

Il se tourna vers l'autre, qui parut à Judas être le chef.

« Qu'est-ce qu'on en fait ?

— Même petits, ces Juifs sont malfaisants. Emmène-le au camp. »

Judas tenta de se débattre, mais une gifle calma ses ardeurs. Le plus âgé des deux soldats le prit dans ses bras, et le chargea sur son épaule.

Il fut emmené au campement, trois ou quatre tentes qui abritaient une dizaine d'hommes. Là, les deux soldats l'interrogèrent. Au bord des larmes, il s'en tint à sa version : il se promenait simplement, et s'était endormi près du réservoir.

« Maudits Juifs. Ils ont des têtes de mule dès tout petits. »

Ils lui firent boire une boisson âcre et alcoolisée. L'enfant sentit que sa tête tournait. Il vomit, et prit une nouvelle gifle.

Ils essayèrent de lui faire peur, lui passant sur le cou la lame d'un glaive. Ils le traitèrent de sale Juif, moquèrent son dieu unique, sa couleur et le crépu de ses cheveux. Soulevant sa tunique, le plus âgé chercha à exposer sa nudité, lui demandant s'il était « taillé » comme ses frères. L'un des deux tenta même de le caresser, mais son camarade l'arrêta.

Le soleil était déjà haut dans le ciel quand les deux hommes en eurent assez.

« Qu'est-ce qu'on fait ? On le garde ou on le tue ?

— On peut aussi le laisser partir. Il n'a rien fait, et ce n'est qu'un gosse.

— Il faut arracher les mauvaises herbes tôt. »

Le plus grand avait l'air las. À nouveau, l'autre approcha du cou de l'enfant son glaive. Judas, épuisé et terrorisé, ne bougeait plus.

« Comment t'appelles-tu ? Et d'où viens-tu ? Dis-nous cela, rien que cela, et tu es libre. »

Judas s'apprêtait à dire son nom, mais il eut peur que son père, d'une façon ou d'une autre, apprenne ce qu'il était devenu. Il réfléchit un court instant, puis dit.

« Je m'appelle Josué. Je suis le fils du berger de Chorazim. »

Il était tout content de sa trouvaille, pensant même avoir rendu à son ami un hommage amusant.

Ils le relâchèrent. L'enfant titubait, à la fois de fatigue et du reste de l'alcool qu'il avait été obligé d'absorber.

Il eut un peu de mal à retrouver la maison d'Élisée, mais finit par y parvenir. Son père l'attendait, fou d'inquiétude. Il reçut une sévère correction, surtout quand Simon sentit les vapeurs d'alcool, mais prétendit que, sorti très tôt, il s'était laissé embarquer par un groupe de vagabonds. Sa propre absence poussa Simon à minimiser l'incident, pour ne pas donner à Ciborée de nouvelles raisons de s'inquiéter. Pendant le voyage du retour, il obtint même du petit garçon que l'aventure restât ignorée de sa mère.

CHAPITRE 3

Le réservoir de Césarée s'effondra une semaine plus tard. Sa chute ne tua personne, mais des centaines de litres d'eau se répandirent en une vague qui atteignit les limites de la ville, et tous les systèmes d'eau courante que Philippe avait commencé d'installer sur le mode romain furent inutilisables. Aussitôt, et bien que les autorités de la ville eussent tenté de faire croire à un accident, on sut qu'il s'agissait d'un sabotage : des hommes avaient creusé sous le bassin, et provoqué sa chute.

Simon s'était absenté la veille du drame, et n'était rentré que le lendemain. Une scène atroce avait éclaté entre lui et Ciborée. Il avait été obligé de devenir presque violent pour la faire taire, tant ses reproches devenaient explicites pour quiconque serait passé à côté de chez eux. Puis il avait mis les enfants dehors. Le soir, il avait réuni la famille. Ciborée avait les yeux rouges. Judas, qui avait passé une partie de l'après-midi à jouer avec un dé donné par un marchand de passage, se doutait bien que quelque chose d'important allait se produire.

« Mes enfants, écoutez-moi. »

Hannah était distraite, et Judas lui prit ce qu'elle avait dans les mains. Elle fit mine de pleurer, mais la solennité ambiante ôta tout intérêt à son chagrin.

« Je vais partir pour un long voyage, commença Simon. Je ne sais combien de temps cela durera, sans doute un grand moment. Vous allez rester avec votre maman. Ce n'est pas à cause d'elle que je m'en vais, même si vous nous avez beaucoup entendu crier ces derniers temps. Je l'aime toujours et je vous aime aussi. Mais je n'ai pas le choix. Judas, tu es l'aîné. Je te confie ta petite sœur. Ne rendez pas la vie trop difficile à votre mère. »

Un sac contenant quelques vêtements pendait à son épaule.

« Judas, je vais être obligé de fermer l'atelier. Mais je souhaite que tu continues de travailler. Si des gens viennent passer des commandes, dis-leur que nous sommes fermés pour un moment. »

Il embrassa la famille et partit. Judas pleura un peu dans la soirée. Sa sœur avait recommencé à jouer, ne remarquant l'absence qu'au moment de se coucher.

Les Romains furent là dès la semaine suivante. Flavius n'avait, cette fois, pas jugé bon de se déplacer : sans doute avait-il compris aux

remarques du préfet qu'un nouvel exemple n'était pour l'instant pas souhaité.

Antonius l'avait remplacé. Il n'était plus venu dans le village depuis la mort de Zaïre, mais était parfaitement au courant de ce qui s'y était passé, en particulier des disparitions de Jochanaan et Zacharie.

Son araméen était très correct, et il pouvait se déplacer sans traducteur. Plusieurs heures par jour, il s'était consacré à l'étude de la langue, sentant qu'il y avait là un moyen de mieux comprendre le peuple auquel il était confronté, voire de susciter chez lui un début de sympathie. Ses efforts avaient jusque-là été très peu payés de retour, ce qui le désolait.

« Habitants de Chorazim, je suppose que vous savez tous que des brigands se sont attaqués au réservoir d'eau qui dessert Césarée. Cet acte ne peut être toléré. Il nous faut des coupables. Je n'ai pas l'intention de... »

Il réalisa alors que ce qu'il allait dire serait un désaveu flagrant de ce qu'avait fait son supérieur, et se reprit.

« De laisser se perpétrer des actes de ce genre. Il s'est passé ici il y a quelque temps des événements qui me font soupçonner fortement que certains d'entre vous pourraient être impliqués dans cette affaire. Mes hommes vont venir vous interroger. Je ne veux pas recourir à la violence, du moins pour l'instant, mais tout mensonge sera puni. »

Le village lui parut encore plus uni que lors de sa précédente visite. Il comprit, si tant est qu'il en doutât encore, combien les violences de Flavius n'avaient fait que le dresser davantage contre le pouvoir qu'il représentait. Il soupira. Rome ne voulait pourtant apporter que la civilisation à ces sauvages. Comme avec des enfants turbulents mais dans le fond bien-aimés, n'était-ce pas son devoir de les y contraindre s'ils ne s'y pliaient pas d'eux-mêmes ?

Ciborée fut convoquée avec Judas et sa sœur dans la tente montée à l'entrée du village.

« Où est ton époux ? » demanda Antonius.

Elle avait instinctivement serré les petits contre elle.

« Il est parti en voyage. Pour son travail.

— Pour son travail ?

— Il... »

Elle parut chercher ses mots, et son hésitation n'échappa pas au Romain.

« Il est allé vers Jérusalem, voir un maître potier qui va lui apprendre tout ce qu'il ne sait pas encore.

— Séjour prometteur et formateur. Et qui devrait durer combien de temps ?

— Un mois au moins.

— Quelle humilité chez cet homme que celle qui lui fait recevoir encore de si longs conseils des années après avoir commencé de travailler... C'est une leçon que nous devrions tous méditer. J'ai donc peu de chances de le voir ?

— Non, officier. À moins que tu n'ailles le chercher jusqu'à Jérusalem. »

Judas regarda sa mère avec étonnement. Il vit dans ses yeux une fierté, une lueur de défi nouvelle pour lui. Il se serra encore plus fort contre elle.

« Je suppose qu'il était déjà parti quand le réservoir de Césarée a été saboté.

— Oui, officier. Tu peux demander à tous nos voisins.

— Je le ferai, rassure-toi, je le ferai. »

Les soldats interrogèrent les uns après les autres tous les habitants. Dans d'autres villages suspects, la même enquête eut lieu. À Chorazim, elle n'amena rien. À l'instar de Ciborée, tous les habitants s'en tinrent au silence ou au mensonge. Flavius entra dans une rage noire quand Antonius lui apprit les résultats de son enquête.

Le cadavre de Josué ne fut trouvé que trois jours après la visite des Romains, aux alentours du village. Les moutons étaient rentrés sans lui, et ses parents, pestant d'abord contre son insouciance, s'étaient ensuite inquiétés. De nuit, une battue avait été commencée, mais sans aboutir, et c'est la mort dans l'âme que les villageois avaient dû abandonner leurs recherches. Le lendemain, ils trouvèrent le corps de l'enfant, accroché aux branches d'un sycomore. Il portait de nombreuses marques de torture : un œil crevé coulait sur sa joue en une traînée blanchâtre.

Le corps fut ramené dans un silence total. Josué n'était pas très aimé, mais c'était un membre de la communauté et, à ce titre déjà, elle se sentait blessée. Il fut enterré dans la matinée. Les cris des pleureuses s'élevèrent jusque loin dans la plaine. Deux soldats romains tentèrent d'entrer dans le village, mais les habitants firent masse, et cette seule présence suffit à les décourager.

Judas fut bouleversé, autant par la perte de son ami que parce qu'il comprit tout de suite qu'il en était responsable. Cela ne serait pas arrivé si, le matin de sa capture par les deux soldats au pied du réservoir, il n'avait donné le nom du pâtre comme le sien.

Une semaine durant, il parvint à garder le secret, mais n'avait plus la tête à rien d'autre. Ciborée, pensant que son désespoir n'était dû qu'au deuil, le consolait d'une tendresse un peu absente. Plusieurs fois, il voulut lui parler, mais n'y parvint pas. Un soir, pourtant, il n'y tint plus. Un de ses oncles l'avait emmené à la synagogue. Judas

n'aimait pas écouter la Torah en hébreu, langue qu'il ne comprenait pas, et jouait avec ses tsitsit. Il refusa de participer à la *simhat tora*, cette farandole où les enfants parcouraient l'édifice en tenant les rouleaux de la Loi et en chantant. Le soulagement qu'il attendait des rites ne venait pas.

Il libéra son cœur en rentrant chez lui.

« Maman, Josué est mort à cause de moi.

— Ne dis pas cela, mon chéri. Josué est mort parce que les Romains nous veulent du mal. Tu n'y es pour rien. »

Elle l'écoutait tout en préparant les matzoth pour le repas du soir.

« Si, Maman, c'est ma faute. »

Il n'arrivait à rien dire d'autre, submergé par l'émotion. Ciborée finit presque par se fâcher.

« Arrête de répéter cela, Judas. Cela devient idiot, à la fin. Nous avons tous de la peine. Mais ce n'est la faute de personne.

— Si. La mienne. »

Elle soupira, exaspérée. Se sentant totalement rejeté, il prit son courage à deux mains et lui raconta comment il avait voulu suivre son père, comment il avait été capturé près du réservoir, comment les Romains l'avaient fait boire et pourquoi il avait donné le nom de Josué à la place du sien. Ciborée ne comprit pas tout de suite puis, d'un coup, fit le rapprochement. Bouleversée, elle se précipita sur son fils et l'étreignit.

« Mon pauvre petit, mon pauvre petit. »

Elle le regarda.

« Et tu n'as que dix ans. »

Judas pouvait enfin se laisser aller à de véritables sanglots.

« Mon chéri, tu n'y es pour rien. Tu as été piégé par plus fort que toi. Nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons. Des forces supérieures nous dépassent. Ce qui est arrivé, tu n'as pas voulu le faire, et cela ne s'est pas produit parce que tu es mauvais mais parce que les Romains sont là. Ce sont eux, les seuls vrais coupables. Personne n'est responsable du mal autour de lui. Ne t'en fais pas, mon petit, ne t'en fais pas.

— Si, Maman, je l'ai trahi. »

Il ne voulait pas en démordre. Elle arrêta de chercher à le convaincre et se mit à lui chanter un vieux chant. Il s'endormit dans ses bras.

Il se réveilla dans le lit de sa mère. L'odeur du pain qu'elle cuisait lui parvint aux narines. Il allait se lever quand, tranchante comme un poignard, la pensée de Josué lui revint.

Il entendit à ce moment la voix de Ciborée.

« Judas ? Judas ? Tu es réveillé, mon chéri ? Viens, viens me voir. »

Elle lui tendit une galette de pain encore chaud, dans laquelle il enfouit le visage avant d'y planter les dents.

« J'ai une surprise pour toi aujourd'hui. Mais mange d'abord.

— C'est quoi ?

— Je ne peux pas te le dire. Tu verras. »

Ils partirent une heure plus tard, après avoir confié Hannah à une voisine. Très vite, ils rencontrèrent une caravane et la suivirent, de peur des brigands. Personne ne demanda à Judas et à sa mère qui ils étaient. Une quinzaine de chameaux et quelques ânes, dont les braiments s'entendaient de loin, s'étiraient le long de la piste. Les enfants couraient devant, puis revenaient à l'appel de leurs parents. Parfois, les voyageurs s'arrêtaient pour chanter des louanges à Dieu, et Judas et sa mère s'agenouillaient avec eux.

Aux portes de la Trachonitide, ils abandonnèrent la voie royale et leurs compagnons pour s'enfoncer seuls dans le désert. Bien que l'hiver approchât, la chaleur restait éprouvante. Le vent soufflait fort, transportant un sable rouge qui se fixait dans les tissus et y faisait comme des taches de sang. Judas avait demandé à monter sur le dos de l'âne, ce qui ne lui était accordé d'ordinaire qu'aux jours de fête.

Au bout d'un moment, ils approchèrent d'une haute falaise, laquelle semblait monter vers l'aveuglant soleil. Quand ils voulurent pénétrer dans l'un des défilés qui trouaient la falaise, trois hommes en sortirent et s'approchèrent de Ciborée, qui les salua. De sa poche, l'un d'eux sortit un foulard et lui en couvrit les yeux. Quand il voulut faire de même avec Judas, l'enfant se débattit. Sa mère dut lui en expliquer la nécessité.

Ils marchèrent encore un moment, puis Judas sentit à la fraîcheur qu'ils passaient à l'ombre. Les bandeaux leur furent enlevés. Ils étaient à l'intérieur de la montagne, environnés de hautes parois. Un cri d'oiseau s'éleva et des cordes tombèrent d'une cavité invisible d'en bas. Judas se hissa en s'aidant des pieds. Ciborée eut plus de mal, et il fallut que, d'en haut, quelqu'un tirât la corde. Dès qu'il eut atteint la grotte, avant même que ses yeux ne s'habituent à l'obscurité, Judas fut broyé dans des bras puissants, et reconnut l'odeur de son père.

« Mon fils. »

Sa grosse voix roulait sous les voûtes de la caverne. Une douzaine d'hommes étaient là, parmi lesquels Judas reconnut Zacharie et Jochanaan. Il leur fit un geste timide de la main. Son bonheur de retrouver son père était pourtant amoindri par la conscience que sa mère lui avait menti en prétendant ne pas savoir où il était.

Simon se tourna vers Ciborée, l'air fâché. Il lui avait dit de venir le moins possible et, malgré son immense joie de la revoir, s'étonnait

qu'elle ait ainsi fait courir le risque du déplacement à son fils.

« Je dois te parler. »

Il la regarda et l'entraîna dans un coin de la grotte où les autres, discrets, ne les suivirent pas.

« Je crois qu'il faut que tu racontes à ton fils ce que vous faites.

— À Judas ? Mais ce n'est qu'un enfant. C'est pour cela que tu l'as amené ?

— Ce n'est plus un enfant. »

Elle raconta l'histoire de Josué. Des larmes vinrent aux yeux de Simon.

« Que Dieu maudisse les Romains ! »

Il avait parlé fort, faisant se retourner les hommes qui commençaient à allumer un feu au fond de la galerie.

« Toute la semaine, il a tourné en rond, désespéré. J'étais trop occupée pour m'en rendre compte, et j'ai cru que c'était juste le deuil de son ami qui le torturait. Mais il se sentait terriblement coupable. Hier, il m'en a parlé un peu. Je l'ai senti totalement perdu.

— Il faut qu'il oublie. Que veux-tu faire d'autre ? Bien sûr que ce n'est pas sa faute. Mais pourquoi aussi ne m'a-t-il pas raconté cela le jour où cela lui est arrivé ?

— Peut-être pour la même raison que celle qui t'a fait éviter de me raconter toi aussi son absence ? »

Simon ne répondit pas, craignant la dispute. Mais Ciborée reprit, calmement.

« Je crois qu'il n'oubliera sa faute que si votre action prend un sens à ses yeux. Tu peux lui dire que vous êtes responsables du sabotage du réservoir, ce n'est de toute façon plus un secret pour grand monde. Prends-le avec vous. »

Jamais sans doute Ciborée n'avait prononcé de paroles aussi difficiles que celles-ci, qui la condamnaient à se séparer de son fils et à le mettre en danger.

« Mais utilise-le sans qu'il coure trop de risques, murmura-t-elle.

— Les risques, n'est-ce pas lui qui nous les fera courir plutôt ? répondit-il. Il n'a que dix ans. S'il se faisait prendre, qu'est-ce qui arriverait ?

— Ne lui dis rien qui soit vraiment important. Un enfant passe partout, vous pouvez en avoir besoin. Confie-lui quelque chose, et explique-lui pourquoi. Il est capable de comprendre, tu sais. Il a besoin de toi.

— Je vais lui parler. Ne t'inquiète pas, tu as bien fait de me l'amener. »

Il vit au soulagement que provoqua cette phrase combien Ciborée avait pris sur elle pour entreprendre ce voyage.

Simon emmena alors Judas à l'écart. Pendant deux heures, ils

parlèrent. Il essaya de lui faire comprendre pourquoi il les avait quittés. Il raconta son pays, cette terre qu'il aimait et qui était foulée par des pieds impurs, il parla de Yahvé, l'unique, et de la nécessité de Le défendre contre les faux dieux, il évoqua le messie à venir. Il expliqua la mort d'Hérode et la prise de pouvoir par Archélaüs, puis la façon dont ce dernier avait été déposé et envoyé à Vienne, très loin. Il précisa comment les deux provinces juives étaient alors passées sous l'administration du procureur de Rome en Syrie, et comment, du même coup, les impôts avaient été versés directement dans les caisses de Rome, ce qui avait provoqué la colère de Juda. Il répéta tout cela en tentant de se rappeler ce que le Gaulanite lui avait dit. Il ne comprenait pas très bien ce qu'était exactement cette Gaule où était parti Archélaüs, mais fit un effort pour répondre aux interrogations de l'enfant. Jamais il ne vanta la violence ni n'exalta la vengeance. Non : il présenta la tâche comme nécessaire, justifiant tous les sacrifices, y compris ceux qu'il faisait subir à sa famille, mais s'essayant à ne jamais la rendre exaltante. Il réalisa aux lueurs qui s'allumaient dans les yeux de l'enfant qu'il avait échoué sur ce dernier point, et il en fut brisé. Mais sans doute Ciborée avait-elle raison, et cette contagion était-elle le prix à payer pour arracher Judas au désespoir.

« Est-ce que je pourrais vous aider ? »

Il voulut dire non, mais eut peur de détruire ainsi plus qu'il n'aurait construit. Alors il dit « Oui ». Et Judas se trouva intégré à la troupe.

*
* *

Il n'eut pas le temps de s'employer beaucoup avant la catastrophe qui mit fin à la rébellion. Partout, pourtant, dans le pays, les foyers éclataient. À la Pentecôte, des émeutes avaient embrasé Jérusalem, et les Juifs étaient montés sur les portiques du Temple pour attaquer les Romains. En Idumée, deux mille soldats d'Hérode avaient pris les armes contre les troupes d'Achab, le cousin du roi. En Pérée, un esclave royal, Simon, s'était proclamé roi, et avait brûlé le palais de Jéricho et plusieurs villas. Un simple berger, Athrongéos, aspirant au trône, avait tué plusieurs Romains dans ses montagnes.

Judas, lui, se contentait de faire la liaison entre les villages où un noyau s'organisait, et Chorazim. Un homme passait régulièrement chez sa mère et laissait des messages ainsi que la liste des endroits où aller les porter. Judas parcourut la région, allant des approches de

Césarée au lac de Tibériade. Il partait souvent avec un âne et une charrette, parfois pour plusieurs jours. Chaque fois, à sa destination, un homme l'attendait et prenait le message. Quand il savait écrire, c'était un papyrus codé. Sinon, Judas devait dire le texte de vive voix. Son jeune âge l'aidait à passer les barrages romains et le rendait moins susceptible qu'un homme mûr d'être attaqué par des brigands. Un jour, il eut à porter un paquet jusqu'à Sepphoris. Une route bordée de colonnes pénétrait au centre de la ville, longue suite de magasins. Il y avait un théâtre, des temples, et beaucoup d'étrangers dont il ne comprenait pas la langue. Il se perdit dans le marché, le plus gros qu'il eût jamais vu, et mit deux heures avant de trouver la boutique où il était attendu.

Cela dura quatre mois, pendant lesquels l'enfant fit deux fois par semaine des voyages, tandis que Ciborée était dévorée d'inquiétude. Lui aimait de plus en plus cette vie, les risques qu'il courait et la façon dont plonger dans l'action, du jour où il avait démarré ses missions, lui avait permis d'oublier la douleur coupable de la mort de Josué. Il apprenait aussi à connaître sa terre avec ses pieds, avec son nez, s'habituant aux différences de végétation, reconnaissant au khamsin et à son souffle brûlant l'approche du désert, sentant à l'odeur des anémones le retour des terres riches.

Deux fois, il dut retourner à la grotte où vivait son père. La deuxième, il sentit à son entrée se poser sur lui le regard d'un homme grand, épais, la tignasse ébouriffée et la simarre sale.

« Qui est cet enfant ?

— Le mien, répondit Simon.

— Que fait-il ici ?

— Il nous aide. Sans lui, nous n'aurions pu être prévenus de ton arrivée et t'accueillir. »

L'homme s'approcha de Judas et lui passa dans les cheveux une main noirâtre. Ses yeux étaient petits mais vifs. L'enfant s'écarta.

« Ne me touche pas, gronda-t-il.

— Mais ce jeune béliet a des couilles », rit le géant, surpris.

C'est ainsi que Judas rencontra pour la première fois Jésus Barabbas.

Il fut cette fois obligé de passer la nuit entière dans la grotte. Un des hommes lui offrit même son hamac en cordage, à côté de la natte en joncs de son père. Il comprit aux chuchotements des rebelles, à l'intensité de leurs prières, que quelque chose d'important se préparait. Dans une âcre odeur de corps suants, le visage brûlant du large feu qui ronflait au fond de la grotte, il écouta lui aussi Barabbas.

« Notre compagnon lutte depuis longtemps à nos côtés, le présenta Sadoq, un pharisien très proche du Gaulanite. Il a été de l'affaire des aigles d'or. »

Un murmure d'étonnement parcourut la troupe. L'exploit était devenu mythique, mais c'était la première fois qu'il leur était donné d'en rencontrer un des acteurs.

« Barabbas, raconte-nous l'histoire des aigles. »

Le géant regardait les maigres troupes avec un air de mépris.

« À quoi cela vous servira-t-il ? Ce n'est pas de célébrations que nous avons besoin, mais d'actions. Le passé peut être glorieux : le futur reste immense. »

Les hommes assis laissèrent voir leur déception.

« S'il te plaît. Nous n'avons jamais refusé l'action, mais nous n'en avons pas encore eu notre soûl. Fais-nous rêver. »

Sur la tête dure de Barabbas passa un sourire de cabotin. Il aimait se faire attendre, et l'ennui était tel dans ce repaire d'où peu pouvaient sortir... Il fit ronfler sa voix.

« C'était peu avant la mort d'Hérode. Ce chien galeux était déjà vomissant, et les malheurs de ses enfants avaient plongé son âme dans le désarroi. On disait qu'il était atteint d'une fièvre violente, que le corps le démangeait insupportablement à longueur de temps, que ses membres étaient pris de spasmes, qu'il avait une gangrène du sexe qui en faisait sortir des vers. »

Quelques rires gras secouèrent les rebelles.

« On parlait de ses tentatives de contrer la maladie, de cette traversée du Jourdain qu'il avait faite pour aller aux bains chauds de Callirhoé, de son évanouissement dans une baignoire d'huile chaude. Cela ne l'empêchait pas d'être encore nuisible : il avait fait enfermer dans l'hippodrome les notables de tous les bourgs de Judée, et avait juré de les exécuter dès sa mort pour éviter que les Judéens n'aient trop de motifs à se réjouir de son décès. Mais cela n'était pas son pire crime. Ce porc d'Iduméen venait en plus d'offenser Dieu. Il avait fait exécuter au-dessus de la porte du Temple, de notre Temple, un grand aigle d'or. Un être vivant représenté dans l'enceinte sacrée... »

L'indignation parcourut les hommes.

« Deux professeurs, Judas ben Sariphaos et Matthias ben Margalos, ont senti que le moment était venu, vu la faiblesse du roi, d'abattre cet aigle impie. Je faisais partie de leurs plus proches élèves. Quand ils m'ont parlé de leur projet, j'ai tout de suite été enthousiaste. Et je n'étais pas le seul. »

Comme tous les autres, Judas était pendu aux lèvres du géant.

« Ne croyez pas que vous soyez isolés dans la lutte : de partout, de jeunes Juifs, comme nous à cette époque, sont prêts à vous suivre. Un jour, nous avons décidé d'agir. Les deux professeurs n'étaient pas

au courant, mais ils nous ont ensuite approuvés et suivis, puisqu'ils sont morts pour ce geste. »

Sa voix se teinta d'une rage qu'il peinait à retenir.

« Seuls ces sacrifices permettront de faire avancer notre cause. »

Il regarda autour de lui, exigeant une approbation qui lui fut immédiatement donnée par de sourds grondements.

« Nous avons choisi un bel après-midi pour être sûrs que notre geste ne pourrait être transformé après coup. Nous étions dix à agir, et cent étaient venus nous appuyer. Montés sur le toit du Temple et attachés, nous nous sommes faits descendre à hauteur de l'aigle que nous avons martelé à coups de maillet. Bien sûr, de bons citoyens sont immédiatement allés prévenir la brigade. À son arrivée, l'aigle était déjà en miettes, mais une quarantaine d'entre nous furent arrêtés. J'ai pu, avec deux compagnons, me frayer un chemin en assommant quelques-uns de ces damnés légionnaires, et nous nous sommes échappés. »

Dans sa voix, l'émotion avait fait place à la colère.

« Judas et Matthias ont été arrêtés. Leur attitude a été admirable. Ils n'ont pas nié. Au contraire, ils ont clamé : "C'est la loi de nos pères qui nous l'a ordonné. En quoi est-il étrange que nous la suivions plus que vos ordonnances ?" » Ils avaient l'air vraiment heureux, au point que le commandant leur a demandé ce qui leur causait ce bonheur à l'heure d'être condamnés à mort. Et ils répondirent qu'une félicité plus grande encore les attendait dans l'au-delà. Alors le roi, à qui ces propos avaient été rapportés, est entré dans une colère noire. Il s'est rendu jusqu'à l'assemblée du peuple et s'est lancé dans un long discours, où il a traité ces hommes de sacrilèges, demandant qu'eux, champions de leur foi, soient jugés en impies. Et il a obtenu gain de cause. La populace a été d'une grande lâcheté : pour éviter que la colère royale ne se retourne contre elle, elle s'est empressée de demander le châtimement des coupables dont elle avait applaudi le geste quelques heures auparavant. Hérode a été intraitable. Il a ordonné qu'on brûle vifs les deux professeurs et tous les jeunes qui avaient été pris en train de marteler l'aigle ou de manœuvrer les cordes. Et il a fait exécuter tous ceux qui avaient été arrêtés sur place, sans savoir s'il y avait parmi eux de simples passants. À ce spectacle, j'ai presque regretté de ne pas être parmi eux tant leur mort me paraissait belle. Puis j'ai compris que je serai plus utile en tentant de ranimer le combat qu'en mourant avec ces martyrs. »

Tous ceux qui l'écoutaient donnaient à ce moment l'impression qu'ils auraient fait le choix inverse.

L'assaut au dépôt d'armes de Sepphoris fut donné deux jours plus

tard. Les conjurés s'étaient vite aperçus que leurs frondes, quelle que fût l'habileté avec laquelle ils s'en servaient, ne pouvaient rivaliser contre des glaives et des pilums, et ils espéraient à la fois s'emparer d'armes pour leur propre usage et détruire celles qui ne pouvaient leur servir. Entrer à l'intérieur même du palais d'Hérode, là où se trouvait le dépôt, était de plus un acte tellement osé que son exemple ne pouvait être qu'énorme.

L'opération avait été préparée avec soin. Depuis deux semaines, l'un des hommes, Ismaël, déguisé en ânier, s'était introduit dans la forteresse pour y vendre des bêtes. Il était revenu plusieurs fois, avait noté les entrées et sorties possibles, le nombre des gardiens, leurs horaires. Une semaine plus tard, les hommes avaient attaqué. Que s'était-il passé ? Alors qu'ils s'attendaient à ne trouver personne, ils furent reçus par des légionnaires embusqués. Trois des compagnons de Simon furent tués tout de suite. Le reste se trouva vite encerclé. Le combat fut rude et violent. Quatre légionnaires y perdirent la vie. Mais dix rebelles furent capturés. Deux d'entre eux préférèrent se jeter sur les glaives encore dégainés des soldats. Les huit autres furent torturés. Ils résistèrent quelques heures. Puis ils parlèrent.

La grotte fut envahie deux jours plus tard. Dans tous les villages, des hommes furent arrêtés. La colère des Romains fut plus forte qu'elle n'avait encore jamais été. Les troupes de Varus, dirigées par un nommé Caius, détruisirent Sepphoris, abattant les maisons, démolissant les entrepôts, mettant le feu aux magasins. Pendant trois jours, les cris et la fumée envahirent l'espace. Des centaines et des centaines de gens furent crucifiés.

À Jérusalem aussi, malgré une résistance héroïque, les légions romaines vinrent à bout des insurgés. Les portiques du Temple furent incendiés. Athrongéos et Simon se rendirent après des combats désespérés. Deux mille hommes furent condamnés à la croix. Et Judas perdit un père.

CHAPITRE 4

Après la mort des condamnés, le village se replia sur lui-même. Des tensions naquirent entre ceux qui avaient combattu et ceux qui avaient refusé de le faire. Plusieurs parents de crucifiés reprochèrent aux familles des meneurs d'avoir entraîné les leurs à la mort. Ciborée sentait hors de chez elle une sourde hostilité s'attacher à ses pas. Un jour, la mère d'un apprenti charpentier crucifié avec Simon se jeta sur elle, l'insultant et cherchant à la frapper. Judas dut gifler la femme. Elle s'écroula en pleurs, mais personne ne soutint le jeune homme et ceux qui avaient assisté à la scène le virent relever sa mère, bouleversée, sans lui marquer aucune sympathie. « Caius aurait-il réussi à faire ce que Pharaon n'était pas parvenu à accomplir ? » lança-t-il un jour à un groupe d'hommes réunis devant la kenesset. On lui conseilla de s'occuper de problèmes de son âge, on lui fit valoir l'échec de la tentative du Gaulanite. Les pluies d'automne, qui commencèrent tôt cette année-là, rajoutèrent à la tristesse ambiante.

Il retourna alors à la poterie. À douze ans, il se trouvait d'un coup chef de famille. Simon ne leur avait rien laissé, et la générosité spontanée qui s'était exprimée alors que tout le village savait que le potier avait rejoint les rebelles s'émoussait maintenant que son action n'avait mené qu'à la catastrophe.

Judas fit tourner l'atelier seul. Il travaillait beaucoup pour lui-même, sculptant des formes étranges, faisant cuire des vases irréguliers, des verres qui n'étaient pas droits. Il essaya de nouveaux mélanges de glaises, s'entraîna à décorer à la mollette ses pots, se risquant à des dessins inhabituels. Il prit l'habitude d'aller de plus en plus vendre sa production dans les grandes villes : Capharnaüm, Bethsaïde, Tibériade.

Il dut aussi se mettre à la pêche, partir sur le lac et se faire enrôler par un bateau qui manquait de bras. D'autres fois, avec un filet que Ciborée avait raccommoqué, il tenta d'attraper quelques poissons depuis le bord. Mais cela produisait peu, et les pêcheurs voyaient d'un mauvais œil l'arrivée de tous ces amateurs, plus nombreux depuis la répression.

Il lui arrivait de céder au découragement, quand il voyait les menus familiaux se réduire à quelques dattes et quelques olives, quand il voyait la petite Hannah pleurer parce qu'elle avait faim, quand un seul poisson faisait fête. La chance lui sourit pourtant un jour au marché de Tibériade. Il n'aimait pas la ville, bâtie de quelques

villas de fonctionnaires et de courtisans installées autour du palais d'Hérode, mais le marché en était fréquenté par une clientèle assez riche. Arrivé tôt le matin, il avait déposé sur un tapis ses poteries quand une Syrienne de Jérusalem tomba en arrêt devant.

« D'où sors-tu ceci ? » lui demanda-t-elle.

Elle désignait deux vases aux formes irrégulières qu'il avait fabriqués la veille pour lui, et oublié de sortir du lot qu'il voulait aller vendre.

« Ceux-là, là. Ils sont étonnants. Tu les vends, bien sûr ? »

Elle n'était pas seule, et sa découverte suscita aussi l'enthousiasme de ses compagnons.

« Combien en demandes-tu ? »

Il ne sut que répondre. Un marchand de volailles, passant derrière lui, lui glissa dans un sourire : « Tu peux y aller, ils sont riches. »

Il le fit et obtint ce qu'il demandait. La Hiérosolymite lui demanda s'il avait d'autres vases. Le lendemain, il ramena l'ensemble de sa production. Elle l'accueillit à son auberge, seule dans sa chambre. Il ne comprit pas tout ce qu'elle attendait de lui. Elle fut déçue, mais paya. Ils eurent ainsi miraculeusement de quoi passer l'hiver.

Leur situation dans le village s'améliora. Avec le retour des jours plus doux, les rancœurs s'atténuèrent et seules deux ou trois familles, dont celle de Josué, continuaient à vouer aux rebelles une haine inextinguible.

La situation matérielle des siens était pourtant précaire, et Judas se sentait souvent écrasé par des responsabilités trop lourdes pour ses douze ans. Pour comble de malchance, le temps redevint précocement sec et les récoltes furent à nouveau menacées. Le soir, du toit-terrasse sur lequel il aimait monter à la tombée du jour, il regardait la fournaise de la plaine et, certaines fois, n'était pas loin de maudire Dieu.

Quand un jour, après un an de cette existence difficile, sa vie reprit le cours qu'elle avait abandonné.

*

* *

Il lui fallait toujours du temps pour s'habituer à l'obscurité de sa maison en arrivant du dehors, et il aimait respirer l'odeur familière de farine et de poussière du logis avant d'en bien distinguer les objets. Aussi ce jour-là remarqua-t-il la forte odeur de l'homme avant de le

voir. Mais il n'eut pas le temps de s'interroger qu'une voix s'était élevée. Tout de suite, il la reconnut.

« Bonjour, Judas.

— Bonjour. »

Ciborée se tenait debout derrière le tabouret sur lequel était assis Barabbas.

« Tu te souviens de moi ?

— Oui. »

Sous le regard du géant, Judas se sentit tout petit.

« Tu as le plus beau nom du monde, celui de notre peuple. Tu reviens de travailler ?

— J'ai dû aller cueillir des fèves, et j'ai terminé une commande de trois jarres que nous avions.

— Tu es fatigué ?

— Un peu. »

Sans même qu'il ait rien demandé, Ciborée lui servit un grand verre d'eau, qu'elle puisa à la cruche. Judas la regarda en souriant. Leurs relations avaient changé depuis qu'il était le chef de la famille, et elle le traitait avec un respect qui, sans éliminer la tendresse, la rendait plus appréciable encore. Du pied, il repoussa un mouton : vivant dans le bas de la maison, ils étaient parfois suffisamment audacieux pour monter jusqu'aux trois pièces d'habitation.

« Ce n'est pas trop dur de s'occuper de tout le monde ? reprit Barabbas.

— Souvent, si. Nous ne savons pas trop où nous allons.

— Tu manques d'argent ?

— Ça ne va pas tarder. Une vieille folle m'a acheté des vases que je ne pensais même pas vendre, et cela nous a permis de tenir un moment. Mais il ne restera bientôt plus grand-chose.

— Et après ? »

Judas sentit l'irritation l'envahir. Quoi, et après ? Au nom de quoi Barabbas venait-il ainsi l'ennuyer, lui demander des comptes presque ? Il répondit, soudain agressif.

« Après, je verrai. Tu viens me proposer une solution ? »

L'homme sourit, et ce sourire le rajeunit, lui rendant ses trente ans.

« Toujours aussi impétueux, mon petit coq. »

Il fouilla dans sa tunique et en sortit une bourse qu'il jeta sur la table.

« Tiens.

— C'est quoi ?

— De l'argent.

— Pour nous ? »

Judas ouvrit la bourse. Plusieurs pièces en tombèrent. Il les

ramassa et les fit glisser dans sa main, à la fois soulagé par cette manne inattendue et agacé de sentir qu'il se faisait déposséder de son rôle tout neuf de chef de famille.

« Oui, pour vous. Ce n'est qu'un geste. Nous espérons pouvoir en faire d'autres. Nous pensons devoir quelque chose à tous ceux qui sont morts pour la cause. »

Alors l'enfant comprit.

« La cause ? Tu veux dire que... »

Barabbas se tourna vers Ciborée, et lui fit signe de les laisser. La facilité avec laquelle elle obéit déplut à Judas.

« Que même la plus dure des répressions n'éteint pas le feu sacré. »

Une grande joie envahit le jeune garçon, et Barabbas la perçut.

« Nous continuons à nous battre, et à vouloir rendre à Dieu la terre qui est la sienne ».

Un silence suivit la déclaration.

« Et tu... tu aurais encore besoin de moi ?

— Est-ce que tu hais toujours les Romains ?

— Si je les hais ? »

Des larmes de rage étaient venues aux yeux du garçon.

« Je donnerais n'importe quoi pour recommencer à les chasser. Je...

— C'est bien, petit. La haine est bonne conseillère. Nous sommes quelques-uns à ne pas avoir renoncé. L'échec de l'attaque contre le dépôt d'armes de Sepphoris a été un coup très dur. Il nous a fait réfléchir. Nous ne sommes pas encore mûrs pour des actions de ce type. C'est comme l'affaire des aigles : c'était grandiose, symbolique, intrépide, mais inutile. Cela n'a rien changé au rapport de force, cela n'a pas fait peur aux Romains et cela nous a fait perdre quelques-uns des meilleurs d'entre nous. Il nous faut changer de tactique.

— Pas abandonner...

— Non, bien sûr, pas abandonner, mais faire différemment. Il faut les harceler. En permanence. Leur faire peur. Qu'ils aient toujours l'impression que quelqu'un va leur tomber dessus, que nulle part sur cette terre, ils ne se sentent en sécurité.

— Et je peux t'être utile ?

— Nous avons besoin de combattants. Tu es encore jeune, mais tu peux apprendre.

— Que deviendra ma mère ? »

Mais Judas en son cœur savait qu'il avait déjà accepté.

« C'est pour cela que j'ai apporté cette bourse. Il faut que l'organisation soit capable de nourrir les familles de ceux qui la défendront. Si tu viens avec nous, nous nous assurerons que ta mère et ta sœur ne manquent de rien.

— Parce que, si je vous rejoins, il faudra que...

— Que tu quittes la maison. Oui, mon enfant. Il n'est plus temps d'atermoyer. Si tu viens, tu dis au revoir à ta vie actuelle. Je ne te prends pas en traître, mais réfléchis bien : une fois que tu auras dit "oui", il sera trop tard pour reculer. »

Judas comprit alors tout ce que Barabbas lui demandait, et mesura la différence entre l'aide qu'il avait apportée aux rebelles, secondé par un père en qui il avait toute confiance, et le choix qu'il allait faire, seul, de sa vie.

Il baissa la tête quelques instants, le temps que s'inscrive devant lui le chemin qu'il devait prendre.

Ciborée entra à ce moment dans la pièce et enlaça Judas.

« Fais pour le mieux, mon fils. »

Le lendemain matin, Judas partait à pied, tentant de ses courtes foulées de suivre le pas ample de Barabbas.

Ils longèrent le lac de Tibériade, et poussèrent jusqu'à Scythopolis, où Barabbas décida de faire halte. Le lendemain, ils prirent la route des voleurs, qui montait dans les hauteurs du pays, et pénétrèrent en Samarie. Judas eut en posant le pied sur cette terre honnie le dégoût que se devait d'avoir tout bon Juif : la Samarie n'était peuplée que d'idolâtres et leur contact était presque pire que celui des Romains. Ils pressèrent le pas, la gorge asséchée par la poussière que soulevait le vent. Les blés de la plaine d'El-Makneh commençaient à pousser, et les cigales y stridulaient. Barabbas cracha dans leur direction : « L'eau des Samaritains est plus impure que le sang du porc », jura-t-il. Ils s'arrêtèrent pour prier et rendre hommage au prophète Joseph, enterré là, dans ce pays où ne régnaient plus que le schisme et l'infidélité. La dureté de la route se faisant sentir, ils parlèrent de moins en moins, et c'est au rythme soutenu de l'effort qu'ils quittèrent la terre maudite. Refusant d'y dormir, ils ne se couchèrent que longtemps après la nuit tombée, quand ils atteignirent la Judée, aux abords d'Alexandrion.

Le lendemain, Barabbas était levé avant le soleil.

« Viens : nous devrions y être en début d'après-midi. »

Judas était stupéfait du changement du paysage, que la longue route de nuit lui avait caché. Qu'était-il advenu de la beauté de la Galilée ? Où étaient passés la verdure, la terre plantureuse, ce sentiment qu'elle peut tout donner ? Le tapis d'anémones, de coquelicots et de reines-marguerites qui resplendit en mars et avril n'était plus. Seuls les lauriers-roses continuaient à se frayer entre les cailloux un courageux chemin. Qu'importaient alors que les routes de Judée, construites par les Romains, soient souvent pavées et tracées

droit quand le plus petit et plus mauvais chemin galiléen offrait des splendeurs ici inconnues ?

Quand ils arrivèrent à Éphrem, construit sur une hauteur comme la plupart des bourgs qu'ils avaient croisés, Barabbas s'arrêta et sortit de son sac quelques figes et un bout de pain.

« Pas fatigué ?

— Non, répondit Judas, qui ne l'eût de toute façon pas avoué. Où allons-nous ?

— Nous allons grimper vers ces montagnes, au bord du désert. Derrière se trouvent une série de grottes et de gorges, avec suffisamment de galeries souterraines pour pouvoir égarer les Romains. Nous y sommes installés depuis la destruction de Sephoris.

— Tu ne me bandes pas les yeux ?

— Tu es des nôtres maintenant. »

Judas regardait pour la première fois cet univers qui allait lui devenir si familier. La végétation semblait s'y battre avec le sol. Des arbres surgissaient soudain de derrière un aplomb rocheux, d'autres s'enracinaient au flanc des collines et au loin, des oliviers groupés faisaient un point vert sur le jaune chaud du désert.

Barabbas, après avoir grimpé le long de la pente, se faufila dans un entrelacs de rochers et de petits couloirs, regardant les crottes d'âne et les traces de sabots, puis obliqua vers la droite. Partout, aux flancs des montagnes, s'ouvraient de petites grottes. Parvenu au-dessus d'elles, sur le plateau, il tira de son sac une grosse corde en chanvre qu'il passa en double autour d'un vieil arbre isolé, qui ne semblait avoir poussé là que pour pouvoir un jour l'aider.

« Prends les deux brins dans ta main, et fais attention en te laissant descendre. »

Judas fut pris d'un vertige au moment de se jeter dans le vide. Terrifié, il se colla contre la paroi, sans lâcher la corde. Le rire du géant le poussa à continuer.

« Détache-toi de la paroi. Ce ne sera pas long. Pense surtout à bien te tenir. »

D'un coup, il sentit la corde se raidir. Un homme venait de surgir d'un trou absolument invisible d'en haut et s'en était saisi. En quelques secondes, Judas fut à ses côtés. Barabbas ne tarda pas à le rejoindre. Il tira sur la corde, et elle s'abattit à ses pieds.

« Je te présente ton nouveau domaine. Bonjour, Ézéchiél. »

Il souriait, amusé et, rapidement, entra.

Judas le suivit. Devant eux s'ouvrait une petite salle, au fond de laquelle partaient trois couloirs. Barabbas se dirigea vers celui de gauche et, à l'entrée, murmura un mot de passe. Un autre homme surgit de l'ombre, un poignard à la ceinture.

Ils suivirent le couloir sur une cinquantaine de mètres et

débouchèrent, après un coude, dans une pièce où se tenaient une dizaine d'hommes. Du feu avait été allumé. Quelques oiseaux plumés attendaient d'être grillés.

L'entrée de Barabbas suscita moins la joie qu'une sorte de raidissement respectueux. Ceux qui étaient assis se levèrent.

« Bonjour, compagnons. »

Des « bonjours » un peu éteints lui répondirent.

« Je suis venu avec une nouvelle recrue, le fils de Simon, qui est mort sur la croix avec Juda. Il nous a déjà aidés à quelques reprises, en portant des messages. Il faudrait l'installer. Jochanaan, occupe-t'en. »

Un des hommes se détacha du groupe.

« Suis-moi. »

Un autre couloir débouchait sur une pièce plus petite. Des paillasses étaient installées sur le sol.

« Tu te mettras là. »

Judas posa son sac. Quelques jeunes gens somnolaient, et l'un d'eux se poussa en grommelant. Déjà plus personne ne s'intéressait à lui.

Quand il se réveilla le lendemain matin, transi de froid, Barabbas était déjà reparti. Le cuisinier le requit pour écosser des fèves. Judas, qui s'était vu guerrier, voulut protester, mais la main de l'autre se resserra sur son épaule. Les feux avaient été éteints, et il régnait dans la grotte une odeur d'hommes endormis pestilentielle.

Judas s'attela au tas de fèves, profondément humilié : la place de son père dans le mouvement du Gaulanite, tout comme la façon dont Barabbas l'avait prié de venir les rejoindre lui avaient fait croire qu'il serait accueilli en personnage d'importance. Et il s'apercevait qu'il n'en était rien.

Pendant une semaine, il fut affecté à tous les travaux ménagers possibles. Il prépara la cuisine (plutôt mal d'ailleurs, mais les hommes semblaient plus préoccupés par la quantité que par la qualité de ce qu'ils mangeaient), tenta de nettoyer les paillasses, dont les remugles empestaient en permanence l'espace commun, remonta par la corde, un sac attaché sur le dos, les déchets qu'il fallait enterrer de manière à ce que la grotte ne fût pas repérée. Il découvrit des travaux que sa mère avait jusque-là effectués pour lui : recoudre des tuniques, balayer le sol, allumer le feu... Deux ou trois autres garçons de son âge s'affairaient aux mêmes tâches. Ils lui parlèrent peu. Le soir, ils jouaient aux osselets ou à kollabixe, ce jeu où l'un d'entre eux avait les yeux bandés et devait deviner qui le frappait. Le matin, il s'éveillait

transi : il allait lui falloir s'habituer à ces nuits de Judée qui devenaient glaciales à l'aube, avant que ne règne à nouveau la fournaise du jour.

Sa quatrième nuit, un cri interrompit leurs activités.

« Patrouille dans la vallée. Cachez tout, éteignez les feux. »

Immédiatement, un grand remue-ménage se fit dans la grotte. Les feux furent éteints, chacun reprit ses armes, et ils se mirent en position d'attaque.

« Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Judas.

— Une sentinelle a signalé des Romains. Ils patrouillent assez souvent, depuis la garnison de Jéricho. Chaque fois, nous nous tenons sur le qui-vive, jusqu'à ce qu'on nous prévienne qu'ils sont partis. »

Quelques instants plus tard, ce fut fait. Les feux furent rallumés, et une soupe mise à cuire dessus. Les hommes s'assirent et mangèrent en silence. Puis certains tirèrent des dés de leurs tuniques et jouèrent. Judas retourna se coucher sur sa paille et sombra dans un sommeil sans rêve.

La vie était monotone, bercée par les travaux quotidiens et les disputes des hommes qui tournaient en rond. Judas craignait que l'ennui ne finisse par le tuer, et l'envie d'en découdre avec les Romains le tenait parfois éveillé tant elle était forte. De temps à autre, des hommes partaient, qui revenaient deux ou trois jours plus tard. Judas et ses compagnons épilogaient alors sans fin sur ce qu'ils avaient pu faire, leur imaginant des exploits grandioses. Eux-mêmes, au bout d'un mois, commencèrent à sortir.

Que faisait-il là, dans le fond ? Il apprenait. Il apprenait en rabattant devant son visage un pan de son manteau à se protéger du sable qui s'infiltrait partout, bouchait ses narines, crissait sous sa dent. Il apprenait à construire de grossiers abris de branchages pour s'isoler du froid des nuits, à respecter sans les craindre les deux maîtres du désert, le chacal et l'aigle...

Le soir, un homme, pas toujours le même, venait leur donner des conseils. Il leur recommandait, ce qui ne manquait pas d'ironie tant le nombre d'analphabètes était grand, de ne jamais rien noter, de penser aux lieux sous des noms imaginaires, de ne pas s'étonner quand ils ne comprenaient pas ce qu'on leur faisait faire : la survie de tous dépendait justement de leur incapacité à parler en cas de capture. Il leur recommandait, s'il leur arrivait de tomber entre les mains de l'ennemi, de rester muets en toutes circonstances, de ne pas se laisser embarquer dans des discussions où ils risqueraient, pour convaincre l'autre, de lui livrer des détails compromettants. Il leur recommandait enfin de rester simples et naturels et, aussi tentant que cela soit, de ne

pas céder à l'envie de prendre des airs de conspirateurs. Il leur apprit aussi la supériorité au combat des Romains : la discipline, la formation des légions en bataille, l'usage du glaive court... Il leur montra comment, sachant cela, il fallait éviter à tout prix les affrontements et chercher au contraire des circonstances où ils pourraient, eux, imposer leurs règles.

Un soir, pourtant, ne fut pas comme les autres. Moishé et Isaac, deux jeunes adultes d'Éphrem, étaient revenus chargés de deux grosses cruches. Elles contenaient une eau-de-vie de raisin très forte. Une douzaine de volailles furent égorgées, puis vidées de leur sang, la plus grande partie recouverte immédiatement de sable, le reste purgé en plongeant la bête dans une bassine d'eau, comme l'exigeait le rite. Ils commencèrent à boire. Quand Ismaël, l'un des responsables du groupe, intervint, ils l'envoyèrent paître, lui expliquant que seul Barabbas pouvait leur donner des ordres.

« Lui s'est battu », attaqua Moishé, qui s'était pour sa part essentiellement illustré dans des bagarres d'ivrognes.

Judas alors s'approcha. Les hommes le virent venir en riant. Il savait ce qu'était le vin, mais n'en avait jamais bu sinon lors de cette nuit chez les Romains à laquelle il ne pensait encore qu'avec un frisson.

Moishé et Jérémie ricanèrent.

« Un coup, mon gars. »

Judas but. Il sentit un feu lui brûler la gorge, et plissa les yeux. Ce n'était pas bon, mais il se força à avaler une seconde gorgée.

« Eh, laisses-en aux autres. »

Moishé, en lui reprenant la cruche, lui en versa sur la tunique. Tous s'esclaffèrent.

Judas commençait à se sentir mal à l'aise, mais il continua à boire, avec volonté, pour aller au bout de l'ivresse et se débarrasser du souvenir qui l'obsédait. Les autres le regardaient faire, s'amusant et se moquant d'efforts qu'ils ne comprenaient pas.

Et d'un coup, Judas fut soûl. Il se mit à rire, raconta des histoires drôles, dit n'importe quoi. Un sentiment de bien-être rare l'envahit. Il regardait ses compagnons, souvent hilare, et, pour la première fois, se sentait bien parmi eux.

Avant d'aller se coucher, il vomit dans un coin de la caverne qu'il lui fallut nettoyer dès son réveil. Malgré cela, le lendemain, il exultait. Il avait le sentiment, à peine gâché par les moqueries dont il fut la cible, d'avoir enfin appartenu au groupe. Et il ne pensait plus de la même manière à ce que lui avaient fait subir les Romains.

Enfin Barabbas revint. Il passa dans les cuisines, où le jeune

homme et deux nouvelles recrues étaient occupées à nettoyer un gros chaudron.

« Alors, jeune guerrier... Ces progrès ? »

Barabbas essayait d'avoir un mot pour chacun. Sa présence créait chez tous une tension inhabituelle, et personne ne se comportait quand il était là comme en son absence.

Judas sortit avec lui. Le soleil le fit cligner des yeux. Depuis une semaine, il n'avait quasiment pas revu la lumière du jour. Barabbas se tourna vers lui et, avant même qu'il ait pu se protéger, lui mit une forte gifle. La surprise, plus que la douleur, fit hoqueter Judas.

« Ceci, c'est pour t'être soûlé l'autre soir et avoir souillé l'abri où tu dormais. Tu dois être toi-même en permanence. Si jamais tu te laisses aller, ce sont les autres qui peuvent en pâtir. Tu fais maintenant partie d'un groupe, et tu n'as pas le droit d'agir contre son intérêt. Tu peux être un jour amené à te sacrifier pour le sauver. Ce n'est pas en te comportant ainsi que tu y arriveras. »

Judas n'avait rien à répondre. Immédiatement, Barabbas, qui avait appris à distiller le chaud et le froid, passa à autre chose.

« Cela fait plus de huit jours que tu t'occupes des travaux ménagers. Tu t'es acquitté de ta tâche sans rechigner, et cela en revanche est bien. Tu sais, je ne t'ai pas fait venir pour nous servir d'esclave. Dans quelques jours, tu commenceras à t'entraîner pour devenir un combattant. »

Il s'apprêtait à retourner dans la grotte, quand il s'arrêta.

« J'ai vu ta mère. Elle t'embrasse. »

Nathanaël arriva le lendemain, l'air aussi perdu que Judas le premier jour. Il était plus grand, plus costaud, et avait une incisive fendue en son milieu. Ses cheveux blonds lui retombaient en masse sur les épaules. Les jeunes l'accueillirent avec méfiance, et Judas, trop content de faire comme eux, lui tourna lui aussi le dos. Le nouveau venu s'assit sans rien dire dans leur dortoir.

Le soir, la partie d'osselets avait commencé sans Judas, de corvée de feu. Le nouveau vint près du foyer et lui adressa un timide sourire en tendant ses mains à la flamme. Judas, qui ne redoutait rien plus que l'heure grise des chauves-souris, se sentit l'envie d'échanger quelques mots quand l'autre fit un geste stupéfiant : il sortit de son sac un rouleau de textes et commença à lire. Judas s'approcha.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— La parole de Dieu.

— Mais c'est en hébreu ?

— Oui.

— Et tu comprends ? À la kenesset, je n'y comprenais rien.

- Ce n'est pas difficile. Mais il faut apprendre.
- Comment sais-tu ?
- Mon père était rabbin.
- Où ça ?
- À Askélon. Au bord de la mer, vers le sud.
- Ah bon... »

Le nouveau avait une voix douce et répondait avec gentillesse. De tout le groupe, rares étaient ceux qui savaient lire ou écrire. La plupart étaient d'origine modeste, et seuls quelques scribes et un ou deux lévites, membres de ce bas clergé à qui étaient confiées les tâches ingrates, avaient reçu une éducation poussée.

« Comment tu t'appelles ?

— Nathanaël.

— Moi, c'est Judas. Je viens de Galilée. Mon père s'est battu avec Juda le Gaulanite. Je suis venu avec Barabbas. »

Les yeux de Judas ne quittaient pas le rouleau que tenait Nathanaël.

« Ça raconte quoi ?

— C'est l'histoire de Noé, et comment il a sauvé la terre pour la remettre à Dieu. C'est un peu comme notre histoire à nous, ici... Écoute. »

Il lui lut un passage. Sa voix était chaude, et il déchiffrait sans peine, n'ayant de difficultés parfois qu'à traduire pour Judas l'hébreu en araméen.

« C'est beau. Mais ça sert à quoi ? demanda-t-il.

— À comprendre tout. Pourquoi Dieu doit revenir. Pourquoi nous sommes là. Pourquoi il y a tant de souffrance. Pourquoi le peuple juif ne peut-il trouver la paix ? Pourquoi avons-nous été frappés après l'exil de Babylone, pourquoi avons-nous été frappés après la délivrance de Cyrus ? Pourquoi les Eleucides, pourquoi les Maccabées ? »

Ces noms ne voulaient pas dire grand-chose pour Judas. Nathanaël lui raconta, déroula le rouleau pour lui montrer les endroits où cela était inscrit.

« Tu pourras m'apprendre ? demanda Judas.

— Bien sûr », répondit Nathanaël.

Et le soir il prit sa première leçon.

Ils devinrent vite inséparables. Chacun des deux trouva en l'autre ce qui lui manquait le plus : Nathanaël une oreille, et Judas une voix. Leurs enfances différentes les réunirent autant que la communauté de leurs deuils : Nathanaël avait eu deux oncles exécutés à la fin de la révolte du Gaulanite. Il avait passé sa jeunesse à étudier les textes. Son

père voulait en faire un lettré.

« Tu veux dire que tu passais ta vie à lire les rouleaux ? lui demanda Judas un soir.

— Pas que les lire, les étudier.

— Mais ça ne t'ennuyait pas ?

— Au contraire : c'était passionnant.

— Mais tu... tu jouais quand même, tu avais des amis ? »

Nathanaël éclata de rire.

« Oui, bien sûr. Que faisait ton père, à toi ?

— Potier. Moi aussi. »

Il dit cela avec fierté et commença le récit de son apprentissage.

« Eh bien, moi, c'est pareil. Je lisais comme tu fabriquais tes pots.

— Mais moi ça servait à quelque chose. »

Nathanaël devint plus grave. Il s'était pris de passion très jeune pour ce qu'on lui faisait faire. Sans que cette ardeur au travail bridât sa vitalité, il s'était longuement penché sur la Torah. Son père, simple scribe, rêvait que son fils devienne prêtre. Un de ses oncles l'était, bien que pas très haut placé dans la hiérarchie : il appartenait à la classe d'Abia, huitième des vingt-quatre classes, rang honorable, sans plus. Nathanaël lui rendit visite à Jérusalem dans l'idée de suivre sa voie. Mais ce qu'il découvrit des familles de grands prêtres, des liens avec le Temple, de l'injustice de la dîme perçue le détourna de poursuivre et il revint auprès de son père. Même si les rabbins n'hésitaient pas à exploiter les paysans, prêtant à usure, refusant le pain au mendiant, bafouant les principes de vertu qu'ils demandaient aux autres, il se sentait plus d'indulgence pour les errements de gens qui, au moins, étaient au contact de ceux qu'il leur arrivait de tromper que pour la malhonnêteté anonyme des prêtres. Il refusa donc de retourner à Jérusalem, tenant tête à tous ceux qui voulaient voir dans son voyage un échec.

Les textes l'attirèrent à nouveau. Plus il avançait, plus il était convaincu que le monde approchait de sa fin, et que Dieu ne pouvait laisser perdurer l'état de choses qui régnait autour de lui, sur Sa terre. Les prédicateurs qu'il écoutait allaient presque tous dans le même sens. Quand la révolte du Gaulanite éclata, il crut que le moment était venu et l'attendit avec une fureur redoublée. Mais lorsque la répression démantela les troupes rebelles, il sut qu'il s'était trompé, et qu'il lui fallait s'offrir à la lutte. Et il partit retrouver les amis de ses oncles qui n'avaient pas abandonné.

L'entraînement commença quelques jours plus tard pour une douzaine de garçons dont Judas et Nathanaël. Ils reçurent des glaives et des couteaux. Sur des pantins de paille, Barabbas leur montra comment, d'un coup, déchirer le ventre de leur adversaire.

« Cela est à la fois efficace et très douloureux. L'homme que vous

avez atteint s'ouvre, perd ses tripes et souffre énormément. »

L'idée de cette souffrance volontairement infligée, le côté répugnant de la blessure choquèrent Judas. Le soir, alors qu'ils étaient occupés à la cuisine, il s'en ouvrit à Nathanaël.

« Il le fait exprès. Il veut vous impressionner. Tu n'es pas le seul à avoir ressenti un malaise. Aaron a failli abandonner. Ne le montre surtout pas si tu veux continuer. Barabbas est un provocateur. Il cherche à éliminer tous ceux qui peuvent faillir un jour. »

Judas se le tint pour dit. Les jours suivants, il ne montra plus aucun dégoût, même quand Barabbas se complut à leur dépeindre leur action sous son jour le plus sordide.

Ils acquirent assez vite la technique nécessaire à un bon usage du couteau. Cela fut plus long pour le glaive, qu'ils maniaient à deux. Le deuxième jour, trop ardent sans doute, Judas entailla profondément le bras d'un de ses camarades. Une autre fois, il ébrécha un glaive. La réprimande fut plus sévère encore, tant les armes étaient rares.

« Tu dois faire attention à ton glaive autant qu'à ta vie. Toi, on pourra te remplacer. Pas lui », lui lança durement Ézéchiël.

La pénurie était grande. Il n'y avait qu'une dizaine d'épées pour une quarantaine d'hommes, plus des armes artisanales : un couteau par personne, des frondes et des arcs que certains passaient leurs journées à préparer, allant choisir le bois, le faisant sécher, le tendant et l'assouplissant, puis l'adaptant à différents types de flèches ou de cailloux.

Arme légère, évidente, aux munitions toujours disponibles et capables de fracasser un crâne, la fronde allait se révéler irremplaçable face aux lourds équipements romains. Tous les enfants s'en étaient déjà servis pour abattre des oiseaux et certains s'étaient illustrés tout petits par leur habileté. Nathanaël et Barthélémy avaient élaboré une méthode de tir à deux coups : dès que la première pierre était partie, ils rattrapaient la fronde dans sa course descendante, y glissaient au passage un deuxième caillou et le lançaient. Au début, le premier projectile perdait en précision et le second glissait souvent de son logement. Mais, une fois la technique maîtrisée, ils pouvaient assurer tout tir un peu faible par un autre, qui achevait sans encombre la proie déjà étourdie.

Ils s'entraînèrent jusqu'à la lassitude. Judas, qui maniait parfaitement le couteau et la fronde, moins bien le glaive, ne comprenait pas pourquoi on continuait de le forcer à éventrer des mannequins. À cet apprentissage technique se joignait un entraînement musculaire conséquent : courses le long de la montagne, marches d'endurance, tractions, escalade. Ils apprirent également à se

repérer dans l'entrelacs des grottes et des gorges où ils devraient se terrer dès que les opérations auraient repris. Judas, qui ne s'était pourtant jamais laissé aller à l'indolence, sentait son corps se transformer, se durcir, grandir. Il repensait, quand il arrivait à se voir dans une mare ou un seau d'eau, aux moqueries dont on l'accablait enfant et en riait d'aise. Il lui semblait pouvoir aller plus loin, plus longtemps. Il aimait particulièrement courir, était vite devenu le meilleur de son groupe et allait souvent jusqu'au bout de l'effort, jusqu'à ce moment où, dépassant la fatigue, il se mettait à avancer mécaniquement.

Il franchit un autre pas, plus mystérieux, quand, un matin, il trouva sa tunique mouillée d'une étrange liqueur, qui durcissait le tissu en séchant. Il en parla, suscitant chez ses compagnons à la fois de gros éclats de rire et une sorte de complicité à laquelle il fut sensible. Deux jours plus tard, Aaron lui montra comment renouveler cet effet avec sa main. Le plaisir qu'il en tira lui sembla ne rien avoir en commun avec ce que son camarade lui avait décrit. De temps en temps pourtant il y céda, surtout quand tout le groupe des garçons, se laissant aller à des rêveries entretenues par Jérémie, conteur fort doué, s'y livrait de concert dans l'ennui des longues soirées. Mais jamais, même dans ses moments de grande solitude, il n'accepta que quelqu'un d'autre ne le touche, situation sur laquelle beaucoup étaient moins stricts.

L'entraînement dura encore un mois interminable jusqu'à ce qu'un soir Judas entende les mots qu'il attendait depuis si longtemps. Barabbas, rentré depuis deux jours d'un de ces voyages dont il ne parlait à personne, prit à part le garçon.

« Je t'ai regardé te battre. Je crois que tu es prêt. Tu vas pouvoir passer à l'action. »

CHAPITRE 5

Ils étaient postés depuis deux heures sur la crête quand, enfin, un peu de poussière à l'horizon indiqua l'approche de plusieurs cavaliers.

« Ce sont eux. »

Barabbas se retourna et grogna. La position allongée le fatiguait, et il éprouvait sans cesse le besoin de bouger.

Judas était immobile à ses côtés.

« Ils sont six, autour d'un chariot, décrivit-il. Les cavaliers sont des Romains.

— Regarde bien le conducteur. C'est lui que nous devons attaquer. Il est collecteur d'impôts. Son père est un Romain, et a épousé une des nôtres. Ils ont eu trois enfants, dont celui-ci est l'aîné. Il n'a jamais fréquenté les cercles juifs, je ne suis même pas sûr qu'il soit circoncis. Il célèbre sans doute les dieux païens. »

Barabbas n'en savait absolument rien, mais attisait la haine de Judas.

« C'est avec lui que nous allons faire un exemple. »

Il s'arrêta un instant, regarda Judas.

« Que TU vas faire un exemple. »

Alors Judas comprit.

« Tu veux que je... que je le tue ? »

— Cela te pose-t-il quelque problème ? »

L'adolescent se sentit glacé.

« Non, non. Je... Je suis venu avec vous pour cela.

— Alors regarde-le bien pendant qu'il passe. Il s'appelle Joël. »

Judas scruta l'horizon. La petite troupe se rapprochait.

« Cet argent a été volé aux nôtres. Il nous le faut. »

Mais Judas n'écoutait plus. Il regardait, immobile, le convoi qui approchait, tentant de fixer dans sa mémoire des traits qu'il était de toute façon trop loin pour discerner. Il se réjouit de cet anonymat, qui lui interdisait de mettre un visage sur sa victime.

Barabbas répétait le plan pour la vingtième fois. Judas soupira. Furieux, son chef l'apostropha.

« Crois-tu que tout cela ne serve à rien ? Sais-tu de quoi tu seras capable quand le moment sera venu ? Nul ne se connaît, même ceux qui comme moi ont fait dix fois ce genre de travail. Répétons, donc. Que vas-tu faire ? »

Dompté, Judas s'exécuta.

« Le chariot doit passer à Béthoron en fin de soirée, après avoir récupéré les impôts autour d'Emmaüs et Jérusalem. Les Romains rentrent à la garnison d'Emmaüs, et le chariot reste la nuit entière chez un cousin de Joël, gardé seulement par deux hommes. Il ne termine le trajet que le lendemain. Nous allons l'attaquer cette nuit, chez le cousin. Moishé, à toi. »

Moishé s'était entraîné avec Judas et Nathanaël. Il s'était lui aussi révélé l'un des plus doués au maniement des armes.

« Je tue le premier qui ouvre la porte en me faisant passer pour un envoyé de la garnison romaine, et les autres s'engouffrent.

— Il faut que vous soyez très rapides. Seul l'effet de surprise nous assurera le succès. Ensuite ? »

Du doigt, Moishé dessinait sur le sable le plan de la maison que leur informateur, un marchand de Béthoron qui livrait la garnison d'Emmaüs, leur avait procuré.

« Nous entrons à cinq dans la cour. Jérémie, Isaac et moi nous chargeons des deux soldats. Judas va dans la chambre avec Nathanaël. Il s'occupe de Joël pendant que Nathanaël maîtrise le cousin, et éventuellement sa famille.

— Pas "maîtrise". "Tue". Il faut leur faire peur. Un collaborateur ne peut pas s'en tirer. À la rigueur, nous épargnons la famille : c'est toujours beaucoup plus fort quand des témoins peuvent raconter. Mais n'hésitez pas à laisser des traces de violence. Si vous avez le temps, cassez, démolissez, brûlez...

— Dès que les soldats sont éliminés, continua Moishé, nous repartons chercher le coffre et le prenons...

— Lui ou ce qu'il y a dedans.

— Puis nous partons.

— Et ainsi nous faisons coup double : nous marquons les esprits et renflouons nos caisses, qui en ont bien besoin. C'est un plan simple. Faites ce que vous avez à faire, simplement, et cela marchera. »

Le soir venu, Judas s'entraîna encore avec son couteau jusqu'à ce que Nathanaël, qui avait demandé à être de la mission parce qu'il savait que ce serait la première de son ami, lui fasse comprendre que cela ne servait plus à rien. Il dormit très mal, se réveillant tous les quarts d'heure, en sueur la plupart du temps.

Ils se rendirent le lendemain à Béthoron, simple entassement de petites maisons blanches et cubiques. Deux ânes, un dromadaire et quelques sacs les firent passer pour des marchands. Judas peinait à avancer, fatigué par sa nuit d'insomnie. Ils eurent quelques problèmes avec le dromadaire, qui était en rut, ce que Moishé, chargé de le bâter, aurait dû remarquer à son palais gonflé. Mais Isaac sortit de son sac une fiole d'huile parfumée et en passa sur la bouche de la bête, que cela calma. Les couteaux étaient cachés dans un ballot de grain, sur le

dos d'un âne. Ils ne croisèrent de Romains qu'aux abords de Béthoron, et passèrent sans problèmes le contrôle, qui était devenu routinier.

Les dernières heures furent les plus difficiles. Ils attendaient en ville, dans une auberge où ils n'osaient ni parler trop fort ni boire. Judas se sentait presque comateux. Il sortit, s'approcha du puits, se rinça la bouche et but. Quand la nuit tomba, un sursaut d'énergie lui vint, sans pour autant gommer sa peur.

Ils approchèrent de la maison où Joël et son chargement s'étaient abrités, laissant leurs montures attachées à des acacias non loin de là. La lune était faible et voilée, et le noir de la nuit les protégeait. Barabbas y vit un bon présage.

Ils se cachèrent des deux côtés de l'entrée. Moishé frappa à la porte. Tout se passa ensuite très vite. La voix d'un des soldats se fit entendre.

« Qui va là ? »

Moishé répondit en un latin impeccable la phrase qu'il avait répétée jusqu'à en gommer tout accent.

« Je suis un envoyé de Lucius. Ouvrez. »

La porte s'ouvrit. Moishé sortit son couteau de sa ceinture et poussa d'un coup violent de l'épaule. Les quatre autres se ruèrent. Quand ils arrivèrent dans la cour, le corps du Romain gisait, agité de soubresauts. Jérémie et Isaac se précipitèrent vers la pièce d'où sortait l'autre soldat, alerté par le bruit, et furent sur lui avant qu'il ait pu crier. Nathanaël était parti en sens inverse, vers la terrasse, Judas sur ses talons.

« Va par là. »

Il lui désigna la chambre où le collecteur était logé avant de se diriger, lui, vers celle du maître de maison.

La porte n'était pas fermée, et l'homme venait de se réveiller quand Judas entra.

« Que... Qu'y a-t-il ? Qui es-tu ? » parvint-il à bredouiller.

Judas se précipita. Il eut le temps, en se jetant sur le lit, de renifler l'haleine âcre de l'homme mal réveillé, de sentir la chaleur du corps qu'il écrasait. Avec son couteau, il frappa, sentit une résistance et appuya plus fort. D'un coup, la résistance disparut et un liquide chaud englua ses doigts.

L'homme poussa un petit cri pitoyable, comme celui d'une souris qui se ferait attraper. Mais il eut la force de repousser Judas, et de tomber du lit. Judas pesta, et lui sauta à nouveau dessus. Il tentait de l'immobiliser, mais l'autre bougeait de plus en plus, cherchant à le repousser. Plusieurs fois, ils s'enlacèrent et se séparèrent, en un ballet ridicule. Le sang qui coulait de la blessure du perceur commençait à inonder le sol, et ils glissaient dedans sans pouvoir se rattraper.

Judas croisa le regard de son adversaire, terrorisé, même plus

capable de crier. Joël était blême, les yeux hagards, les mains battant furieusement devant son visage. Il tentait de dire quelque chose, mais aucun son ne franchissait ses lèvres.

D'un coup de pied, soudain, il tapa dans le couteau de Judas, qu'il envoya loin. Judas alors lui mit un coup de poing, qui lui projeta la tête en arrière, puis lui entourait le cou avec ses mains. Mais ses pieds glissaient dans le sang, lui interdisant d'affermir sa prise. Une odeur écœurante monta, et il réalisa que sa victime, de peur, se vidait les entrailles.

Il serra encore. Le perceuteur commençait à suffoquer. Son bras griffait celui de Judas, ses yeux gonflaient et son teint virait au bleu.

Judas avait mal aux doigts à force de serrer. Il faisait tous les efforts possibles pour éviter que son pied ne glisse, sentant la crampe qui montait. La respiration de sa victime devenait plus chuintante, moins régulière. Il sentit enfin un ramollissement du corps qu'il tenait, et relâcha sa pression. À ce moment, Joël parut reprendre vie et, avec une grande inspiration, il rechercha de l'air. Judas dut à nouveau resserrer sa prise. Il ne cessa que quand le corps fut resté immobile pendant plusieurs minutes.

Il se dégagea. Le bas de sa robe était trempé de sang, et les excréments qu'il avait piétinés s'étaient glissés dans ses sandales. L'odeur lui faisait tourner la tête. Il s'appuya contre le mur, vomit plusieurs fois, jusqu'à ce que son estomac refuse de lâcher autre chose que de la bile. Puis il sortit.

La scène qui lui avait semblé se prolonger des heures n'avait en fait duré qu'une dizaine de minutes. Suffisamment pour que ses compagnons soient inquiets, pas assez pour mettre en danger l'expédition. Nathanaël, qui l'attendait dehors, regarda Judas. Dès qu'il le vit, il comprit son émotion.

« C'est dur de tuer un homme, hein ? » lui demanda-t-il.

Judas tenta de sourire, sans y parvenir. Nathanaël l'enlaça.

« Viens. Tu as fait ce qu'il fallait. Personne n'aime cela, mais c'est nécessaire. »

Ils redescendirent. Nathanaël avait tué le cousin et sa femme. Il avait fait très vite, et l'enfant qui dormait à leurs côtés ne s'était pas réveillé.

En bas, ils retrouvèrent les trois autres. Barabbas avait dans les bras un sac rempli de l'argent pris dans le coffre.

« Cela va nous aider un moment. Vite, partez. Je mets le feu et vous rejoins.

— Il y a un enfant là-haut, l'interrompt Nathanaël.

— Il fallait le liquider. Tant pis : on verra s'il a de la chance. Allez, vite. »

Les ânes et le dromadaire étaient toujours là. Charger les sacs sur

leur dos fut l'affaire d'un instant. Ils partirent, en se forçant à ne pas aller trop vite.

Puis ils aperçurent une lueur s'élever au-dessus de l'horizon.

« Ça y est, il a mis le feu. »

Barabbas les rejoignit.

« Poussons jusque chez Siméon. Il nous attend. »

Ils firent entrer les bêtes dans sa maison, en bas. Les sacs furent déchargés, et portés dans une grange où ils furent enfouis sous le foin.

« Demain, les Romains seront sur les dents. Nous reviendrons dans une semaine ou deux reprendre l'argent. »

Ils se couchèrent près des sacs enfouis. Judas ne parvint à trouver le sommeil que tard. Jusqu'au petit matin, il vit l'œil de sa victime qui le fixait.

Le retour ne se passa pas aussi bien que prévu. Ils furent arrêtés par une patrouille romaine. Les soldats étaient particulièrement soupçonneux, mais finirent par les laisser aller, après avoir fouillé tous les bagages très scrupuleusement.

« Il faudra faire attention en rapportant l'argent. »

La route qui menait aux grottes était heureusement déserte. En arrivant, Isaac, qui s'était blessé au pied sur un morceau de vase cassé dans la cour, fut soigné avec un cataplasme à l'huile de lin et à la farine.

Dès le lendemain, Judas nota que l'attitude des autres avait changé. Il n'eut plus systématiquement à aller aux corvées, dont d'autres à sa place se chargèrent. Personne ne lui parla de ce qu'il avait fait, mais il sentit que tout le monde le savait.

Le soir, Barabbas vint le voir. Il lui tendit une lampe.

« Je l'ai remplie d'huile pour qu'elle dure. Fais attention à ne pas en renverser. »

Le halo de la lampe les emprisonnait tous les deux, et ils étaient visibles de loin. Mais personne n'approcha.

« Je ne t'ai pas demandé comment cela s'était passé. »

Le ton était si incompréhensiblement doux que Judas sentit une boule monter dans sa gorge. Il ne put répondre de peur d'éclater en sanglots.

« Ça a été dur ? Je le sais, je suis passé par là moi aussi. Mais il le fallait. Le monde n'est pas fait pour les faibles. Tu dois te battre si tu veux obtenir ce que tu désires. Si ton souhait est juste, Dieu sera à tes côtés. Mais Il ne fera pas le travail à ta place. Ta violence Lui prouve que tu es capable de faire ce qu'il attend de toi. Il n'y a pas d'autre loi. Tu as fait ce qu'il fallait, et tu continueras de le faire, jusqu'à ce que ta récompense te soit donnée. Et elle le sera, crois-moi. »

Judas ne fut pas totalement convaincu par ce que lui dit Barabbas. Mais il éprouva à son égard, pour la première fois, une vraie admiration. Et l'image de son père vint se superposer à celle du bouillant chef.

L'argent leur arriva une quinzaine de jours plus tard. Les contrôles s'étaient un peu relâchés et une dizaine d'hommes, se répartissant les pièces par petites quantités, avaient réussi à les passer. Leur action avait visiblement perturbé les Romains, qui ne pensaient pas que le foyer éteint par les crucifixions se rallumerait aussi vite. Des rafles avaient eu lieu chez toutes les familles des meneurs des révoltes précédentes. Barabbas afficha un contentement réel, lorsqu'il réunit le groupe pour le leur raconter.

« C'est la preuve que nous les avons atteints.

— Mais tout ceci ne retombera-t-il pas sur les nôtres ?

— Et alors ? Ne doivent-ils pas eux aussi participer à la lutte ? Nous sommes tout un peuple, pas seulement quelques individus. »

Nathanaël tiqua à cette remarque, mais Judas, encore sous le coup du meurtre difficile du percepteur, sentit qu'elle le déchargeait un peu du poids qui lui pesait dessus. Le lendemain, il fêta ses treize ans.

L'argent servit à acheter de quoi fabriquer des armes. Dans une grotte, ils installèrent une petite forge et un soufflet pour fondre des poignards et des glaives. La chaleur y était insoutenable au point de ne pouvoir y travailler que quelques heures par jour. Mais chacun eut de quoi se défendre.

Judas connut alors un sentiment d'accomplissement comme jamais encore. Dans le regard des autres, il lisait son acceptation, et eut l'impression, qui allait le griser, de faire partie d'une communauté. La vie du camp lui apparut plus belle, plus accueillante. Il sentit la sincérité de ceux qui l'entouraient, comprit la claire conscience qu'ils avaient de leurs buts et des moyens dont ils disposaient pour les atteindre, goûta la confiance liant tous les membres de la troupe. Pour la première fois, il se sentit invincible.

*

* *

Nathanaël prit rapidement sur le groupe un ascendant étonnant de la part d'un élément aussi jeune et d'apparence aussi fragile. Sa capacité à lire et à raconter des histoires, activité à laquelle il consacra de plus en plus de soirées, lui acquit la sympathie de tous, et son

intelligence le fit remarquer des responsables. Tous, très vite, avaient oublié son âge, et Judas était partagé entre la fierté d'être son ami et un soupçon de jalousie quant à la place qu'il prenait.

Le premier accrochage entre lui et Barabbas eut lieu quand il émit l'idée qu'il ne fallait pas seulement combattre les Romains. Il dit cela un soir, alors que les hommes s'apprêtaient à se régaler de deux chèvres sauvages capturées la veille. Ils s'assirent en rond autour du feu, et c'est là que Nathanaël prit la parole.

« Nous avons porté un coup aux Romains. C'est bien. Mais je ne crois pas qu'il faille se limiter à ce genre d'actions. »

Barabbas rugit.

« Et pourquoi ? »

— N'es-tu pas conscient de notre faiblesse militaire : nous n'avons pas, à part ces grottes, d'arrière-pays difficile à conquérir, comme ont pu l'avoir les Bretons ou les Germains, et nous sommes coincés entre deux immenses provinces romaines, l'Égypte et la Syrie. Ce que nous faisons ne sert à rien si nous ne tentons pas en parallèle d'éduquer les gens d'ici.

— Que veux-tu leur apprendre ? Il faut se battre, et expulser les Romains. C'est tout. »

Barabbas pensait avoir clos la conversation. Mais Nathanaël s'entêta, créant chez les rebelles une vraie surprise. Le cercle se fit plus attentif.

« Nous devons expliquer notre action. Elle aura pour tous les villages alentour des conséquences : leur vie deviendra plus compliquée, les contrôles seront plus fréquents, les Romains plus présents, et les familles de ceux qui sont ici souffriront sans doute de nos actes. Si nous n'expliquons rien, nous pouvons parfaitement braquer les habitants contre nous. Ce serait à la fois injuste et immoral. Et nous multiplierions les risques de trahison. »

Un murmure approuvatif se fit entendre.

« Si nous allions de temps en temps leur parler, je pense qu'ils comprendraient mieux. »

— Et tu crois qu'ils ne nous reconnaîtraient pas ? C'est ça que tu appelles limiter les risques de trahison ? »

Barabbas s'esclaffa, convaincu d'entraîner ses partisans avec lui. Mais il n'en obtint que quelques ricanements.

« Nous pourrions au début nous dissimuler derrière nos keffieh. L'important est qu'ils entendent ce que nous avons à leur dire. Nous saurons rapidement si nous sommes acceptés ou non. »

L'accord du groupe semblait évident. Barabbas tenta une dernière manœuvre de diversion en faisant mine de céder.

« Nous pourrions en reparler. En attendant, amenez ces chèvres, et mangeons. »

Nathanaël s'obstina.

« Je préférerais que nous en parlions avant de nous amuser. Nous ne le ferons que de meilleure humeur ensuite. Puisque j'ai l'impression que nos camarades sont d'accord, je propose de monter un groupe qui ira dans les villages expliquer ce que nous faisons, en même temps que tu continueras de harceler les Romains, action dans laquelle, d'ailleurs, je suis tout à fait prêt à te suivre.

— Cela me paraît une bonne idée. Si tout le monde est d'accord, pourquoi ne pas essayer ? »

Il avait fallu du courage à Ézéchiël pour prendre la parole. Survivant lui aussi de l'aventure du Gaulanite, il avait acquis une autorité morale sur ses compagnons dont il n'usait qu'avec parcimonie. Sa prise de position n'en avait que plus de force. Plusieurs regards hésitants se portèrent vers Barabbas qui bouillait visiblement d'être ainsi mis en difficulté par un gamin. Mais il se contenait.

« Nous travaillons pour Dieu et pour les Juifs, continua Nathanaël. Comment faire sans les associer à cette libération, sans leur faire comprendre nos motivations ? Ils sont inertes pour le moment. Parce qu'ils ont été brisés par la répression contre Juda, mais aussi parce qu'ils ne savent pas exactement pourquoi nous nous battons. Si nous ne les préparons pas au changement, ils ne pourront nous aider, et s'arrêteront à des prémices qui peuvent être douloureuses. »

Barabbas sentait que le vent était contre lui. Furieux qu'un autre que lui ait pu imposer une décision, il était aussi suffisamment intelligent pour savoir quand il avait tort. Et l'idée de Nathanaël n'était de toute façon pas mauvaise, tant du moins qu'elle ne mettait pas en cause ce qui pour lui restait le seul moyen utile de se battre : faire du mal à l'adversaire.

Judas accepta évidemment d'être de la première expédition de Nathanaël, même si Barabbas hésitait à laisser partir deux soldats aussi brillants que l'un l'était et que l'autre promettait de le devenir. Ils s'en allèrent en fin d'après-midi. Deux autres jeunes recrues les suivirent.

« Quand reviendrez-vous ? demanda Barabbas.

— Avant qu'Élie redescende du ciel, rassure-toi », rétorqua en plaisantant Nathanaël.

Deux heures de marche les amenèrent à Éphrem, que Nathanaël avait choisi car il y avait des amis prêts à le recevoir. Le soir était frais, et ils rirent tout le long de la route, heureux d'échapper à l'emprise du groupe et de son chef.

Un ami de Nathanaël les attendait. À la porte de sa maison, ils s'entourèrent de leurs keffiehs, ne laissant passer que leurs yeux,

entrèrent dans une pièce, où les attendaient déjà une bonne vingtaine de personnes, et furent présentés aux dirigeants du village. Un morceau d'agneau aux herbes, qu'ils eurent beaucoup de mal à manger en glissant la main sous le tissu, les attendait. Puis Nathanaël commença à parler.

« Nous représentons un groupe d'hommes, qui refusent de se soumettre à l'autorité romaine. Nous leur avons déjà porté un coup en volant au percepteur ce qu'il vous avait pris. »

L'aveu ne provoqua guère que sympathie, et Judas, d'un coup, eut envie d'arracher son voile.

« Nous allons multiplier ces actions, et nous sommes venus vous expliquer pourquoi. La puissance romaine nous écrase depuis soixante-dix ans. Elle bafoue Dieu. Vous le voyez partout : même nos rois construisent des théâtres et des stades. Même les prêtres du Temple collaborent avec l'occupant. Mais cela ne va pas durer. Nous savons que le messie doit venir délivrer la terre d'Israël et restaurer le royaume. Nous ne pouvons pas attendre sans rien faire. Nous voulons harceler les Romains, leur faire sentir qui nous sommes. »

Les auditeurs réagissaient à peine. Des prêcheurs, des libérateurs, ils en voyaient régulièrement, et chacun finissait de la même manière : lapidé ou sur une croix. Nathanaël sentit leur réticence et décida de leur parler plus directement.

« Cette tâche, nous ne pouvons l'accomplir seuls. Il nous faut de l'aide, des relais, des gens capables de nous cacher, de nous donner à manger, de dissimuler nos armes et notre argent. Ces gens-là, nous les trouverons parmi vous. »

L'attention se fit alors plus soutenue.

« Cette aide, vous nous la donnerez si vous le voulez. Nous ne l'exigerons pas de vous, et nous ne nous en prendrons qu'à ceux qui aideront nos ennemis. Autrement dit, nous vous permettons la neutralité, mais pas la trahison : nous saurons nous montrer impitoyables avec ceux qui nous vendront. »

Judas était bien convaincu que Barabbas n'aurait jamais accepté une présentation aussi ouverte des choses.

« Mais il nous faut votre aide. Je suis venu vous la demander. Notre action vous causera sans doute des problèmes. Les représailles romaines seront réelles, et votre tranquillité au moins sera perturbée. Vous voyez, je ne vous cache rien. Mais la perte de cette tranquillité ne sera qu'une première étape. Quand le messie arrivera, quand le soulèvement sera prêt, alors vous serez payés de vos efforts. »

Les auditeurs ne semblaient encore guère enthousiastes. Nathanaël jeta un coup d'œil un peu inquiet à Judas.

« Si je suis venu vous voir, reprit-il, ce n'est pas pour vous effrayer, mais pour savoir ce que vous attendez de nous. Si nous

voulons que notre action soit utile, il faut qu'elle corresponde à ce que vous en attendez. Nous sommes venus aussi pour parler de vous, de ce que l'occupation vous fait subir, et voir ensemble ce que nous pouvons faire de plus utile et de moins dangereux. »

Alors un homme assez âgé se leva, et emporta avec lui tous les récalcitrants. Plus tard, Nathanaël et Judas apprirent que c'était le rabbin.

« Je vais vous raconter comment nous vivons. » Il parla pendant une heure, décrivant les multiples vexations que subissait le village, les impôts à payer, la loi des « un mille », les dieux païens dont les statues se dressaient en ville, la faim, la peur de manquer... Plus il parlait, plus les gens s'enflammaient. Chacun avait une anecdote à raconter, une rancœur à évacuer, parfois un simple ragot à lancer. Ils leur parlaient de ce qu'ils vivaient, racontaient les abus des gros propriétaires qui forçaient des métayers exploités à s'en prendre aux ouvriers. Ils leur parlaient de ces jeunes qui traînaient désœuvrés dans les villages en attendant une hypothétique embauche, des impôts qui les pressuraient tant qu'ils étaient forcés d'emprunter et devenaient esclaves de leurs créanciers. Aucun ne semblait hostile, aucun ne se désintéressa de la discussion. Elle se termina tard dans la nuit, quand ceux qui devaient emmener leurs animaux paître tôt le matin décidèrent d'aller se coucher. Nathanaël et Judas partirent heureux. Ils revinrent au campement à l'aube. Barabbas, à qui ils avaient rêvé de raconter leur succès, était parti dans la nuit.

CHAPITRE 6

Ce furent sans doute les jours les plus heureux que vécut Judas dans la troupe de Barabbas. Deux ou trois nuits par semaine, il allait dans un village avec Nathanaël et un autre de ses compagnons pour expliquer leur mouvement. Là où Barabbas n'avait fait miroiter que l'action, Nathanaël ajoutait le poids de la réflexion et l'idée de reconstruire après avoir détruit.

L'accueil était généralement bon. Le bruit que des hommes se déplaçaient pour discuter s'était répandu dans la région, au risque de rendre leurs réunions dangereuses.

De plus en plus de gens venaient aux réunions. Les questions les plus diverses leur étaient posées. Un homme leur demanda un jour ce qu'il y avait au bout de la terre. Un autre voulut savoir si des anges combattaient aux côtés des rebelles. Certains, ensuite, décidaient de les suivre. Ézéchiël, qui prenait les commandes du groupe quand Barabbas était absent, se fâcha le premier jour où ils rentrèrent avec deux jeunes gens.

« Croyez-vous que nous pourrions ainsi supporter l'afflux de n'importe quelles recrues ? »

— Nous n'aurons jamais trop de monde pour nous battre, répondit, impétueux, Judas.

— Et qui te prouve que les Romains n'ont pas placé des hommes à eux parmi ces nouveaux ? »

Judas ne sut que répondre.

« Parce que cela voudrait dire qu'ils savent qui nous sommes, où nous devons venir et que le bruit de nos réunions leur est venu aux oreilles, précisa à sa place Nathanaël. Je n'y crois pas. Pas en tout cas au point de refuser ceux qui veulent venir nous rejoindre. »

Il y avait dans ces entrevues nocturnes des moments de grâce, de chaleur, qui les changeaient agréablement de l'atmosphère rude et virile des grottes. « Pourquoi vivre si ce n'est pour ceux qui ne vivent pas ? » murmura un soir Nathanaël à Judas.

Ils s'étaient presque habitués à cette harmonie quand, par endroits, des tensions se firent jour. Certains villageois se montrèrent plus obtus, incapables de dépasser leurs petits intérêts. Cela faisait bouillir Judas, qui serait presque devenu agressif. Nathanaël, lui, restait toujours aimable et attentif, même quand les arguments qu'on lui opposait ne révélaient que cupidité.

« Vous nous dites que vous êtes pour que Dieu puisse revenir en

Israël. Les Romains disent qu'ils nous apportent la civilisation. Qu'est-ce qui est vrai ?

— Rien si tu raisones comme cela. Il ne peut pas y avoir de vérité commune à nous et à eux. La vérité des Romains n'est que leur droit à nous exploiter. C'est à toi de choisir. »

Pourtant, il arrivait que Judas se mette à douter. Un jour qu'ils rentraient d'une réunion houleuse, il en parla à son compagnon.

« N'as-tu pas peur que nous leur imposions à notre tour nos idées ? Nous les forçons à une libération qu'ils ne désirent pas. C'est aussi une forme d'oppression.

— Pourquoi ? Nous sommes des guides, et nous montrons la bonne route.

— Comment peux-tu être sûr que cette route soit la bonne, et qu'elle mène à la vérité ? D'autres avant toi se sont trompés.

— Leur égarement ne doit pas me faire douter. Je suis sûr que Dieu est à nos côtés : tous les textes le disent.

— Mais si notre révolte était une impasse, comme celle de Juda ? Que faudrait-il faire ?

— Réaffûter nos épées. »

Nathanaël rit. Judas réalisa soudain que son ami n'était qu'un bloc, que les doutes qui le hantaient parfois n'avaient pas de prise sur lui et que ce qu'il avait pris pour de l'irrésolution était refus de la violence mais non absence de conviction. L'apparente passivité de Nathanaël n'était que le fruit d'une certitude inébranlable. Il ne sut pas décider si c'était une chance ou un handicap.

Quand il était au camp, Judas continuait de s'entraîner. Il était devenu particulièrement habile au couteau et réussissait maintenant à ouvrir les poupées de son d'un seul coup, obligeant les novices à les recoudre indéfiniment. À chaque fois, il pensait au collecteur qu'il avait eu tant de peine à tuer, et revivait la scène en l'enjolivant.

Barabbas s'absentait de plus en plus souvent. Il lui arrivait de pousser jusqu'à Chorazim et de lui ramener des nouvelles de Ciborée et d'Hannah. La frustration de ne plus voir les siens taraudait le jeune homme, qui était maintenant là depuis six mois et n'avait participé qu'à une seule vraie action.

Il grandissait beaucoup, semblant rattraper d'un coup son retard de croissance. Un soir, trois combattants l'emmenèrent à Emmaüs, sous couvert d'une mission de ravitaillement. Ils burent et le conduisirent dans une maison dont il ne garda qu'un souvenir confus. Deux filles, deux grosses femmes aussi âgées que sa mère, apparurent. L'un après l'autre, ses amis passèrent avec elles derrière une tenture

rouge d'où lui parvenaient des rires qui, déformés par l'ivresse, prirent une ampleur énorme. Il finit par s'endormir, et se réveilla à plat ventre sur le dos de l'âne qui les ramenait.

Quand Barabbas revint, ce fut pour leur proposer autre chose.

Il avait réuni une dizaine d'hommes. « Depuis quelque temps, j'ai beaucoup arpenté ce pays. » L'autorité de sa voix évoqua à nouveau à Judas l'image de Simon.

« Certains d'entre vous se demandent sans doute le but réel de notre présence ici. Depuis six mois, nous nous sommes entraînés et endurcis, dans des conditions difficiles. La plupart d'entre vous sont prêts, et de nouvelles recrues arrivent régulièrement. Nous ne pouvons toutes les engager à nos côtés, mais certaines nous aident utilement depuis les villages où elles sont retournées. Il faut maintenant frapper un grand coup. Nous avons déjà volé l'impôt. Désormais, nous pouvons voir plus loin. Annonçons aux Romains que leur règne sur cette terre prend fin, et procurons-nous ce qui nous manque encore. Nous allons attaquer le dépôt d'armes de Jéricho. »

L'exaltation s'empara de tous les hommes présents, pourtant stupéfaits par l'audace du plan annoncé. Ils n'avaient encore jamais osé s'approcher de Jéricho, la plus grande cité de la région, carrefour de négoce, lieu de villégiature.

« Voici comment nous allons procéder. » Judas serait mort de ne pas être choisi. Quand il apprit qu'il faisait partie du premier groupe, celui qui devait directement attaquer le dépôt, il éprouva une joie intense. Nathanaël en revanche était cantonné aux opérations de guet : était-ce le prix à payer pour avoir imposé ses visites nocturnes aux villages ?

L'opération eut lieu deux jours plus tard, à la nuit. Les hommes avaient décidé de se rendre séparément à Jéricho. Chacun d'entre eux connaissait son rôle, et chacun s'était occupé de faire passer ses armes en les dissimulant sur lui ou dans les sacs que portait un âne. Judas songea qu'il serait plus intelligent d'en cacher chez des sympathisants qui serviraient de relais.

Ils virent la ville de loin, qui jaillissait du désert dans une explosion de palmiers et de grenadiers. Un vent frais venu de l'est y tempérerait la chaleur, faisant de la région de Jéricho l'une des plus agréables de Palestine. L'entrepôt était à deux pas d'une garnison romaine. Deux hommes le gardaient à l'extérieur, sans doute des Syriens à voir la manière gauche dont ils portaient l'uniforme. Les légions des confins de l'Empire laissaient parfois à désirer. Barabbas croyait savoir qu'ils étaient trois à l'intérieur. De leur côté, les rebelles étaient six.

Judas, extrêmement nerveux tout le long du chemin, se sentait maintenant d'un calme à toute épreuve. Barabbas lui avait délégué la tâche la plus importante : s'avancer suffisamment prêt et suffisamment vite de l'entrée pour éliminer les deux sentinelles extérieures.

Il serra son couteau entre ses doigts.

La ruelle était déserte. On apercevait un peu plus loin les premiers palais en marbre que les riches Romains s'étaient fait construire et qu'Archélaüs et Hérode avaient développés suivant l'exemple initié par Cléopâtre, qui avait obtenu la ville des mains d'Antoine.

« C'est l'arbre qui est là. »

Un sycomore se dressait à côté de l'entrée. S'il arrivait à monter dessus, Judas pourrait sauter sur les deux sentinelles avant qu'elles n'aient le temps de donner l'alerte.

Le jeune homme n'avait pas bien compris pourquoi Barabbas l'avait choisi. Avait-il confiance en la sûreté de son coup de couteau ? Ou voulait-il se l'attacher ? Judas se sentait depuis quelques semaines l'objet d'une attention toute particulière de la part de son chef, et il était suffisamment lucide pour savoir que ce n'était pas dû à ses seuls talents. Il avait même senti un peu de jalousie parmi ceux qui étaient arrivés dans le groupe en même temps que lui.

Il rampa vers l'arbre, sans faire aucun bruit, la tête vide. Sa tunique grise se confondait avec la terre. Quand il jeta un coup d'œil vers la porte, il lui sembla que les deux soldats somnolaient.

Au bas du tronc, il se redressa et commença à grimper. Les prises étaient solides, les branches faciles à attraper. Déjà la ramure gênait sa progression. Arrivé à mi-hauteur, il écarta des feuilles de la main, craignit d'avoir fait trop de bruit.

La branche la plus proche du bâtiment tenait ferme sous son poids. Il n'entendait plus que le battement sourd de son sang à ses oreilles.

Les deux soldats étaient immobiles. À un mètre d'eux, il repéra l'endroit où il devait frapper.

Et sauta.

D'un geste, il atteignit le premier à la gorge, tranchant sa jugulaire qui se mit à cracher de longs jets écarlates. Puis il plongeait le couteau dans les entrailles du second, juste sous la cuirasse. L'homme gémit. Il ressortit son arme et la lui planta dans le cou. L'affaire n'avait pas duré cinq secondes. Les deux hommes tombèrent à ses côtés, leur sang bu immédiatement par la terre avide. Un immense sentiment de bonheur l'envahit. Les traits crispés de Joël fondirent dans sa mémoire. Ainsi donc, tuer pouvait aussi être cette joie sans tache...

À peine les deux hommes s'étaient-ils écroulés que Barabbas et

ses trois complices s'élancèrent. Ils atteignirent la porte, et y frappèrent. Isaac usa à nouveau de son latin sans accent, et elle s'ouvrit.

Aucun des soldats romains n'eut le temps de réagir.

D'un coup de couteau, de deux flèches, ils furent abattus. Barabbas cracha sur les cadavres.

« Voilà les maîtres du monde. »

Il fallait faire vite. Une charrette de foin, conduite par Jérémie, entra dans la cour. Les autres avaient commencé à sortir les armes de l'entrepôt, et les cachaient dans le fourrage. Il y avait des glaives, des pilums, des couteaux...

La lune se dévoila, jetant sur leur victoire une lueur laiteuse. De la cabane des soldats s'élevait l'odeur de brûlé de la soupe qu'ils étaient en train de faire cuire.

La charrette remplie sortit.

« Judas, reste avec moi. Nous mettrons le feu dès qu'elle sera suffisamment loin. »

Judas regardait le profil de Barabbas, immobile. Le chef dégageait une impression de force, de solidité devant laquelle il se sentit soudain tout petit. Et il fut pris d'une immense reconnaissance pour le colosse qui lui avait ainsi fait vivre ce moment de grâce.

Barabbas attendit un peu puis alluma plusieurs foyers. Dès que les flammes coururent, les deux hommes s'éloignèrent.

Le retour se passa sans problèmes. À Aïn Douq, un relais avait permis de cacher la plupart des armes, le reste étant rapporté jusqu'à la grotte. Dès les premières heures de la journée, les routes furent barrées par des patrouilles romaines.

Le butin fut distribué. Il y avait maintenant de quoi armer les nouveaux arrivants. Une grande fête célébra le succès de l'opération. Barabbas tenta de la contenir dans les grottes les plus lointaines, mais le vin qui coula à flots réduisit ses efforts à néant. Judas se sentait à la fois enthousiaste et inquiet : l'envie de combattre lui interdisait de tenir en place.

Les coups de main se firent plus nombreux. Attaques de convois et assassinats de soldats isolés se succédèrent. En quelques jours, les légions romaines furent sur les dents. L'habileté des troupes de Barabbas était telle que, dans les deux premiers mois, alors qu'une cinquantaine de légionnaires tombaient sous leurs coups, seuls deux des rebelles furent tués. Judas reçut sa première blessure lors d'une échauffourée. D'une main leste, un Romain l'avait frappé au front, heureusement avec une simple dague : un glaive lui eût éclaté la tête jusqu'au cou. Du plantain amolli dans de l'esprit de vin fut mis sur la

plaie, qui guérit assez rapidement, suffisamment en tout cas pour que le jeune homme en tire plus de fierté que d'amertume.

Il y eut plusieurs arrestations. Trois des plus nouvellement arrivés, refusant la période de travaux et de claustration imposée par Barabbas, tentèrent de s'attaquer à un convoi particulièrement bien gardé pour prendre en otages deux marchands abyssins. Tout le monde leur avait déconseillé cette action. Ils n'en tinrent pas compte. Ils furent emprisonnés et crucifiés.

Mais les esprits furent surtout marqués par l'arrestation d'un jeune homme avec qui Judas avait beaucoup sympathisé, un nommé Abdias qui l'avait accueilli à la cuisine. Abdias était peu doué pour l'action pure, mais Barabbas tenait à ce que personne ne puisse y échapper totalement. Ce jour-là, il était allé porter un message quand il était tombé sur une patrouille romaine. Pour s'enfuir, il s'était battu, avait touché l'un des Romains et grièvement blessé un vieux Juif qui les accompagnait. L'homme était un sadducéen retiré des affaires, le plus important notable du village de Tabgah où il était venu finir ses jours. Il était sincèrement généreux, et le village espérait bien profiter de l'argent qu'il avait pris avec lui. Sa rage de le voir périr aussi bêtement fut immense.

Abdias resta emprisonné toute l'après-midi et fut interrogé par les soldats. Puis les habitants du village vinrent le chercher. Les Romains le laissèrent emmener à la fosse de lapidation, où les corps des trois derniers condamnés (deux amants adultères, et un voleur pris sur le fait) finissaient de pourrir. Abdias comprit tout de suite ce qui l'attendait, et se tint fièrement debout, du moins jusqu'à la première pierre. Elle avait été choisie particulièrement pointue, et lancée avec précision par le fils de la victime. Elle lui éclata les lèvres et lui fit sauter quatre dents. Quand la deuxième le toucha près de l'œil, il hurla, puis s'affala, la tête sous les bras. Chaque habitant prit sa pierre, et s'approcha jusqu'à le toucher. Quand ils s'arrêtèrent, son corps n'était plus qu'une plaie sanglante. Des petits morceaux de chair parsemaient le sol de taches rosâtres qui allaient vite brunir au soleil. De deux coups de pied, les parents de la victime firent basculer le corps au fond de la fosse.

Quand il apprit ce qui s'était passé, Judas s'éclipsa. Il rampa de nuit jusqu'à la fosse, y sauta, vomit deux fois à cause de l'immonde odeur de charogne qui en montait, et chercha le corps d'Abdias, le seul que la vermine n'avait pas encore envahi. Il le souleva, tout en s'étonnant de son faible poids, et le prit dans ses bras pour le ramener vers les grottes et l'ensevelir dignement. Le voyage de retour lui prit quatre heures, pendant lesquelles il chuta souvent mais n'abandonna

jamais. Quand il arriva, il était lui-même couvert de sang séché. La sentinelle ne le reconnut pas et faillit lui tirer dessus. Barabbas n'osa lui reprocher ce geste, que tous en leur cœur approuvaient. Il exigea simplement que le corps soit enterré suffisamment loin de leur cachette pour que des chacals ne puissent pas, en le déterrants, les faire repérer.

Judas reprit avec Nathanaël ses tournées dans les villages. Un jeune homme, Aaron, venait régulièrement avec eux. Il avait quatorze ans, comme Judas, et un visage très poupin que la barbe n'arrivait pas encore à ombrer, ce qui le désolait et lui faisait en activer la pousse en coupant le peu qui dépassait avec son couteau, il prenait son rôle très au sérieux, réfléchissant soigneusement avant de répondre. L'histoire du coup de main contre le dépôt d'armes de Jéricho s'était répandu, et ils étaient accueillis partout avec une sympathie grandissante. Il leur fallait pourtant prendre de plus en plus de précautions. La pression romaine s'était renforcée. Les soldats tombaient sur les villages, cherchant des indices de complicité avec les révoltés. Et les hommes entendirent dire que, par endroits, certains se mettaient à parler à l'envahisseur. On vit des misères s'éteindre, des chômeurs trouver du travail, des greniers se remplir à nouveau...

Ce jour-là, l'ambiance avait été houleuse. C'était leur troisième visite à Sayed, un bourg plutôt riche, proche de la route qui allait de Béthel à Éphrem, et très fréquenté par des marchands. Le représentant de ces derniers, un nommé Apema, devint agressif.

« Pourquoi te suivrions-nous ? Qu'avons-nous à faire de cette liberté que tu nous promets ? Je ne me sens pas enchaîné, moi. Je mange à ma faim, et j'ai de quoi profiter de la vie.

— Mais quelle valeur cela a-t-il sur une terre promise à Dieu et occupée par des usurpateurs ? »

L'argument était généralement porteur : invoquer Dieu mettait fin à beaucoup de débats, personne n'osant réellement avouer l'indifférence qu'ils étaient quand même quelques-uns à éprouver à son égard.

Apema osa pourtant.

« Si Dieu était à ce point mécontent de la présence des Romains, Il les aurait déjà délogés. N'a-t-Il pas ouvert la mer Rouge pour aider Moïse à fuir ? »

La démagogie de cette référence était évidente, et pourtant Judas sentit qu'Apema avait gagné le cœur de la foule. Toutes ses remarques se heurtèrent alors à un mur de scepticisme. Apema entretenait le feu, mais d'autres le suivaient. Quand le marchand fit valoir le danger que la présence des deux révoltés faisait courir au village entier, ils

sentirent qu'il était vraiment temps de partir. Devant son succès, le boutiquier s'enhardit.

« Et ne revenez pas, ce n'est pas la peine. Vous n'êtes pas souhaité ici, et vous n'y avez pas d'amis. »

Nathanaël parut encore plus affecté que Judas de ce retournement.

Ils en parlèrent longuement, une fois de retour dans leur grotte, se sentant prisonniers de leur promesse de ne plus retourner deux soirs de suite en tournée pour limiter les risques d'être pris.

Judas alla immédiatement se confier à Barabbas.

« Tu sais, pour la première fois, nous avons été mal reçus. »

Il parlait à son chef avec une confiance grandissante, et Barabbas avait perdu de sa morgue pour l'écouter attentivement.

« Tu ne pouvais espérer que tout le monde te comprenne. »

Deux nuits plus tard, alors qu'il était assoupi, il sentit une main le secouer. Il s'éveilla, prêt à frapper, quand il reconnut Nathanaël. Son ami était bouleversé.

« Viens. »

*

* *

La sentinelle les laissa passer. Une fois dehors, Nathanaël indiqua où ils allaient.

« Suis-moi. »

— Pourquoi ? Il s'est passé quelque chose ?

— Ils ont tout détruit à Sayed. Je ne comprends pas. Il faut aller voir.

— Aller à Sayed ? Mais c'est à deux heures de marche. Personne n'est au courant. Là-bas, ils dormiront. Tu es fou !

— Non, ils nous attendent. Tu te souviens de Sophonie, la petite jeune fille, celle qui vit avec le charpentier ? Elle m'a parlé cette après-midi, me demandant de passer. Il faut y aller. »

Nathanaël se pressait et rien visiblement ne pourrait l'arrêter. Ils arrivèrent à Sayed deux heures plus tard. Judas avait un point de côté et soufflait. Il avait durant le trajet à peine mieux compris ce que Nathanaël lui racontait. Barabbas serait venu terroriser le village, aurait volé des vivres... Il renonça à comprendre et suivit son camarade.

À peine avaient-ils fait quelques pas à l'intérieur du bourg que la lueur d'une torche se dessina dans l'entrebâillement d'une porte.

« Les autres se sont endormis, mais je savais que vous viendriez. Venez. »

Sophonie se dirigea vers une autre maison, plus grande. Le grincement de la porte réveilla immédiatement les hommes présents, et un brouhaha emplit la pièce.

« C'est toi ? Vous êtes là ? Venez, venez. »

Aaron, chef du village, semblait encore empêtré dans son sommeil. Il bafouilla, manqua trébucher. Un de ses hommes le conduisit vers Judas et Nathanaël.

« Tu me jures que tu n'étais pas au courant ? attaqua-t-il soudain.

— D'autant moins que je ne sais toujours pas de quoi il s'agit. Que s'est-il passé exactement ?

— C'était il y a trois jours, en début de soirée... »

Ce soir-là, les notables du village avaient vu une dizaine d'hommes s'avancer. À leur tête se trouvait Barabbas, que personne ne connaissait. Il se présenta comme le chef des rebelles. Le temps qu'il parle, ses comparses s'étaient glissés à toutes les entrées du village.

Aaron s'était montré. Le ton de Barabbas avait d'entrée été dur. Il s'était plaint que le village refusât de les aider vraiment et qu'il cachât en son sein quelques collaborateurs.

« Il faut que vous compreniez une chose. Il n'est pas possible de rester neutre. Si vous n'êtes pas avec nous, vous êtes contre nous.

— Mais nous sommes avec vous. Nous vous avons reçus. Jamais personne ne vous a dénoncés.

— Plusieurs d'entre vous continuent de faire du commerce avec les Romains. D'autres vont le faire à Jéricho.

— Que voudrais-tu ? Que nous cessions absolument toute vie en dehors de vous ? C'est impossible. Nous sommes prêts à tout faire pour vous aider, mais...

— Tout ? Tu as bien dit tout ?

— Oui. Tout ce qui est en notre pouvoir.

— Nous sommes de plus en plus nombreux là-haut. Il faut que nous nourrissions tous ces hommes. Vous pouvez nous aider.

— Comment ? »

Aaron s'était fait plus méfiant.

« Si nous ne pouvons pas vous interdire tout commerce avec l'ennemi, nous devons en profiter nous aussi. Toutes les semaines, nous passerons prendre des vivres. »

Un murmure de protestation s'éleva. Un homme se dressa :

« Et au nom de quoi fixerais-tu un nouvel impôt ? Ce que les Romains nous prennent ne suffit-il pas ? N'es-tu pas venu pour lutter contre cela ?

— Cela n'a rien à voir, répondit Barabbas. Nous prenons pour survivre, pas pour nous enrichir. Et cela ne durera que le temps que

nous ayons triomphé. Plus vite la victoire sera là, plus vite nous pourrions en finir avec ces pressions. »

Les hommes qui étaient venus avec Barabbas se rapprochèrent des mécontents. Ils avaient ostensiblement la main sur leur gourdin. Et les protestations s'éteignirent. Le soir même, Barabbas repartait avec un premier prélèvement.

Judas et Nathanaël ne voulurent tout d'abord pas croire ce récit. Mais il leur fallut se rendre à l'évidence.

« Dans le fond, il a obtenu ce qu'ils nous ont refusé la dernière fois, dit Judas en rentrant.

— En l'obtenant par la peur, nous détruisons tout ce que nous avons fait. C'est une erreur énorme, et elle sera payée très cher. Nous allons entrer dans un concours de terreur avec les Romains. C'est une catastrophe. »

Ils se rendirent dès le lendemain auprès de Barabbas.

« Ce que tu as fait est une infamie. Ces gens nous faisaient confiance. Que crois-tu qu'il va en rester si cela continue ? »

Nathanaël était plus en colère que Judas ne l'avait jamais vu.

« Ils vont nous craindre autant que les Romains. Nous nous sommes échinés depuis des semaines à tenter de les rallier à notre cause, et cela a marché pour beaucoup, tu le sais bien. Aujourd'hui, tu viens briser nos efforts. Je ne comprends pas. »

Le ton était monté. D'un coup Barabbas cria.

« Je ne t'autorise nullement à me parler ainsi. Je suis le chef de cette troupe : je ne te le rappellerai pas deux fois. »

Il se tourna vers Judas.

« Faire la révolution, c'est aussi se battre en permanence contre ceux qui luttent avec vous, soupira-t-il.

— C'est aussi admettre la critique et l'opposition, reprit Nathanaël. Sans cela, la révolution n'est plus qu'un bloc, et elle est aveugle. Que les gens pensent librement autour de toi ne pourra que servir la cause, au risque d'écorner ton petit pouvoir.

— Notre seul devoir est d'utiliser toutes les armes en notre possession pour n'être pas stupidement vaincus. Les individus ne comptent pas tant que l'autorité de ceux qui veulent le changement est respectée. »

Puis il s'adressa à Judas.

« Il n'est plus temps de conquérir par la parole seulement. Tu y excellais, et Nathanaël aussi. Vous avez poussé des gens à nous rejoindre, et c'est très bien ainsi. Mais cela ne pouvait suffire. Nous sommes des guerriers, pas des prêcheurs.

— Mais nous combattons nos ennemis, pas nos amis, répondit Judas. Vole ce que tu veux aux Romains, mais ne va pas le prendre à ceux qui nous aident. C'est... c'est injuste.

— Judas... Tu es jeune et encore naïf. J'aime cela chez toi, mais il va falloir que tu mûrisses. Que crois-tu que vont faire ceux qui, comme tu le dis, sont nos amis ? Dès que nous connaître deviendra trop dangereux, ils se tourneront à nouveau vers ceux qu'ils craignent. Il faut maintenant que nous nous les attachions également par la peur, par le sentiment que leur devoir est aussi leur intérêt. Ils n'en seront que plus fidèles. Nous ne luttons pas avec des mots, mais avec des armes. Dans les villages, même dans ceux que vous avez visités, les actions des Romains ont laissé leurs traces. Partout, certains se demandent s'ils ne seraient pas mieux du côté du pouvoir. Il faut leur montrer que non, et il n'y a qu'un moyen de le leur montrer. Rien ne s'obtient par la confiance, mais tout par la peur. »

Le ton de Barabbas était sans réplique.

« Nous allons couper à la base l'envie que pourraient avoir certains villages de se détourner de nous. Nous allons démarrer de nouvelles actions, et je compte sur toi Judas. »

Il s'arrêta un instant, ignorant délibérément Nathanaël.

« Il faut tuer les collaborateurs. Il faut faire suffisamment peur aux villageois pour qu'ils n'aient pas d'autre choix que de nous aider. Il faut brûler leurs maisons, emmener leurs bêtes... Ils doivent être pour nous comme des étrangers.

— Mais tous ceux qui nous ont aidés jusque-là, que vont-ils penser ? Ils nous détesteront tout autant qu'ils détestent les Romains.

— Je ne me bats pas pour qu'on m'aime, mais pour gagner. Oui, ils nous détesteront. Et après ? Quand nous serons les plus forts, crois-moi, ils nous aimeront à nouveau. »

Ce cynisme mit Judas très mal à l'aise.

« Je ne peux pas être d'accord avec toi, intervint Nathanaël. On ne libère pas les gens en commençant par les enchaîner.

— Et comment le fait-on ? En leur offrant un cadeau dont ils ne sauront pas profiter ? Arrête de rêver, Nathanaël. Ta jeunesse est charmante : n'en fais pas une faiblesse. Je ne t'interdis nullement de continuer tes tournées. Au contraire, il m'apparaît maintenant qu'elles sont nécessaires. Mais elles ne suffiront pas à nous assurer la complicité de la population. Or, c'est d'une aide réelle que nous allons avoir besoin, et pas d'une simple sympathie. Pour lors, je me moque qu'ils nous aiment ou non. Mais je veux qu'ils nous craignent.

— Pourquoi maintenant ?

— Parce que nous allons à nouveau lancer des opérations nombreuses. Et pour cela, je vais avoir besoin de vous. »

Le sourire de Barabbas se fit gourmand et, malgré lui, Judas se sentit attiré.

« Besoin de moi pour quoi ? » protesta-t-il encore. Mais il avait déjà accepté.

« Besoin de toi pour tuer. »

Le mot plana dans la grotte, et Judas le goûta comme une faveur.

« Il faut faire peur aux Romains et aux villageois. Nous n'avons pas les moyens de multiplier les coups d'éclat comme celui du dépôt. La répression est trop violente, et cela coûte trop cher en hommes. Tu as appris ce qui s'est passé pour Simon ? »

Judas avait entendu parler par certains de ses compagnons des ravages que cet ancien esclave royal avait causés aux riches villas de Pérée, qu'il avait incendiées et pillées.

« Gratus est allé à sa rencontre avec les archers de Trachonitide. Ils sont morts par dizaines, et Simon a eu la tête tranchée par Gratus lui-même. Sa révolte, violente et spectaculaire, n'a servi à rien. Il nous faut frapper violemment, sporadiquement, comme des moustiques rendant la vie impossible à un buffle, nous attaquer à des cibles individuelles : des notables, des collaborateurs, des percepteurs. J'ai besoin de tueurs. Voulez-vous en être ? »

Nathanaël sortit de la pièce sans répondre. Judas dit « oui ».

CHAPITRE 7

Alors commença pour Judas une période où la vie ne fut plus que combat. Barabbas, qui avait repéré ses qualités, en fit l'un des plus hardis de ses tueurs. Le jeune homme se révéla à la fois efficace, astucieux, entreprenant.

Dix d'entre eux avaient été choisis, parmi lesquels Isaac, Jérémie, Ézéchiél, plusieurs des jeunes qui avaient suivi l'entraînement avec Judas et Nathanaël. Mais ce dernier ne faisait pas partie du groupe, ce qui chagrina beaucoup Judas.

« Je vous ai élus parce que j'ai besoin de vous, leur dit Barabbas le jour où il les réunit pour la première fois. Vous serez le fer de lance de notre action. Il faut que vous fassiez peur. Depuis presque un an, certains de vos amis se rendent dans des villages pour y expliquer notre combat. C'est bien. Du moins, cela l'a été au début. »

Les regards se tournèrent vers Judas, qui les affronta sans sourciller.

« Certains de ces villages ont accepté de nous aider. C'est parfait. D'autres sont plus réticents. Ça l'est moins. Le plus grave, c'est que tous n'ont pas compris qu'ils n'avaient pas le choix. S'ils ne sont pas avec nous, ils sont contre nous. J'ai décidé, à mon tour, de lever un impôt, et de pousser ces villages à nous aider. S'ils ne le veulent pas, nous les convaincrions. Il faut faire des exemples. Montrer aux collaborateurs que leur choix est le mauvais. Je vous ai choisis pour votre habileté au combat. »

Il s'arrêta un moment.

« Vous savez tuer. Vous allez le faire. Vous vous servirez du poignard. Il vous faudra apprendre à frapper vite et bien, et à disparaître sans laisser de traces. Il faut que l'on parle de nous. Vous ne devez pas vous mettre en danger, mais vous devez également vous cacher le moins possible. Laissez les corps dans des endroits publics, arrangez-vous pour que tout le monde sache d'où venait le coup.

« Vous êtes dix. Il faut frapper dans les trois jours. Quand dix hommes seront morts, les choses changeront. »

La cible de Judas était un fermier d'Archélaüs. Il ravitaillait la garnison romaine en bétail. Grâce à l'appui de sa sœur qui, à Jérusalem, était l'épouse d'un des fournisseurs du Temple en animaux de sacrifice, il avait également pu s'assurer ce monopole.

Judas avait déjà croisé l'homme à la tête de ses troupeaux. Il

avait acheté des terres, de nouvelles bêtes, et payait maintenant deux personnes de plus pour s'en occuper. Mais son mode de vie lui-même demeurerait inchangé, et il venait toujours au marché de Jéricho.

Judas arriva en fin de journée à Jéricho, après avoir traversé les champs de plantes médicinales mis en place par Hérode. L'ombre du mont Nébo s'étendait sur la ville. Passant près du tombeau du monarque, il cracha sur la statue qui le surmontait. Quand il atteignit le marché, plusieurs vendeurs étaient déjà arrivés, et la grande place où se tenaient les négoce était couverte d'animaux. Les marchands préparaient leur couche pour la nuit. L'air, frais, charriait les senteurs du jardin d'épices, célèbre dans toute la région. Judas n'avait pas envie de dormir à l'auberge. Il se dirigea vers un coin sombre de la place, et replia sur lui son manteau. Quelques instants plus tard, il dormait d'un sommeil léger.

Le marché s'éveilla avec le lever du soleil. Les bâches étaient retirées des charrettes, et les fruits, les légumes, les vêtements étaient posés à même le sol, sur de grandes couvertures. Les premiers acheteurs arrivèrent. Judas se mit à attendre. Il avait décidé, comme on le lui avait demandé, de rendre son meurtre le plus spectaculaire possible.

Il regardait la foule comme s'il ne la voyait pas. De temps en temps, il se levait et marchait, sachant fort bien qu'il n'en serait que plus facile à reconnaître. Il courut même le risque insensé d'aller tourner autour d'une patrouille romaine qui faisait sa ronde.

Il faillit ne pas voir sa victime. Le soleil et les odeurs lui avaient un peu tourné la tête, la tension de l'attente l'avait nerveusement épuisé. Le fermier arriva avant son troupeau, une dizaine de bêtes qu'un de ses aides tentait de conduire jusqu'à l'enclos où les Romains devaient venir les prendre. Quelques murmures accompagnèrent son passage. Sa bonne fortune récente faisait de nombreux jaloux, et ceux qui le condamnaient le plus féroceement étaient ceux qui auraient volontiers fait comme lui s'il ne les avait précédés.

Judas sut qu'il fallait agir vite. Il raffermi sa main sur son arme et s'avança. Le fermier le vit arriver sans sourciller, le prenant sans doute pour un acheteur. Se douta-t-il de quelque chose ? Judas eut l'impression que son regard se figeait, mais il n'eut guère le temps de se poser de questions. Il sortit son poignard et, d'un geste puissant, le planta dans le ventre du marchand, l'étripant comme un cochon à l'abattoir. Le sang coula tout de suite, et les tripes commencèrent à se répandre avant même que l'homme ne soit à terre. À peine son coup donné, Judas s'éloigna. Des cris retentirent derrière lui. Une femme hurla. Il ne se retourna ni ne ralentit le pas.

« Qu'est-ce qui se passe ? » demanda à la cantonade un homme qui le croisait.

Le brouhaha le rattrapait.

« Je ne sais pas. Je n'ai pas vu », répondit-il.

L'autre le dépassa et se pressa vers l'endroit où l'attroupement grossissait. La patrouille romaine s'ébranla.

Judas ne put réprimer un sourire, et continua son chemin.

Les attentats se multiplièrent. Collaborateurs, soldats romains, collecteurs d'impôts n'étaient plus nulle part à l'abri. Comme des oiseaux de proie, Judas et ses complices leur tombaient dessus. D'un coup de couteau, ils tranchaient les vies, laissant des cadavres qui terrorisaient ceux qui les voyaient. Barabbas de son côté, sans avoir eu besoin de rien dire ni de signaler sa responsabilité dans les meurtres, resserra sa prise sur les villages. Ceux qui entouraient les grottes étaient désormais soumis à un impôt payé en nourriture et en travail de forge. Les quantités avaient été fixées de manière à ce que la ponction ne provoque aucune disette. Pourtant, dans bien des endroits, la grogne se faisait entendre. À Sayed, trois jeunes paysans, exploitant en commun le même champ, avaient chassé à coups de pierres les hommes de Barabbas venus chercher ce qu'ils considéraient maintenant comme leur dû. Le lendemain, on les avait retrouvés pendus aux trois branches d'un vieux figuier, à l'entrée du bourg.

Nathanaël avait tenté de protester contre une évolution qu'il jugeait dangereuse. Il avait même menacé de quitter la troupe, mettant Barabbas au défi de l'en empêcher ou de le faire tuer. Barabbas, finement, avait refusé l'affrontement.

« Je comprends tes scrupules, Nathanaël, lui avait-il dit. Il est deux types de gens nécessaires à la révolution : ceux qui comme toi sont capables de la rêver et ceux qui comme moi sont capables de la construire. Il faut que tu sois à nos côtés pour nous empêcher d'oublier ce pour quoi nous luttons. Mais il faut que nous puissions nous battre comme nous l'entendons. Si tu veux partir, tu peux. J'ai en toi pleine confiance, et je suis sûr que tu ne nous dénonceras jamais. Mais je te regretterai plus que n'importe quel autre d'entre nous. Tu nous quitteras dimanche si tu le souhaites. D'ici là, réfléchis. Bien sûr, tu ne participeras plus à la vie du groupe, puisque tu envisages de le quitter. »

Le piège avait fonctionné. Devenu inutile, fui par ses congénères qui se méfiaient de lui, Nathanaël se retrouva totalement désemparé. Il resta. Il évita même de se demander si réellement Barabbas l'eût laissé partir comme il le prétendait. Mais il savait désormais à quelles conditions il était toujours là.

Ses liens avec Judas ne retrouvèrent jamais la simplicité qu'ils avaient à l'époque de leurs tournées communes. Nathanaël continua de lui dire tout ce qu'il ne pouvait plus dire à Barabbas. Mais Judas ne l'écoutait plus. Il était devenu quelqu'un, et Barabbas savait aussi jouer de cette vanité, il eut quinze ans, puis seize. Sa haine pour les Romains était d'autant plus forte qu'elle pouvait maintenant s'appuyer sur le concret de ses exploits. Son audace avait fait de lui un modèle pour les nouvelles recrues, et Barabbas l'avait chargé d'en former quelques-unes. Il avait trouvé sa voie, prenait à tuer un plaisir qu'il dissimulait encore sous le couvert de la cause.

*
* *

Il ne serait pas retourné à Chorazim sans soupçon. Dès qu'il entendit la rumeur, il se précipita pour trouver Nathanaël. Ce dernier était descendu avec trois hommes chercher une dizaine de moutons. Ils avaient essayé de les monter vivants dans les grottes, mais l'appareillage de cordes nécessaires à maintenir des bêtes tremblantes de peur était trop difficile à fixer, et il avait fallu se résigner à les tuer sur place. Judas les rejoignit.

« Tu viens nous aider ? lui demanda en souriant Nathanaël.

— Non. Je suis venu pour te parler.

— Me parler de quoi ?

— Devant eux, ça me gêne. »

Il montra du doigt les compagnons de Nathanaël.

« C'est dommage, parce qu'il faut tuer ces bêtes au plus tôt. Donne-nous un coup de main, et je serai à toi plus vite. »

Une rage impuissante envahit le visage de Judas. Mais il se maîtrisa, et attrapa son couteau.

« D'accord. Dépêchons-nous. »

D'une main, il saisit les pattes du mouton, de l'autre il lui trancha la gorge. Le sang jaillit.

« Fais attention, tu vas te salir. »

Laver les affaires était un des problèmes quotidiens les plus aigus. Un des hommes avait été récemment capturé parce qu'il avait nettoyé ses vêtements dans le lit d'un petit ruisseau : l'eau avait emporté les traces de sa lessive jusqu'à une patrouille romaine qui se désaltérait un peu plus bas. Sans doute avait-il résisté à la torture, car rien n'avait suivi son arrestation.

Ils abattirent et dépouillèrent les dix moutons. Les peaux furent roulées ensemble : elles seraient lavées et tannées dans les grottes. Puis les bêtes encore sanguinolentes furent descendues les unes après

les autres, et le sang frais recouvert de terre pour éviter que les mouches ne signalent le massacre.

« Que voulais-tu me dire ? » demanda Nathanaël.

Il souriait, nettoyant avec du sable qu'il éparpillait ensuite ses mains tachées de sang. Cela faisait plusieurs semaines qu'il n'avait pas eu l'occasion de passer vraiment un moment avec Judas.

« Sais-tu si Barabbas va souvent à Chorazim ? »

Nathanaël s'arrêta.

« Assez, je crois. Il essaie de monter en Galilée ce qu'il a monté en Judée. Et ton père a laissé là-bas un souvenir qu'il ne veut pas laisser mourir... »

— C'est aussi ce qu'on m'a laissé entendre... »

Judas était amer.

« T'a-t-on précisé jusqu'à quel point il pousse ce culte du souvenir ? »

Nathanaël le regarda.

« Que veux-tu dire ? »

Il avait l'air gêné.

« Tu sais très bien ce que je veux dire. Il fréquente ma mère ? »

— Ta mère ? Judas, tu es devenu fou ?

— Ne me prends pas pour un imbécile, s'il te plaît. Tout le monde a l'air au courant, sauf moi.

— Et moi ! Je te jure que je ne sais rien. »

La faiblesse de Judas fit d'un coup renaître entre eux la confiance passée.

« C'est vrai que des bruits ont couru. Je ne t'en ai pas parlé, et je n'ai pas voulu les croire.

— Mais dans le fond tu n'en sais rien. S'il a fait ça...

— Ne le condamne pas avant d'être sûr. Parle-lui.

— Pour qu'il me raconte encore des mensonges ? Non, je vais y aller. De toute façon, j'avais depuis longtemps envie de revoir ma mère.

— Judas, ce serait une bêtise. Tu es recherché...

— Je saurai bien ne pas me faire prendre.

— Et si Barabbas se fâche ?

— Il se fâchera. Je ne suis ni son esclave ni son prisonnier.

— Mais tu es sous ses ordres. Imagine qu'il ne veuille plus de toi.

— Je suis un de ses meilleurs soldats. Je doute qu'il s'en prenne à moi. »

Nathanaël vit que rien ne pourrait faire changer son ami d'avis.

Le lendemain matin, Judas partit.

Il arriva près de Chorazim deux jours plus tard, en fin d'après-

midi. Il savait ne devoir y entrer qu'à la nuit, pour ne pas être reconnu, et attendit dans une auberge, à une dizaine de stades de là. Son émotion à revoir son pays fut plus forte qu'il ne l'avait imaginé. Il commanda un flacon de vin et un peu d'un fromage dont la douceur lui parut soudain effacer toute l'aigreur de ceux, trop secs, de Judée. Il tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées. L'image de son père s'effaçait, progressivement remplacée par celle de Barabbas, et il luttait pour retrouver ses traits, l'intonation de sa voix, son odeur. Il y échouait souvent et des larmes de rage montaient à ses yeux, dirigées autant contre son chef que contre sa mémoire qui flanchait.

À la nuit tombée, il sortit. Le vent s'était levé, et le froid dissipa un peu les brumes du vin. Il resserra son keffieh autour de sa tête, et se dirigea vers sa maison. Rien n'avait changé, ni le foyer où brûlait encore le feu de la journée ni les deux chaises de bois sur lesquelles il s'asseyait enfant, ni les quelques bêtes qui somnolaient dans la pièce du bas.

Sa mère était là. Elle paraissait apaisée, presque heureuse, loin de la veuve endolorie qu'il avait laissée. Ses cheveux étaient défaits. Elle attisa le feu avec un bout de bois, puis versa de l'eau dans un pot. Alors Judas vit Barabbas.

Il s'approcha de la femme accroupie et lui posa sur l'épaule une main affectueuse et complice. Tout ce que le geste révélait rendit Judas fou de rage. Il se rua dans la pièce.

« Judas. »

Sa mère le reconnut immédiatement, et une joie immense irradiait tous ses traits.

« Mon fils. »

Il la repoussa de la main. De l'autre il tenait son couteau.

« Tu ne feras donc que nous trahir. Qui es-tu pour croire que tu vas remplacer mon père ? Qui es-tu pour oser pénétrer dans cette maison ?

— Judas ! »

Ciborée avait crié. Barabbas s'était levé, les poings serrés.

Mais l'odeur du pain azyme monta aux narines de Judas, et avec elle tous ses souvenirs. Il se revit, enfant, le soir, courant vers la maison. Il se revit accompagnant sa mère à la source. Il se souvint de la panique qu'il avait créée le jour où il s'était faufilé à six ans pour voir les femmes qui s'y baignaient et où, fasciné par les nudités, il avait glissé et était tombé dans l'eau, suscitant d'abord la frayeur puis de grands éclats de rire.

Il revit enfin avec la netteté qu'il cherchait depuis deux jours l'image de son père, et la reporta sur celle de Barabbas qui le regardait, partagé entre la pitié et la colère. Il réentendit sa voix tombant, éteinte et cassée, de la croix.

Il éclata en sanglots. Sa mère lui ouvrit les bras, et il s'y réfugia. Toute la rage qui était en lui fondit soudain. Il redevint petit garçon. La révolte céda la place au bonheur. Quand il fut calmé, il leva ses yeux encore pleins de larmes, vit sa mère et derrière elle le visage de Barabbas. Il sourit, apaisé.

Ils ne reparlèrent plus jamais de cette scène. Barabbas eut l'intelligence de ne pas reprocher à Judas sa désobéissance, et Judas admit sans plus les contester les liens nouveaux qui s'étaient noués entre sa mère et son chef. Au matin, il eut quand même envie de la faire souffrir, de lui faire sentir sa trahison. Mais il renonça et répondit à sa première interrogation muette par un sourire qui l'emplit de bonheur.

Judas resta toute la semaine à Chorazim. Barabbas partit dès le lendemain, comprenant qu'il fallait les laisser. Quelques jours s'écoulèrent, bénis. Puis Judas repartit vers les grottes et son métier de tueur.

*
* *

Pendant cinq ans, les rebelles portèrent aux Romains des coups réguliers. Pendant cinq ans, les Romains ripostèrent. Il y eut des arrestations, des alertes, des morts. Une des grottes fut prise d'assaut. L'extrême violence du combat, qui s'acheva glaive contre glaive au bord des falaises, laissa un grand nombre de victimes sur le terrain, mais les principaux chefs purent s'enfuir. Les insurgés avaient des relais en ville, d'après certains jusqu'au Sanhédrin, cette assemblée de soixante et onze patriciens de Jérusalem, la plus haute autorité spirituelle et temporelle juive. Ils étaient de plus en plus nombreux et, corollaire de cette expansion, la trahison et la méfiance avaient fait leur apparition. Le mot « zélate », qui désignait les rebelles depuis le temps d'Hérode le Grand, fut à nouveau haï par les uns et vénéré par les autres.

Désormais chargé de former les nouvelles recrues, avec une confiance de plus en plus marquée de la part de Barabbas, Judas avait pris du galon et exécuté des dizaines d'ennemis. Installé dans cette vie, il en était satisfait. La rage qui le tenait n'avait pas faibli, et chaque jour le voyait plus dur et plus impitoyable que la veille.

Du coup, il ne se rendait plus aux tournées de nuit, que Nathanaël continuait de son côté malgré les « prélèvements » de Barabbas. Les deux garçons avaient retrouvé une grande intimité, sans pour autant

comblent l'espace creusé par leurs façons différentes d'envisager la lutte.

L'atmosphère dans les grottes aussi avait changé. La vie quotidienne y prenait une coloration très religieuse, et des docteurs de la Loi nombreux y contestaient l'autorité de Barabbas. Cela avait créé de fréquentes tensions, comme ce jour, peu après la Pâque, où trois docteurs avaient, en l'absence du chef, ordonné l'exécution d'un homme ayant violé le sabbat. Barabbas à son retour était entré dans une colère noire, et avait chassé les trois coupables.

*
* *

Cela aurait dû être une opération facile, comme ils en avaient déjà exécuté des dizaines. La cible était encore un collecteur d'impôts. Ces derniers, depuis que plusieurs de leurs confrères étaient tombés sous les couteaux des zélotes, ne se déplaçaient plus qu'entourés de deux ou trois légionnaires. Barabbas avait prévu cette fois de tuer l'escorte avec le percepteur. Nathanaël qui, malgré l'irritation que ses prises de position causaient au chef, s'imposait encore par son intelligence et sa modération avait protesté.

« Cela nécessite de déplacer beaucoup plus d'hommes à la fois, et donc de rendre nos trajets plus dangereux. Les légionnaires sont armés et savent se battre aussi bien que nous. Il nous faut envoyer un homme pour une cible au minimum, et il est impensable que nous ayons toujours le dessus. Nous y perdrons donc des nôtres. Même sans prendre en compte le découragement que ces pertes provoqueront, nous n'avons pas les réserves de l'armée romaine et ce petit jeu d'usure ne peut que nous être défavorable. »

Barabbas n'avait pas voulu en démordre. Judas était parti avec trois autres hommes, son vieux complice Aaron, Éphraïm, et un petit nouveau, Josué, brûlant d'en découdre. Ils avaient emmené, ruse toujours efficace, deux ânes et quelques victuailles, comme s'ils allaient au marché.

Selon un de ses domestiques, le percepteur devait passer par la route de Béthel. Il conduisait une charrette bâchée, et deux soldats romains à cheval l'accompagnaient.

Avaient-ils été prévenus ? À peine Judas et ses compagnons s'étaient-ils montrés que les soldats avaient mis l'arme au poing. Judas continua pourtant d'avancer.

« Arrêtez-vous et dégagez la route », cria le Romain.

Derrière, le jeune Josué fit tourner sa fronde, et le caillou frappa au front le soldat qui s'effondra. Alors Judas bondit, les deux autres

derrière lui.

La bâche du chariot s'écarta, laissant paraître soudain deux autres soldats. Judas s'arrêta net.

« C'est un piège. Venez vite. »

Du chariot, l'un des deux légionnaires dégaina un arc et tira : la flèche se logea dans le cou d'Aaron. L'autre soldat sauta le glaive à la main vers Josué qui, en criant, son arme levée, se rua vers lui. Il était heureux de ce premier combat. Mais il ne fallut que quelques secondes pour qu'il s'abatte, le visage fendu.

Judas comprit que tout était perdu. Il se jeta à terre, roula d'un coup de reins jusqu'aux pieds du cheval et, par un bond prodigieux, réussit à déséquilibrer le cavalier. Il monta sur l'animal et tendit une main à Éphraïm.

« Vite ! »

Son complice sauta en croupe. Ils s'élancèrent.

Le sifflement de la flèche et le choc mat de la pointe s'enfonçant dans la chair avertirent Judas qu'elle avait touché son but. Il sentit le corps d'Éphraïm s'affaïsser. D'une main, il tenta de le maintenir en selle et continua sa course. Un soldat romain se précipita à leur poursuite. Le corps d'Éphraïm s'affaissa, la vitesse de sa monture diminuait. Judas n'eut d'autre choix que de faire face.

Le Romain arrivait au plein galop. Judas mit une pierre dans sa fronde, mais sa main dérapa et il rata sa cible. Le temps qu'il recharge, le soldat était sur lui.

Ils roulèrent. Judas vit au-dessus de lui la face grimaçante de son adversaire, tendue par l'effort. S'arc-boutant, il réussit à projeter par-dessus sa tête le corps du Romain. Les deux hommes se relevèrent en même temps, et se regardèrent, haletants. Le Romain dit quelque chose, que Judas n'entendit pas. Alors il le répéta, criant.

« Livre-nous tes amis, Judas, et tu auras la vie sauve. »

Judas eut honte autant pour l'autre que pour lui de sa proposition.

Il glissa la main dans son dos, où il cachait toujours sous sa ceinture un petit couteau. Jouant le tout pour le tout, il le lança. Le poignard s'enfonça dans la gorge du Romain qui tituba soudain, avec un air de stupéfaction intense.

Judas reprit son cheval. Quelques stades plus loin, il s'arrêta. Le dernier soldat ne l'avait pas suivi. Il fit glisser à terre le corps d'Éphraïm et s'aperçut qu'il était trop tard. Il regardait le cadavre, effondré : jamais encore il n'avait connu pareil échec.

Il remonta en selle, ajustant sur la bête son macabre fardeau. Il avait soif, mal au cœur, et se sentait faible.

Les grottes se dessinèrent devant lui deux heures plus tard. Il s'arrêta, prit son ami mort dans ses bras et s'avança vers la falaise.

Alors il se souvint qu'avant de mourir le Romain l'avait appelé par son nom.

Le visage défait, il fit un récit détaillé à Barabbas. Le chef encaissa le coup avec courage.

« Quelqu'un a parlé. Quelqu'un a désobéi. Parmi nous ou parmi les villageois. »

Il haussa le ton.

« Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Je ne sais pas. Soit effectivement ils ont été prévenus soit ils ont décidé, un peu au hasard, de piéger quelques transports d'argent, et ils sont tombé sur nous.

— Mais n'avez-vous pas pu vous défendre ?

— J'étais avec des débutants. Tu essaies de nous imposer les nouveaux alors qu'ils ne sont pas formés pour cela. Cela devait un jour ou l'autre mal tourner.

— Ne me parle pas sur ce ton. »

Judas baissa la voix, sans pour autant s'excuser.

« Tu es bien sûr que le Romain a dit ton nom ?

— Je ne l'aurais pas rêvé.

— C'est donc toi qu'ils cherchaient. Quelqu'un t'a donné.

— Mais qui ? Personne n'a été arrêté récemment.

— Personne qui te connaisse directement. Mais plus loin. Un ami, un sympathisant, quelqu'un qui a entendu parler de toi... Tes exploits t'ont dépassé : tu es l'un des plus connus de nos tueurs. Ton nom circule parmi les jeunes. Ne mésestime pas nos ennemis. Ils t'ont vu ?

— Bien sûr. Je n'étais pas masqué, et il reste deux survivants, plus le collecteur.

— Donc ils ont ton signalement.

— Ils l'avaient sans doute déjà.

— Et ils vont multiplier les recherches. C'est ton premier gros échec : ces chiens vont se déchaîner contre toi.

— Que veux-tu que je fasse ?

— Je ne sais pas encore. Depuis un moment que je pensais à... à limiter tes sorties. Tu prends de plus en plus de risques. Tu vas finir par nous mettre tous en danger. Je ne te reproche rien, le travail que tu as fait est admirable. Mais...

— Mais il faut ranger le vieux matériel...

— Ne sois pas bêtement amer : je n'ai rien décidé, et tu sais l'estime dans laquelle je te tiens. Laisse-moi deux ou trois jours, et en attendant reste caché. »

Judas tourna en rond pendant les deux jours suivants. Il allait régulièrement s'entretenir avec Nathanaël de ce que pourrait décider

Barabbas, sans que son ami puisse le réconforter. Le bruit avait couru dans les grottes qu'il était identifié, et une espèce de barrière s'était installée entre lui et les autres. Enfin Barabbas le fit venir. Dès qu'il vit son air grave, Judas comprit.

« Je dois partir ? »

— Pas forcément. Mais tu ne peux plus sortir et te lancer dans des opérations qui risqueraient de mettre en jeu la sécurité de tous. »

Judas sentit les larmes lui monter aux yeux.

« Tu me chasses ? »

— Mais non. Je t'éloigne provisoirement. Tu reviendras parmi nous. Crois-tu que je pourrais me passer de toi ? »

Il s'était approché et, tendrement, lui glissa la main dans les cheveux.

« Mais je ne peux malheureusement pas te laisser le choix. Tu dois obéir. Soit tu restes ici avec nous, dans les grottes, mais caché, et je pense que cela deviendra vite intenable, soit tu pars chez un de mes amis. Il habite dans les faubourgs de Jérusalem. Là, tu pourras nous être utile. Nous avons de plus en plus de contacts en ville, et avoir quelqu'un de ta trempe sur place sera forcément bien.

— Flatte-moi pour mieux me convaincre.

— Ne sois pas stupide. Tu sais que je ferais tout pour te garder. Mais c'est la seule solution raisonnable. Nous n'avons pas encore besoin de martyrs. »

Tergiverser ne servait à rien et Judas prit tout de suite sa décision. Deux jours plus tard, il partait pour Jérusalem, sans savoir combien de temps durerait son absence. Il fit ses adieux à Nathanaël, embrassa quelques membres de son groupe de tueurs, jura de revenir, ce à quoi les autres firent semblant de croire. À vingt et un ans, sa vie s'écroulait.

Il ne se retourna pas, même quand il entendit le cri familier du corbeau que les plus jeunes nourrissaient au sommet de la colline.

CHAPITRE 8

Il approcha de Jérusalem à la tombée de la nuit, étonné de rencontrer autant de monde. Des Babyloniens, le nez percé d'anneaux, des Abyssins et des Soudanais, noirs comme l'ébène, le croisèrent. Quelques marchands en bord de route proposaient des dattes ou du lait de brebis, infiniment plus cher une fois passé les portes de la ville. À une centaine de mètres des premières maisons, près d'une carrière, trois hommes étaient crucifiés à même les arbres.

« Est-ce que je vais bien à Béthanie par cette route ? » demanda-t-il à un groupe habillé d'étranges vêtements.

L'homme qui lui répondit parlait un araméen hésitant. Un étranger, sans aucun doute, peut-être même pas juif. Sa mauvaise humeur s'accrut.

« Oui, mais tu vas rencontrer les contrôles romains. Si tu prends vers la droite, tu les éviteras.

— Je n'ai rien à me reprocher.

— Cela te regarde. Tout droit, tu arrives à Béthanie par la route de Jérusalem. Sur ma droite, tu y arrives par les petits chemins. Et bonne route. »

Par provocation, Judas eut envie de suivre la route principale et d'aller narguer les Romains. Mais l'absurdité de sa conduite lui apparut, et il fit tourner son âne vers la voie la plus sûre. L'homme, le voyant partir, lui adressa un salut dont Judas perçut l'ironie, ce qui mit le comble à sa colère.

Il arriva donc excédé à Béthanie, incapable de remarquer l'air de tranquille aisance de la bourgade. Les dromadaires et les ânes des caravanes venues de Jéricho, dont certains n'avaient pu entrer en ville, s'attaquaient aux oliviers et aux figuiers, rideau vert devant les pierres des murailles. Seul l'orange chancelant du ciel signalait au loin la présence de Jérusalem, dissimulée derrière une colline. Les maisons étaient hautes, riches d'apparence. Il demanda où se trouvait celle de Samuel, évitant de justesse le seau d'excréments qu'une femme jetait vers un égout à ciel ouvert. Un enfant la lui indiqua.

Il frappa.

« Qui est là ? demanda une voix empâtée.

— Je suis Judas.

— Judas ?

— Oui. Un ami commun m'envoie.

— Qui ça ?

— Es-tu Samuel, oui ou non ?

— Oui, bien sûr.

— Et n’attendais-tu personne ? »

Un juron se fit entendre, et la poignée de la porte s’agita.

Une tête apparut, presque grotesque. Des yeux saillants émergeaient d’une armée de poils noirs et drus, et quelques mèches sales et grises s’échappaient d’une kippa posée de travers. Les traits étaient tirés, l’haleine chargée d’une odeur de vin qui ne trompait guère. Judas retint un soupir.

« Si, j’attendais quelqu’un, mais pas aujourd’hui.

— J’ai fait vite. Tu sais pourquoi... »

L’homme se passa une main sur le visage, et ses yeux reprirent de leur éclat.

« C’est vrai. Entre. Excuse le désordre, mais je vis seul et... »

L’huile manquait dans la lampe. Judas ne distingua pas bien ce qui l’entourait. Le sol était en terre, les meubles grossièrement façonnés. Il régnait une odeur de nourriture vieillie, de négligence aimable...

« Voilà ton nouveau royaume. Cela doit te changer du précédent, bien sûr... »

Les ombres se déplacèrent, isolant dans le rond jaune d’autres éléments de la pièce. Judas étouffa un cri.

« C’est un... »

Il attrapa la main de son hôte, et l’orienta vers le fond de la pièce.

« J’ai bien vu un tour ? »

Il y avait d’un coup un tel bonheur dans sa voix que Samuel sourit.

« Comme chez tout potier qui se respecte, pourquoi ? Qu’est-ce qui... Mais bien sûr... Je croyais que Barabbas te l’avait dit. Oui, c’est un tour. Je suis potier, mais j’ai beaucoup diminué ma cadence. Il m’a dit que toi aussi... Si cela t’amuse de m’aider... »

Judas n’entendait plus. Il passa la main sur le tour, encore encroûté de morceaux de terre. Elle tremblait presque.

« Je peux... »

— Bien sûr. »

Samuel rit.

« Tu peux même rapprocher la lampe. Tu y verras mieux. »

Judas s’était assis auprès du tour, et le faisait tourner avec douceur, comme s’il avait peur de le casser. Il laissa sa main glisser dessus quand son pied lui fit prendre de la vitesse. Depuis qu’il était avec Barabbas, il n’avait plus senti ainsi le contact un peu froid de la glaise. Il en prit dans sa main, et la porta à ses narines.

D’un geste de la tête, Samuel lui désigna un tas de terre posé sous des feuilles humides.

« C'est un mélange d'argile et de sable. Il ne résistera pas à de hautes cuissons, fais attention. Je te laisse la lampe. Couche-toi dans un coin de l'atelier quand tu seras fatigué. Je dors à côté. Nous parlerons demain. »

Judas ne s'arrêta de tourner que quand le soleil entra par la petite fenêtre et éclaira la dizaine de pots imparfaits qu'il avait fabriqués pendant la nuit.

Il n'arriva guère à dormir le peu de temps qu'il resta couché. Les bruits permanents – bêlements de moutons, blatètements de chameaux, beuglements humains en plusieurs langues, rugissements des cornes de shoffar – se mêlaient en une vague qui l'agressait : où était le calme de ses nuits du désert, même lorsque l'obligation d'être prêt à tout instant le tenait à demi éveillé ? Il se leva mal à l'aise, tourna en rond dans la maison toute la journée, incapable de comprendre ce qui l'avait amené là, ce qu'il allait bien pouvoir y faire. Il n'avait même pas envie d'aller découvrir Jérusalem, ville dont la simple évocation suffisait pourtant à le faire rêver.

Le lendemain, il se força à s'y rendre, se demandant pourquoi son désir n'était plus que cendres : peur de la déception ? angoisse du petit campagnard devant la grande ville ? crainte d'être confronté aux gens, à l'immensité ? Il attendit le soir, comme si la pénombre devait être plus propice à cette rencontre. Et il fut déçu. Jérusalem lui apparut comme un bloc froid et dur. Lui qui n'avait connu que le bois et le torchis se sentit exclu de la grande cité en pierre avant même d'y être entré. Le rougeoiement du soleil écrasait les lourdes murailles plus qu'il ne les illuminait, et la grande ombre du Temple n'éveilla rien de ce qu'il espérait. Il franchit la porte du Figuier et trouva pire que le grouillement qu'il avait craint, quelques silhouettes passant vite, pressées, des volets clos derrière lesquels ne perçaient que de pâles lueurs, et une odeur mêlée de charogne et d'huile brûlée... Dans un coin, des malades couchés sur de la paille gémissaient. La pourriture de cadavres de chats ou de chiens abandonnés quelque part stagnait dans l'air. Un devin était installé par terre, ayant parsemé son foulard étendu sur le sol de sable blanc dont il interprétait les signes. Judas fit demi-tour. En partant, il s'égara et tomba sur la vallée de la Géhenne, faite des ordures que les Hiérosolymites envoyaient par-dessus leurs remparts. Des flammes s'en échappaient, et le vent charriait une infernale puanteur jusque vers la ville. Des corps de crucifiés y avaient été jetés et brûlaient avec le reste. Il perçut les cris des nouveau-nés que des mères trop pauvres abandonnaient à leur naissance.

« Alors ? Cette promenade ? »

Il n'eut pas envie de parler avec Samuel de cette première incursion dans Jérusalem et se remit à jouer avec son tour.

« Ça s'est si mal passé que cela ? »

Le jeune homme avait du mal à retenir ses larmes. Il prenait de la terre, la posait sur le plateau, mais était trop ému pour la faire tenir debout, et elle tombait.

« Regarde. Je vais te montrer un truc. Tu as déjà décoré à l'engobe ? »

Samuel avait attrapé un des vases tournés la veille.

« Je trouve le résultat souvent très beau. Fais comme moi. Tu prends l'engobe... »

Il joignait le geste à la parole, fouillant dans l'atelier.

« Tu en enduis le vase. Mais une fine couche, attention. Si elle est trop épaisse, tu ne pourras plus la gratter, et tu risqueras de tout briser. »

Le vieil homme exultait, enchanté d'avoir quelqu'un à qui il puisse parler de ce qui, malgré ses constantes récriminations, restait l'essentiel de sa vie.

« L'engobe est presque de la même couleur que le vase. Mais presque seulement. Ensuite, tu n'as plus qu'à la gratter, et les deux couleurs se superposent. »

Judas regardait le résultat, soudain intéressé.

« Je gravais à la molette ou au cachet... »

— C'est très bien aussi, mais moins élégant, moins subtil. »

Il lui prit le vase des mains. Puis ils se disputèrent sur la question de savoir s'il valait mieux, comme l'avait toujours fait Judas, modeler en bloc ou, comme le faisait dorénavant Samuel, par pièces séparées. Ils ne virent pas que la nuit tombait.

« Allez, viens manger », lui dit Samuel à la fin de la séance, avec un petit sourire malicieux. Et Judas réalisa qu'il avait tout oublié de sa déception.

Il devait aussi vite s'apercevoir que son hôte était habitué à vivre en vieux garçon et en compagnie exagérée du vin, loin de l'ardeur révolutionnaire des insurgés des grottes. Samuel n'en savait d'ailleurs que très peu sur l'organisation de Barabbas, sinon qu'elle luttait pour la venue du royaume d'Israël. Il attendait le messie avec une confiance qui le poussait surtout à ne pas trop en faire pour hâter cette venue.

Le troisième soir, il invita Judas à boire avec lui. Le jeune garçon se laissa faire. Il connut d'abord le plaisir de la griserie, les fous rires, sentit qu'il se laissait aller à trop en raconter sur lui-même et sur les grottes, tenta de se reprendre, n'y arriva pas, et finit par vomir sur le pas de la porte, sous les éclats de rire de son compagnon. Le

lendemain, migraineux et honteux, il tenta de savoir jusqu'où il était allé. Samuel ne lui donna pas l'impression d'avoir retenu quoi que ce soit de leur semblant de discussion. Il se jura de ne plus boire et, trois jours plus tard, trahit son serment.

Il se mit alors à s'enivrer régulièrement. Sa sympathie pour Samuel allait grandissant, et il arriva assez vite à mieux maîtriser les effets du vin. Ils parlaient, se chamaillaient, travaillaient ensemble. Comme beaucoup de Judéens, Samuel raillait gentiment les Galiléens et faisait enrager Judas avec une série de plaisanteries dont les hommes du Nord faisaient les frais.

« Si tu veux t'enrichir, va au nord ; si tu veux devenir savant, viens au sud », se plaisait-il à répéter. Le soir, le vieil homme aidait parfois Judas à s'étendre sur sa couche quand ce dernier tombait de sommeil.

« Et si enfin tu allais au Temple ? Je voudrais y sacrifier quelques colombes demain. Viens avec moi. »

Judas ne répondit pas tout de suite à l'invitation de Samuel. Il hésitait, se sentant doublement coupable, coupable envers son Dieu de ne pas encore être allé l'honorer là où il était chez lui plus qu'ailleurs, coupable envers la mémoire de Judas Maccabée dont l'entrée plus de cent cinquante ans auparavant dans le même Temple l'avait tellement fait rêver.

Ils partirent tôt le lendemain matin. Le soleil éclairait encore timidement les coteaux qu'il allait incendier dans la journée. Il atteignit l'énorme masse blanche du Temple quand les deux hommes se retrouvèrent avec des centaines d'autres, guenilleux comme riches, piétinant devant les murs de douze mètres qui ceignaient le sanctuaire. Seules les colonnades du portique royal fermant le côté Sud étaient achevées. Des dizaines d'ouvriers travaillaient encore aux soubassements, et une poussière blanche s'élevait des pierres qu'ils manipulaient, retombant en fine pellicule sur les pèlerins.

Judas et Samuel dépassèrent la porte Ouest pour atteindre le « parvis des gentils », un marché entouré de trois colonnades corinthiennes. Vaches et moutons, attachés à des anneaux sous les portiques, y piétinaient le sol de marbre vert, tournant, bêlant, dégageant une épaisse poussière.

La cacophonie était indescriptible. Les trafiquants d'huile et d'encens, de sel, de farine s'égosillaient pour se faire entendre. Des intermédiaires vendaient aux enchères les sceaux permettant ensuite de retirer près du marchand un animal. Des boutiques proposaient colifichets, anneaux précieux, boîtes à épices... Samuel fit la queue pour acheter ses colombes, et fouilla dans ses poches : seules les pièces

juives de cuivre ou de bronze étaient admises, et des changeurs, massés au sud de la porte de Coponius, étalaient sur des caisses toutes les monnaies imaginables. Devant Judas, un couple misérable tentait de négocier une paire de colombes, seule offrande permise à leurs bourses pendant que les serviteurs des plus riches emmenaient un ou plusieurs bœufs. Des protestations s'entendaient :

« Un dinar d'or le pigeon ! Mais il était à un dinar d'argent la semaine dernière !

— Il y en a moins cette semaine. » Une dispute éclata entre un marchand et un jeune pèlerin qui avait amené son mouton pour le sacrifier et s'en voyait refuser le droit. Derrière les bêtes, deux ou trois hommes ramassaient du crottin pour le faire sécher et l'utiliser comme combustible. Indifférents au brouhaha, des rabbins discutaient un point de Loi.

À l'entrée, les gardiens vérifièrent que les deux pèlerins ne portaient rien d'impur sur eux. Une vingtaine d'entre eux tentaient de contrôler la foule : fruits, légumes, laitages, bois devaient être purifiés, et l'étaient au moyen d'une taxe supplémentaire. Les aveugles et les infirmes, eux aussi impurs, restaient à la porte où ils mendiaient. Samuel paya deux impôts supplémentaires, exigés pour le rachat de son âme. En levant la tête, Judas vit les ponts privés par lesquels passaient les prêtres.

Puis il croisa les soldats romains, filtrant à leur tour la populace, et faillit rebrousser chemin. Leurs cuirasses jetaient sous le soleil des reflets d'argent. Ils venaient de partout : noirs, blonds, latins, gaulois, n'ayant guère en commun que leur uniforme, peinant même à se comprendre dans un sabir fait d'emprunts divers à leurs langues maternelles. Beaucoup ne cachaient pas leur mépris pour le peuple qu'ils faisaient passer, le rudoyaient, se moquaient ouvertement des plus miséreux.

Au-dessus de lui, Judas aperçut la forteresse Antonia, qui permettait aux Romains de surveiller l'activité du Temple. Il ragea en réalisant que s'il pouvait adorer son Dieu ici, c'était parce que ces étrangers le toléraient. Samuel, sentant son irritation, lui saisit le bras. Un lévite s'approcha et leur indiqua la boutique où ils trouveraient les plus beaux souvenirs.

Ils lurent à l'entrée de la deuxième enceinte les panneaux qui interdisaient aux païens de la franchir sous peine de mort, puis entrèrent et approchèrent du saint des saints. L'airain des portes brillait comme s'il était neuf. À l'intérieur se dressait un vaste cube central dont les murs alternaient blocs de pierre blanche et lames d'or. L'or était partout, recouvrant les dômes et les flèches, presque aveuglant, répandu sur les tables, les autels, les chandeliers. Autour s'étendaient sur plusieurs centaines de mètres d'immenses cours

séparées à nouveau par d'impressionnantes colonnes. Tout était fait pour attirer l'œil, tout était célébration de la grandeur.

Ils dépassèrent le parvis des femmes, où les mères gardaient avec elles leurs enfants encore religieusement mineurs, et, après avoir rajusté sur leurs têtes leurs châles de prière, rejoignirent par la porte Nicanor le parvis d'Israël. Un prêtre prenait les animaux, les amenait aux abattoirs sacrés et portait ensuite le sang du sacrifice jusqu'à l'autel le plus proche. Ils officiaient debout en robe de lin, ceints d'une ceinture d'hyacinthe, le plus haut en grade portant la tiare et le pectoral aux douze pierres.

Les animaux hurlaient. L'odeur de sang prenait à la gorge. Les sacrifices se succédaient les uns aux autres, et les bêtes, à peine abattues, étaient dépecées sur de grandes tables de marbre. La viande, cuite sur des brasiers, était à la disposition de qui l'attrapait. Samuel plongea dans la mêlée, et réussit à revenir avec deux petits bouts trop cuits, qu'il offrit avec componction à Judas. Une odeur indescriptible de viande brûlée et de graisse se mêlait à celle de l'encens qui s'échappait des cassolettes.

Judas regarda autour de lui, partagé entre son admiration pour l'édifice le plus grand qu'il ait jamais vu et le regret que le dieu juif ne se soit vu offrir que ce vaste bazar gréco-romain. Il lui parut d'un coup mieux comprendre ce qu'il pouvait être venu faire dans la ville sainte. Et il mordit dans sa viande avec ardeur, se précipitant ensuite à son tour dans la cohue pour tenter d'en attraper un autre morceau.

*
* *

Il se sut assez vite qu'il y avait chez Samuel un nouvel apprenti, et qu'il était plutôt doué. Rapidement, la clientèle du vieil homme devint plus nombreuse. Judas, qui ne quittait au début son tour que pour aller vérifier la cuisson des pièces, se mit petit à petit à échanger quelques mots avec les clients, puis à discuter longuement avec eux. Il vit passer d'autres marchands, quelques lévites, un rabbin, avec son habit orné de gros glands de soie jaune... Souvent des mères venaient, accompagnées de leurs filles. Il s'aperçut alors qu'il ne les regardait plus de la même manière. Ou plutôt qu'il commençait à les regarder.

À presque vingt-deux ans, il était encore vierge. Ce n'était pas vraiment un choix : contraint à une clandestinité presque totale, il avait trouvé dans son ardeur à se battre de quoi occuper toute son énergie. L'absence de présence féminine à ses côtés lui interdisait de réaliser ce qui pourrait lui manquer, et très vite, pour des raisons de sécurité, il n'avait plus accompagné ses camarades lors de leurs

sorties. Son aura de tueur avait d'ailleurs petit à petit atténué sa familiarité avec les autres, et les plaisanteries à caractère sexuel, fréquentes chez les nouveaux venus, l'épargnaient presque spontanément. Mais la situation n'était plus la même à Jérusalem. Ses rêves prirent une tout autre coloration. Il pensait parfois à sa mère et Barabbas, n'osait encore trop coller leur image à celles qui lui obscurcissaient par moments l'esprit.

Un soir, il poussa jusqu'à Jérusalem. Il savait où il allait. Des plaisanteries entendues dans la boutique, des questions qu'il avait posées à Samuel, les croyant finement déguisées, l'avaient renseigné tout en échauffant son sang. Il se dirigea vers les bas quartiers, traversant sans même s'en rendre compte le lit du Cédron.

Quand il arriva dans la rue, un trouble l'envahit. Il chercha la maison qu'on lui avait indiquée. Ses murs étaient ornés de dessins pornographiques, dépourvus à la fois de talent sur la forme et d'imagination sur le fond. Il lui semblait que tout le monde savait parfaitement ce qu'il venait faire et il en éprouvait une honte matinée de plaisir. Pourtant, il frappa.

La fille qui vint ouvrir n'avait pas pu ne pas noter son trouble. Elle était lourdement fardée, les yeux soulignés de khôl, le visage plâtré de blanc.

« Tu cherches un peu de compagnie, mon garçon ? »

Judas sentit son poil se hérissier et un vague dégoût mêlé d'excitation l'envahit. Sous le fard, on sentait la fille vieillie. La voix avait une vulgarité rocailleuse et pleine d'une sensualité feinte nouvelle à ses oreilles. Il resta immobile, attendant. De la bouche, elle fit une mimique obscène, qui dévoila les caries de ses dents.

Alors il la repoussa et s'enfuit en courant. Un éclat de rire le poursuivit.

Deux jours plus tard, pourtant, il revint. Il n'avait dit mot chez Samuel, remâchant sa déconvenue, à la fois humilié et impuissant. Cette peur qui l'étreignait, lui qui avait tué de sang-froid, lui que les patrouilles de Romains n'effrayaient pas, lui paraissait incompréhensible. Seule l'ivresse lui donna la force dont il avait si terriblement besoin.

Plusieurs hommes étaient là, arpentant la rue, ne se poussant qu'au passage d'un lépreux qui faisait tinter devant lui le grelot de sa clochette. Il cogna à la même porte, craignant que la même fille ne vînt lui ouvrir. Mais c'en fut une autre, maigre, l'air timide. Elle ne maîtrisait pas encore très bien le maquillage et le rouge sur ses joues montait presque jusqu'aux yeux. Judas ne savait trop que dire. Il hasarda un « Bonjour » beaucoup moins affirmé qu'il ne l'aurait

souhaité.

Elle répondit d'emblée.

« Je ne fais pas les puceaux. »

Il sentit ses traits s'empourprer.

« Les quoi ?

— N'essaie pas de m'en conter. Tu es déjà venu, tu oses à peine me regarder. Je te le dis : je ne fais pas les puceaux. »

Judas avait déjà levé la main. La fille se mit l'insulter.

« Calme-toi, jeune homme. »

La femme qui venait de parler était apparue derrière la prostituée. Elle était belle, vêtue d'une robe blanche dont seul le haut très transparent laissait deviner son métier.

« Ne fais pas de scandale. Nous sommes surveillées, et tu n'en sortirais pas gagnant. »

Du coin de l'œil, Judas aperçut deux hommes qui regardaient la scène. La femme le prit par la main.

« Entre avec moi, et il n'y aura pas de problèmes ».

L'escalier était sale. Un homme dormait, couché sur une marche.

« Tu n'as pas à avoir honte. Nous avons tous connu une première fois. Cela se voit un peu plus chez toi que chez d'autres, c'est tout. »

Elle lui caressa la joue.

« Elle non plus, cela ne fait pas longtemps qu'elle est là. C'est pour cela qu'elle joue les grandes. Ça lui passera. »

Elle ouvrit la porte d'une pièce saturée d'odeurs de parfum. Judas en jugea le luxe extravagant : il n'y avait en fait que quelques tentures usées, et un lit monté sur pieds au lieu d'être simplement posé à même le sol. Une moustiquaire pendait du plafond. Des lampes aux murs teintaient la pièce d'un jaune pâle.

« Tu vois, c'est plutôt charmant ici. Veux-tu boire un verre de vin ? »

Judas se laissait porter, trop engagé pour reculer.

« Tu as un peu d'argent ?

— Oui, bien sûr, excuse-moi. Voilà. Je ne sais pas si... »

Elle rit.

« Cela suffira. »

Elle prit quelques pièces, lui rendit les autres.

« Non, non, gardez-les. »

Ne se le faisant pas répéter, elle les déposa sur la petite table à côté du lit.

« Assieds-toi. »

De longs cheveux roux passés au henné lui balayèrent la figure quand elle se pencha pour lui offrir son verre.

« Tiens, bois. Cela te fera du bien. Tu habites dans le quartier ?

— Non, plus loin... »

Sa voix s'étrangla et il toussa pour se reprendre.

« Un peu plus loin, à Béthanie...

— Tu y fais quoi ?

— Je suis potier. Je travaille avec un nommé Samuel. »

Il parla un petit moment de ce qu'il faisait, puis se tut.

« Tu n'es pas venu pour me parler de toi, je suis sûr. »

Elle rit, d'un petit rire étouffé.

« Tu es plutôt venu pour ça... »

D'une main, elle défit les nœuds qui tenaient sa robe. Ses seins étaient lourds, commençaient à tomber. Son sexe, noir et touffu, semblait regarder Judas. Des poils débordaient du triangle entre ses cuisses pour s'égarer sur le haut de ses jambes.

« C'est beau, hein ? Tu en as déjà vu, j'imagine. »

Elle s'approchait, et une odeur plus forte se mêlait à celle de son parfum.

« Mais en as-tu déjà touché ? Vas-y, tu en as envie. C'est doux, tu sais ? »

Il n'y avait plus entre eux deux que quelques centimètres. Judas frôla la masse crépue une première fois puis y revint, s'y attarda, emmêla entre ses doigts les poils noirs.

« Tu sens comme c'est bon. »

La voix de la femme avait repris des accents professionnels.

« Tu verras. Quand tu seras dedans, ce sera encore meilleur. »

Elle colla presque son sexe sur le nez de Judas, qui en respira fortement l'odeur.

« Je suis sûr que cela te fait de l'effet. »

Se penchant, elle le caressa à travers sa tunique.

Le garçon, dans un gémissement, s'abandonna au spasme puis, immédiatement, rougit. Elle le sentit humilié et, d'une main ferme, maintint sa pression.

« Ce n'est rien. C'est normal. Attends un peu, tu vas voir. Ça va revenir et tu pourras recommencer. »

Elle continua ses caresses, lui ôta sa tunique, embrassa son corps dont il ne savait plus trop quoi faire. Comme elle l'avait prédit, ses forces lui revinrent et il put connaître ce pour quoi il était venu.

Il aurait aimé prolonger ce moment, mais, quand ce fut fini, elle le repoussa, se releva et ramassa sa toge.

« Si tu veux te laver, il y a un broc d'eau. Jette-la par la fenêtre, après. »

Elle-même s'était accroupie au-dessus d'une bassine.

« Quand tu voudras revenir, tu n'auras qu'à me demander, lui dit-elle sans même le regarder. Je m'appelle Marie. Tout le monde me connaît ici. »

La semaine suivante, il retourna dans la rue. Marie n'était pas là. Il apprit qu'elles étaient quatre filles à travailler dans cette même maison, mais il refusa d'aller en voir une autre et rentra.

Il confessa son aventure à Samuel le lendemain. Le potier eut la finesse de ne pas en rire.

« Je crois que je vois où est cet endroit. Moi-même... »

Il esquaissa un sourire, prudemment, comme pour en juger l'effet sur Judas.

« Moi-même, je me souviens d'y être allé de temps en temps. J'ai été marié quelques années, tu sais. Mais ma femme n'était pas... n'aimait pas beaucoup ça. Il me fallait autre chose.

— Et tu es allé avec beaucoup de filles ? »

Judas parlait un peu plus vite que d'habitude.

« Ce n'était pas la seule adresse. Malgré tous les prêtres qui y grouillent, Jérusalem est une ville pleine de ressources. »

Il rit.

« Avec tous les gens qui passent, tu penses bien... Le pèlerinage a d'autres charmes que religieux.

— Et tu n'y vas plus ?

— Rarement. Tu sais à mon âge, certaines ardeurs se calment. Je préfère maintenant d'autres compagnes. »

Il caressa la cruche. Jamais personne n'avait parlé à Judas comme cela de ces choses.

« Tu as connu une grande brune, très belle... ?

— J'en ai connu plusieurs. Comment s'appelle-t-elle ?

— Marie. »

Judas prononça le nom comme s'il offrait quelque chose de précieux au potier.

Celui-ci s'esclaffa.

« Marie ? Bien sûr. Une reine... Elle est capable de te prendre dans sa bouche et de faire durer ça pendant des minutes. Marie... On maudissait le premier qui arrivait et qui parfois la gardait toute la soirée. Sacrée fille ! Elle était arrivée sans crier gare il y a une dizaine d'années. Mais en un mois sa réputation était faite. C'est avec elle que... Tu as eu de la chance : sans le faire exprès, tu es bien tombé... »

Quand Judas se coucha, il en voulut à Samuel de ce qu'il avait dit sur Marie, il en voulut à Marie de lui avoir laissé ce souvenir, il en voulut à tout le monde.

Il y retourna la semaine suivante, et elle l'accueillit par un sourire. Mais il la repoussa, entra dans la chambre d'une autre, s'ennuya et fut triste toute la soirée.

Cette brouille unilatérale ne dura pas. Judas trouva un équilibre

entre sa vie de potier, l'amitié paternelle de Samuel et sa fréquentation de la maison de Marie. Samuel avait proposé une fois de venir avec lui, mais il avait senti que l'idée de mélanger sa vie à l'atelier et sa vie à l'extérieur déplaçait au jeune garçon, qui découchait désormais toutes les semaines. Il restait longtemps après l'amour, et Marie ne lui comptait jamais ces dépassements de temps.

Elle ne les lui comptait pas parce qu'elle avait découvert en lui un don rare : celui de l'écoute. Il écoutait avec patience et attention, après qu'il eut, en un rituel qui les gênait un peu l'un et l'autre, déposé son dû sur la tablette. Elle lui raconta d'abord des anecdotes sur les hommes qui venaient la voir, puis se laissa aller à parler un peu plus d'elle.

« Tu es galiléen ? lui demanda-t-elle un jour.

— Comment le sais-tu ?

— J'aurais du mal à ne pas reconnaître un accent que j'ai entendu toute mon enfance.

— Parce que toi aussi...

— Moi aussi...

— Et d'où ?

— De Magdala. Et toi ?

— De Chorazim. »

Ils rirent, heureux l'un de l'autre, et évoquèrent les lieux qu'ils connaissaient tous deux. Judas sentit une boule lui monter à la gorge, et le regret poignant de sa mère l'envahit.

« Tu deviens bien triste...

— Non, non... »

Elle se leva pour rougir à nouveau la pointe de ses seins à la cochenille, et passer un peigne en bois dans ses cheveux défaits.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Judas qui cherchait à détourner la conversation, et montrait une statuette miniature trouvée sur la table de nuit.

« Une déesse de la fertilité.

— Tu crois à ces trucs païens ?

— Moi, non, mais beaucoup de filles ici le font. Va voir chez les Juifs, tu auras des surprises. Même les foyers les plus pieux regorgent d'amulettes. Avec qui crois-tu que s'enrichissent les joailliers de la Décapole ? Regarde celle-là, c'est une statuette de Baal. Un homme très pieux l'a laissée tomber. Quand je l'ai vue, il a fait comme si elle ne lui appartenait pas. Alors je l'ai gardée. Et celui-là, regarde. Où l'ai-je mis ?... Tiens, le voilà. »

Elle sortit d'une petite boîte un phallus égyptien, et le jeta sur les genoux de Judas. « Il ne t'évoque rien ? » Judas sourit et elle se colla contre lui.

« Tu aimes ce que tu fais ? lui demanda-t-il un autre jour.

— J'ai toujours détesté. Mais j'aime le travail bien fait, alors je m'applique.

— On dirait un élève de l'école rabbinique qui parlerait de ses devoirs. »

La comparaison ne la fit pas sourire. « J'essaie de rendre les gens heureux, de leur donner ce qu'ils sont venus chercher. Ce sont souvent des malheureux qui n'ont pas trouvé qui aimer. Je leur sers plus d'illusion que de réservoir à foutre. »

Elle était crue naturellement, parce que le corps et ses besoins étaient son quotidien. Dans sa chambre traînait toujours une odeur de savon, de toilette.

« J'ai su ce que c'était que d'être humiliée. À la mort de mes parents, je suis allée habiter chez mon oncle. Il avait cinq autres filles, et aucun garçon. Je suis arrivée chez lui quand j'avais dix ans. Dès la deuxième semaine, il m'a forcée. Je savais ce que c'était. J'avais vu mes parents, dans la pièce où nous vivions tous : mon père avait besoin de le faire tous les soirs, et il obligeait ma mère. J'ai détesté mon oncle. Régulièrement, je me suis enfuie, mais ils m'ont toujours rattrapée. À quatorze ans, j'ai épousé le fils d'un voisin. Il s'appelait Josué. J'ai eu de la chance, il était bon avec moi. Mais il ne l'aurait pas été que cela aurait été la même chose : je partais pour partir. »

Judas se sentait attendri. Marie le vit et rit : « Ne commence pas à me faire les yeux doux, tu perdras ton temps.

— Mais pas du tout », protesta le garçon, gêné d'être pris en flagrant délit.

Elle continua avec ce sourire qui semblait l'isoler du reste du monde.

« C'est terrible, l'humiliation. De toutes ces années, c'est le sentiment qui domine. Chez mes parents, on ne riait pas tous les jours, mais j'avais l'impression d'être respectée. Après, je ne l'ai plus jamais eue...

— À cause des Romains, tu veux dire...

— Non, pas à cause des Romains. Pourquoi me parles-tu des Romains ? Ils ne sont pas pires que les autres. Qu'est-ce que tu crois ? Que la frontière entre les braves gens et les méchants passe par la langue ? J'ai rencontré des tas de Juifs beaucoup plus ignobles que les pires Romains. De même que j'ai rencontré des Juifs admirables, et qui m'ont aidée à tenir, sinon par leurs actions du moins par leur exemple.

— Tu ne peux pas comparer. Les Juifs sont chez eux, Dieu est avec eux. Mais les Romains...

— Serais-tu un rebelle ? »

Judas s'interrompit, comme s'il en avait trop dit. Il avait de plus

en plus tendance à laisser échapper ses idées dès qu'il se trouvait en confiance, et savait qu'il devait davantage se méfier.

« Non, je ne le suis pas. Mais je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de plus insupportable que l'oppression romaine. »

La colère s'emparait de lui.

« Et ce ne sont pas les aventures d'une pute qui peuvent se comparer à ça. »

Il craignit un instant sa colère à elle, mais Marie sourit.

« Que tu es jeune, Judas. Le mal n'a qu'un visage, la souffrance n'a qu'une cause... »

Elle laissa échapper un rire ironique.

« Ce serait tellement simple si c'était vrai. Et tu le crois, tu en es convaincu ? Regarde-toi, comme un coq en colère... Je souhaite que la vie ne t'apprenne pas trop vite qu'elle est plus compliquée que cela. »

Elle lui passa dans les cheveux une main qu'il repoussa.

« Je ne sais ni qui tu es, ni ce que tu attends. Mais j'ai dix ans de plus que toi, et une expérience que tu n'auras jamais, du moins je te le souhaite. Je vais te dire ce que moi j'attends, reprit-elle avec gravité. Pas quelqu'un qui me débarrasse des Romains ni quelqu'un qui me débarrasse des imbéciles, ce serait trop demander de toute façon. J'attends un homme capable d'aimer, d'aimer pour de vrai, d'aimer tout le monde, les Juifs et les Romains, les putes et les jeunes coqs, les pauvres et les riches. Celui-là pourra me séduire. Mais je ne l'ai encore jamais rencontré.

— Et c'est lui qui rendra à Dieu la terre qui est la sienne ? Comment peux-tu vivre à Jérusalem, et dire des choses pareilles ?

— Parce que j'ai vu passer beaucoup de gens. L'avenir n'est pas dans les mains de rebelles braqués contre un seul ennemi. De ces rebelles dont tu n'es pas, bien sûr, Judas. »

Et elle éclata de rire.

« Allons, je crois que tu ferais mieux de rentrer. J'ai du travail. »

CHAPITRE 9

Barabbas vint un jour à la boutique, vêtu d'un large manteau qui dissimulait ses traits. Judas fut en le voyant immensément heureux, ce qui lui fit réaliser à quel point il se sentait, depuis six mois, abandonné à Jérusalem.

« Te voilà ! » s'exclama-t-il.

Les rides apparues nombreuses sur le front et au coin des yeux de Barabbas le vieillissaient. Il le salua à peine, et passa dans la pièce où était Samuel. Judas les vit parler à voix basse, sans comprendre ce qu'ils se disaient. Il fut vexé de cet apparent désintérêt.

« Viens. Nous allons aux bains. »

Ils marchèrent en silence, un silence pesant que le chef rompit enfin.

« Comment vas-tu ?

— Je mange correctement.

— Mais encore ?

— J'ai l'impression de ne servir à rien, et Jérusalem m'ennuie. »

Il tentait de mettre de l'ironie dans sa voix, mais n'y arrivait guère, trop dominé par l'émotion des retrouvailles.

« Tu sais pourquoi tu es là. Je n'ai pas encore eu l'occasion de te donner quelque chose à faire. Mais je ne t'oublie pas.

— Dis-tu !

— Et je te le prouverai. Sois patient, tu verras.

— Patient, patient ! Tu n'as que ce mot à la bouche. Ce n'est pas toi qui passes tes journées à faire cuire des poteries !

— Tu aimes ça.

— J'aime ça, j'aime ça... Oui, j'aime ça. Mais ce n'est pas avec cela que je mets les Romains en danger. Je les vois tous les jours, comme s'ils étaient chez eux... »

Ils arrivaient près des bains. Quelques hommes attendaient à l'entrée, vendant du savon.

« Vous pouvez y aller, il y a de l'eau aujourd'hui. »

L'afflux de pèlerins aux grandes fêtes était tel que souvent Jérusalem était privée d'eau. Juifs comme Romains devaient avoir leurs réservoirs privés pour être sûrs de ne pas en manquer.

Barabbas paya deux quadrants de cuivre, et ils pénétrèrent dans la piscine de propreté, puis dans un miqveh pas très net, où des Juifs pieux faisaient à mi-voix leurs ablutions rituelles.

« Il faut que tu changes d'apparence, dit Barabbas en examinant

le corps de Judas. Laisse-toi pousser la barbe, coupe-toi les cheveux plus court, habille-toi avec plus d'élégance, essaie de faire en sorte que l'on ne puisse plus reconnaître en toi un petit Galiléen. »

Judas protesta.

« En tout cas, je ne veux pas changer de prénom.

— Ce n'est pas très prudent. Tu aurais dû le faire en arrivant...

— Non. C'est celui que m'a donné mon père, et je le garderai.

— D'accord. Mais pense à ce que je t'ai dit. »

Le chef rebelle s'aspergeait de l'eau d'une large vasque, où se déversait la source détournée pour alimenter les bains. Judas regarda les cicatrices qui couvraient son corps en plusieurs endroits. Il dégageait nu une sauvagerie encore plus forte que celle qu'on devinait quand il était habillé.

« Il faut que... »

Barabbas paraissait gêné.

« Oui ? demanda Judas soudain inquiet.

— Je... »

Jamais Judas n'avait vu son chef aussi mal à l'aise.

« Tu n'es pas venu juste pour me voir...

— Pas seulement, non. Je dois te dire... Je voulais te l'annoncer moi-même, et...

— Qu'est-ce que tu dois me dire ? »

Judas avait haussé le ton, et plusieurs des hommes en prière se retournèrent vers eux, l'air offusqué.

« C'est ta mère...

— Quoi, ma mère ? Il lui est arrivé quelque chose ?

— Elle est... »

Alors s'échappa de la poitrine de Barabbas ce qui ressemblait à un sanglot.

« Elle est morte.

— Morte ? Mais comment...

— La fièvre. Il y a une semaine.

— À Chorazim ?

— Oui.

— Mais personne n'était là ? Il n'y avait pas de médecin ?

— Il a fait ce qu'il a pu. Mais cela a été très rapide. Elle n'est pas la seule : dans le village, il y a eu une dizaine de morts en quelques jours...

— Tu étais là ?

— Oui. C'était une chance. J'étais passé la voir, et j'ai pu être à ses côtés.

— Une chance... C'est toi qui le dis.

— C'est elle qui m'a demandé de venir te l'apprendre moi-même. J'ai promis. »

Judas s'était levé. Les mots se frayaient un chemin dans sa conscience, et chaque seconde lui faisait mieux saisir le malheur qui le frappait. Debout, sans retenir sa serviette qui tombait, il martela le mur de coups de poing.

Barabbas se leva à son tour.

« Judas, arrête !

— Mais pourquoi ? C'était à moi d'y être, d'être avec elle. Pourquoi n'y étais-je pas ? »

Il recommençait à crier. Les protestations des orants se firent plus violentes.

« Calme-toi ! Nous ne pouvons pas nous faire remarquer. Allez viens !

— Je ne veux pas venir ! »

Il avait hurlé. Barabbas ne savait plus que faire quand Judas s'effondra d'un coup, secoué d'énormes sanglots. Son compagnon put expliquer aux autres ce qui se passait, et des murmures de compassion firent place aux protestations.

Barabbas raconta à Judas la maladie de sa mère. Quand il était arrivé à Chorazim, où il n'avait pas mis les pieds depuis trois mois, elle venait de s'aliter. Après deux heures, elle délira, en deux jours elle était morte. L'agonie avait été douloureuse et pénible : vomissements, relâchements des sphincters, propos incohérents avaient accompagné sa fin. Mais elle avait eu aussi des moments de lucidité où elle avait parlé de lui, exprimant à la fois le regret de ne pas le revoir et la fierté de ce qu'il était en train d'accomplir. Elle était morte en pensant à lui. Hannah avait été recueillie par sa tante.

« C'est vrai ? Elle a vraiment dit ça ? »

Barabbas jura. Ils quittèrent les bains une heure plus tard. Judas demanda à Barabbas de ne plus lui parler de sa mère. Ils passèrent une partie de l'après-midi à lui couper les cheveux. Des vêtements, que Samuel était allé acheter, achevèrent de le transformer. Ils rirent plusieurs fois, plus proches peut-être qu'ils ne l'avaient jamais été. Puis Barabbas partit, après avoir réussi à convaincre Judas qu'il serait absurde de se rendre à Chorazim, où les Romains de toute évidence l'attendaient...

« J'essaierai de repasser dans quelques mois. D'ici là...

— Quelques mois ? Mais c'est très long.

— Je sais. Je te promets d'essayer de te trouver quelque chose. Mais te reprendre avec nous serait suicidaire et pour toi et pour la troupe. Tu sais ce qu'on dit dans le beau pays d'Hérode : même les oiseaux dans le ciel sont de la police. »

Ils se quittèrent avec une émotion qui n'était pas feinte.

Judas ne comprit vraiment tout ce qu'il venait de perdre qu'après le départ de Barabbas. Il avait revu sa mère plusieurs fois depuis qu'il avait découvert ses liens avec le chef rebelle, et elle avait été suffisamment fine pour que rien entre eux ne soit gâché. Mais les dangers qu'il y avait à se déplacer avaient rendu leurs rencontres trop rares. Il s'était toujours dit que, plus tard, il réparerait cela, qu'ils se griseraient l'un de l'autre quand ils seraient à nouveau réunis. Et maintenant c'était fini. C'était fini. Il se répétait les mots, sans arriver à leur donner vraiment un sens.

« Tu vas bien ? »

La sollicitude de Samuel était pénible. Il retourna voir Marie, mais il ne parvint pas à mêler le souvenir de sa mère au décor dans lequel elle vivait et ne lui en parla pas.

Il brûlait d'envie de retourner à l'action, comme si donner à son tour la mort pouvait combler le vide qu'elle creusait dans sa vie. Quand il croisait un Romain ou un collaborateur notoire, il lui arrivait instinctivement de porter sa main à sa ceinture où ne pendait pourtant plus aucun couteau. Il sentait en lui une joie trouble à repenser à ces années de tuerie, et il était effrayé par ce qu'il croyait y voir. Il se mit alors, pour contrer ce manque, à fréquenter plus assidûment la synagogue et à se rapprocher du dieu qui, pour lui, excusait tout ce qu'il avait fait.

Il se perdait dans ce désarroi, fait de douleur et de frustration, quand il vit un jour pénétrer chez Samuel un étrange personnage, vêtu d'une longue tunique blanche. Ses cheveux étaient coupés très court, et son teint rose comme ses joues rondes lui donnaient un air d'enfant trop vite poussé.

Judas, qui était en train de préparer la fritte, regarda Samuel, prêt à éclater de rire.

« Chut : c'est un des fous du désert. »

Samuel s'avança vers le jeune homme.

« Puis-je vous aider en quoi que ce soit ? »

— J'appartiens au groupe d'esséniens de Sion. Certains de nos frères sont venus nous rendre visite la semaine dernière, et ils ont été séduits par la qualité d'un pot que ma mère m'avait donné et qui avait été acheté ici. Ils auraient souhaité savoir s'ils pouvaient en passer commande pour leur monastère de Qumran.

— Oui, bien sûr. Cela dépend un peu de la quantité que vous souhaitez, mais si tu nous en laisses le temps...

— Là-haut, ils sont deux cents. Nous ne vivons pas dans le luxe. Je pense qu'une centaine suffirait, pour le moment au moins.

— Repasse dans une semaine : ce sera prêt.

— L'un de vous pourrait-il venir avec moi et les porter jusqu'à Qumran ?

— Cela coûtera un peu plus cher, mais c'est possible, bien sûr. »

L'homme s'inclina. Quand il fut sorti, Judas se tourna vers Samuel.

« Qui est ce fou ?

— C'est un des esséniens de Jérusalem. Ils habitent sur la colline de Sion.

— Ils ne sont pas dans le désert...

— Les fondateurs, si, mais il y a des adeptes en ville. Je crois qu'il y en a des mariés et des célibataires. Les célibataires vivent tous à Qumran, en communauté. C'est pour eux que tu vas travailler. Les autres sont en famille dans les villages. C'est très structuré. Je ne sais pas exactement comment cela fonctionne. Tu n'auras qu'à y aller.

— Mais qu'ont-ils de particulier ?

— Ils croient en Dieu, très fort, et sont obsédés par la pureté. Ils se lavent une fois par jour... Tu te rends compte ? Le jour du sabbat, quand ils ont envie de chier, ils creusent un trou avec une pelle spéciale et à une profondeur déterminée. »

Il s'esclaffa.

« Purs et propres. Ce ne sont pas des gens pour nous. »

Judas rit à son tour.

Il travailla à la commande toute la semaine, endormant sa douleur dans la monotonie de sa tâche.

« Je suppose que c'est moi qui vais aller leur porter leurs vases ? demanda-t-il à Samuel.

— Ça t'amuse ?

— Ça m'intrigue, plutôt. Et puis ça me fera sortir un peu : je n'ai pratiquement pas quitté l'atelier depuis huit jours.

— Eh bien, vas-y. Tu peux faire le voyage en un jour. Je pense qu'ils te logeront, même si leurs règles sont très strictes. Autrement...

— Autrement je m'installerai dans la charrette.

— Comme tu veux. »

L'essénien revint. Judas s'avança vers lui, mais le jeune homme s'écarta.

« Je ne peux pas te toucher. Je dois rester pur. »

Il examina quelques pots.

« C'est ce que nous attendions. Quand penses-tu pouvoir les livrer au monastère ?

— Si tu peux partir dans une heure, c'est d'accord pour moi. »

Judas voulait le provoquer. Mais l'autre acquiesça, imperturbable.

« Prenons-nous ta charrette ou dois-je en faire amener une ?

— Fais venir, fais venir. Mais mes tarifs resteront les mêmes. »

Cette note mesquine parut heurter l'essénien qui, l'air pincé,

répondit :

« Je ne l'avais jamais envisagé autrement. »

Le mépris évident de son propos irrita Judas au plus haut point.

« Eh bien, sois là dans une heure, et nous chargerons. Maintenant, j'ai à faire. Excuse-moi. »

Quand il se retourna pour juger l'effet de son attitude, l'autre avait déjà disparu.

Il mit son point d'honneur à être prêt au moment où, d'une irritante ponctualité, l'essénien se montra à la porte de l'atelier, conduisant une charrette tirée par un âne.

Judas commença de charger les pots, après avoir étalé une couverture pour éviter qu'ils ne se cassent. Soigneusement, il déposa entre chaque pile du fourrage pour les isoler.

« Ton souci de pureté t'interdit-il aussi de m'aider ? » demanda-t-il ironiquement.

L'essénien releva ses manches et attrapa à son tour une pile de vases en souriant.

« Excuse-moi si je t'ai semblé un peu grossier tout à l'heure. Mais je ne vis que pour servir Dieu et je crois qu'on ne peut bien le faire qu'en s'en tenant à une discipline stricte. »

Le chargement s'acheva vite, dans une ambiance soudain plus chaleureuse.

« Samuel, nous partons, prévint Judas. Tu penses que nous y serons ce soir ?

— Il le faudra si nous voulons pouvoir dormir au monastère. Une nuit dehors me tente peu.

— Allons-y alors. »

L'essénien fit un petit bruit de la bouche, et l'animal s'ébranla.

La route était chaude, et le soleil prenait de la force à chaque minute. Quand ils eurent dépassé Jérusalem, l'essénien montra à Judas la ville qui rosissait.

« Regarde si c'est beau. »

Les cèdres étaient encore plongés dans l'ombre et seules les tours de la forteresse Antonia étaient visibles.

« Tu trouves vraiment ? » répondit Judas d'un ton rogue, coupant court au lyrisme de son compagnon.

Il marchait à côté de la charrette, regardant l'essénien, n'osant trop lui parler.

« Qu'est-ce qu'il y a ? lui demanda celui-ci au bout d'un moment. As-tu des choses à me demander que tu me regardes ainsi sans cesse à la dérobée ? Parle, je ne te mangerai pas, et si je n'ai pas envie de te répondre, je te le dirai.

— Non, rien. »

Judas avait cet air buté qui l'énervait lui-même, mais dont il n'arrivait pas à se défaire.

« Rien... Si tu te voyais. »

L'essénien éclata de rire, et ce rire soudain lui rendit toute sa jeunesse. Soulagé de pouvoir lui aussi se laisser aller, Judas lui emboîta le pas.

« Depuis quand es-tu à Jérusalem ?

— J'y suis né. Mes parents ont toujours habité sur la colline de Sion. Ils étaient assez riches, et je ne me souviens pas d'avoir jamais manqué de rien. Et puis...

— Et puis... »

La route montait, et Judas peinait un peu.

« Veux-tu que nous changions ? Monte, et conduis. Je marcherai. »

Judas accepta.

« Et puis...

— Et puis ils ont rencontré Menahem, et leur vie a changé. Ils ont rejoint la communauté.

— Qui ça ?

— Menahem, le maître de justice.

— Et toi aussi, du coup, tu as fait comme eux ?

— J'aurais eu parfaitement le choix de ne pas le faire. Mais j'ai été convaincu, et leur mode de vie me convient parfaitement.

— Qu'est-ce que vous faites toute la journée ? Vous priez, vous traînez... À qui cela sert-il ?

— La vie dans notre secte se résume à deux mots très simples : Dieu et la pureté.

— Comme la vie de tout le monde, non ?

— Loin de là. Regarde autour de toi, et tu ne verras guère que de l'hypocrisie, en particulier chez les prêtres.

— Pas chez tous. Les pharisiens...

— Les pharisiens sont certainement moins corrompus que les sadducéens, mais je ne sais...

— Ces damnés sadducéens qui courent après les faveurs de Rome...

— Je leur reproche surtout de ne pas croire au messie.

— Tu y crois, toi ?

— Je sais qu'il est déjà venu, et qu'il reviendra.

— Il est déjà venu... Et il n'a rien fait de plus que de nous laisser croupir sous le joug de Rome : bravo, le messie !

— Ne te moque pas. Tu n'as jamais entendu parler de Menahem ?

— Non. Raconte.

— Je suis indigne de le faire. Mais tu trouveras sans doute là-haut

des frères qui t'en parleront.

— Tu crois que ma curiosité me permettra d'attendre ?

— Je le souhaite, car moi je ne la satisferai pas. »

Ils se regardèrent, contents l'un de l'autre malgré leur désaccord, ayant éprouvé leurs idées comme deux jeunes chiens leurs griffes.

Quand arriva l'heure de manger, Judas déballa la viande séchée et les figes. Il tendit le paquet à l'essénien.

« Je ne peux pas, répondit le jeune homme.

— Comment ça, tu ne peux pas ?

— Il faut que je fasse des ablutions complètes avant chaque repas.

— Et comment fais-tu quand tu es dans le désert ?

— Je m'arrange pour ne manger que quand j'ai pu satisfaire aux rites.

— Il vaut mieux ne pas avoir faim trop souvent... »

Judas s'abstint pourtant de manger, par un respect dont il se serait cru incapable face à des excès qui l'avaient toujours irrité.

« Depuis quand êtes vous là ?

— Cela fait deux cents ans que notre secte existe. Ses fondateurs n'étaient qu'un petit groupe, mais déjà ils rejetaient le Temple. L'un d'entre eux, surtout. Jonathan. Le prêtre impie. »

Judas sentit dans la voix de son compagnon la même haine que lorsque lui-même avait parlé des Romains.

« Il s'est disputé avec le maître de justice, Judas l'Essénien. Nous étions les fils de la lumière, eux les fils des ténèbres et des mensonges. Ils adoraient Bélial. Et nous le vrai Dieu.

— Et vous avez gagné.

— Je ne conçois pas cela comme une lutte. Plutôt comme une résistance. Tu verras à Qumran.

— Tu y vis ?

— Depuis six mois. Mes parents, eux, sont toujours à Sion. Ils n'ont pas voulu renoncer à leur communauté de Jérusalem. De toute façon, ils sont mariés. Seuls les célibataires ont le droit d'aller à Qumran.

— Les filles ne t'intéressent pas ? »

L'essénien regarda Judas avec un sourire de pitié sympathique.

« Pas si le prix est de renoncer à Dieu.

— Ce n'est pas renoncer. Il y a d'autres moyens de Le servir que de se priver de ce que la vie offre de bon.

— Crois-tu vraiment ? »

Ils approchaient de Qumran. Le soleil amorçait sa descente, mais la chaleur restait étouffante. La flaque morte de la mer de sel était au loin déjà dans l'ombre et le feu pâlisait sur les crêtes des monts de

Moab.

« Là-haut, tout le monde pense comme toi ?

— Oui. Nous nous sommes réunis pour ça.

— Et tu vas y rester ?

— Peut-être. Je suis novice. Plus tard, je ne sais pas ce que je ferai...

— Qu'est-ce qui t'en empêche ? »

L'essénien rougit.

« Je t'ai menti tout à l'heure. J'ai rencontré une jeune fille il y a un an, et je ne suis pas sûr de vouloir vivre en célibataire. »

Judas sourit, sans ironie.

« C'est effectivement une bonne raison. Et tu as de la chance : tu as déjà trouvé ce que moi je cherche encore. »

Ils laissèrent passer un moment de silence.

« Je ne t'ai pas demandé ton nom.

— Ézéchias. »

Judas lui saisit le bras.

« Bonjour, Ézéchias. Moi c'est Judas.

— Je savais. Bonjour, Judas. »

De nouveau, le silence les accompagna. Ils étaient bien.

Quand le monastère fut en vue, le soleil couchant teignait de rose le calcaire blanc des bâtiments. Judas distingua trois ou quatre bâtisses, un mur d'enceinte et une tour. Il fut presque déçu : l'enthousiasme d'Ézéchias avait été tel qu'il s'attendait à quelque chose de plus grand.

« Tu verras demain, avec le soleil au zénith, on les distingue à peine tellement la lumière est blanche. Tiens, regarde, ils nous ont déjà repérés. »

Judas aperçut une silhouette sur la tour.

« Nous sommes obligés de faire attention. Le monastère est placé suffisamment haut pour qu'un novice puisse surveiller les charrettes qui approchent. »

Autour de l'enceinte se trouvaient une dizaine de tentes.

« Je pense que tu dormiras là. Normalement, les étrangers n'ont pas le droit de séjourner à l'intérieur du monastère. »

Les portes s'ouvrirent. Un jeune homme sortit. Quand il vit Ézéchias, son sourire s'élargit.

« Entre donc. Avec qui es-tu ?

— Judas, un potier. Maître Shmuel a vu l'autre jour le travail qu'il faisait, et a pensé que ce serait bien de lui acheter quelques vases.

— Alors que nous avons notre atelier de poterie ? Je croyais que

tout ce qui pouvait être produit ici l'était.

— Tout principe souffre quelques exceptions, et celle-ci a été faite au nom du beau. N'est-ce pas là une raison suffisante ?

— Sans doute. Si le maître Shmuel le dit, qui suis-je de toute façon pour le contredire... ? »

La charrette passa sous le porche, et entra dans une cour. Sur la droite se trouvaient les ateliers. Dans une tenue dont le blanc n'était plus qu'un souvenir travaillaient quelques-uns des frères. Judas reconnut une forge, un atelier de pierre de taille, une tannerie. Dès qu'il aperçut l'atelier de poterie, il s'y dirigea. Ézéchiass le rattrapa par le bras.

« Attends, tu ne peux pas te promener comme ça, du moins pas avant d'avoir rencontré un des maîtres. »

Une silhouette blanche s'approcha. L'homme était âgé, marchait en s'appuyant à une canne.

« Sois honoré, c'est Shmuel, le doyen. Il est ici depuis quarante-cinq ans. Il a connu Menahem. »

Ézéchiass s'inclina. Judas l'imita.

« Relevez-vous, mes enfants. »

La voix était douce, contrastait avec l'autorité du visage.

« Tu nous amènes ces beaux objets. C'est un petit luxe que j'offre à nos amis. Cela me fait plaisir. »

Il avait presque l'air de s'excuser.

« Je ne sais si Ézéchiass t'a expliqué mais nous ne vivons ici que dans l'attente du jugement. Attends-tu toi aussi le jugement ? »

Judas ne se sentait ni le courage d'une discussion théologique ni l'envie de décevoir le vieil homme.

« Oui », mentit-il, un peu gêné.

L'arrivée d'un groupe d'hommes, également de blanc vêtus, les interrompit.

« On les appelle les Nombreux, chuchota Ézéchiass. Tu ne dois jamais t'approcher d'eux ni leur adresser la parole si eux-mêmes ne t'ont pas parlé. »

Plusieurs des Nombreux s'étaient approchés d'un bassin de purification et commençaient leurs ablutions. L'un d'entre eux regardait un de ses voisins droit dans les yeux, et lui psalmodiait : « Mismasia Bizbazia Kiskasai Sharlai Amarlai. »

« Qu'est-ce qu'il lui dit ? »

— Il lui récite le nom des anges venus de la contrée de Sodome : c'est un vieux remède pour guérir les furoncles. »

Ézéchiass présenta Judas à l'intendant de la communauté.

« Il faudrait que vous déchargiez vos vases. Dépêchons avant que le repas ne commence. Apportez-les là, à la cuisine », leur demanda-t-il.

Les deux jeunes hommes se mirent au travail. Ils passèrent plusieurs fois devant la porte du réfectoire, où les douze Nombreux s'attablaient. Quelques plats très simples et des gobelets remplis de vin attendaient sur la table. Par la fenêtre, on voyait encore les derniers rayons du soleil caressant la mer Morte. Aucun des hommes attablés ne tendit la main vers la nourriture avant que le prêtre ne prononçât une bénédiction que tous, suivant leur rang, répétèrent. Nul autre mot ne fut échangé.

« Tu ne manges pas avec eux ?

— Non. Je ne suis qu'un novice. Dans un an, peut-être. »

Il fallut attendre la fin du repas pour que les adeptes s'égaillent dans la cour. Certains retournèrent aux ateliers. L'intendant apporta à Judas et Ézéchiass des olives et du pain, qu'ils purent arroser d'un filet d'huile. Judas mangea goulûment, pendant qu'Ézéchiass murmurait une prière. Un des prêtres vint s'asseoir à ses côtés, un sourire extrêmement bienveillant sur les lèvres. Il était âgé, au moins quarante ans, et une barbe longue tombait sur sa tunique avec laquelle elle se confondait presque...

« Tu ne connais donc pas Menahem, notre grand maître, à ce que j'ai cru comprendre. »

Judas ne chercha pas à dissimuler son ignorance.

« Non, excusez-moi. Qui était-il ?

— Le messie.

— Lui aussi ?

— Non, pas lui aussi. Lui et lui seul. C'est lui qui mènera la guerre contre le fils des ténèbres. »

Cette certitude assenée avec vigueur irrita Judas.

« Menahem était un être complexe. Il était souvent invité à la cour du roi Hérode, mais cette cour le dégoûtait et, en secret, il préparait le soulèvement.

— Tout en allant tous les jours à la cour ?

— Tous les jours, non, mais souvent. »

Ce double jeu parut pénible à Judas, pour qui tout pas vers l'ennemi était déjà une trahison.

« Hérode n'était pas le pompeux imbécile que l'on veut bien décrire. Il avait une vraie curiosité pour les idées, et nous tenait en assez grande sympathie. Un jour, enfant, il avait croisé Menahem dans la rue, et Menahem lui avait dit : "Je salue en toi le roi des Juifs." Le petit s'était rebiffé, rappelant qu'il n'était qu'un enfant. Et Menahem lui avait dit : "Tu seras célèbre et tu auras un immense pouvoir, mais tu oublieras la piété et la justice et Dieu se souviendra de cet oubli." Hérode se rappela ces paroles quand il devint roi, et il fit venir à lui Menahem. Il lui demanda quelle serait la durée de son règne. Menahem refusa de donner une date, mais accepta de lui dire qu'il

s'étendrait sur plus de trente ans. Alors Hérode se mit à considérer les esséniens avec faveur. Et il reçut à la cour Menahem, qui devint un de ses conseillers et l'un de ceux de ses enfants. »

L'opportunisme de cette ascension ne semblait en rien admirable à Judas, pour qui en plus tout ce qu'il croyait savoir d'Hérode contredisait cette vision de roi sage et attentif.

« Puis Hérode mourut. Et Menahem put révéler qu'il était le messie. Il voulut faire partager cette joie aux pharisiens. Mais ils le rejetèrent, et il dut partir, excommunié. »

L'homme grimaça à cette évocation.

« Cela ne l'empêcha de participer à la révolte contre Archélaüs. Il défendit le Temple contre les Romains, et les Romains le tuèrent. Pendant trois jours, ils laissèrent son corps sur le sol, abandonné. »

Judas était plus révolté qu'ému par le récit.

« Mais comment pouvez-vous croire que le messie a souffert, a été rejeté par les siens et a été tué ? Le messie est triomphant, il est tout-puissant. Quel sens autrement aurait sa venue ? »

L'homme ne l'écoutait plus et récitait, la tête oscillant au rythme des versets.

« “Qui a été méprisé comme moi ? Et qui a été rejeté des hommes comme moi ? Et qui peut se comparer à moi dans l'endurance du mal ? / Qui est comme moi parmi les anges ? Je suis le bien-aimé du roi, un compagnon des saints.” Dans le livre de Daniel, Daniel parle des quatre bêtes, tu t'en souviens ? »

Judas grommela.

« Il dit que “la quatrième bête faisait la guerre aux saints et l'emportait sur eux”. Et Zacharie dit : “Ils regarderont vers moi au sujet de celui qu'ils ont transpercé. Le corps du Messie est resté transpercé dans la rue pendant trois jours au vu et au su de tous.” Tout son destin est déjà dans Isaïe. »

À nouveau, le saint homme récita.

« “Objet de mépris, abandonné des hommes, homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face, méprisé, nous n'en faisons aucun cas.

Or ce sont nos souffrances qu'il portait et nos douleurs dont il était chargé.

Et nous, nous le considérons comme puni, frappé par Dieu et humilié.”

« Plus loin, le prophète dit.

« “C'est pourquoi il aura sa part parmi les multitudes, et avec les puissants il partagera le butin, parce qu'il s'est livré lui-même à la mort et qu'il a été compté parmi les criminels alors qu'il prêchait le péché de multitudes et qu'il intercédait pour les criminels.” Ne comprends-tu donc pas ? »

Judas n'avait pas envie de feindre. L'homme le fixa alors et d'un geste le congédia.

Ézéchias le prit par la main.

« Cet homme est un sage. Es-tu fou d'oser lui répondre ?

— Il est peut-être sage, mais il dit des bêtises. »

Une expression sincèrement choquée se peignit sur le visage de l'essénien.

« Comment peux-tu croire que le messie se sera laissé tuer ainsi ? C'est absurde. Je suis moins porté sur les textes que toi, mais je n'ai jamais entendu une idée pareille. Le messie viendra et il exterminera ses ennemis. C'est tout.

— Mais Menahem n'est pas vraiment mort. Il s'est sacrifié. C'est parce qu'il a souffert et qu'il est mort que nous pourrions être rachetés. Il reviendra.

— Et c'est ça que vous attendiez ?

— Que nous attendions, non. Nous pensions bien sûr qu'après la mort d'Hérode le triomphe viendrait. Beaucoup des anciens ont été très désemparés après la mort de Menahem.

— J'imagine, oui. Le corps du libérateur exposé trois jours aux chacals...

— Les anciens parlent encore avec angoisse de ces moments. Certains sont même partis, ont quitté le groupe. Ça a été terrible. Et puis ils ont compris. Ils ont relu les Écritures.

— Relu, et mis dedans ce qu'ils voulaient y trouver. J'ai surtout l'impression qu'ils se sont trompés de messie, et qu'après, furieux de s'être laissé posséder, ils ont préféré arranger l'histoire à leur manière en piochant dans des textes que personne n'a lus. Je crois qu'ils feraient mieux de prendre des armes et d'aller se battre avec ceux qui ont le courage de dire aux Romains ce qu'ils en pensent. La libération ne viendra pas en récitant des prières et en attendant. Le messie qui meurt et qui ressuscite... Sincèrement, c'est absurde. »

Ézéchias refusa de poursuivre la discussion. Sentant qu'il l'avait meurtri, Judas accepta de parler d'autre chose. Le sommeil les interrompit alors qu'ils évoquaient leurs enfances à la fois si différentes et si proches. Chacun rejoignit sa couche.

Judas fut réveillé le lendemain matin tôt par les chants. Il sortit de la tente, qu'il avait dû partager avec un marchand venu voir son fils. L'homme avait ronflé toute la nuit.

La porte du monastère était entrouverte. Le jeune gardien lui fit signe de ne pas avancer, mais le laissa regarder. Tous agenouillés, vêtus de leur robe blanche, les Nombreux et les novices priaient et chantaient des psaumes, leur tête oscillant légèrement. Il y avait dans

l'ensemble des voix, dans la lumière encore pâle du matin caressant les visages, dans l'air pénétré des hommes ainsi rassemblés, une harmonie qui dissipa d'un coup la mauvaise humeur de Judas. Il se laissa envahir par l'émotion, s'imagina même un instant restant ici. Pour la première fois, il eut le sentiment de pouvoir accepter la mort de sa mère. Cette paix dura toute la matinée, matinée qu'il passa à songer. Mais les contraintes extrêmes de la vie rituelle des esséniens, ce légalisme intransigeant et vain, les souvenirs exaltants de sa vie de rebelle brisèrent sa rêverie. N'y aurait-il eu qu'elle, sa haine pour les Romains ne pouvait de toute façon pas se contenter de ces prières et de ces dévotions.

Passé trop vite de l'admiration au rejet, il n'avait plus que l'envie de s'en aller. Il tenta de repérer dans la foule agenouillée Ézéchias, qu'il voulait à tout prix saluer avant de partir.

Quand le jeune garçon eut terminé ses prières, il s'avança vers lui.

« Tu t'en vas ? »

Il y avait dans son ton plus que ce que les quelques heures passées ensemble pouvaient promettre.

« Oui, il faut que je rentre.

— Tu ne veux pas rester encore un peu ?

— Merci, mais ce n'est guère possible. Samuel m'attend, et... »

Aucun des deux n'était dupe. Judas sentait qu'il aurait pu, en d'autres temps, adhérer au mode de vie du jeune essénien. Il savait que ces deux jours compteraient pour lui, qu'il y avait malgré tout trouvé une forme d'apaisement qui ne s'éteindrait pas la porte à peine franchie.

Il commença d'attaquer le chemin, puis se retourna. Ézéchias le saluait, tout de blanc vêtu.

« Si tu as d'autres commandes de vases à faire, nous sommes à ta disposition. »

Cette remarque d'ordre commercial remit leurs relations sur un plan normal et leur permit de dissiper la gêne qui naissait.

Quand il quitta les lieux, le soleil était au zénith.

CHAPITRE 10

Judas retourna plusieurs fois chez les esséniens. Il revit longuement Ézéchias, se laissa à nouveau prendre au charme de cette vie qu'il savait n'être pas pour lui. L'action lui manquait de plus en plus, et il lui arrivait de passer des nuits entières sans dormir, les mains crispées autour d'un poignard imaginaire. Les heures les plus dures étaient celles du petit matin quand, dans un demi-sommeil, il revivait les moments à la fois les plus angoissants et les plus exaltants de sa clandestinité et se réveillait trempé de sueur avec au ventre un intense sentiment de frustration.

Cela dura six mois. Puis un homme qu'il ne connaissait pas vint le contacter.

« Il faut que tu viennes la veille du sabbat au carrefour de la route de Béthoron, à la tombée de la nuit. Barabbas t'attendra : il a des choses à te dire. »

L'homme ressortit aussi vite qu'il était entré. Judas se demanda s'il s'agissait d'un piège, mais il écarta la question, trop impatient à l'idée d'une nouvelle rencontre.

Il se rendit au rendez-vous, au carrefour de deux routes trop dangereuses la nuit pour qu'il y ait encore du trafic. Un seul homme passa, qui chantait une chanson contre les sadducéens :

*Ils sont tous grands prêtres, leurs fils sont trésoriers.
Leurs gendres inspecteurs du sanctuaire.
Et leurs valets rossent le peuple.
À coups de massue.*

Il toisa le jeune homme, provocant.

L'air était frais. Judas s'adossa à un figuier, et regarda les étoiles. À les voir immobiles, il sentit que sa vie était dans une impasse. L'impression que son destin allait à nouveau changer ne l'abandonnait pourtant pas, et il rit d'aise en voyant d'un coup une étoile filante modifier la carte qu'il avait sous les yeux, s'imaginant que la rencontre de ce soir allait pareillement réorienter son existence.

Il ne se trompait pas.

Barabbas arriva alors qu'il s'était endormi. Judas ne le reconnut

pas d'emblée : il avait rasé sa barbe, s'était habillé de guenilles et traînait derrière un bâton sa lourde carcasse comme s'il avait du mal à marcher.

« Puis-je m'asseoir à côté de toi, mon gars ? » demanda-t-il à Judas.

Judas s'apprêtait à se pousser quand il réalisa qui s'adressait à lui.

« Je crois que tu peux : il fait nuit, et nous sommes seuls.

— Je sais, mais je ne suis pas sûr de ne pas être suivi. S'il y a quoi que ce soit, mieux vaut que l'on nous croie étrangers l'un à l'autre. Parle sans me regarder. Comment vas-tu ?

— Cela fait longtemps que je n'ai pas eu de tes nouvelles.

— J'aurais aimé t'en donner. Mais nous avons eu... Nous avons eu des revers. »

Les mots avaient du mal à franchir ses lèvres.

« Les Romains ont arrêté plusieurs d'entre nous. Ils n'ont pu résister à la torture. Tu te souviens d'Isaïe, le fils de Zébédée... Il a dû arriver quelques mois après toi. »

Judas revit un petit brun d'une vingtaine d'années.

« Ils l'ont pris avec une arme sur lui. Quand ils lui ont cousu les paupières pour l'obliger à regarder sa mère et sa sœur se faire violer, il a parlé. Les soldats ont investi nos repaires. Même si les guetteurs ont pu nous prévenir suffisamment à temps pour que beaucoup s'égaillent dans les galeries, ils en ont quand même capturé une trentaine, et pas les moins courageux. Plusieurs ont été abattus. Quelques-uns vont être jugés, et exécutés pour l'exemple. C'est le coup le plus dur qui nous soit arrivé depuis la mort de Juda.

— Le mouvement est décapité ?

— Quand même pas. La plupart des chefs ont pu s'échapper. Mais il faut tout reconstruire. »

Judas sentit une grosse boule se nouer dans sa gorge.

« Qui est mort ?

— Je n'ai pas encore la liste complète : tous ceux qui ont fui n'ont pas encore pu renouer. Mais c'est déjà sûr pour Ézéchiël, Barnabé, Élie, Zachée... »

Judas voyait un visage derrière chaque nom.

« Et... Nathanaël ? » osa-t-il demander.

« Non. Lui a pu s'échapper, mais je ne sais pas encore où il est. »

Un soulagement qu'il jugea indigne pour les morts s'empara de Judas.

« Il va falloir du temps pour tout réorganiser : réunir les hommes, trouver de nouvelles cachettes, redonner confiance à tout le monde...

— Comment cela a-t-il pu arriver ?

— Nous avons manqué de contacts. J'ai toujours refusé de pactiser avec les autorités : les Romains bien sûr, mais aussi les

pharisiens, les sadducéens, le Sanhédrin... Mais si nous avions été prévenus, si nous avions su qu'Isaïe avait été capturé, nous aurions pu... »

Il serra les mains en un signe de rage impuissante.

« Et tout cela aurait été évité. Nous devons tout recommencer. Mais nous ne pouvons pas repartir totalement à l'inconnu. Il nous faudra des appuis dans la haute société de Jérusalem. »

Judas écoutait sans rien dire, trop atterré pour répondre.

« Cet appui, c'est toi qui vas nous le fournir.

— Moi ? Mais comment ? Je n'ai absolument rien à voir avec tous ces gens-là.

— Plus que tu ne le crois. Depuis un an, tu les fréquentes, tu les observes, tu les sers. Y a-t-il meilleur moyen de connaître quelqu'un ?

— Je ne saurais pas me conduire comme eux, et je n'ai pour eux que du mépris.

— Tu sauras très bien te comporter, j'en suis certain, et rien ne t'interdit de cacher tes sentiments personnels. Tu as entendu parler de Menahem, le maître des esséniens. Il allait chez Hérode, et cela ne l'a pas empêché de se révolter, de lui porter des coups.

— Le messie qui souffre et qui ressuscite après avoir pourri trois jours dans la rue. Joli coup, en effet !

— Ne parle pas comme cela !

— Tu as de la sympathie pour les esséniens, toi ?

— De la sympathie, non : la plupart ne voient guère plus loin que leur bassin de purification. Mais il en est beaucoup que je respecte. Et l'exemple de Menahem montre qu'on peut se rapprocher de l'ennemi sans pour autant cesser de le combattre.

— Admettons. Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? Que je me rende au Sanhédrin pour dire du mal des Romains, ou que je prenne au hasard un client de Samuel et lui propose d'aller chez lui pour surveiller ses confrères ?

— Tu ne crois pas si bien dire. Nous avons des amis au Sanhédrin...

— Première nouvelle. Et qui ?

— Un nommé Nicodème en particulier...

— Nicodème est avec nous ?

— Depuis déjà longtemps.

— Je n'en savais rien.

— Nous sommes très peu à le savoir. Que vaudraient ces alliances si elles étaient connues de tous ?

— Comment cela s'est-il fait ?

— La corruption des grands prêtres en a écœuré d'autres que nous. Nicodème a pris contact par un de ses domestiques. Il a été très clair à la fois sur sa volonté de nous aider et sur les limites de cette

aide. Aujourd'hui, et c'est ce qui compte, il est prêt à permettre à quelques-uns des jeunes qui sont dans nos rangs de s'introduire dans les milieux riches de Jérusalem.

— Mais combien de temps cela va-t-il durer ?

— Le temps que de notre côté nous réorganisions nos troupes. »

Judas était stupéfait par ce qui lui était soudain proposé.

« D'abord tu m'envoies un an ici chez Samuel, ensuite tu veux que j'aille moisir chez les riches ? C'est ça la révolution ?

— La première fois, c'était pour te sauver, toi. Aujourd'hui, c'est pour nous sauver, nous. Cela ne durera peut-être pas.

— Même si ça ne dure pas, qui te dit que j'ai envie de continuer ces absurdités ?

— Judas, Judas... Pourquoi n'as-tu gardé de ton père que son impétuosité ? Nous ne vaincrons pas les Romains uniquement en tuant quelques-uns. Il faut passer à autre chose. C'est toi que j'ai choisi pour cela. M'en voudras-tu de ma confiance ?

— Et pour qui me feras-tu passer, cette fois ?

— Il faut que tu polices tes manières. Et ton accent te trahirait tout de suite. Tu ne peux jouer que le rôle d'un étranger. Nicodème a des amis qui viennent d'Abilène, au-delà de l'Hermon, et qui se sont installés à Jérusalem il y a un an à peu près. Par lui, ils commencent à être introduits chez les sadducéens et dans les milieux sacerdotaux. Le père est marchand. Si tu te présentes comme venant toi aussi de là-bas...

— Mais je ne suis jamais allé de l'autre côté de l'Hermon...

— Ils t'en parleront.

— Admettons. Et après, à quoi pourrais-je bien te servir ? Même si je deviens un membre accepté de cette famille, je ne vois pas pourquoi Gratus me préviendrait avant de lancer ses troupes.

— Ne te fais pas plus bête que tu n'es. Tu peux toujours entendre des bruits, des déclarations, capter des frémissements... J'ai cru que la seule présence de Dieu à nos côtés permettrait que nous triomphions : il n'en a pas été ainsi. C'est sans doute Sa volonté. Il nous faut apprendre à utiliser d'autres armes.

— En attendant toujours la venue du messie ?

— En attendant des jours meilleurs. Judas, je sais que je te demande beaucoup, et que tu préférerais te battre le glaive à la main, comme tu l'as déjà fait. Mais l'heure de ces combats-là est momentanément passée. Elle reviendra. Tu peux nous aider à préparer ce retour. »

Il le dévisagea avec une douceur inaccoutumée.

« Nous ne t'oublierons pas. Tu seras toujours à la tête de la lutte. »

Judas à son tour fixa longuement Barabbas. La crise qui se nouait

en lui se lisait sur son visage, et il dut s'arracher les mots de la bouche pour acquiescer :

« Quand dois-je m'installer dans mon nouveau chez-moi ? »

Judas dit simplement à Samuel qu'il allait devoir partir, dans le courant de la semaine sans doute. Le potier ne posa pas de questions.

« Tu me manqueras, petit », dit-il à Judas. Il écrasa une larme. L'adolescent faillit se jeter dans ses bras, mais Samuel se mit à bougonner :

« Comment je vais faire moi, maintenant, avec toutes ces commandes que tu n'assureras plus... »

Il retourna vers son tour, et ne releva plus la tête une demi-heure durant. Judas sourit, le cœur triste.

Il partit quatre jours plus tard. Un jeune homme vint le chercher et l'emmena à l'ouest de Jérusalem, vers les quartiers riches. Tout le long du trajet, ils croisèrent de ces gens curieusement vêtus que Judas ne s'habituaient pas encore à voir : Syriens, Nabatéens, Chypriotes, Hulathiens... Ils entrèrent par la porte Dorée, longèrent le Temple et la forteresse Antonia, fendirent la foule nombreuse qui encombraient le parvis, et s'arrêtèrent devant une grande maison de deux étages cernée de murs.

« C'est ici qu'habite Nicodème, fils de Gorion et chef d'une des plus grandes familles de Jérusalem. Il veut te rencontrer. Entre. »

Le jeune homme l'abandonna là, après avoir agité le petit heurtoir en bois. Une Nubienne vint ouvrir la porte. Un système de canaux maintenait dans le jardin une fraîcheur insoupçonnée du dehors. Plusieurs cours se succédaient, plantées de caroubiers, de noyers, d'abricotiers.

L'intérieur de la maison était encore plus somptueux. Les objets, rares mais disposés avec un soin méticuleux, étaient tous magnifiques. Judas avait l'impression de se trouver dans une version miniature du Temple. La Jérusalem qu'il avait fréquentée ne lui avait encore réservé aucune vision de cette ampleur.

« Tu es le jeune homme dont on m'a parlé ? »

L'homme qui apparut devant Judas était âgé, mais d'une grande prestance. Une barbe blanche lui grignotait le visage, soigneusement délimitée par le rasoir. Un nez fort, des yeux graves, un entrelacs de rides marquaient à la fois son âge et sa sagesse.

« Je suis Nicodème. Je suppose que notre ami commun t'a parlé de moi ? »

Judas n'avait jamais encore rencontré de membre du Sanhédrin et il ne put, malgré ce qu'il savait de leurs compromissions, s'empêcher

d'éprouver un craintif respect.

« Ne t'étonne pas de me voir à vos côtés : notre noble assemblée est déchirée par plusieurs courants, et tous n'ont pas pour nos occupants la même complaisance. C'est pourquoi j'ai pris contact avec notre ami. »

Il évitait soigneusement de prononcer le nom de Barabbas. Judas en fit spontanément autant.

« Il t'a expliqué ce que nous souhaitions de toi ? »

La voix de Nicodème était chaleureuse, et mit Judas plus en confiance que le geste que fit le vieil homme pour qu'il s'approche.

« Je n'approuve pas tout ce que fait notre ami, et nous en avons déjà longuement discuté. Il me semble, et ma participation au Sanhédrin est pour beaucoup dans cette conviction, que l'on peut tenter de sauver notre peuple d'une autre manière qu'en diabolisant les Romains. Mais je crois aussi que la voie qu'il prêche, si sa violence me rebute, ne peut être ignorée, et qu'il faut protéger ceux de nos frères qui ont choisi de le suivre. Aussi je suis prêt à l'aider. Je vais te faire passer pour un membre éloigné d'une famille amie, venant d'Abilène. Tout ce que je dis est clair pour toi ?

— Oui, maître.

— Quel âge as-tu ?

— Vingt-trois ans.

— Les amis dans la famille desquels tu vas t'introduire sont de braves gens, qui manquent à la fois un peu de conscience et de courage. Lui est marchand de parfums et de tissus, très proche des pharisiens et des milieux du Temple. Sans leur être soumis, il traite avec les Romains. Par eux, tu seras là où notre ami souhaite que tu sois. Je leur ai dit que tu étais le fils d'un ami résistant tué par les Romains, sans parler plus avant de ton rôle, dont je ne sais d'ailleurs pas tout et dont je ne veux pas tout savoir. Je les crois sympathisants de notre cause, mais leur statut d'étrangers les rend à la fois fragiles et prudents. Ils te recueillent pour rendre service. Après, c'est à toi de te faire accepter. »

Nicodème tendit sa main vers un vase, et y laissa baigner ses doigts qu'il essuya ensuite à un tissu.

« Nous avons essayé de simplifier au maximum les problèmes que pouvait poser ton passé. Tu es censé être un de leurs lointains cousins, fils d'un petit-neveu du grand-père de ton hôte, qui est effectivement parti il y a des années. Ce serait vraiment un coup de malchance qu'il se décide à reparaitre après si longtemps. Tes parents sont morts, et c'est à la suite de ce décès, ruiné et totalement désemparé, que tu as écrit à ta famille de Jérusalem, qui accepte de te recevoir. Sois au début évasif sur Abilène, où tu es censé avoir vécu, puis imprègne-toi des souvenirs de tes hôtes. »

Un domestique, sans qu'il l'ait appelé, apporta son manteau à Nicodème. Judas eut comme le sentiment d'une apparition magique.

« Pour votre première rencontre, je vais venir avec toi... Ce n'est pas loin. »

Malgré l'heure tardive, les rues étaient encore encombrées. Les gens s'écartaient devant Nicodème, qui tourna une fois à droite, une autre à gauche, puis s'arrêta devant une grille. La maison que l'on entrevoyait derrière était à la mode grecque. Un domestique ouvrit la porte et les escorta jusqu'à l'intérieur, après leur avoir fait traverser un jardin avec des bassins fleuris, des bosquets d'oléandras et une vaste cour à péristyle.

La pièce dans laquelle il les fit entrer était remplie de vases, de tapis, de poteries, d'objets divers. Des cadres de végétaux tressés obturaient les fenêtres, ne laissant passer qu'une lumière diffuse. Il y avait là, opposé à l'élégante rigueur de la demeure de Nicodème, un foisonnement, un bric-à-brac qui avait à la fois le côté déplaisant de l'entassement et la chaleur du désordre.

« Seigneur Nicodème. Que ne m'as-tu prévenu de ta visite ? »

Spontanément, l'homme qui venait d'entrer s'exprimait en un grec, langue de tous les marchands, qu'il abîmait d'un fort accent araméen.

« Elle sera courte. Je suis juste venu t'amener notre protégé.

— Ah, mon futur cousin... »

Il était vêtu avec la même richesse et la même absence de goût que sa maison était décorée. Gras, le corps couvert d'une tunique d'un seul morceau, les doigts chargés de bagues, un sourire à la fois mielleux et avenant aux lèvres, il fixait Judas avec des yeux dont l'intelligence acérée tranchait avec sa bonhomie. Il était glabre, à la mode romaine, quand tout Juif se devait de porter la barbe.

« Tu vas donc vivre avec nous, maintenant ? »

Judas ne savait trop quelle attitude adopter : rien de ce qu'il voyait ne lui plaisait, et pourtant il devait montrer sinon de l'enthousiasme, du moins de la sympathie.

« Je m'appelle Jephthé. Tu verras, ta vie ici sera sans doute... sans doute très différente de celle que tu as connue. Mais je ne doute pas que tu sauras t'y adapter. »

Nicodème regardait l'œil ironique cette prise de contact hasardeuse.

« Le mieux est peut-être que je demande que l'on te montre tes appartements. Pendant ce temps, le seigneur Nicodème me fera bien l'honneur de...

— Malheureusement pas, non. Je dois rentrer très vite.

— Ah bon, ah bon. »

Le gros homme semblait désespéré. Il tourna un peu sur lui-

même, puis se décida à raccompagner Nicodème. Quand il revint, Judas n'avait pas bougé, et il parut lui en vouloir du brusque départ de son protecteur.

« Tu es encore là ? Oui, c'est vrai que personne ne t'a... Holà, Hannibal, emmène notre hôte chez lui. Tu sais, la chambre du fond : il l'occupera pendant un grand moment. »

Il se tourna vers Judas.

« Je ne peux rester avec toi plus longtemps. Ma femme est sortie, elle ne saurait tarder. Installe-toi. Elle sait qui tu es. Les enfants croient vraiment que tu es un cousin éloigné. Ne les détrompe pas. »

Un serviteur entra. Il était petit, approchait sans doute de la cinquantaine. Sa tête s'inclina très bas, et Judas se sentit soudain exaspéré par cette attitude. Il dut prendre sur lui-même pour ne pas protester quand le domestique s'empara de son sac, mais le lui reprit dès qu'ils furent hors de vue.

« Ne te fatigue pas, je vais le porter. »

L'homme ne parut même pas comprendre ce qu'on lui disait.

Ils traversèrent un patio lumineux, derrière lequel s'ouvraient une série de pièces. Hannibal s'arrêta devant l'une d'elles. Derrière lui entra une esclave égyptienne, l'oreille percée en signe de servitude. Elle portait une lampe pleine d'huile et ses cinq mèches intactes, prête à servir.

« C'est ici. Tu as deux pièces, et l'escalier au fond te permet de monter sur la terrasse. En cas de besoin, le coin des domestiques est par là. »

Il désigna un trou noir, au bout d'un couloir.

« Tu n'as qu'à m'appeler. Je serai là-bas. Mon nom est Hannibal. Si tu désires te laver, le miqveh est par ici. »

De la main, il désigna une salle de bains privée, luxe que Judas n'avait jamais même imaginé. Il y vit des assiettes emplies de pétales et d'herbe sèche, une robe en lin et des serviettes soigneusement pliées, des vases d'huiles parfumées... À côté d'une vasque d'eau, il découvrit un savon de soude parfumé à l'essence de santal : il lui faudrait du temps pour s'habituer à l'odeur qu'il exhalait.

Hannibal se retira, laissant le jeune homme désarmé au milieu de la pièce.

Judas passa une partie de l'après-midi couché sur son lit, gêné par sa mollesse. Il s'engloutit sous les chaudes couvertures et s'y sentit mal à l'aise, comme englué, presque incapable de respirer. Pendant une semaine, il allait dormir par terre, incapable de s'assoupir sans sentir sous lui la dureté du sol.

Sur la commode se trouvait un rouleau de papyrus. Il en déchiffra

le titre : *Vie d'Auguste* par Nicolas de Damas. Fouillant dans les armoires, il découvrit des vêtements. En essayer quelques-uns le mit là encore mal à l'aise. Il maudit Barabbas comme jamais il ne l'avait fait auparavant.

Monter sur la terrasse ne dissipa pas son vague à l'âme. D'un côté, il vit la cour de la maison, occupée en son centre par un arbre aux fleurs rouges flamboyantes et une fontaine d'où s'élevait le chuchotis de l'eau. De l'autre, il aperçut au loin la campagne. Il se sentit soudain totalement prisonnier.

La famille fut présentée à Judas avant le premier repas, qui fut sinistre. La mère était une femme douce, potelée, aux longues mains fines, les seules à dénoter une certaine noblesse dans une apparence dont la vulgarité était mise en avant plus que gommée par la richesse des bijoux et des étoffes de Babylone qui la recouvraient. Son mari l'appelait Lavinia.

« Ce n'est pas son vrai nom, mais dans les affaires cela vaut mieux », s'excusa d'entrée Jephté, sans cacher tout à fait, à la façon dont il le prononçait, la fierté que lui causait ce prénom inventé. Les deux enfants, Malachie et Sarah, entraient dans l'âge adulte. Malachie avait dix-neuf ans, et Sarah était de quatre ans sa cadette. Elle commençait à être courtisée et en tirait une vanité qui s'exprimait en gloussements indistincts chaque fois que le nom d'un de ses prétendants était prononcé.

Jephté prit une jarre, versa de l'eau sur sa main droite puis sur la gauche, récita à mi-voix : « Béni sois-Tu Éternel, Toi qui fais naître le pain de la terre », et invita Judas à s'allonger. La famille le jugeait avec une curiosité amusée. Prévoyant la situation, Jephté avait mis tout le monde au courant des difficultés du « cousin », de la misère dans laquelle ses parents avaient sombré avant de disparaître et de la vraisemblable barbarie de ses manières. Ces avertissements n'empêchèrent pas que Judas se sente observé, dévisagé, craignant à chaque instant que l'un des participants ne se lève pour l'accuser d'être l'imposteur qu'il était effectivement. Il ne savait pas se servir des instruments extrêmement curieux qu'on déposait sur la table et n'osait utiliser le moindre d'entre eux qu'après avoir vu un autre le faire. À deux reprises, il renversa de là nourriture. Le vin que l'on servit, et dont les raisins avaient été fumés au feu de bois, était très fort, bien plus que celui auquel il était habitué. Quand il voulut en parler, son accent galiléen le trahit et il dit *haro* (âne) au lieu de *hamar* (vin), ce qui provoqua l'hilarité de Malachie. Il retourna dans sa chambre avec le sentiment d'avoir été ridicule. Les précautions de Jephté avaient quand même évité le pire : les enfants s'attendaient à quelque chose de tellement énorme qu'ils furent surpris, voire déçus, que le cousin ne parût pas à ce point venir d'un autre monde, et le

cœur de mère de Lavinia fondit devant les maladresses répétées du jeune homme.

Le premier Romain ne rendit visite à Jephté que quelques jours plus tard. C'était un simple décurion, qui venait prendre commande d'un tapis précieux pour l'un des adjoints du procureur. Pour des achats de ce prix, Jephté recevait les clients aussi bien chez lui que dans sa boutique. Les marchandises précieuses stockées n'importe où gênaient le passage, provoquant l'exaspération des deux enfants : c'était de la verrerie de Sidon, de la pourpre de Tyr, des papyrus de Jéricho...

Quand le décurion entra, Judas traînait près du triclinium, qu'il se refusait d'ailleurs à appeler ainsi. Un réflexe le fit se jeter derrière une colonne, le cœur battant, à la vue de l'uniforme. Jephté accourut. Ils parlèrent une quinzaine de minutes pendant qu'Hannibal emballait le tapis que le décurion chargea sur ses épaules, puis le marchand raccompagna son client à la porte, fit un petit bout de chemin avec lui et revint, un sourire ravi aux lèvres. C'est alors qu'il aperçut Judas, encore pâle de la tension qu'il venait de subir.

« Que fais-tu là ? Ça ne va pas ? »

Le ton était bienveillant et le gros homme le regardait presque avec tendresse, tant il était content de son affaire.

« Tu vas livrer chez lui ? »

— Oui. Moi ou un des employés. Pourquoi ?

— La loi interdit à un Juif d'entrer dans la maison d'un gentil. Ne le sais-tu pas ? »

Jephté regarda son hôte avec une aimable compassion. Judas se sentit alors pris pour lui d'une haine extrême.

CHAPITRE 11

De ce jour-là, il sortit beaucoup plus. L'ambiance de la maison lui était insupportable, et encore plus celle de la boutique. Par Nicodème, il avait reçu plus d'argent de poche qu'il n'en avait jamais eu. Ses journées se passaient à errer le long des rues, se laissant mener jusqu'à se perdre dans le grouillement des foules de pèlerins. Il s'était aventuré dans la rue des tailleurs, dans celle des tisserands, celle des bouchers. Il était entré regarder les ouvriers tanneurs traiter les peaux des animaux sacrifiés dans une forte odeur d'acide, sous une voûte basse éclairée par quelques trop rares lucarnes. Il s'était enivré des effluves du quartier des parfumeurs, croisant les potiers, les foulons, les tailleurs de pierre, tous les artisans de la ville basse au service des classes sacerdotales de la ville haute. Il s'intéressait à leur métier, aimait écouter les explications de ceux qui avaient la patience de lui en donner. Il s'habitua à la richesse des marchés, à voir déborder les figes et les grenades, la coriandre et l'anis, le thon de la mer Rouge et les truites du Jourdain.

Une fois rentré chez ses hôtes, il sentait l'hostilité grandir autour de lui : il n'était jamais ni aimable ni courtois, n'assistant pas à tous les repas, faisant peu d'efforts pour manger correctement, se donnant l'illusion que sa grossièreté attaquait les Romains en humiliant ceux qui les servaient. Jephthé avait pourtant obtenu que personne ne lui fît de reproches.

Un soir, il remit ses vieux habits et se rendit chez Marie. Il lui fit l'amour plusieurs fois, lui laissa beaucoup d'argent. Quand elle lui demanda d'où il tenait cette fortune et, intriguée, chercha à savoir ce qu'il était devenu, il comprit l'imprudence qu'il était en train de commettre.

« Judas ? lui demanda un jour Jephthé.

— Oui ?

— Ce soir, je reçois quelques amis, des pharisiens du Temple. Ce serait bien que ces gens-là te voient, maintenant que tu vis avec nous. »

Judas maugréa, puis acquiesça. S'il voulait effectivement remplir correctement l'étrange mission que lui avait confiée Barabbas, il devait supporter quelques mondanités.

Les invités arrivèrent à trois, vêtus avec austérité. Ils se nommaient Philon, Siméon et David, et Judas apprit plus tard qu'ils étaient surtout importants dans les circuits d'approvisionnement du Temple en bougies et chandeliers. Ils s'inclinèrent devant Judas, puis se mirent à discuter comme s'il n'existait pas.

« On a pillé la villa de Joseph, se plaignit Philon.

— Cela devient endémique, reprit Siméon. Je ne sais pas ce que donne la pax romana dans la cité mère, mais ici...

— Je crains que ce ne soit guère mieux. Tibère est sous la coupe de Séjan, et les promotions s'obtiennent à la délation. Les procès se multiplient, tous en faveur du même favori. Curieusement, la plupart de ses victimes laissent avant de succomber à sa loi des testaments en sa faveur... Alors, dans sa bonté, il rend un tiers de l'héritage à la veuve ou à l'orphelin. Admirable personnage, fruit d'une admirable civilisation. »

L'homme rit, et son rire apporta sur son visage une note de cruauté. Il se servit abondamment de vin de Rezia. Les deux autres ne prirent que de l'eau, servie dans des récipients en pierre, seuls aptes à en garantir la pureté.

« Que ces fonctionnaires romains sont médiocres, poursuivit Philon. Tu me diras, pourquoi l'Empire se serait-il embarrassé à envoyer ses meilleurs hommes aux confins du monde, sur une terre rebelle en plus ?

— Pourtant, la région les attire. Même eux en ont assez de la triade du Capitole. Fini les dieux civiques : place aux charmes de l'Orient, aux divinités proches et familières, à Dionysos, à Asclépios, à Isis et Sarapis, à Atargatis. »

« Dis-moi, Siméon... demanda David après un court silence. Un vase tourné dans une terre qui a été apportée en charrette par un non-Juif doit-il être cassé ou peut-il être conservé ?

— On en a longuement discuté l'autre jour à la kenesset. Il y avait encore quelques personnes pour affirmer que non. Mais la plupart sont convenues que oui, c'était possible.

— Ce qui ne dit pas s'il est envisageable de boire dedans pendant le sabbat. »

Deux heures après, ils en parlaient encore. Judas devait s'apercevoir qu'il arrivait toujours un moment où la discussion prenait ce cours, et où l'on se mettait à examiner interminablement des conséquences pratiques que les textes n'avaient pas prévues. Les pharisiens, pourtant laïcs, étaient devant la Loi transis comme des enfants devant la voix d'un père sévère. La commenter devenait un de leurs jeux préférés, jeu dont la stérilité apparaissait effroyable à Judas. Certains s'estimaient même résister avec courage au pouvoir romain parce qu'ils bâtissaient ainsi un système d'interdits complexe sur le

rejet de tout ce qui n'était pas juif.

Judas s'efforça d'être aimable quand des invités de marque venaient rendre visite à son hôte. Mais son inculture le gênait. Il tentait désespérément de se rappeler ce que Nathanaël avait essayé de lui apprendre, souvent en vain. Alors il écoutait. Son intelligence lui permettait de plus en plus souvent, même s'il n'avait pas encore le bagage théorique suffisant pour étayer ses arguments, de donner de temps en temps un avis.

« Que faites-vous d'autre que créer pour vous-mêmes des règles qui ne concernent que vous ? leur demanda-t-il un jour. Quand vous aurez décidé que tout ce qui vient de l'étranger ou que tout ce qui a été touché par un étranger est impur, en quoi aurez-vous fait baisser d'un pouce la puissance des Romains ?

— Nous aurons sauvé l'âme d'Israël, répondit avec pédanterie l'un d'entre eux. Nous l'aurons sauvegardée pour le jour où le messie viendra. »

Jephté recevait les pharisiens les plus en vue : des scribes, des commerçants, des conteurs de la Loi. Il reçut même à un moment Caïphe, le président du Sanhédrin, qui, lui, était un sadducéen notoire. Depuis l'arrivée des Romains, la place de grand prêtre était devenue amovible, et celui qui l'occupait ne devait son maintien qu'à une servilité totale envers l'occupant. Caïphe s'était enrichi par ses prélèvements sur les transactions passées à l'intérieur du Temple et avait fait bâtir une maison toute en marbre blanc et en bois précieux. Ce jour-là, Jephté avait mis les petits plats dans les grands bien que, tout fier d'un arrivage de poivre d'Abyssinie, il en eût abusivement fait parsemer tous les plats.

Le prestige grandissant du grand prêtre, que beaucoup considéraient comme le simple prête-nom de son beau-père Anne, ne l'empêchait pas de dénigrer en privé les maîtres qu'il célébrait en public. Il était puissant, bel homme, distingué. Longuement, il discourt sur le Pentateuque, attaqua l'existence des anges, s'en prit aux mouvements messianiques et ne parla pas une fois des marchés qu'espérait Jephté. Tout cela permit à Judas de mieux comprendre la haine profonde que se portaient les acteurs politiques du moment, macérant plus ou moins dans la collaboration sur un Israël en ruine divisé en cinq provinces : les Judéens méprisaient les Galiléens, les pharisiens exécraient les sadducéens, et tous s'en prenaient à la fois aux zélotes et aux esséniens.

En quittant la table, Judas avait erré à travers les rues, souillant le bas de son costume dans la boue d'une petite pluie de fin de soirée,

et s'était finalement dirigé vers la rue des teinturiers. On lui avait dit qu'il s'y trouvait une maison de jeu fréquentée par quelques prostituées. Plusieurs chevaux, la crinière taillée de près à la mode romaine, attendaient devant la porte que leurs maîtres sortent. De jeunes hommes tournaient dans les rues : l'influence grecque ne s'étendait pas qu'aux philosophes et la pédérastie comme système d'éducation se répandait à sa suite.

La porte était tendue d'un grand rideau de velours rouge. Curieusement, alors que l'endroit était fréquenté essentiellement par quelques soldats romains et des Juifs fortunés, Judas n'éprouva aucune répugnance à y pénétrer et réussit presque, quand ce paradoxe lui sauta aux yeux, à se convaincre qu'y venir entraînait dans les promesses faites à Barabbas.

Massés devant des tables, des hommes jouaient aux dés. Les mains se crispaient sur les bourses, les regards étaient fixés sur le tournoiement des petits morceaux d'os. D'autres buvaient, allongés sur des matelas près d'une fontaine au maigre filet d'eau. L'un d'eux scella avec des airs de grand secret un rouleau de papyrus, jetant dessus quelques gouttes de résine chauffée à la flamme d'une bougie. Judas savait qu'il aurait dû s'attarder un peu, traîner parmi les groupes, engager quelques conversations, mais il n'en eut pas le courage. Une blonde vint lui demander où il avait acheté ses bottines en peau de chacal, signe évident de richesse dont Jephté avait tenu à le parer, et l'invita immédiatement à monter jusqu'à l'alcôve. Il fut tenté, tant cette couleur de cheveux était rare. Leur étreinte fut mécanique. Il s'apprêtait à partir, encore plus à cran qu'il n'était venu, quand, dans l'escalier, il heurta Malachie. Chacun des deux reconnut l'autre. Malachie se mit à bredouiller, presque pathétique. La fille qui l'accompagnait, devinant sa gêne, étouffa un sourire.

« Je... Je... Peux-tu m'attendre, s'il te plaît, cousin ? S'il te plaît ? »

Il était presque suppliant, paraissant même prêt à renoncer à la fille de peur que Judas ne parte avant lui.

« Ne t'en fais pas. Je t'attendrai. Amuse-toi. »

La joie qui inonda le visage de Malachie aurait fait plaisir à n'importe quelle brute, et Judas s'en sentit d'un coup réconforté. Il attendit. Malachie devait être encore bien jeune en amour, car il redescendit à peine dix minutes plus tard.

« Viens. »

Judas l'entraîna à l'angle de la cour.

« Eh bien, cousin Malachie, tu es donc un habitué de cet endroit ? »

Il appuya ironiquement sur le terme. La gêne avait d'un coup changé de camp. Lui, le pauvre aux manières frustes, empêtré dans

des habits trop riches, était soudain devenu le plus fort. Malachie le sentit tout de suite, et l'accepta. Judas lui sut gré de cette attitude qui, plus que toute autre, contribua à améliorer leurs relations.

Il avoua tout de suite. Oui, depuis que ses parents étaient à Jérusalem, il venait souvent ici. Il lui arrivait même pour financer ses sorties de puiser dans la cassette paternelle, que le brave homme, qui n'était finalement méfiant qu'en affaires, laissait ouverte et où certains domestiques se servaient aussi de temps en temps. Encore en Abilène, il piaffait d'impatience de découvrir enfin la grande ville et ses mystères. Dès son arrivée, il s'était encanaillé parmi la jeunesse locale, et menait depuis une vie de fêtes dans la clandestinité la plus totale. Il serait donc reconnaissant à Judas de bien vouloir rester discret. Il insista d'ailleurs plus dans cette demande de silence sur la douleur que ses débordements causeraient à ses parents que sur le risque qu'il courait de se les voir interdire. Cette délicatesse toucha Judas, à qui le souvenir de sa mère revint dans cet endroit qui pourtant l'évoquait si peu.

Le séjour chez Jephthé devint moins pénible après cette rencontre. La complicité qui unissait désormais les deux jeunes gens permit à Judas de pouvoir, en favorisant la débauche de son pseudo-cousin, se donner l'impression de laisser s'exprimer le mépris qu'il ressentait pour son hôte.

Ils sortirent beaucoup ensemble. Malachie prêta des rouleaux à Judas, en particulier ce *Roman de Ninos*, qui narrait les amours de la princesse Sémiramis et du roi d'Assyrie et que toute la Jérusalem lettrée dévorait. Il connaissait bien la jeunesse riche de la ville, fils de commerçants, de prêtres, membres de familles qui collaboraient avec l'occupant sans cesser d'être fiers de leur judéité. À sa suite, Judas s'introduisit parmi eux.

« Es-tu déjà allé aux thermes ? lui demanda-t-il une après-midi.

— Non, jamais.

— J'ai l'habitude d'y retrouver des amis. Viens si tu veux. »

Ils allèrent jusqu'aux bains. Pour un quadrant chacun, ils entrèrent dans les vastes vestiaires et s'enveloppèrent dans de longs draps.

« Malachie. Nous sommes là. »

Un groupe de jeunes gens les héla. Ils étaient une dizaine, avachis dans la vapeur, les yeux rouges et fatigués.

« Alors ? Ta Grecque ? Tu l'as eue ? »

Malachie eut un sourire gêné, sourire qui ne fit que relancer le rire de l'autre.

« Quoi, tu n'y es pas arrivé ? Elle n'avait d'yeux que pour toi. Eh

bien, raconte...

— Plus tard, plus tard.

— Allez, raconte ! »

Deux ou trois autres membres du groupe s'étaient joints au premier pour réclamer un récit circonstancié de la conquête.

« Je... Je voulais vous présenter mon cousin Judas. Il vient d'Abilène, comme nous, et habite à la maison.

— C'est donc toi le campagnard dont il nous a parlé ! Tu as laissé tomber ta province pour venir te décroasser avec nous ?

— Eliazar, arrête, s'il te plaît. Tu n'es pas drôle.

— Pourquoi pas drôle ? Est-ce toi ou non qui nous a décrit ainsi ton joyeux cousin ? Mais si tu nous l'amènes, c'est qu'il doit avoir bien changé...

— C'est moi, mais c'était avant... avant que je le connaisse mieux. »

Eliazar s'approcha.

« Ne m'en veux pas, cousin. J'aime bien provoquer. Tu es le bienvenu dans notre groupe. Mais je ne sais pas si c'est là un beau cadeau que nous te faisons. »

Le sang de Judas avait bouilli, et il était déjà prêt à châtier l'insolent, quand celui-ci lui passa les mains autour des épaules et le fit s'asseoir à ses côtés.

Ils revinrent souvent aux thermes. Judas aimait ce lieu : la mollesse provoquée par les vapeurs, la visibilité réduite, l'intimité créaient un terrain favorable à des rencontres dont le caractère unique rendait la densité plus forte. Les bains étaient fréquentés par beaucoup de monde, image réduite du cosmopolitisme de Jérusalem : Nabatéens, Iduméens, Abyssins s'y mêlaient aux Juifs et à quelques Romains. Judas était convaincu de l'infériorité des étrangers, mais il aimait à leur faire raconter leur vie, leur pays... Il lui arrivait même d'en aborder dans la rue et de passer un moment en leur compagnie, sentant son monde s'ouvrir. Ce sentiment, s'il ne l'amenait pas encore à remettre en cause les aspects étriqués de sa vie, le grisait pourtant.

L'un de ces étrangers, un Grec, était souvent là. Il lui arrivait de s'asseoir avec Malachie et ses amis, mais il ne donnait jamais le sentiment d'être pleinement avec eux, et Eliazar, chef de file du petit groupe, ne l'aimait guère parce qu'il n'arrivait pas à pénétrer son mystère. Judas sentait parfois son regard le parcourir. Ce fut le Grec qui lui adressa la parole en premier à l'entrée du vestiaire des hommes.

« Veux-tu goûter de cela ? » lui demanda-t-il.

Judas tendit la main.

« Qu'est-ce que c'est ?

— Du pain d'Alep. Un mélange de plantes macérées dans de l'huile d'olive et de l'essence de laurier avant de cuire longuement dans un plat de terre et de sécher neuf mois au soleil.

— Sacrée recette. Et cela sert à quoi ?

— À rendre belles toutes les matrones romaines. Mais cela ne leur est pas forcément réservé. »

Judas rit. Il passa sur ses mains le petit cube noir, qui dégagait une mousse légère parfumée au mûrier.

« Je m'appelle Archépios. Je viens d'Athènes. »

Il écorchait les subtils accents de l'araméen au point parfois de faire prendre un mot pour un autre. Mais sa voix était mélodieuse, et son sourire sincère.

« Entre avec moi, si tu veux... »

Judas, très vite, se fit à sa façon de parler.

« Depuis quand as-tu quitté Athènes ?

— C'était il y a longtemps. Mais j'y suis né.

— Comment est-ce ? Très différent de notre Jérusalem, non ?

— Pas tant que cela. On y vit aussi bien, et on y pense aux mêmes choses.

— Lesquelles ?

— L'amour, la guerre, et Dieu. »

Ils parlèrent des trois. Beaucoup de l'amour, malgré la méfiance instinctive de Judas envers les mœurs grecques, un peu de la guerre, malgré la peur qu'il avait de trop se livrer, et encore plus de Dieu que des deux autres. Le sujet semblait passionner Archépios qui prit d'emblée plaisir à titiller Judas. Ce dernier, agressif, affirma sa foi en un dieu unique, accompagnateur de son peuple depuis la nuit des temps.

« Je trouve ta fidélité admirable, lui répondit le Grec. Votre Yahvé vous envoie depuis des siècles tous les malheurs possibles, et vous lui réservez encore le meilleur accueil. Que mes amis n'ont-ils cette constance ?

— S'ils l'avaient eue, peut-être que les dieux grecs n'auraient pas été dévorés par les Romains. Il paraît même que certaines de vos divinités ont deux noms, l'un en grec, l'autre en romain... »

Ils étaient passés dans la grande salle, et s'assirent sur un des bancs où suivaient plusieurs jeunes hommes.

« Toutes les religions ont la sagesse de regretter un passé. Vous, les Juifs, vous voulez construire un avenir. Alors que l'Olympe est derrière nous, vous voyez votre royaume devant vous. Vous espérez que l'histoire puisse être une flèche tirée vers le bien alors que tout prouve qu'elle n'est qu'une boucle amenée à se refermer. Cela dit, cette espérance enfantine est l'une des choses que je trouve les plus

sympathiques chez vous.

— Te semble-t-il que nous avons besoin de votre sympathie ?

— Au moins de notre exemple. Qu'attends-tu donc ? Le retour de ton dieu ? Et pour quand ?

— Pour quand il le décidera. Mon devoir consiste à l'attendre et à lui favoriser ce retour.

— Et que fera-t-il de ce retour ?

— Ce qu'il veut. Il a élu notre peuple et le mènera à ses côtés jusqu'au bout.

— Ainsi ce dieu que tu vénères décide de votre destin comme il l'entend, et vous n'avez plus qu'à subir. Où est cette liberté que tu voudrais tant récupérer ?

— Comment juger du dessein de Dieu ?

— Sans doute pas en faisant sans réfléchir tout ce que Ses représentants t'imposent.

— Que veux-tu dire ?

— Qu'est-ce qu'une croyance ? On m'a appris que l'univers était éternel, évoluant selon des phénomènes qui reviennent régulièrement, et que les dieux sont un groupe de personnes plus ou moins attachantes dirigées par un chef que personne n'est capable de définir. C'est une vision du monde simple, qui nous laisse un minimum de choix. Vous passez votre temps plongés dans la Septante, qui clame l'idée d'un dieu unique, qui a tout créé et a fait de vous le peuple le plus malin du monde. Les Romains n'ont pas tort de considérer votre religion comme asociale et misanthrope. Vous êtes ennemis de tous les hommes, sauf des Juifs. Vous castrez vos enfants... »

Judas protesta. Il était comme un jeune chien, prêt à mordre, alors qu'Archépios s'exprimait toujours avec ironie et distance.

« Je peux te le prouver sur l'heure. Tiens, passe-moi donc ce savon. Vous choisissez selon des critères absurdes ce que vous devez manger ou non, et votre sabbat est d'une hypocrisie totale. Lequel d'entre vous ne bougerait pas si ses biens étaient en danger pendant ce repos sacré ?

— Je ne connais personne qui le ferait. Et certainement pas moi. »

La colère empoignait Judas, qui pourtant refusait de laisser tomber la discussion, comme pris aux rets de son interlocuteur. Archépios, le voyant s'enflammer, éclata de rire.

« Ne croire qu'en un seul dieu, n'est-ce pas vite croire qu'on est soi-même dieu ? »

Judas revit souvent Archépios et prit à discourir avec lui un plaisir qui l'étonna. Alors qu'il avait appris à croire fanatiquement en une seule chose, il découvrait à ses côtés le charme de l'argument, le

plaisir de fonder ses idées sur la compréhension d'une pensée et non plus sur son acceptation muette. Archépios l'éveilla aux rudiments de la pensée grecque, lui fit assimiler le concept de logos, cette idée bouleversante que seule la pensée pouvait donner une vague image du divin. « L'amour de la palabre n'est-il pas la seule chose qui rassemble vraiment les Juifs et les Grecs ? » lui répondit-il un jour que Judas s'étonnait de supporter avec tant de bonnes grâces son discours.

Il fallut du temps au jeûne Juif pour s'habituer à ce goût de la satire que les poètes et les philosophes romains avaient introduit dans la vie de la cité, et à admettre que le rire n'était pas forcément une insulte.

« Doute un peu, tu verras, ne cessait de lui répéter Archépios, ça te fera du bien. Abandonne tes certitudes. Le doute, c'est l'autre face de la liberté, c'est ce qui fait sa grandeur.

— Pas du tout : c'est le piège que tend Satan à ton orgueil pour t'amener là où il veut », répondait Judas. Mais le trait avait touché.

*

* *

De plus en plus, on parlait à Jérusalem des désordres causés par une bande de brigands. Deux charrettes remplies de l'argent des impôts avaient été attaquées. La seconde fois, une dizaine d'hommes étaient restés sur le terrain, et il se racontait que la troupe était maintenant aux abois. Ces nouvelles accablaient Judas, convaincu qu'il s'agissait là des derniers de ses amis.

L'homme l'aborda à la sortie des bains, le bousculant et lui glissant, comme il se retournait pour protester :

« Demain dix heures, au carrefour. »

Puis il disparut. Judas n'avait pu voir son visage mais avait cru reconnaître la voix de Zébédée, un marchand de figues qui avait rejoint leur groupe un an avant son arrivée chez Samuel.

Le lendemain, Judas se rendit à l'heure dite à l'endroit où il avait vu Barabbas pour la dernière fois. Il attendit un long moment. Déjà une dizaine de charrettes étaient passées, certaines lui proposant de le ramener en ville.

Le conducteur de la onzième était vêtu d'un burnous dont le capuchon lui retombait sur le visage.

« Monte à côté de moi. »

C'était Nathanaël. Le cœur de Judas bondit dans sa poitrine. Il n'avait plus eu de nouvelles de son ami depuis si longtemps... Il voulut l'étreindre mais se retint.

« Sois prudent, lui dit Nathanaël, qui avait deviné son geste. Je

suis censé être un marchand qui te fait faire un bout de route. Barabbas voulait envoyer quelqu'un d'autre, mais j'ai exigé que ce soit moi. Il fallait que je te voie. »

Il souleva son capuchon, et Judas put voir ses yeux, qui lui parurent fiévreux.

« Nous avons vécu des jours atroces, Judas. Barabbas est devenu fou. Il nous a entraînés dans le pire des brigandages. Nous avons attaqué des fermes, rançonné de simples paysans. Un jour, il a poignardé un père de famille qui refusait de nous donner du grain. La lutte contre les Romains n'était plus qu'un prétexte. La seule chose qui l'intéressait était de piller. Dans le groupe, tout le monde a protesté. Il a dû réaffirmer son autorité en bannissant plusieurs d'entre nous. Pour prouver qu'il n'avait pas encore perdu la lutte de vue, il a voulu tenter une attaque imprudente contre un chariot d'impôts. Nous étions quinze. Dix sont restés sur le terrain. Tu en as peut-être entendu parler ?

— Oui. Mais je ne voulais pas croire que c'était vous.

— Hélas, si.

— Et lui ? A-t-il été tué ?

— Non. Blessé simplement. Nous avons pu nous échapper. Il restait avec nous Zébédée, Jude et Ézéchiass. Il a fallu nous séparer. Barabbas m'a demandé de te voir et de te parler...

— Pour me dire quoi ?

— De rester où tu es. Il ne sait ce qu'il va devenir, ni s'il pourra reprendre la lutte...

— Mais en a-t-il envie ? Tu me dis que...

— Je ne sais pas. Je ne crois pas qu'il puisse vivre sans la violence. S'il survit, s'il arrive à se cacher, il recommencera. À ce moment-là, il te recontactera.

— Qui lui dit que je serai encore d'accord ?

— Personne, Judas, personne. Mais il ne peut rien te proposer d'autre.

— Et qu'est-ce que je vais faire... ?

— Survivre, et te cacher. Nicodème a forcément été prévenu de notre échec. Reste avec lui, et attends.

— Mais ce n'est pas possible. Jephté, celui chez qui je vis, sert les sadducéens, parfois même les Romains. Je ne le supportais que parce que cela ne pouvait pas durer.

— Prends ton mal en patience. Si tu es dans une prison, elle reste dorée... »

La route devenait plus encombrée car ils approchaient de l'entrée de Jérusalem, et Nathanaël s'interrompt un instant pour guider son âne.

« D'autres sont encore moins bien lotis. Moi, par exemple. »

Son égoïsme apparut immédiatement à Judas.

« Excuse-moi. C'est vrai, et toi ? Quand je pense que de nous deux c'est toi qu'on prétendait le plus tiède, le moins engagé... Et aujourd'hui c'est moi qui vis dans le luxe et toi qui t'es battu jusqu'au bout. J'ai honte, tu sais, j'ai honte.

— Ne sois pas stupide. Nous avons servi différemment. Je n'ai été qu'un soldat, comme toi. Si tu te retrouves là où tu es, c'est que tu étais programmé pour aller plus haut que moi. Notre ascension a été brisée. Mais nous n'avons pas été éliminés. Personne n'a gagné, surtout pas nos ennemis.

— Toi, que vas-tu faire ?

— Sans doute aller un temps chez ma tante, qui vit près de Jéricho. Je ne suis pas autant suspecté que toi ou Barabbas. Je pourrai me reposer un temps, voire prendre contact avec d'autres groupes. Je ne désespère pas. Mais il faut adopter un profil bas un moment.

— Nous nous reverrons ?

— Pour l'instant, ce serait une grande imprudence. Déjà, le fait que je sois venu ce soir... Regarde, Jérusalem approche. Tu devrais descendre. Je ne vais pas courir le risque de rentrer en ville. »

Judas n'avait jamais eu envie à ce point de prendre un homme dans ses bras. Il se sentait stupide, sur cette charrette, empêtré dans des vêtements trop riches pour lui, empêché de montrer son émotion. Il laissa sa main une longue minute dans celle de son ami.

« Allons, Judas... Moi aussi, tu me manqueras. » Judas comprit. Il mit pied à terre, tenta de saisir le regard de Nathanaël, mais n'y parvint pas, caché qu'il était derrière le capuchon de son burnous.

Il partit vers la ville et fit un effort intense pour ne se retourner qu'une fois arrivé à la porte. Mais il ne réussit pas à repérer la charrette que conduisait Nathanaël dans la masse de celles qui circulaient.

CHAPITRE 12

Le temps s'écoula à nouveau. Judas s'installait dans sa nouvelle vie. Le sentiment de sa mission, sa haine des Romains existaient toujours, mais comme atténués, relégués à l'arrière-plan. Il avait trouvé en Archépios l'ami qui pouvait lui faire sentir moins cruellement l'absence de Nathanaël, et il s'était intégré au groupe de jeunes fêtards proche de Malachie. Sa découverte d'un remède souverain contre la nausée qui suivait leurs nombreuses beuveries (de petites boules noires à avaler, mélange d'argile et d'hellébore) le rendit immédiatement populaire.

Et il désapprit cette idée solidement inculquée par sa mère selon laquelle l'argent est la récompense d'un minimum de vertu.

Jephté lui proposa un jour de venir avec lui travailler à la boutique.

« Tu vis chez nous depuis bientôt un an. Nicodème ne m'a pas reparlé de toi. Je ne sais trop pourquoi il m'a demandé de te garder, mais cela ne va pas pouvoir durer comme cela... »

Il se reprit immédiatement.

« Je ne veux pas du tout dire que tu devrais partir. Au contraire, tout le monde est content de te voir à la maison.

Malachie t'aime beaucoup, et même Sarah... Mais Sarah est à un âge difficile, tu le sais. Enfin, bref, nous sommes tous contents que tu sois parmi nous. Mais... »

Judas attendait, se demandant ce qui pouvait être à ce point dur à dire.

« J'aimerais... Enfin, si tu veux... J'ai besoin d'aide au magasin. Quelqu'un qui serait capable de tenir un peu les comptes, de vérifier ce qui entre et ce qui sort. Bien sûr, tu serais payé. Mais je crois aussi que cela pourrait t'intéresser. Voilà. Prends ton temps pour réfléchir. Ne me donne pas ta réponse tout de suite. »

Jephté recula et sortit de la pièce avant même que Judas ait pu répondre.

La rapidité de sa décision l'étonna lui-même : était-il donc si vite devenu docile ? Ou s'ennuyait-il sans vouloir se l'avouer au point qu'il lui fallait un peu d'activité ? Il accepta tout de suite ce qu'il n'aurait jamais cru même envisageable six mois plus tôt.

Il commença deux jours plus tard. Pêle-mêle, tapis, vases, parfums, bijoux gisaient dans la boutique.

« Voilà, lui dit Jephté. Il faudrait mettre un peu d'ordre dans tout cela. Plusieurs caravanes sont arrivées en même temps, et je me suis laissé déborder par l'afflux des marchandises. Range tout cela, compte ce qu'il y a de chaque. Regarde, je vais te montrer les livres. »

Il fallut plusieurs jours à Judas pour identifier les listes de chiffres : les entrées, les sorties, les marchandises stockées, celles vendues, celles payées et celles qui ne l'avaient pas encore été... Son intelligence, confrontée à un problème tout à fait nouveau pour elle, peinait à réunir les éléments nécessaires. Jephté vint l'aider, sans pour autant le presser. En une semaine, il maîtrisa à peu près le travail et entreprit de ranger les marchandises.

Le premier jour où un Romain entra dans le magasin, Judas eut envie de tout laisser tomber. Jephté passa dans l'arrière-boutique chercher les deux vases pour lesquels l'homme venait. Judas s'était caché derrière une colonne. Ses mains tremblaient. De lui-même, le marchand lui dit : « Si jamais tu ne veux pas approcher les Romains, tu n'as qu'à prendre la petite porte, là derrière. Elle donne sur une cour. En sautant le mur, tu te retrouveras dans la rue. Reviens quand tu te sentiras mieux. »

Il ne dit rien d'autre, et sortit de la pièce. Judas fut touché par sa sollicitude.

Un matin de nisan, où il faisait encore frais, un décurion pénétra dans la boutique avec toute l'arrogance du conquérant. Il cherchait du tissu pour meubler sa maison, expliqua-t-il à Jephté qui s'était empressé auprès de lui. Avec des gestes d'une sensualité qui tranchait sur son physique de brute, il tâtait les lourdes tentures.

L'enfant entra quelques minutes après lui. Il traînait, derrière une béquille, un pied tordu. Une odeur saumâtre l'accompagnait. Jephté le vit trop tard. Le temps qu'il s'avance pour le faire sortir, l'enfant était déjà près du Romain et lui tendait une sébile. L'autre ne l'ayant pas remarqué, il posa une main sur son bras et le secoua.

Le Romain se retourna comme si une guêpe l'avait piqué. Il recula, l'air horrifié, manquant trébucher contre un rouleau de tissu et, du revers de sa lourde main, gifla l'enfant si fort qu'il tomba. Sa sébile vola en l'air, et les quelques pièces qu'elle contenait s'éparpillèrent sur le sol.

Judas était trop loin pour bondir. Jephté regarda l'homme, qui commençait à hurler que c'était le diable qu'on ne puisse avoir la paix même dans les endroits distingués de cette ignoble ville, puis s'agenouilla auprès du petit et, saisissant une étoffe de prix à sa

portée, lui essuya le visage. L'enfant ouvrit les yeux. Sans un mot, il se leva, rattrapa sa béquille, se pencha avec une étrange distorsion pour ramasser celles de ses pièces qu'il retrouva. Sa joue portait la marque du poing du Romain. Aucune larme n'avait mouillé ses yeux. De sa bourse, Jephté tira deux grosses pièces d'or et les déposa dans sa main. L'enfant sortit sans le remercier, comme hébété.

Chacun retint son souffle, attendant la colère du Romain. Mais Jephté replongea dans ses étoffes et en tendit une à l'officier, lui demandant comme si rien ne s'était passé : « Et celle-ci, seigneur, qu'en pensez-vous ? » L'autre la prit, sans faire, lui non plus, la moindre allusion à l'incident.

Judas se sentit pour la première fois envahi d'un flot de tendresse pour le petit homme.

Il se reprocha beaucoup par la suite la sympathie qu'il avait ressentie pour Jephté, mais ne put plus s'en défaire. Sa conduite avec le Romain, ce courage serein et peu démonstratif qui avait pour une fois fait fi de ses ambitions sociales, avait bouleversé l'image qu'il avait du commerçant. Un soir, il le lui dit. Jephté rosit de plaisir, et lui répondit avec une volubilité embarrassée.

« Tu as pu croire que nous approuvions absolument tout ce que faisaient les Romains. Il n'en est rien. Que les membres du Sanhédrin soient tous nommés par Hérode ne me réjouit pas, et les compromissions des sadducéens me dégoûtent. Mais j'ai une famille à charge, et c'est d'abord envers elle que je me sens des responsabilités. Je ne renie pas ce que je fais. Je sais que tu t'es battu de manière beaucoup plus directe. C'est respectable, mais je ne le fais pas et ne le ferai pas. Que ce soit par manque de courage ou par lucidité, je ne suis pas un révolutionnaire, juste un marchand étranger qui tente de se faire une place dans une ville complexe. Toute ma vie, je me suis accommodé de ce que j'avais autour de moi, des gens que j'aime, de ceux que j'accueille, de la situation qui m'entoure. Je n'aurais pas choisi de vivre sous le joug de Rome, mais si on me l'impose, je fais avec. Juge cela comme tu le veux, c'est ton droit, même si je me suis suffisamment, comment dire, habitué à toi pour préférer que tu comprennes ces options. »

Judas ne répondit pas. Jephté ne lui en parla jamais plus.

Influencé par ce qu'il devinait maintenant chez Jephté, il se rapprocha de Lavinia, dont il découvrit à son tour la profonde bonté. Jephté l'introduisit plus avant dans ses affaires. Il rencontra plusieurs membres importants du Sanhédrin : un certain Joseph d'Arimathie et le vieux juge Gamaliel qui, esprit éminent de l'école du rabbin Hillel,

le charma par son humour et sa curiosité. Commentateur avisé des Écritures, très ouvert aux autres sciences, il établissait entre les unes et les autres des correspondances qui fascinaient Judas, même s'il ne comprenait pas tout.

« Connais-tu cette histoire, dit-il un jour que les questions du jeune homme devenaient trop nombreuses. Un homme va trouver le rabbin Shammaï. “Rabbin, lui dit-il, je me convertirai si tu peux m'apprendre la Torah pendant que je me tiens en équilibre sur un pied.” Shammaï le chasse. Alors il va chez Hillel, et lui demande la même chose. Hillel lui répond : “Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à ton voisin. Voici la Torah. Le reste n'est que commentaire. Pars et apprends.” »

*
* *

Quand il rencontra Bethsabée, il était installé depuis près d'un an dans cette existence, et venait d'avoir vingt-cinq ans. Le commerçant travaillait de plus en plus avec le Temple, dont les besoins décoratifs étaient aussi illimités que les ressources. Judas découvrit à quel point la classe sacerdotale juive marchait économiquement main dans la main avec les Romains, et combien presque tout Jérusalem dépendait du Temple. Il pénétra beaucoup des trafics qui y régnaient : les purifications par taxes des fruits et légumes, des laitages, du bois avant qu'ils n'entrent dans l'enceinte sacrée, l'interdiction des peaux et cuirs venus d'ailleurs (très souvent de la Samarie détestée), au grand bonheur des tanneurs installés dans la partie basse de Jérusalem, l'obligation faite à tout Juif pieux de dépenser dans le Temple et ses alentours un dixième de son revenu... De cette masse d'argent, la plus grande partie finissait dans la poche des vingt mille prêtres et de leurs maîtres sadducéens. Deux des grands prêtres en particulier faisaient main basse sur les transactions d'encens, qui étaient tenues absolument secrètes, mais dont Judas apprit qu'il était fourni par leurs familles. L'un d'entre eux s'appelait Amos.

Il le vit pour la première fois chez Jephté, où il avait été invité à dîner avec sa famille. Judas avait passé l'après-midi aux bains, continuant de se perdre avec Archépios en joutes oratoires. Il rentrait fatigué, n'ayant aucune envie, après la vivacité de ces échanges, de se perdre dans la banalité des propos sans éclat de Lavinia, d'autant que la maîtresse de maison était obnubilée par un seul problème : il n'y avait pas assez d'eau à Jérusalem, la ville étant trop grande pour les

besoins de ses habitants, et elle ne s'était pas occupée d'en stocker.

Amos était grand et sec ; son visage émacié portait sur le côté droit une cicatrice due au décrochement d'une lampe pleine d'huile. Sa femme, qui s'appelait Posthuma comme toute fille née après la mort de son père, ressemblait à une de ces matrones insignifiantes que Lavinia fréquentait beaucoup. Sa fille Bethsabée était jolie sans être belle, avait des yeux d'un bleu très pâle, une chevelure d'un blond presque diaphane. Ce physique inhabituel lui donnait un air de grande fragilité, qu'accentuait encore une peau très blanche.

Judas s'assit avec eux. Elle ne dit rien de la soirée, se contentant de le regarder de temps en temps de biais, timidement. Il ne sut que penser de ce regard. Est-ce à cause de cette incertitude qu'il eut envie de la revoir ?

Il en eut bientôt l'occasion. Amos voulut à son tour les convier chez lui. Jephté tenta de dissuader le jeune homme de l'accompagner.

« Et pourquoi ? Ne suis-je plus digne de confiance ? rit-il.

— Je ne crois pas que cela te plaise, c'est tout. Viens si tu veux, mais ne te plains pas après si tu n'es pas content. »

Le soir, Judas enfila une tunique de lin bordée de franges et se rendit avec son cousin adoptif chez le grand prêtre.

D'emblée, effectivement, il se sentit mal à l'aise et comprit que la débauche décorative qui l'irritait chez Jephté était déjà le fruit d'une certaine sensibilité. Tout ce qui chez lui n'était que luxe devenait chez Amos effroyable ostentation, pure exhibition d'une richesse et d'un mauvais goût immédiatement perceptibles. Dorures, vastes tentures d'un rouge vif parcouru de fils d'or, tissus chatoyants écrasaient les pièces. Des colonnes montaient jusqu'au plafond, d'où pendaient des lustres dorés garnis de bougies. Partout, des bibelots, des vases, des statues grecques étaient disposés, sans autre souci que celui de leur accumulation. Au centre de l'atrium, trois déesses dénudées crachaient de l'eau.

Quand quatre Romains entrèrent dans la pièce, la douzaine d'invités se tourna vers eux comme des tournesols vers la lumière. Jaugeant d'un œil rigolard les femmes présentes, ils se dirigèrent vers Amos. Judas chercha le regard de Jephté. Le marchand semblait très gêné, paraissant à la fois lui rappeler qu'il l'avait prévenu et bredouiller des excuses.

Amos se leva pour accueillir ses hôtes, immédiatement familier. Judas apprit plus tard qu'il s'agissait des principaux adjoints du procureur, parmi lesquels le collecteur d'impôts pour Rome. Il s'étonna de pouvoir être dans la même pièce qu'eux sans rien dire et réalisa qu'il était parvenu, presque malgré lui, à faire ce que souhaitait

Barabbas. Et cette victoire, aujourd'hui, paraissait parfaitement inutile.

« Alors, quelles nouvelles de Delphes ? » demanda l'un des Romains.

C'était le scandale du moment : il s'était avéré que les oracles de la célèbre pythie lui étaient dictés par le général Trimalchios, qui s'en servait pour faire passer ses ambitions politiques.

Bethsabée entra à ce moment-là, vêtue d'une robe blanche tellement simple qu'elle paraissait insulter le luxe environnant. Elle passa entre les groupes, suivant sa mère en répondant d'une voix basse aux compliments.

Quand elle se rapprocha de Judas, la femme d'Amos évoqua l'anniversaire prochain de sa fille. Jephté se rengorgea comme si atteindre l'âge de seize ans était particulièrement méritoire. Bethsabée répondit par une remarque aussi banale que bien élevée. Quand Judas tenta une galanterie sur l'élégance simple de sa mise, elle le regarda comme si elle ne le voyait pas.

Les relations entre les deux familles se resserrèrent. Judas n'avait pourtant pas manqué de faire à Jephté la scène que celui-ci craignait, lui reprochant à nouveau ses liens avec les Romains. Il l'avait traité d'opresseur, de collaborateur, avait provoqué les larmes de Lavinia qu'il avait ensuite consolée, se sentant à nouveau très mal à l'aise.

Aussi était-il sur des charbons ardents quand Amos et les siens revinrent deux jours plus tard chez Jephté. Avec impudence, le prêtre fit valoir ses puissantes amitiés et la facilité avec laquelle il avait obtenu que soient dédaignées les offres d'encens d'une famille nabatéenne, qui le proposait pourtant à bien meilleur prix que ses parents. Il passa en revue les procureurs, comparant la facilité avec laquelle les grands prêtres les avaient manipulés : Boetus, Varus, celui qui avait fait exécuter les deux mille compagnons de Juda le Gaulanite, Coponius, Marcus Ambivius, Annius Rufus, Valerius Gratus... Alors Judas explosa et se lança dans une diatribe féroce contre la collaboration.

Amos ne répondit rien. Il se leva, livide. Jephté tenta en bredouillant d'excuser son bouillant cousin. Mais, avant même qu'il ait pu dire un mot, la voix douce de Bethsabée se fit entendre.

« Rassieds-toi, père. Ce jeune homme a raison. Tu as choisi de profiter de la situation et tu as imposé à ta famille de suivre cette voie sans qu'elle puisse dire quoi que ce soit. Je trouve cela honteux. Parce que je t'aime, j'ai choisi de ne le dire qu'en privé. Mais ne nous impose pas ta dignité blessée quand tu rencontres ceux qui ont su garder la décence que tu as oubliée. »

Puis elle se rassit. Un léger hâle à ses joues marquait seul la passion qui venait de l'animer.

Quand elle se tut, Judas sut qu'elle devait devenir sa femme.

Il lui fut pourtant difficile de la conquérir après cette scène. Piétinant son orgueil, il sonna chez Amos pour lui demander la permission de la revoir et réussit à formuler sa demande sans avoir à s'excuser. Le prêtre eut très envie de l'humilier en le renvoyant mais ses intérêts bien compris l'en empêchèrent : se brouiller avec Jephté aurait été maladroit. Alors il écouta le jeune homme et accepta, la rage au cœur, sa requête.

Quand Judas put revoir Bethsabée, il ne savait trop lequel de ses deux visages la jeune fille allait lui montrer. Elle s'assit, humblement, les mains posées sur les genoux, le regardant à peine. Sa mère anima la conversation avant de se retirer, laissant toutefois avec les jeunes gens une domestique qui ne les quitta pas des yeux. Judas, très intimidé, se demandait que dire. Il n'avait encore jamais abordé une fille qu'il n'eût payée avant.

Il parla un peu de lui, sans cesse gêné par les mensonges et les dissimulations auxquels il était contraint. Elle répondit poliment, sans se livrer. Quand il entreprit d'aborder les opinions qu'elle avait affirmées lors de cette fameuse rencontre avec son père, elle se leva et mit fin à l'entretien.

Il se sentit découragé, mais revint. Pendant un mois, une après-midi sur deux, bien que jamais il ne fût invité à prolonger sa visite, il restait auprès de Bethsabée. Il parla beaucoup. Il l'accompagna même au théâtre avec ses parents, supportant une comédie grecque obscène et une tragédie qui chantait les exploits de dieux païens. Il l'écouta des heures durant jouer de la kinnor et de la cithare. Un jour enfin, elle parut s'ouvrir.

Elle raconta à son tour son enfance, dans une famille à l'époque presque pauvre. Elle raconta les conflits entre son père et sa mère quand celui-ci voulut en finir avec cette misère et que, pauvre lévite de province, il entreprit de monter à Jérusalem où l'encens familial allait lui permettre de s'implanter. Elle raconta comment elle avait été partagée entre son amour pour Amos et son dégoût devant ses compromissions. Depuis des années déjà, elle tentait de le convaincre, mais échouait devant l'âpreté de son désir de s'élever. Leurs relations n'étaient pas du tout ce qu'elles semblaient : elle était, avec lui, d'une audace dont Judas avait eu une idée lors de cette fameuse scène, et Amos éprouvait devant elle le besoin de soupeser la valeur de ses actes. Que leur désaccord soit grandissant lui minait la vie, sans pour

autant freiner son ambition. Il espérait qu'un mariage, qui le déchirerait par la séparation qu'il impliquait, lui permettrait aussi, confrontée qu'elle serait à des travaux quotidiens et à la gestion d'une maison, de mettre de l'eau dans son vin. Judas prit conscience alors qu'elle avait la première prononcé le mot « mariage ».

Elle ne quitta plus désormais ce ton de confiance. Pour la première fois, il lui prit la main. Deux jours plus tard, il osa frôler ses lèvres. Et, à la fin de la semaine, Jephté vint faire sa demande. Amos feignit de la prendre en riant, mais donna son accord. Les fiançailles devaient être célébrées une semaine après la Pâque.

Elles le furent finalement deux mois plus tard. Judas comme Bethsabée refusèrent formellement qu'une grande réception soit donnée et qu'y soient invités des gens qu'ils ne souhaitaient pas voir. Amos fit valoir à maintes reprises à sa fille le tort que cela pourrait lui faire, les rumeurs qui allaient courir sur les vraies raisons de cette discrétion : elle lui répondit à chaque fois qu'elle n'en avait cure. Il finit par céder et les fiançailles eurent lieu en plein mois de juillet, sous une chaleur accablante. Judas n'avait invité que quelques amis. Archépios voulut se fendre d'un discours provocant mais renonça. Amos était venu simplement avec sa femme. Il n'apporta aucun cadeau.

Judas se retira en fin de soirée. Pendant un an, il n'avait pas le droit d'habiter avec sa future femme. Mais Amos, peu pénétré de rigueur religieuse, fit comme beaucoup de parents et autorisa dès le lendemain les fiancés à vivre comme mari et femme. Judas n'avait encore jamais touché Bethsabée. Il eut du mal à obtenir de la voir nue, puis l'aima en faisant plus attention à elle qu'à lui. Il s'aperçut alors qu'il était heureux. Cette soudaine révélation, lui pour qui le bonheur n'avait jusque-là jamais été un but, lui dont la vie n'avait été tournée que vers la haine et le désir de voir l'ennemi foudroyé, lui fit l'effet d'une trahison. Cette nuit-là, la première qu'il passa dans les bras de Bethsabée, il pleura sur son passé et sur la souffrance qui l'avait accompagné comme sur des amis à jamais morts.

Il fut heureux, et le bonheur ne se raconte pas. Un fils, puis une fille leur naquirent. Judas vécut terrifié toute la durée des grossesses, tant il avait vu ou entendu parler de femmes succombant à cet état. Mais il adora d'emblée ses enfants, s'inquiétant les premiers mois en permanence, laissant son entourage à force de vérifier dix fois par jour que la servante avait bien enduit leurs ventres de sel avant le bain,

qu'elle avait suffisamment serré les langes pour leur interdire de bouger bras ou jambes, ce qui les rendrait plus forts, qu'elle avait frictionné leurs corps d'huile d'olive et de myrrhe... Il s'offrait même à le faire, faisant rire aux larmes Bethsabée, qui n'arrivait pas à imaginer un homme s'abaissant à ces tâches. Le jour où il acheta un agneau de l'année et l'accompagna au Temple pour que, comme toute accouchée, elle se fasse purifier, il fut bouleversé.

Il avait cessé de juger les gens au nom du seul critère de leur attitude face à l'occupation romaine. Ses rapports avec Jephté et sa famille étaient maintenant bons, et le commerçant avait beaucoup fait pour aider le jeune ménage à s'installer. S'il méprisait toujours son beau-père Amos, c'était autant pour son comportement général que pour ses relations avec les Romains. Encore lui savait-il gré de son affection pour sa fille et de tout ce qu'il tentait régulièrement pour renouer avec elle les liens qui avaient prévalu entre eux à une époque. Bethsabée elle-même, partagée dès son âge nubile entre son affection pour les siens et son dégoût pour les manœuvres de son père, savait que le pire et le meilleur pouvaient cohabiter en chaque homme. Elle avait tenté de l'apprendre à Judas.

Cette évolution s'était faite petit à petit. Il n'aurait su en retracer le cheminement (sans doute le scepticisme amical d'Archépios y avait-il eu une grande part) et s'en moquait d'ailleurs. Mais il s'était ouvert à une plus grande compréhension des choses et des êtres. De jour en jour, il se sentait mieux intégré, sans que ce sentiment de bonheur lui paraisse toujours agréable. Lui qui n'avait depuis son enfance vécu que dans l'inconfort et la haine se sentait parfois dépossédé à ne plus sentir en lui le feu qui l'avait dévoré.

Il n'avait pas oublié les vingt-cinq premières années de sa vie, mais il les avait mises de côté, comme un trésor caché.

Barabbas hantait encore souvent ses pensées. Il comprenait mieux à quel point il avait remplacé son père, même en faisant fi du rôle qu'il avait joué auprès de sa mère. Il comprenait mieux aussi, sans pour autant le désavouer entièrement, à quel point le chef rebelle avait été dominé par la violence. Quand il discutait avec Archépios ou même avec Malachie, à qui les années donnaient une réelle maturité, il restait convaincu de la nécessité d'une révolte, et d'une révolte par les armes, mais se mettait aussi à essayer de voir ce qui pourrait lui succéder.

CHAPITRE 13

Les années passèrent. Un nouveau préfet fut nommé quand Judas eut trente et un ans. Jephté, toujours à l'affût de la moindre information susceptible d'orienter ses affaires, fut le premier à le savoir.

« Il se nomme Ponce Pilate. On le dit membre de la famille des Pontii. C'est une grande famille », prévint-il les siens.

Il en était déjà émerveillé.

« Il paraît qu'il est dans les meilleurs termes avec Séjan. Je ne sais pas si c'est bon pour nous. Ou il nous laissera une paix royale, ou au contraire il va se sentir obligé de donner des gages...

— Il s'installera à Césarée ? demanda Judas.

— Sans doute, oui. La vie y est, à leurs yeux, plus douce qu'à Jérusalem. Puisque être loin du Temple ne veut rien dire pour ces barbares... »

Ils connurent assez vite la plus douloureuse des réponses aux interrogations de Jephté. Quelques mois après l'arrivée de Pilate, un nommé Siméon entra dans la boutique. Judas le vit s'approcher en soupirant : c'était l'un des plus obstinés parmi les pharisiens, et il l'avait encore récemment entrepris sur le fait de savoir si du pain cuit dans un four rempli de bois par un gentil pouvait être consommé ou non.

« Vous savez... Vous savez... »

Les mots avaient du mal à sortir de sa bouche.

« Ce que... Il va faire... Pilate... Toute une légion... »

Jephté s'était précipité. Même si cela ne se voyait guère, Siméon avait beaucoup d'argent de côté et en employait une partie non négligeable à acheter des objets religieux de haut prix.

« Pilate... Il a envoyé de Césarée toute une cohorte pour Jérusalem. Six cents hommes. Et il est entré... de nuit... Il est entré de nuit avec ses troupes et a accroché à la vieille tour des enseignes avec le portrait de Tibère... »

Les deux hommes se figèrent.

« Tu plaisantes... »

— Pas du tout. Tout le Sanhédrin est en émoi.

— Mais ça ne tient pas debout. »

Le sacrilège était énorme, et l'attitude politique stupide : la loi juive interdisait toute image à l'intérieur de la ville, et les Romains

avaient jusque-là bien compris qu'ils n'obtiendraient un semblant de paix qu'en respectant certains particularismes. Pilate venait d'offenser Dieu : mais dans quel but ?

« Il doit y avoir une erreur. Que dit-on au Sanhédrin ?

— Je ne sais pas encore. Je suis passé vous prévenir. Il faut que je continue ma tournée, et que j'alerte le plus de monde possible. Une insulte pareille à notre religion ne peut être acceptée. »

Judas admira cette énergie.

Quelques heures plus tard, tout le monde ne parlait plus que de l'affaire. L'émeute était proche. Mais Pilate avait fait entourer ses appartements dans le fort Antonia d'une garde doublée, et plusieurs de ceux qui avaient essayé de passer outre s'étaient fait rosser.

Le préfet repartit pour Césarée à la fin de la semaine, sans avoir ôté les enseignes. Une délégation de notables pharisiens et sadducéens décida de le suivre. Pendant cinq jours, ils demandèrent audience. Pilate refusa. Le sixième, il les convoqua dans le somptueux amphithéâtre de la ville, construit au bord de la mer. Caïphe, chez qui nul n'aurait soupçonné ce courage, s'avança. Les légionnaires qui les entouraient firent un pas. Alors toute la délégation s'agenouilla et s'offrit aux glaives, affirmant qu'elle préférerait mourir plutôt que de laisser une idole s'imposer dans les lieux saints. Pilate fit retirer les enseignes. La délégation de retour à Jérusalem fut portée en triomphe. Dans la foule nombreuse venue l'attendre se trouvait Judas. Il sentit ce jour-là l'exaltation qu'il avait crue endormie rejaillir, chaude et brûlante, et ne remarqua pas à son bras Bethsabée qui le regardait, inquiète.

Mais la partie de bras de fer, qui avait semblé tourner à l'avantage des Juifs, n'était pas terminée. Depuis longtemps, Pilate avait le projet d'un aqueduc pour Jérusalem. Le chantier avait démarré quelques mois après sa prise de fonction, et tous espéraient qu'il permettrait enfin d'alimenter correctement la cité en eau. Une nouvelle fit pourtant à nouveau frémir la communauté : pour financer ces travaux, Pilate allait puiser dans le trésor du Temple, dans l'argent réservé au financement des sacrifices publics. Judas était avec Archépios au marché quand il l'apprit. Son compagnon s'esclaffa.

« Et vous allez encore monter au créneau ! Vous êtes incroyables. Votre ville manque d'eau et pour une fois, un Romain a une bonne idée. Comme elle coûte cher, il vous prend un peu de l'argent que vous gaspillez à éventrer de malheureux animaux, et vous voilà tout bouleversés. Je te rappelle d'ailleurs que, si Pilate s'est servi dans votre précieuse réserve à boucherie, c'est parce que tes grands prêtres

l'y ont autorisé...

— Ils n'avaient pas à le faire. Et Pilate a tout pris...

— Vous serez toujours prêts à sacrifier le bien public à vos superstitions. »

Ce fut ce même jour, après sept années de silence, que Judas fut à nouveau contacté.

Archépios l'avait laissé sans avoir trouvé les soles qu'il comptait faire braiser pour le soir. Comme tous les matins, les marchands de fruits et légumes cédaient la place aux potiers et aux peaussiers. Judas repéra un teinturier aux deux ou trois bouts de laine bleue et rouge qu'il portait en guise de boucles d'oreilles. L'air inquiet, l'homme regardait autour de lui avec une extrême maladresse, scrutant les clients les uns après les autres.

Judas s'amusait de son manège quand, soudain, l'homme, en croisant son regard, parut ravi. Il se rapprocha de lui.

« Es-tu Judas, celui qui vient de Galilée ? »

Judas se sentit glacé. Il y avait des années que plus personne ne lui avait parlé de ses origines. Qui pouvait bien savoir ?

« Alors, c'est bien toi ? »

— Pas du tout. Je ne vois ni de qui tu parles ni au nom de quoi tu oses ainsi m'aborder.

— Il m'avait prévenu que tu refuserais. On m'a demandé de te dire certains mots, et que tu comprendrais : Ciborée, Nathanaël, Barabbas, le Gaulanite, Chorazim... Cela ne te dit toujours rien ? »

À chaque mot, l'homme guettait les réactions sur le visage de Judas.

« Si c'est toi, j'ai quelque chose à te remettre. Sinon, je le garde pour moi... »

Judas le regarda droit dans les yeux. Qui pouvait-il être ? Un espion de Rome ? C'était absurde. Pourquoi le préviendrait-il ainsi ? Un maître chanteur ? Peut-être, oui. Mais Judas se sentait de taille à lutter contre lui.

« Veux-tu que je te dise quelque chose d'autre pour te décider ? Si je te parle de Ciborée et de Barabbas ? Cela te fait un peu mal, mais tu dois admettre que j'en sais long sur toi. Si c'est toi bien sûr... »

La main de Judas se leva, comme pour frapper, ce qui était déjà un aveu.

« Allons, c'est bien toi. Tiens, prends. »

À la main, il tenait un paquet.

« Mais ne l'ouvre que quand je serai loin. »

Judas rentra chez lui à pas qu'il voulait mesurés, mais son cœur battait la chamade. Dix fois, il voulut ouvrir le paquet dans la rue, et

dix fois il recula devant cette imprudence. À peine arrivé, il se précipita dans sa chambre.

Le paquet contenait plusieurs tessons de poterie, sur lesquels on avait écrit avec un morceau de charbon. Il attrapa le premier.

« Si c'est bien toi. »

Alors, à voir cette formule désireuse de ne pas le nommer, Judas frémit.

Il comprit que Barabbas était de retour dans sa vie.

Le message était très clair, bien que rien n'y soit expressément dit.

« Il faut reprendre la moisson, malgré la tempête, lui disait-il. Je sais où tu es, et j'ai besoin de toi. Tu dois me rejoindre tant nous avons de choses à faire ensemble. Tout ce qui se passe prouve que le blé est mûr. Tiens-toi prêt. »

Il n'y avait pas de signature.

Judas fut recontacté trois jours plus tard. Un homme le bouscula dans la rue, presque à le faire tomber, et lui murmura en se penchant sur lui :

« Suis-moi de loin. »

Ils remontèrent vers la porte de Damas et prirent la route de Césarée. Non loin des carrières, ils entrèrent dans un de ces quartiers récemment construits qui attiraient aussi bien des marchands en attente d'emplacements en ville que toute la racaille du désert, brigands et criminels désireux d'échapper à la justice et trouvant là au moins l'anonymat et la discrétion. Les légionnaires y descendaient en effet rarement, préférant laisser se résoudre en règlements de comptes bien des histoires.

Judas commençait à se sentir mal à l'aise, tant son habillement tranchait avec celui des gens qu'il croisait.

Au coin d'une ruelle, son guide pénétra dans une taverne. Elle était sale, puante, mal éclairée. À l'entrée, un homme était allongé, sans que l'on sache bien s'il était soûl ou mort.

Immédiatement, attablé devant un pichet de vin, Judas reconnut Barabbas et vit tout de suite combien il avait vieilli. Quel âge avait-il maintenant ? Cinquante ans, peut-être plus. Les rides creusaient son visage, des cernes presque bleus entouraient ses yeux, un réseau de veines rouges courait autour de son nez. Il était mal rasé et des petites touffes de poils grisonnants marquaient ses joues.

« Bonjour, Judas. »

La voix en revanche était toujours la même : dure, forte, avec un ton de commandement presque impérieux. Judas sentit une bouffée d'émotion l'envahir.

« Cela fait longtemps.

— Trop longtemps. »

Avaient-ils besoin de se dire autre chose ?

« Tu as l'air d'avoir bien profité. Plus que moi, soupira l'ancien chef.

— C'est toi qui l'as voulu. Que voulais-tu que je fasse ? Je n'ai pas eu de tes nouvelles depuis sept ans.

— Aujourd'hui, tu en as.

— Es-tu sûr que j'en attendais encore ? »

D'emblée, ils s'affrontaient. Barabbas leva les yeux et Judas put voir que la flamme qui les animait ne s'était pas éteinte.

« Dans le cas contraire, beaucoup de ce que j'ai fait perdrait de son sens.

— Ne fais pas de sentiment, Barabbas. Tu n'as plus devant toi le gamin que tu terrorisais en séduisant sa mère. »

Judas n'avait encore jamais osé parler ainsi à Barabbas et il sentit un tremblement absurde s'emparer de ses mains.

« Je ne t'ai jamais considéré comme un enfant à qui je faisais peur, Judas, et j'ai... j'ai beaucoup aimé ta mère. »

Judas ne releva pas le mensonge. En était-ce un d'ailleurs ? Il n'avait pas envie de répondre à la question et la repoussa.

« Ce n'est pas pour me parler de notre vie familiale que tu m'as fait venir ?

— Non. Je voulais savoir si tu t'en étais bien sorti.

— Comment te répondre ? J'ai commencé à vivre chez Jephthé, comme tu me l'as demandé. Je suis devenu un proche des milieux du Temple, j'ai même fréquenté certains Romains. Quand je n'ai plus eu de nouvelles de vous, j'ai continué à vivre. J'ai rencontré une femme. Je l'ai épousée. Nous avons deux enfants et je suis heureux.

— Heureux alors que ton pays est encore sous le joug ? Tu as entendu ce que cet immonde Romain a fait à notre trésor ? »

Malgré le reproche dont elle était chargée, la sincérité de la colère de Barabbas le rapprocha plus de Judas que tout ce qu'il avait dit auparavant.

« Heureux autant que peut l'être quelqu'un qui se retrouve seul. Que voulais-tu que je fasse ? Je suis rentré où tu as voulu, je t'ai communiqué les renseignements que tu m'as demandés quand tu m'en a demandé. Je n'allais pas tout seul me lancer dans des actions absurdes. Tout ce que j'ai appris sur vous ne m'a guère laissé d'espoir. Attendais-tu que je m'introduise chez Pilate et que je le tue de ma propre initiative ?

— J'espérais que tu resterais des nôtres.

— Mais je suis des vôtres ! Penses-tu que j'ai renoncé ?

— Es-tu prêt à repartir avec nous ?

— Repartir... ? Pour quoi faire ?
— Ce que je te demanderai.
— Au prix de combien d'erreurs ?
— Mieux vaut se tromper que ne rien faire !
— Et que comptes-tu me demander ? De recommencer à tuer pour toi ?

— Pourquoi pas ? »

Judas ferma le yeux. Quand il les rouvrit, il parla vite, en osant regarder son vieux chef.

« J'ai changé. Je ne t'obéirai plus comme je l'ai fait. J'ai une femme, des enfants. Les protéger est un autre de mes devoirs. Je hais toujours autant les Romains, mais je ne mettrai pas ma famille en danger pour toi...

— Ce qui veut dire en clair que tu m'abandonnes. Ton horizon s'est borné aux quatre murs de ta maison ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. Mais j'ai une vie en dehors de toi. Je compte la vivre, et je ne piétinerai pas ce que j'aime le plus au monde pour toi.

— Parce que tu es satisfait ? »

Judas répondit sans réfléchir.

« Oui. Je crois.

— Alors tu es mort. Ne comprends-tu pas que la satisfaction est la fin de tout ? Satisfait, tu ne penses qu'à digérer. Tu me fais songer à ces prisonniers qui finissent par croire que leur geôle est le seul monde possible. Où est ta vigueur, où sont tes idéaux, où est ton ardeur ? Tes rêves ne sont plus que des mots.

— Serais-je plus heureux si j'étais insatisfait ?

— Plus heureux, non. Plus humain, oui. Qu'est devenu ton désir d'aimer les autres, d'être un homme fort, franc, juste, clair ? Où est ta révolte ? Tu es né avec elle. C'est ton drame et ta gloire. Qu'en as-tu fait ?

— Je l'ai mise de côté.

— Je n'ai pas toujours exercé la violence de bon cœur, Judas, contrairement à ce que tu peux croire. Souvent, je me suis senti seul dans le chaos. Aujourd'hui, je me demande à quoi tu pourras encore me servir... »

Judas laissa échapper un rire amer.

« Ne peux-tu considérer les gens que s'ils peuvent te servir ? Tu m'as fait engager chez Jephthé. À cette époque, tu savais pourquoi tu faisais cela. Restes-en là... Tu vois toujours Nicodème ?

— Pas vraiment, non. Il avait cru en mon succès, et notre... nos difficultés l'ont dissuadé de se compromettre plus avant.

— Mais il m'a quand même laissé chez Jephthé ?

— Pourquoi t'en enlever ? Jephthé semblait content de t'avoir. Tu

faisais ton trou. Et, si tu n'étais plus utile, tu n'étais pas non plus nuisible. Donc...

— Donc je pouvais toujours servir. Comme aujourd'hui.

— Peut-être, oui.

— Mais à quoi ? Je veux dire, à partir du moment où je refuse de tuer à nouveau ? »

Barabbas ne répondit pas, et reprit comme s'il n'avait pas entendu.

« Comment cette infamie du trésor est-elle possible ?

— Parce que le préfet fait ce qu'il veut.

— Rome ne lui a pas demandé de modérer ses excès ?

— Si. C'est du moins ce qu'on dit. Mais Rome est loin. À part ces provocations, Pilate tient le pays comme on le lui demande. Ce ne sont pas quelques brutalités qui peuvent y changer grand-chose.

— Et qui du côté juif a permis cela ? Personne n'a été consulté.

— Consulté, non. Mais tout le monde n'y a pas été hostile. Il y a même eu quelques soutiens.

— Qui ? »

L'excitation fit soudain hausser le ton à Barabbas, qui se resservit un verre de vin.

« Judas ! C'est pour cela que je t'ai envoyé chez Jephté : nous aider à avoir des renseignements sur nos ennemis.

— Nicodème est autrement mieux placé que moi pour cela.

— Oui. Mais il est aussi plus distant. Si nous voulons faire parler de nous à nouveau, il faut serrer le pouvoir de plus près. Et avoir un homme dans la place.

— Tu veux t'attaquer à des gens puissants dans Jérusalem même ?

— J'aimerais, oui. J'ai à nouveau réuni quelques troupes. Toutes ces années n'ont pas été perdues et...

— Je crois que tu es fou. Qu'est-ce que cela apportera ? Tu vas sans doute faire peur à quelques corrompus. Et après ? »

Barabbas secoua la tête.

« Tu as bien changé, Judas. Il y a sept ans, tu étais pleinement d'accord pour aller dans cette voie.

— Mais depuis j'ai réfléchi. Et ce qu'elle a de vain m'est apparu.

— De vain ? »

Barabbas avait presque crié, et trois personnes s'étaient retournées.

« Ah, Judas, je n'ai pas envie d'en discuter plus longtemps avec toi. Je crains que cela ne nous mène trop loin. Acceptes-tu de m'aider ?

— Aux conditions que j'ai posées, oui. Mais je ne veux plus reprendre le poignard moi-même. Et je ne veux pas non plus que l'on

s'en prenne à mon beau-père Amos, quelles que soient ses compromissions. Cela ferait trop de peine à ma femme. Si tu acceptes, alors oui, je t'aiderai.

— Tu me fais beaucoup de peine, mais tu ne me laisses guère de choix. J'accepte.

— C'est bien. Comment me contacteras-tu ?

— J'y suis bien arrivé aujourd'hui. Je recommencerai.

— D'accord. J'attends de tes nouvelles, alors. »

Et Judas sortit de la taverne, respirant avec un plaisir teinté de soulagement l'air du dehors.

Ils se revirent trois jours plus tard.

« L'affaire du trésor ne cesse d'enfler, constata Barabbas avec une grande satisfaction. Le mécontentement grandit. J'ai appris que Pilate va la semaine prochaine à Rome.

— Et que veux-tu faire ?

— Un exemple. Le peuple entier est révolté. Nous devons nous rendre à son tribunal et exiger qu'il renonce. J'ai des gens disséminés dans plusieurs quartiers, prêts à pousser à la révolte. Il faut que tu décides quelques personnes proches de toi à venir nous aider. Pharisiens, sadducéens, peu importe qui ils sont et ce qu'ils ont fait... Soyons nombreux, et importants. »

Judas baissa la voix. Il luttait contre le frisson qui le reprenait.

« Je crois que je peux t'arranger cela. »

Il avait le sentiment de jouer de nouveau à son jeu préféré. Barabbas, le sourire ravi, commanda de la main un nouveau flacon de vin, que l'hôtesse vint lui apporter en ronchonnant.

« Dis-moi, Judas...

— Oui ?

— Tu es sûr que tu ne veux pas être des nôtres ? Je veux dire pour...

— Non, Barabbas, je te l'ai dit. T'aider, je le veux bien. Reprendre le poignard, non. C'est définitif.

— Je n'insiste pas. Mais je compte sur toi. Tu verras, Jérusalem saura que l'on ne pactise pas impunément avec l'envahisseur. Et ce ne sera qu'un début. »

Il éclata d'un gros rire, qui fit se retourner deux prostituées attablées à côté. Le voyant ainsi gai, elles se levèrent et, un sourire plaqué sur le visage, se dirigèrent vers lui.

Judas se sentit les deux jours suivants dans un état curieux. C'était la première fois depuis longtemps qu'il participait à une action, et surtout la première qu'il n'y jouait qu'un rôle mineur. Il en

éprouvait à la fois une frustration et un soulagement. Il parla beaucoup autour de lui, obtint plus de consentements qu'il ne l'espérait : même Archépios, qui affectait pourtant la plus grande distance vis-à-vis de toute cette agitation, lui promit d'être présent. Seuls quelques pères de famille, inquiets pour les leurs, et deux ou trois sadducéens trop proches des Romains refusèrent de l'écouter plus avant. Le risque d'être dénoncé lui parut pourtant insignifiant : l'effervescence était telle dans la ville ces jours-ci que tout le monde complotait, prenait parti, s'engageait bien plus qu'il ne l'eût fait en temps normal. Il évita cependant d'en parler à Jephté et à sa famille, comme s'il voulait les protéger. Sa discrétion permit-elle la catastrophe ou en évita-t-elle une plus grande ? Il ne put jamais le déterminer, même au plus fort de son désespoir.

La veille du jour où Pilate devait aller à son tribunal, il travailla au magasin. La journée était décevante : une grande quantité de tissus, avec laquelle Jephté espérait faire de gros bénéfices, avait eu beaucoup moins de succès qu'il ne l'escomptait, et le marchand se retrouvait avec beaucoup d'invendus sur les bras.

« Il va falloir baisser nos prix jusqu'à ne plus rien gagner. Comment ai-je pu me tromper à ce point ? Cela ne m'était pas arrivé depuis longtemps.

— Tu ne peux pas gagner à tous les coups. Et cela ne devrait quand même pas mettre ta famille à la rue.

— Non, bien sûr. Mais ce n'est pas qu'une question d'argent, c'est aussi celle de perdre ou de gagner. Tu ne peux pas comprendre cette joie-là. Dans le fond, tu n'as jamais vraiment eu le commerce dans le sang. C'est une passion qui ronge. Je sais que ce n'est pas très grave. Mais mon dépit est fort. C'est idiot, non ? »

Et Jephté partit d'un bon gros rire qui fit tressauter ses bajoues, de plus en plus rondes d'année en année.

« J'espère que nous pourrons nous rattraper après les événements. Tu sais que demain Pilate vient au tribunal. On dit beaucoup qu'il aura à affronter toute une foule. Il aurait été menacé. Mais il va s'en sortir. Il y a eu des fuites. Des tas d'hommes à lui seront disséminés dans la foule. Des hommes armés. Il vaut mieux que tu évites le coin, si tu avais l'intention d'y aller... »

Les mains de Judas s'étaient crispées sur le tissu qu'il rangeait.

« Des Romains dans la foule, tu dis ? »

Il espéra que l'émotion dans sa voix ne s'était pas entendue.

« Marcus Nero, le centurion de l'Antonia, l'a dit en latin à son adjoint. Comme tous ces imbéciles supposaient que j'étais trop bête pour comprendre, ils en ont parlé sans gêne. »

Les pensées se heurtaient dans la tête de Judas. Si c'était vrai, les gens qu'il avait prévenus et les hommes de Barabbas couraient de grands risques. Il fallait à tout prix empêcher la manifestation.

« Je vais y aller, Jephthé.

— Déjà ?

— J'avais promis à Bethsabée de rentrer tôt. Nous nous sommes peu vus depuis plusieurs jours, et elle veut faire une surprise aux enfants. Josué invite des amis à la maison pour une petite fête. Je dois y être.

— Une fête pour des enfants ? C'est idiot. Mais vas-y si tu veux. Et à demain. »

Judas avait effectivement promis à Bethsabée d'être là tôt pour l'aider à organiser la petite fête de leur fils. Quand il lui expliqua qu'il ne pouvait ni rester ni lui dire pourquoi, il lut l'inquiétude dans ses yeux.

« Ne t'imaginer rien. Je ne peux pas t'expliquer pour le moment, mais tu n'as absolument rien à craindre. »

Il la prit dans ses bras et la serra si fort qu'elle ne put s'empêcher de sourire à travers ses larmes.

« Je te promets que je vous rendrai au centuple ce que je vous prends ce soir. Dis-le bien aux enfants. Cela ne m'amuse pas de vous quitter. Mais je n'ai pas le choix. Vraiment pas le choix. Pardonne-moi. Si j'ai un peu de chance, cela sera vite fait. »

Il partit, le cœur déchiré. Mais il ne pouvait se dérober. Ses pas le conduisirent d'abord au marché, puis vers les tavernes où il avait rencontré Barabbas. Personne ne l'y avait vu. Il se heurta aux pauvres, aux mendiants, à un soldat romain totalement seul que les gens regardaient passer avec des regards haineux. Il sentait que ses habits trop riches le desservaient et qu'on ne lui faisait pas confiance.

La chance lui sourit après trois heures de quête. Dans un tripot, il trouva celui qu'il cherchait. Barabbas jouait aux dés en buvant. Quand il aperçut Judas, il fit celui qui ne l'avait pas vu. Bien que bouillant d'impatience, Judas comprit et s'installa par terre, après avoir demandé un verre de vin.

Barabbas termina sa partie et se leva. Ses compagnons protestèrent contre son départ, mais il prétextait la fatigue et la montée de l'alcool pour s'éclipser sur un gros rire.

Judas le suivit, et le rattrapa dans une ruelle qu'aucune lumière n'éclairait.

« Qu'est-ce qui te prend ? Tu es fou ? Il ne faut surtout pas qu'on nous voie ensemble, et tu te ramènes vêtu comme un prince en me cherchant partout, car je suppose que tu n'es pas tombé par hasard sur cet endroit...

— Crois-tu que j'aurais pris de tels risques sans bonnes raisons ?

— J'espère qu'elles le sont. Je t'écoute. »

Toute trace d'ivresse avait disparu de la voix de Barabbas, redevenu soudain le chef que Judas avait toujours connu.

« Je viens d'apprendre que Pilate a eu vent de nos projets. Demain, il y aura des hommes à lui disséminés dans la foule. Si tu tentes quelque chose, vous êtes coincés.

— Tu en es sûr ?

— Quasiment. Jephté a entendu deux Romains de l'Antonia en parler. »

De rage, Barabbas frappa violemment du poing dans le mur.

« Que pouvons-nous faire ?

— Remettre.

— Mais trop de gens sont prévenus. Et une occasion pareille ne se reproduira jamais. Pourtant... »

Barabbas se prit la tête dans les mains, gémissant.

« Il faut annuler. Essaie de prévenir de ton côté autant de gens que tu le peux. J'en ferai autant du mien. Nous n'avons pas beaucoup de temps.

— Tu renonces donc ?

— Pour le moment, oui. Ai-je le choix ? Nous renaissions à peine, nous ne pouvons courir le moindre risque. Pars, et fais vite. Bonne chance. »

Judas était déjà parti quand Barabbas le rappela.

« Judas ?

— Oui ?

— Merci. »

Judas passa le reste de la nuit à tenter de prévenir les uns et les autres du piège tendu par les Romains. Il eut très peur, car il n'arriva à trouver Archéprios qu'au petit matin. Quand il l'eut alerté, épuisé, il décida de rentrer chez lui, espérant que de son côté Barabbas avait mené sa tâche au mieux.

Il vit la lueur rouge dans le ciel alors qu'il n'était plus qu'à cinq minutes de chez lui. Les incendies étaient fréquents à Jérusalem et tous craignaient qu'un jour l'un d'entre eux embrase tout un quartier et ne soit plus contrôlable.

Un vague pressentiment lui fit presser le pas.

Quand il entra dans sa rue, il vit une foule de gens qui, des seaux et des bassines à la main, faisaient la queue depuis la fontaine pour tenter de réduire un brasier énorme.

Il réalisa que le rougeoiement qui déchirait la nuit venait de sa maison.

Il s'élança, hurlant le nom de sa femme et de ses enfants.

Et quand il fut sûr que seul le crépitement des flammes lui répondrait, il s'écroula.

CHAPITRE 14

Il ne retourna pas chez Jephthé. Plusieurs jours durant, il traîna dans les rues, mangeant au hasard ce qu'il trouvait par terre ou mendiait aux gens. Nul n'aurait pu reconnaître, dans cet homme hagar, au visage et aux bras noircis par la fumée, celui qui avait commercé avec toute la haute société.

Son errance était sans but. Il ne pensait même pas à fuir la ville et ne parvint guère, comme par instinct, qu'à éviter de repasser devant son ancienne maison. De marché en marché, de rue en rue, il voguait, entrant parfois dans une boutique d'où il se faisait expulser immédiatement, se mêlant à un groupe de vagabonds qui raillait son hébétude. Ses pas l'amènèrent devant une synagogue, où la vigueur des chants l'attira. La pièce était faiblement éclairée par des chandeliers aux bougies mourantes. À côté de la vasque aux ablutions, un petit salon servait d'école. Un vieillard y récitait la prière des dix-huit bénédictions. Judas joignit sa voix à ceux qui chantaient. Puis vint la lecture d'un prophète. Il se recula vers le fond de la pièce et s'absorba en lui-même pendant un long moment, laissant passer sans réagir la bénédiction des Nombres.

Seul le nom de Pilate éveilla en lui un écho. Deux hommes évoquaient la cruelle répression de la manifestation devant le tribunal. Toute une foule était allée y protester contre l'utilisation du trésor pour financer l'aqueduc. Mais Pilate avait disséminé en son sein des hommes à lui, tous armés de bâton. Au moment où la masse allait hurler son mécontentement, les traîtres avaient provoqué une énorme bousculade, s'attaquant à ceux qui paraissaient les plus virulents. On avait ramassé une quinzaine de morts et de très nombreux blessés. Plusieurs femmes et enfants avaient été piétinés.

Quelque chose se déchira en Judas. Il se souvint du rôle qu'il avait joué dans ce désastre, des efforts qu'il avait faits pour l'éviter, et il comprit pourquoi il en était arrivé, sale, désespéré, à prier dans cet obscur local. Il avait trahi son dieu en tentant d'être heureux, en acceptant l'inacceptable. Il avait cru pouvoir disposer de sa vie, allant jusqu'à oublier ce pour quoi il était né. Le visage de son père crucifié revint devant ses yeux, ce visage torturé auquel il n'avait plus pensé depuis des années. Le jour où il avait engagé sa vie était celui où il avait recueilli les derniers mots chutant d'une bouche tremblante, et non celui où il s'était agenouillé devant le corps de sa femme. Il n'avait pas deux enfants à mener sur le chemin de la vie, mais une

nation à conduire sur la voie de la liberté. Il lui avait fallu mourir à la cause puis y renaître par la douleur, cette douleur tellement intense qu'il ne l'eût pas crue possible, pour le comprendre. Il n'avait pas droit au bonheur. Son destin était écrit ailleurs, et son erreur avait été de l'oublier. D'un coup, il sentit la haine déferler en lui à nouveau. Cela lui procura une sorte de frisson sauvage, un désir fou de reprendre le combat, de refaire du mal. Oui, il allait retrouver Barabbas et recommencer la lutte. Oui, il n'allait plus vivre que pour elle, sans se laisser distraire. Plus jamais. Et, dans sa tête lourde et affaiblie, il cria son serment pendant que le rabbin, là-haut sur la table, dévidait ses rouleaux.

Il sut trouver en lui les ressources pour se reprendre, et regagna la maison de Jephté. Lavinia l'accueillit, un vêtement déchiré à la droite du cœur en signe de deuil, s'écroulant dans ses bras, riant puis pleurant. Personne ne savait ce qu'il était devenu. Certains le croyaient même enfoui sous les décombres de sa maison.

Quand Jephté et Malachie rentrèrent à leur tour, il avait déjà empaqueté ses quelques affaires.

« Je vais repartir. »

Il dit cela sur un ton tellement affirmé qu'aucun de ses interlocuteurs ne songea même à l'en dissuader.

« Où cela ? demanda simplement Jephté. »

— Je ne sais pas. Je ne peux plus rester ici. Cette ville me rappelle trop le bonheur qui m'a été volé. Je ne supporterais plus d'y vivre.

— Mais comment te débrouilleras-tu ?

— Je trouverai bien. Ne m'as-tu pas appris tant de choses ? »

Jephté s'arracha un triste sourire.

« Et... Te reverrons-nous ? »

— Je ne le sais pas. J'ai été heureux avec vous... »

Il étouffa un sanglot. En prononçant ce mot, un horrible sentiment de culpabilité l'avait à nouveau submergé.

« Mais je... je ne peux plus rester à côté de ce que fut ce bonheur. Comment te répondre ? J'espère qu'un jour je serai capable de revenir. Je n'en suis pas sur. »

Il n'y avait, à cette heure-là, plus grand-chose à dire. Judas regarda encore une fois ceux qu'il quittait : Lavinia, qui se tordait les mains en essayant de ne pas s'effondrer, Jephté dont la douleur semblait avoir effacé jusqu'à la moindre trace de bonhomie, et Malachie qui luttait contre l'envie de tout faire pour retenir son faux cousin. Même Sarah laissa couler ses larmes.

Judas chargea Malachie de dire au revoir à leurs amis pour lui, refusant d'aller voir Archépios. À quoi bon, alors qu'il avait déjà tout laissé derrière lui ? Il prit un sac, et partit à l'heure où la pénombre

commençait d'envahir la ville.

Il passa la nuit au marché, avec les quelques vagabonds qui venaient y dormir. Le lendemain, il plongea dans le quartier des teinturiers, y cherchant l'homme qui l'avait le premier contacté de la part de Barabbas. Entrant dans plusieurs boutiques, il tenta de questionner les ouvriers aux bras couverts de couleur sur leur collègue, n'obtenant que des réponses aussi vagues que sa demande. Il ne se découragea pas. Pendant trois jours, il arpenta le quartier, jusqu'à devenir familier à quelques-uns des artisans. Et, le troisième jour, il trouva celui qu'il cherchait.

« Bonjour. »

Il vit tout de suite que l'autre l'avait reconnu.

« J'ai besoin de retrouver Barabbas. Où est-il ? »

— Je ne vois pas de qui tu veux parler.

— Ne fais pas l'innocent. Tu es venu me porter une lettre de sa part.

— Tu dois faire erreur. »

L'homme avait vraiment peur.

« Ciborée, Chorazim... Ça ne te dit rien ? »

— Non. Laisse-moi. »

Le souvenir de la conversation qu'il avait entendue dans la synagogue revint à l'esprit de Judas. Si l'opération avait si mal tourné, la peur de son interlocuteur devenait plus compréhensible.

« On va faire comme la première fois. Je vais te donner un mot. Si tu sais à qui le porter, tu le fais. Si ce n'est pas le cas, tu le jettes. D'accord ? »

— Si tu veux, mais ça ne servira à rien.

— Bien sûr. »

Judas avait sorti de son sac un calame et une plaquette de bois recouverte de cire. Il y grava quelques phrases.

« Je reviendrai dans trois jours. S'il y a une réponse... »

— N'espère pas. »

Judas revint. Il attendit toute la journée. Quand la dernière boutique ferma, un sifflement le fit se retourner. Le teinturier était là et, sans rien lui dire, le frôla et lui glissa dans la main un morceau de papyrus. Il n'y lut qu'une phrase.

« Demain au carrefour, à la tombée du soleil. »

Le lendemain, il était au rendez-vous. Une charrette s'arrêta devant lui, chargée de sacs de farine.

« Monte, ordonna le conducteur.

— Où allons-nous ? »

Mais l'homme ne répondit pas.

Ils roulèrent quelques heures, croisant deux brigades romaines. Judas s'assoupit malgré les cahots de la route.

Il se réveilla parce qu'on lui secouait le bras.

« Nous arrivons. »

Un guetteur attendait sur une butte, et un cri d'animal jailli à cet instant lui sembla être un signal. La charrette atteignit un petit village. C'était un minuscule bourg, une dizaine de maisons, simple cubes de terre d'une misère presque totale. Des peaux d'animaux séchaient sur des branches et empuantissaient l'air.

Barabbas sortit d'une des masures.

Il y eut un moment de gêne entre eux deux.

« Ainsi tu reviens, dit Barabbas.

— Oui », répondit Judas.

Ils ne trouvèrent plus grand-chose à se dire. Judas descendit ses affaires de la charrette.

Il leur fallut plusieurs jours avant d'être capables de parler ensemble. Judas s'occupa à marcher, à explorer le village, à aller pêcher dans un des bras du Jourdain qui finissait en mare à quelques pas des premières maisons. Il faisait cuire son poisson sur un feu, devant sa porte. Le troisième soir, Barabbas vint le voir. Judas lui offrit un poisson puis en ouvrit un autre. Il jeta les entrailles dans le sable et l'enfila sur un bout de bois.

« Je suis désolé pour ta femme et tes enfants. Je ne l'ai appris que deux jours avant ta venue.

— Je te remercie. Mais tu as vu suffisamment de morts pour ne plus être ému par ceux-là.

— S'habitue-t-on jamais à la mort ?

— Toi, oui, je crois. Et tu as failli faire que je m'y habitue aussi. »

Un long silence s'installa. Barabbas finit son poisson, puis se leva.

« Merci pour ton accueil. »

Le premier pas était fait. Le lendemain, le surlendemain, il revint.

« Tu n'as pas pu t'empêcher de maintenir ton plan, attaqua alors Judas.

— Pas entièrement. J'ai envoyé à peine un dixième de mes hommes.

— Mais il y a quand même eu quinze morts...

— Je n'avais pas la capacité d'interdire à tout le monde d'y aller. Et il fallait montrer à Pilate que nous étions encore là.

— Pour quoi faire ?

— Parce que notre combat n'a de sens que s'il ne s'interrompt pas. »

La phrase avait un côté purement rhétorique qui étonna Judas.

« Tu as quelque chose d'autre à me dire ? demanda-t-il.

— Oui. »

La réponse était étouffée.

« Oui ?

— Parmi les victimes, il...

— Il ?

— Il y avait Nathanaël. »

Deux jours plus tôt, Judas n'aurait pas cru qu'il était encore capable de souffrir.

« Et... comment ?

— Sans doute a-t-il été repéré tout de suite comme un des meneurs. Les hommes dissimulés par Pilate se sont jetés sur lui et lui ont fait éclater la tête à coups de massue.

— Mais ils savaient qui il était ?

— Je l'ignore. C'est une perte énorme pour le mouvement.

— Pour le mouvement ? Et pour ceux qui l'aimaient, tu crois que c'est quoi ? Un accident ?

— Judas, je suis désolé.

— Tu es désolé... Qu'est-ce que ça veut dire, tu es désolé ?

— Nous avons perdu d'autres compagnons...

— Tu m'es d'une grande aide, merci. Tu ne l'avais pas prévenu, malgré mes avertissements ? Ou l'as-tu laissé y aller volontairement ?

— Je n'ai pas pu prévenir tout le monde, je te l'ai dit. Et...

— Et il fallait quand même que certains y aillent...

— Comment écarter l'idée que tu aies été mal informé et laisser passer une occasion irremplaçable ? Nous avons protégé le plus possible les hommes, tout en nous gardant une possibilité d'action. C'est lui qui a insisté pour prendre le rôle le plus dangereux. Je ne sais pas ce qui s'est passé ensuite. Il a été pris au piège. »

Les larmes envahirent les yeux de Judas. Il revit sa dernière image de Nathanaël, passant anonyme se noyant dans la foule à la porte Dorée.

Judas accepta la mort de Nathanaël comme un dernier coup du sort, comme la preuve ultime que son destin était ici, dans cette lutte à laquelle il avait maintenant sacrifié tout ce qu'il avait jamais aimé.

« Combien d'hommes te reste-t-il ? demanda-t-il à Barabbas.

— Une centaine à peu près. Je n'ai pas pu recruter tous ceux que je voulais et j'ai dû accepter des hommes qui me plaisaient peu. Il nous fallait manger tous les jours et nous étions pourchassés de très près. Ce n'était pas facile. Nous avons survécu.

— En devenant des brigands.

— Ne me juge pas, s'il te plaît. Pas toi. »

Judas hocha la tête. Barabbas ne pouvait plus concevoir une vie

autre que celle qu'il menait depuis des années, cette vie de traque, de meurtres, de vol, de clandestinité. S'il était incapable de voir plus loin que la violence, il était également incapable de l'abandonner. Il continuait de parler de la lutte comme un galérien attaché à sa galère. Mais il avait changé d'orientation : il ne s'était plus risqué à avoir une grande armée regroupée dans les montagnes. Ses hommes vivaient maintenant séparés, éparpillés dans des villages, et il voulait essayer de maintenir ces structures éparses pendant quelque temps. La machine mise en place précédemment était trop fragile, trop dépendante des risques qu'un seul pouvait faire courir à tous.

« Que veux-tu faire de moi ? demanda Judas, simplement.

— Tu as longtemps vécu parmi ceux que nous devons combattre. Tu peux nous indiquer les gens à abattre pour affaiblir les Romains.

— Tu me l'as déjà demandé et j'ai déjà accepté, à deux conditions. Qu'as-tu vraiment derrière la tête ? Je n'ai plus quinze ans. Arrête d'essayer de me manipuler et dis-moi franchement ce que tu veux. »

Barabbas s'arrêta, et regarda Judas avec un respect nouveau.

« J'ai beaucoup réfléchi à la raison de notre échec. Je crois que nous n'étions pas prêts et que nous n'avons pas su dépasser la simple action armée pour nous appuyer sur une force suffisante. Nous n'étions que des guerriers. Il aurait fallu être plus...

— Plus ? Mais quoi ?

— Des prêtres. »

Barabbas parut savourer sa trouvaille.

« Des prêtres ?

— Dans le fond, pourquoi nous battons-nous ? »

Il paraissait attendre la réponse avec une impatience naïve. Judas joua le jeu.

« Pour nous débarrasser du joug des Romains.

— Oui, mais après ?

— Pour que le royaume d'Israël soit installé.

— Par qui doit-il être installé ?

— Par Dieu. Par le messie qui viendra en Son nom.

— Voilà, par le messie.

— Mais nul ne sait qui il est ni sous quelle forme il doit venir. Il n'y a pas un texte où il soit clairement mentionné.

— Ce n'en sera que plus facile de le modeler à notre guise. Les Romains incarnent les péchés d'Israël. Si Israël était pur, ils ne se seraient jamais installés parce que Dieu ne l'aurait pas permis. Nous ne les chasserons donc que si Dieu est avec nous. Avant de nous battre, il faut qu'il nous lave de nos fautes. La fin des temps approche. Regarde le succès des "apocalypses". »

— Sadoq et Juda le Gaulanite le disaient déjà.

— Peut-être ai-je commis l'erreur, quand nous avons été envahis par les docteurs de la Loi, de ne pas les écouter davantage. Le devoir de chasser les Romains est religieux encore plus que politique. Il n'a de sens que s'il sert à rendre à Dieu ce dont l'oppression païenne Le prive.

— D'accord. Et après ?

— Nous n'avons jamais accordé suffisamment de place à la foi dans nos troupes. Nous n'avons jamais eu la force des prêtres pour faire passer et avancer nos idées.

— Parce que les prêtres sont tous du côté des Romains. J'ai vécu suffisamment longtemps près de ce nid de vipères qu'est le Temple pour t'assurer qu'il n'y a vraiment rien à attendre d'eux.

— D'eux, non. Mais les sectes sont de plus en plus nombreuses. Regarde le tahib : il a rassemblé en Samarie des foules entières au pied du mont Garizim.

— Mais c'était en Samarie : quelle valeur a ce qui se passe chez ces chiens ? Et, de toute façon, à quoi cela a-t-il servi ? Pilate a envoyé ses troupes, et les morts ont été nombreux.

— Qu'importe : ils étaient là, réunis. Ils n'ont pas été assez forts, c'est tout. Tu connais les esséniens ?

— J'ai passé quelques journées à Qumran.

— Ils ont essaimé dans la région. Les sectes se multiplient, menées tantôt par des illuminés tantôt par de vrais hommes de Dieu. La plupart ne protestent pas directement contre Rome, mais plaident avec une telle ferveur pour le dieu d'Israël et l'accomplissement de sa volonté que c'est à peu près la même chose. Elles se chicanent sur des points de détail, mais sont finalement très proches. Sur l'essentiel, elles seraient toutes prêtes à suivre celui qui saurait les unir. Et le peuple n'attend qu'une chose : qu'un roi de la famille de David, un grand guerrier qui irait de victoire en victoire, vienne les aider à secouer le joug romain. Ils l'attendent physiquement, et non seulement dans leurs prières.

« J'ai rencontré quelques-uns de ces prédicateurs, parfois je les ai suivis. Il y a en ce moment par exemple près du Jourdain, non loin d'ici, un nommé Jean, qui plonge les gens dans l'eau et se répand contre Hérode en imprécations redoutables. Il le conspue, insulte sa femme, lui jette son mariage à la figure en permanence.

— Et tu penses que nous devrions lui demander de prendre la tête de nos troupes ?

— Non, pas à ce point. »

Il étouffa un rire.

« Mais je crois que nous aurions intérêt à essayer de nous lier à l'un de ces groupes. Ils sont capables de porter nos projets plus haut que nous ne l'avons fait nous-mêmes, et ils sont tolérés. Le handicap

de la clandestinité devient trop fort. Si nous suivions un de ces groupes, nous pourrions grandir dans son ombre. Le nom de Dieu est aujourd'hui plus fort que l'idée de révolution. »

Judas laissa passer quelques instants avant de réagir.

« Et que voudrais-tu que je fasse, parce que je suppose que tu ne m'exposes pas ces idées pour le seul plaisir de la discussion ?

— Tu t'es fait oublier. Tu peux t'introduire sans faire tache dans des milieux plus haut placés que moi, et tu connais des gens parmi les prêtres. Je voudrais que tu te renseignes sur ces groupes et que tu essaies d'en trouver un qui pourrait nous aider. »

Judas ne répondit pas tout de suite.

« Laisse-moi le temps de réfléchir à tout cela. Merci en tout cas de ta confiance. »

Barabbas se leva et quitta la cabane de Judas. Cette nuit-là, ni l'un ni l'autre ne trouva le sommeil.

Judas s'interrogea tout le lendemain sur l'idée de Barabbas. Plus il y pensait, plus elle lui paraissait bonne. Effectivement, l'élan spirituel avait souvent manqué à leur mouvement. L'exemple de Qumran lui revenait : si ces gens-là avaient voulu se battre plutôt que de vérifier la pureté de leurs sandales avant de manger, ils auraient sans doute fait d'admirables guerriers. Qu'un quelconque meneur parvienne à faire bouger des hommes de ce calibre au nom de Dieu ne pouvait que tous les servir. Encore fallait-il en trouver un qui soit capable de faire ce que Barabbas voulait sans leur claquer entre les doigts à la première épreuve.

Il alla voir son vieux chef, qu'il surprit à côté d'une jeune fille avec qui il paraissait dans les meilleurs termes. Qui était-elle ? Une prostituée qu'il avait fait venir ? Une pauvre fille qu'il avait circonvenue comme il l'avait souvent fait lorsqu'il régnait sur sa troupe ? Peu importait après tout.

« J'ai bien réfléchi, Barabbas. »

Barabbas repoussa le bras de sa compagne et se leva précipitamment.

« Alors ? Tu es d'accord ?

— Je crois effectivement que c'est une très bonne idée. Je vais aller te dénicher l'oiseau rare. »

Le cri de joie de Barabbas roula un long moment dans l'air sec.

Trois jours plus tard, un bâton solide à la main droite, un sac léger à l'épaule, Judas partait en direction du Jourdain.

Deuxième partie

CHAPITRE 15

Judas n'aimait pas Jéricho. Développé par Hérode, l'endroit avait pris une allure gréco-romaine pénible, malgré la beauté de ses fontaines, ses rues pavées, ses thermes d'une propreté presque exagérée... Les païens y étaient de plus en plus nombreux, et les soldats des garnisons de Judée et de Pérée venaient en fréquenter les tavernes. La vie y était sans doute douce, mais cette douceur, pour lui, était synonyme de capitulation.

Laissant à sa droite les palais nouvellement construits, il s'avança jusqu'à la place où se trouvait le tombeau d'Hérode le Grand, édifice romain surmonté d'une statue de l'obèse monarque. Sur la place, un homme prêchait.

Judas se mêla à la quinzaine de personnes qui écoutaient. L'homme avait du courage, et tint sur l'occupation romaine quelques propos osés, incitant ses auditeurs à refuser de payer l'impôt. Il était seul, interrompit régulièrement son discours pour chanter. Quand Judas s'approcha de lui, il fit mine de fuir.

« Reste, je ne te veux aucun mal. J'ai plaisir à écouter les orateurs comme toi, surtout ceux qui n'hésitent pas à brocarder nos occupants. D'où viens-tu ? Connais-tu beaucoup d'autres prêcheurs ?

— Qui es-tu pour me poser ces questions ?

— Un simple passant, comme toi. Je ne connais pas ton nom et tu ne connais pas le mien. Tu vois que nous ne risquons pas grand-chose... Mais j'ai vibré à certaines de tes paroles et j'aimerais savoir si tu es une exception ou si tu as derrière toi déjà beaucoup de fidèles.

— Des fidèles ? Comme tu y vas. Non, je n'ai pas beaucoup de fidèles. Mais j'ai trouvé le courage de parler ainsi après avoir entendu Jean le Baptiste.

— Qui cela ?

— Un prophète, un très grand prophète. Beaucoup voient en lui le messie. Moi-même, je ne suis pas loin de le croire.

— Mais pas tout à fait ?

— Le royaume serait-il dans cet état si le messie était déjà là ?

— Tu as raison, acquiesça Judas. Et sais-tu où je pourrais trouver ce Baptiste ? C'est un de ceux qui plongent leurs fidèles dans l'eau, c'est ça ?

— Il est au même endroit tous les jours à la même heure. Même Hérode le sait, mais ne peut l'arrêter car, prudemment, le Baptiste reste du côté du fleuve où il ne dépend pas de lui. Remonte jusqu'au

Jourdain en suivant la route de Gilgal. Quand tu y arriveras, tu le descendras vers la mer Morte. Il y a un gué, dont se servent les caravanes qui viennent du Moab : il s'appelle Betharaba. À cette saison, Jean y prêche et y baptise tous les jours.

— Je te remercie.

— Va et écoute. Et après, fais comme moi. Propage sa parole. Bonne route, l'ami. »

Il rappela Judas quand celui-ci s'en alla.

« Aurais-tu quelque chose à manger ? Prêcher ne nourrit pas toujours son homme et les Judéens sont peu généreux... »

Judas, en souriant, partagea avec lui son pain.

Il s'accorda une nuit de repos à l'auberge. Le lendemain matin, il se passa sur le visage de l'eau qu'il prit à une fontaine, sous une statue de César à laquelle des soldats avaient fait sécher leurs tuniques, et partit vers Betharaba. La route était plus longue et plus rude qu'il ne le pensait. Arrivé au Jourdain, il en suivit le cours lent et placide, pauvre en eau en cette saison. Les dunes de sable qui longeaient la rivière s'élevaient jusqu'à un promontoire. Quand il aperçut le gué, il sourit, tant la bande de verdure semblait narguer le désert. Betharaba était un point de passage obligé pour qui voulait traverser le Jourdain : le fleuve y était plus large que partout ailleurs, cisaillant la plaine d'un trait bleu et vif, et les pierres qui émergeaient étaient usées par les pieds et les sabots. Plus il s'approchait, plus Judas discernait la richesse des espèces qui avaient poussé là comme par effraction : aulnes, mimosas, tamariniers, fougères et roseaux s'imposaient jusqu'au bord de la terre jaune. L'eau, avec obstination, avait creusé une gorge, et l'on entendait de loin le bruit d'étoffe froissée de ses flots. Vers la plaine, les cheveux blancs de l'Hermon semblaient veiller sur l'oasis et l'on pouvait apercevoir, au pied des pentes du Moab, l'éclat d'étain de la mer Morte.

Judas n'avait jamais noté cette affluence à Betharaba. Une centaine d'hommes, égaillés dans une petite clairière couverte d'une herbe qui, à cette saison, était verte, écoutaient un prophète hirsute perché sur un rocher. Une odeur de soufre, venue des brumes de la mer salée, imprégnait l'air.

Le prophète était maigre, les jambes couvertes de poil roux, la peau tannée par le soleil, vêtu comme Élie d'un court habit en poil de chameau et d'une ceinture en cuir. « Pas un de ces prédicateurs n'est donc capable de trouver sa propre voie », se dit Judas.

Il trouva une place à portée d'oreille de l'orateur, à côté d'un berger qui gardait encore sur lui l'odeur forte de ses chèvres. Il avait vu bien des prophètes, mais aucun qui atteigne le niveau de saleté de celui-ci.

« Vous, engeance de vipères », cria soudain Jean.

L'entrée en matière était inhabituelle, mais la foule ne semblait nullement s'en offusquer.

« Qui vous a incités à vous soustraire à la colère qui vient ? »

Un cri d'enfant l'interrompit. Il regarda dans sa direction, furieux. Sa voix s'enfla, et les invectives tombèrent.

« Que vos actes correspondent à votre repentir. Sincèrement. Ne cherchez pas en vous-mêmes de faux-fuyants. Ne vous mettez pas à dire : "Nous avons Abraham pour père", comme si cela excusait tout. Car, je vous le dis, des pierres que voici, Dieu peut faire naître des enfants à Abraham. Déjà, la cognée est à la racine des arbres : celui qui ne produit pas de bons fruits va être coupé et jeté au feu. »

On entendit quelques larmes dans la foule. Le vent, qui soufflait dans la bonne direction (le Baptiste avait-il prévu cet effet naturel ?), portait loin la voix du prophète, dont le visage prenait un aspect terrifiant, et la peur se lisait dans bien des traits. Dans la foule, Judas reconnut des publicains, et deux ou trois païens, des Grecs sans doute. Si les prêcheurs se mettaient à ne plus parler seulement pour les Juifs, Israël allait avoir quelque peine à être restauré.

Ce que dit Jean intéressa puis étonna Judas, plus sensible à son argumentation qu'aux effets un peu faciles avec lesquels il terrorisait ses auditeurs. L'idée était nouvelle, et un peu choquante : l'arrivée du messie ne devait pas forcément marquer la revanche collective d'Israël sur les gentils, disait-il, elle allait instaurer un régime où il ne suffirait pas pour être admis d'appartenir au peuple élu mais de se comporter de manière à le mériter. Mais que vaudrait alors le fait d'avoir été élu, se demanda Judas, si n'importe qui, sur des critères que le Baptiste ne définissait pas vraiment, avait les mêmes droits, voire pouvait supplanter des Juifs ?

« N'attendez pas de moi des paroles qui clament et endorment. Je suis venu vous amener l'inquiétude et l'angoisse, être dans votre chair comme un aiguillon. Je suis venu vous réveiller, pour que vous accueilliez celui qui viendra après moi. »

Parfois, il arrêta son discours et se mettait à crier.

« Repentance, repentance. »

Et il contemplait le ciel, sans que le soleil le fasse ciller.

« Maître, que devons-nous faire ? s'écria un homme.

— Que celui qui a deux tuniques en donne une à qui n'en a pas. Que celui qui a de quoi manger fasse de même ! »

Il tendit d'un coup sa main maigre et sale vers deux publicains et les fixa avec des yeux d'une ardeur brûlante.

« Et vous, je vous le demande, n'exigez rien au-delà de ce qui est fixé. »

Les deux hommes baissèrent la tête, et l'un d'eux se couvrit de poussière en se frappant la poitrine.

« Il est toujours comme ça ? » demanda Judas à un homme qui paraissait boire les paroles du Baptiste. Même si elle servait un discours choquant, la violence du prêcheur le ravissait.

« Tu l'aurais vu, la semaine dernière : il a conseillé à des soldats de ne molester personne. Eux non plus n'étaient pas contents, mais ils n'ont rien osé dire.

— Les publicains et les soldats se combattent, ils ne se transforment pas.

— Ne va pas lui dire ça. »

« Repentez-vous au fond de votre cœur, criait maintenant le Baptiste à la foule entière. Et ne croyez pas qu'il suffise de se laver les mains avant le repas et de respecter le sabbat pour être à l'abri du péché. »

Puis il s'en prit à Hérode, dont il stigmatisa avec une rare violence les débordements. Hérodiade, femme du tétrarque après avoir été celle de son frère Philippe, était sa cible préférée, et il n'était pas un jour qu'il ne l'accable.

« Famille maudite, qui ne connaît la Loi que pour mieux la violer. Qui es-tu, fornicateur, pour voler la femme de ton frère et te pavaner à son bras ? Doublement pécheur, puisqu'elle est aussi ta nièce et que tu as répudié pour elle ta première femme. »

C'était le moment pour lequel les gens se déplaçaient. Les aventures conjugales d'Hérode étaient un sujet de plaisanterie courant, mais réservé aux cercles privés. En les rendant publiques, Jean libérait les enthousiasmes. Des « bravos », des « bien dit » jaillissaient, qui à la fois réjouissaient Judas par ce qu'ils révélaient d'insatisfaction et le laissaient un peu amer tant il savait combien il y avait loin de cette effervescence à l'action.

« Qui es-tu donc pour parler ainsi ? cria un homme.

— Je suis la voix de celui qui crie dans le désert. Faites ce que vous dit Isaïe, et aplanissez le chemin du Seigneur. »

Quand le Baptiste se tut, la foule était conquise. Le prophète descendit alors de son rocher. Autour de lui, plusieurs fidèles se mirent immédiatement en position de contenir les pèlerins pour éviter, comme cela s'était déjà produit quelques jours auparavant, qu'un mouvement subit n'en précipite à l'eau la plupart. Même si cela n'était guère dangereux, le ridicule de ce plongeon collectif nuisait à la solennité de ce qui devait suivre.

Un premier homme se défit de ses vêtements, ne gardant qu'un pagne autour des reins, puis s'avança dans l'onde. Là, il s'agenouilla. Jean le prit par les cheveux, et lui plongea la tête dans l'eau. Derrière lui, un deuxième et un troisième se préparaient.

« Je te baptise au nom de Dieu. Regrette tes péchés et souhaite le bien. »

Les hommes se redressaient, trempés et suffocants, et regagnaient la berge. La cérémonie paraissait bien prosaïque et grossière à Judas. Il appréciait tout ce qu'elle représentait de défi au pouvoir du Temple, mais ce n'était pas avec ces mièvreries que l'on allait concurrencer les sacrifices d'animaux...

Il ne restait que cinq ou six hommes à baptiser et Judas trouvait cela bien long quand le prophète soudain s'immobilisa.

Le soleil qui tombait empêchait de voir clairement ce qui se passait, mais Judas crut deviner une silhouette que le feu de l'astre couchant teintait de rouge.

« Voici le messager du Seigneur », cria soudain le prophète.

Et son bras se tendit vers le nouvel arrivant.

La foule s'étonnait. Certains peinaient à identifier celui que désignait Jean. Judas distingua son habillement, parfaitement banal : une tunique de lin à manches longues, un grand manteau de laine orné de houppettes et, sur la tête, un keffieh qui lui caressait les épaules.

« Celui qui vient après moi est plus puissant que moi. Moi, je vous baptise dans l'eau et le repentir. Lui vous baptisera dans le feu et l'Esprit saint. Je ne suis pas digne de dénouer ses sandales. »

Des grognements s'élevèrent. Les fidèles de Jean l'entouraient, s'apprêtant à faire subir un mauvais sort au nouveau venu. Mais le prêcheur les retint.

« Je vous le dis : celui-ci est l'envoyé de Dieu. Je ne suis pas digne de le baptiser. C'est à moi au contraire de recevoir l'eau de sa main. »

Le nouveau semblait interloqué.

« Que dis-tu, Jean ? Je suis ton cousin, le fils de Joseph. Ne me reconnais-tu donc pas ? Nous avons joué tant de fois ensemble, avant que tu ne quittes tes parents. Je suis simplement venu recevoir ton baptême, et te retrouver. Je ne comprends pas ce que tu dis. Accorde-moi le sacrement, comme tu l'as fait pour ceux qui t'étaient inconnus. »

L'homme se dévêtit, entra dans l'eau. Jean fit alors une coupe de ses mains et, sans oser l'immerger, lui en versa quelques gouttes sur la tête. Ce dernier s'inclina, comme s'il le remerciait puis, sans dire un mot, il repartit. Les disciples aussitôt assaillirent Jean, qui, encore sous le choc, fut obligé de s'aider de roseaux pour regagner la rive.

« Mais qui est cet homme ? Qu'as-tu dit ? Doit-il te succéder ?

— Il est l'agneau de Dieu, celui qui enlève le péché du monde », se mit soudain à crier Jean.

Déconcertée, la foule se dispersa. Les disciples du Baptiste tentaient encore d'obtenir de lui des indications sur celui qu'il avait si mystérieusement distingué. L'homme qui portait habituellement ses tablettes les avait même déposées par terre, et remuait les bras avec

véhémence.

Judas s'en retourna lui aussi, vaguement déçu. Il y avait bien dans la violence, l'ardeur du prophète, des choses à prendre. Mais ce renversement final, cette espèce de passation de pouvoirs (s'il avait bien compris ce qui s'était passé) lui laissait un goût de malaise. Ne rendait-elle pas bien fragile l'aide qu'il pouvait espérer du prédicateur ?

Les deux jours qu'il passa encore à écouter prêcher le Baptiste le confortèrent dans cette idée. Sa virulence et l'audace avec laquelle il s'en prenait à Hérode ne suffisaient pas à lui inspirer confiance. Tout cela pouvait n'être qu'un feu de paille : trop de violence, trop de répétitions... Jean était un imprécateur doué, mais il ne pouvait sans doute pas être un vrai chef.

Judas décida de remonter le long du fleuve, puis de prendre la route de la Décapole, en passant par Sichem et Scythopolis, se résignant à nouveau à arpenter la Samarie. Il marcha beaucoup, rencontra près de Sichem un autre groupe de baptistes appelé « les plongeurs du matin », passa une journée avec eux. Mais leurs manies de prendre un bain quotidiennement et de discourir ensuite des heures sur l'hygiène et la pureté lui parurent très vaines, sans que leur vie ait pour autant le charme de celle des esséniens.

Il traversa vite par Sébaste, à laquelle Hérode avait donné le nom d'Auguste en grec, et se dirigea vers l'oasis de Yenin. Sur la route, trois prédicateurs réunissaient une cinquantaine de personnes (mais quelle autre distraction offrait les villages qu'ils traversaient ?) et prétendaient sans l'avoir beaucoup prouvé répandre sur leur chemin de nombreux miracles. Aucun ne lui plut. Le premier se contentait d'insister lourdement sur les obligations rituelles, voyant dans leur seul respect jaloux la chance d'Israël. Le second était accompagné d'une troupe de jeunes filles, dont Judas crut comprendre qu'elles ne faisaient pas que lui laver son linge, et partait dans des développements dont l'obscurité faisait gronder la foule. Le troisième était beaucoup plus intéressant, même si son langage déroutait fortement son public. Judas le rencontra à Yenin, où il prêchait de caravane en caravane, profitant du délassement des voyageurs pour leur imposer ses idées. Face à un groupe de marchands occupés à desseller leurs chameaux et parfaitement indifférents, il s'étendit sur le fait que l'âme humaine, morceau de la divinité, était l'orbe où se concentraient les rayons du monde, reliés à l'infiniment grand. Tombée du ciel avec la création, cette malheureuse âme n'avait plus qu'à y remonter, ce à quoi elle s'employait d'ailleurs. Judas reconnut là plusieurs des thèmes néopythagoriens autour desquels il s'était

souvent disputé avec Archépios, et il ressentit une bouffée de nostalgie à ce souvenir, le premier rattaché à sa vie à Jérusalem qui l'eût ému depuis l'incendie.

Cette quête dura un mois, au terme duquel, un peu déçu, il redescendit vers le désert de Judée, parcouru par tant d'ermites et de fous de Dieu qu'il espérait bien y trouver son homme. Il prit cette fois la route de Salem et Aenon.

Le soir, dans la taverne où il dînait, deux hommes lui proposèrent de les accompagner. L'un s'appelait Josué, l'autre Gamaliel. Ils étaient tous les deux marchands, et faisaient du commerce avec les tribus arabes qui s'aventuraient dans le désert de Moab.

« Nous allons rester près de Béthanie, lui expliqua Josué. Une caravane doit venir nous livrer. Je ne sais exactement quand elle sera là, mais tu pourras passer ces quelques jours avec nous. »

Judas accepta, n'ayant guère envie de retraverser seul le désert.

Ils marchèrent une journée avant leur premier bivouac, serpentant entre les larges blocs jaunes qui parsemaient le désert comme autant de cailloux géants. Derrière eux s'étendait cette zone d'acacias et de lentisques où les arbustes se recroquevillaient et s'espaçaient jusqu'à disparaître, et ils n'avançaient plus qu'au petit matin et au crépuscule, passant à l'ombre d'un rocher les heures les plus chaudes de la journée. Par moments, le blanc d'une plaque de sel jetait vers le ciel quelques reflets.

Le lendemain, ils arrivèrent au pied d'une montagne crayeuse. Quelques aigles voletaient sur ses flancs, saignant de la veine noire d'un torrent. Il n'aurait pas fallu monter beaucoup pour apercevoir la cuvette morte de la mer de sel. Judas était fatigué : sa forme physique, entamée par l'indolence de sa vie à Jérusalem, n'était plus ce qu'elle avait été.

Il fut ravi de poser son sac à terre. Josué sortit du sien deux perdrix.

« Nous pourrions essayer d'en tuer d'autres : il y en a souvent près de la montagne. »

Il avait pris avec lui un arc et s'en servait avec adresse. Une fois le repas terminé, Judas leur raconta une histoire puisée dans ses souvenirs de lecture. Le froid commençait à percer et les trois hommes resserrèrent leurs manteaux. Gamaliel rejeta dans le feu une brassée de bois, qui éclaira leurs silhouettes tremblantes.

« Tu imagines tout ce qu'il y a derrière ? dit-il, regardant vers le lointain. Tu songes parfois à tous les royaumes magiques qui sont par là ? Babylone, Assour, Ninive... »

Il faisait rouler les mots entre ses lèvres. Un bruit de cailloux les

fit sursauter. Gamaliel se jeta sur son arme, Judas bondit derrière le foyer, dans la direction opposée à celle du bruit. Josué s'était levé. C'est devant cette troupe en position de défense qu'un homme franchit le cercle de lumière dessiné par les flammes.

« Bonjour, amis. Pourrais-je m'asseoir un instant près de vous ? »

Le nouveau venu était grand, extrêmement maigre. Il grelottait dans un vêtement déchiré et sale.

« Je m'appelle Jésus, fils de Joseph. J'ai passé quarante jours dans le désert, et suis épuisé. M'accorderiez-vous de m'asseoir avec vous ? Je... »

La fatigue, ou la peur de n'être pas compris, le fit s'interrompre.

« Que fais-tu dans le désert ? Es-tu un de ces ermites qui s'y retirent régulièrement ?

— Régulièrement, non, mais on peut dire que je suis un de ces ermites. Et mon séjour m'a fatigué. Puis-je m'asseoir avec vous ? »

Les derniers mots furent chuchotés plus que dits. « Bien sûr, pardonne-nous cette hésitation. Partage notre repas. Il y en a peu, mais ce sera toujours plus que les quelques sauterelles dont tu as dû te contenter ces derniers temps. »

La remarque arracha un pâle sourire à l'inconnu, qui se rapprocha du foyer.

Le feu éclaira un visage émacié, amaigri, sur lequel se lisait la marque de privations extrêmes. Mais cette souffrance semblait en même temps pleinement acceptée, et l'on eût cherché en vain sur ces traits plutôt laids d'autre trace que celle d'une évidente sérénité.

« Nous avons des figes, du miel et un reste de viande de bœuf fumée... proposa Judas, reprenant avec un frisson sa place au chaud.

— Ce sera parfait. Laissez-moi vous remercier.

— Je n'ai pas bien compris ton nom. C'est Josué ? Josua ?

— Jésus. Mon père est charpentier, à Nazareth, en Galilée.

— Jésus. Pardonne-moi, je n'avais pas bien compris. Eh bien, Jésus, notre repas est le tien. Sers-toi donc. »

Jésus se précipita sur ce qu'on lui tendait, jusqu'à ce qu'il s'étrangle et soit pris d'une longue quinte de toux.

« Doucement, doucement, lui dit Judas. Ne sais-tu pas qu'il faut après le jeûne ne se remettre à manger qu'un petit peu à la fois ? Ta goinfrerie risque de te tuer, et il n'est pas sûr que ta sainteté soit encore suffisante pour le supporter. »

Les trois hommes rirent.

« Finis ton repas, l'ermite, et va t'allonger. Nous avons une ou deux couvertures supplémentaires, si tu le souhaites. »

Jésus grignota encore quelques bouchées de viande, avala deux figes, s'excusa d'être un aussi piètre compagnon et partit se coucher. Quand Judas voulut lui porter la peau de mouton qu'il lui avait

promis, il dormait déjà.

Le lendemain, il était le premier levé. La fatigue avait disparu de ses traits, et Judas se réveilla en entendant le crépitement du feu qu'il avait ranimé. Par une déchirure de son manteau, il vit sur son flanc plusieurs traces de coups et de griffures, comme s'il s'était battu.

« Eh bien, l'ermite, il semble que tu aies récupéré rapidement.

— Je ne suis pas réellement un ermite.

— Et qu'es-tu donc ?

— Si je le savais moi-même, je te le dirais volontiers. Pour toi, je serai Jésus. C'est aussi simple, non ?

— Va pour Jésus. Vers où te dirigeais-tu, Jésus ?

— Chez moi, en Galilée...

— Reste avec nous deux ou trois jours si tu veux, le temps de récupérer pleinement. »

À peine son invitation proférée, Judas se demanda pourquoi il l'avait faite. S'encombrer d'un fou du désert n'avait rien de judicieux, mais le regard du pauvre hère debout devant lui avait quelque chose de troublant.

« Je te remercie, homme. C'est volontiers que j'accepte. À une condition cependant...

— Laquelle ?

— Que tu me dises ton nom. Je ne vais pas passer ces trois jours à t'envoyer de solennels "homme". »

Il éclata d'un rire cristallin, pur, qui monta dans le ciel.

« Puisque te voilà dans ces excellentes dispositions, que dirais-tu d'aller chasser ? N'ayant pas ta grandeur d'âme, je t'avouerai que le miel sauvage et les sauterelles me lassent assez vite. C'est ce que tu as mangé pendant tes quarante jours ?

— Surtout des sauterelles. Rôties, c'est tout à fait mangeable. Bouillies, c'est absolument sans goût.

— Tu sais te servir d'un arc ?

— Pas très bien, mais je peux essayer. »

Il prit l'arc de Gamaliel que lui tendait Judas, en ploya la branche, posa la flèche en équilibre sur son doigt pour voir si elle était correctement lestée.

Il fallut un moment avant que le silence entre les deux hommes ne soit rompu. Jésus marchait, le regard fixé sur l'horizon, à l'affût du plus petit signe indiquant la présence de gibier : déjà deux perdrix blanches et un renard avaient fui devant eux, sans qu'ils eussent réussi à les attraper.

« Où était donc ta retraite ? demanda enfin Judas.

— Là-haut, sur la montagne. »

De la main, Jésus désigna la lourde masse blanche.

« Je suis passé par là, et suis monté en haut. »

Il montrait la coupure du torrent.

« Tu es resté tout ce temps ? »

Judas n'était monté qu'une fois dans cette zone, l'une des plus sauvages du désert de Judée, pour se rendre avec Nathanaël au petit monastère où était mort le dernier des Maccabées. Seul l'abolement des chacals avait accompagné leur montée. Là, glacé par le froid et effrayé par la rudesse du paysage qui l'entourait, il avait senti en lui aussi forte que la pierre sa détermination de se battre, quitte à en mourir comme l'avait fait ce Simon à qui il était venu rendre hommage.

« Comment es-tu venu là ? » continua-t-il. Ses souvenirs lui faisaient comprendre par quelle austérité son compagnon avait pu être séduit, et il se sentit plus proche de lui.

« Puis-je te faire confiance ?

— Pourquoi ne le pourrais-tu pas ?

— Il faut que j'aie vers les gens, que je leur parle. Cela m'effraie. Tu es le premier à qui je devrais parler et, au lieu de le faire, je reste muet, n'osant rien te dire.

— Cela augure effectivement mal de ta carrière de prédicateur. »

Judas laissa échapper un petit rire, que la détresse qu'il lut dans les yeux de son compagnon lui fit immédiatement ravalier.

« Excuse-moi, cela m'a échappé. Je n'ai jamais été très porté sur les prédications. Mais raconte, si cela doit te faire du bien. Je ne te promets pas de te croire, mais je te jure de t'écouter. »

Jésus eut un pauvre sourire.

« J'ai passé quarante jours en tête à tête avec le démon. » La phrase ne surprit pas Judas, à qui sa fréquentation récente des prêcheurs en avait fait entendre d'autres.

« Pendant quarante jours et quarante nuits, j'ai veillé et j'ai jeûné. Trois fois, le démon a voulu me tenter : il m'a offert de changer les pierres du désert en pain quand j'ai eu faim. Il m'a emmené au Temple, et m'a proposé de me jeter en bas pour prouver que Dieu pouvait me sauver. Du sommet de la montagne, il m'a promis tous les royaumes du monde si je me prosternais devant lui. J'étais tenté, ô mon Dieu, j'étais si atrocement tenté... Mais je n'ai jamais cédé. Au bout de quarante jours, il est parti, et je suis redescendu vers le désert. C'est là que je vous ai trouvés. »

La sincérité totale et l'extrême souffrance de l'homme interdirent toute nouvelle ironie à Judas.

« Et maintenant ? Dois-tu aller raconter cette expérience aux foules ?

— Je suppose, mais ma mission n'est pas claire. J'espère que je ne

défaillirai pas au moment de m'exprimer. »

Ils continuaient à monter. Une brume de chaleur les accompagnait, et ils avaient tous les deux ramené leur keffieh sur leur tête. Au bout d'un moment, ils s'assirent face au panorama. Le soleil surgissait derrière le mont Nébo, chassant les dernières ombres. Le Jourdain, qu'il teintait d'une lueur d'argent, glissait comme un fil sur la vallée. L'horizon s'étirait vers les bouquets d'oliviers qui indiquaient le chemin de Jérusalem.

« Un de tes pairs m'a récemment impressionné. Un certain Jean, dont tu as forcément entendu parler. Sa renommée est grandissante et des pèlerins viennent jusqu'au fleuve pour le rencontrer. On l'appelle "le Baptiste", parce qu'il plonge ses fidèles dans l'eau du Jourdain.

— Je connais ce Jean.

— C'est vrai ? Son discours t'a séduit ? J'y ai trouvé plein de choses passionnantes, même si tout ne m'a pas convaincu. Je n'ai pas très bien compris ce que ce baptême a de si nouveau. Nous avons déjà nos rites de purification. Essaie de faire entrer un pharisien au Temple sans l'avoir aspergé ou demande-lui de se laver après une cérémonie avec de l'eau tirée dans un récipient impur, et tu verras...

— Tous ces rites sont sans doute excessifs, concéda Jésus. Mais celui du Baptiste n'est pas une simple purification. Il va beaucoup plus loin. Il est unique, définitif. Il remet les péchés.

— Voilà qui est bien. C'est tous les jours le jour du pardon avec lui ?

— À condition d'éprouver un repentir sincère et d'avoir la farouche volonté de ne pas retomber dans le péché, même si nos faiblesses nous y poussent.

— Ah, nos faiblesses... »

Judas sourit.

« On peut donc aimer Dieu sans aller à Jérusalem et sans payer des taxes aux prêtres ? Ça ne va pas faire que des amis à ton prêcheur. Mais cela me rend Dieu plus sympathique : être accessible sans taxes...

— Ne te moque pas ! Ce que dit Jean est effectivement un défi lancé au Temple. Mais il en faudrait bien d'autres pour que le Temple plaise à Dieu. Du moins au Dieu que je respecte. »

Alors, soudain, Judas reconnut Jésus.

« Mais, bon sang... Tu étais là, l'autre jour... C'était même toi... Celui qu'il a appelé, par qui il a voulu être à son tour baptisé. C'était toi, bien sûr ! Comment ne t'ai-je pas reconnu plus tôt ? »

Comment plutôt le reconnaissait-il maintenant, tant il l'avait à peine aperçu ? La question ne l'effleura pourtant pas.

« Hein, c'était bien toi ?

— C'était moi, confessa Jésus.

— Et que t'a-t-il dit exactement ? J'ai assisté à la scène, mais je n'y ai pas compris grand-chose. Le soleil tapait dur, et j'avais déjà écouté son discours deux heures durant...

— Ce n'était pas le soleil. Moi-même, je n'ai pas bien compris. Je connais un peu Jean. Il est le fils de la cousine de ma mère. Enfant, nous avons beaucoup joué ensemble. Mais cela faisait des années que je ne l'avais pas croisé. Il a passé du temps à Qumran, et il était à un niveau qui lui interdisait de parler à des non-initiés.

— À Qumran ? Avec les esséniens ?

— Exactement. Il en a gardé quelques rigidités de pensée.

— Mais il t'a quand même reconnu comme le messie ?

— Pas le messie, non. Il a parlé d'envoyé de Dieu. Mais ne sommes-nous pas tous des envoyés de Dieu ?

— C'est quand même toi qu'il a désigné. Pas moi, ni aucun autre de ceux qui l'écoutaient.

— Peut-être n'aviez-vous pas assez la foi ? Oh, regarde ! »

Un vol de perdrix venait de jaillir devant eux. Judas sortit sa fronde et lâcha une pierre. Un oiseau tourbillonna et s'abattit sur le sol.

« Joli coup.

— J'ai eu de la chance.

— Serait-ce moi qui te porte chance ?

— Ça doit être cela. Sois-en remercié. »

Leurs regards s'étaient faits acérés, cherchant sur les pentes le gibier.

Ils rejoignirent la plaine. Deux lapins jaillirent sous leur nez. La première flèche de Jésus alla se planter dans la cuisse de l'animal qui, blessé, ne put échapper à la seconde, laquelle se ficha dans sa gorge.

Quand les deux hommes revinrent au campement, leurs compagnons purent vérifier que, si son séjour dans le désert avait laissé sur le corps de l'ermite de nombreuses traces, son appétit revenait de jour en jour.

Jésus ne commença à parler de lui que le lendemain. Il évoqua son métier de charpentier, expliqua comment dégrossir une pièce de bois, comment tailler les tenons dans le fil, comment affûter une lame et découper des mortaises assorties, comment sculpter une figure sans prendre le risque qu'elle se casse, comment équarrir une poutre ou fabriquer un joug ou une flèche d'attelage. Ses doigts étaient marquées de cicatrices dues à son métier... Judas l'écoutait, sentant chez le jeune charpentier le même amour du bois que celui qu'il éprouvait, lui, pour la glaise.

Ils évoquèrent aussi Nazareth. Judas n'y était allé que peu, mais

comme Jésus il aimait à monter sur la colline et à jeter un œil émerveillé sur le paysage : les damiers verts et jaunes de la plaine d'Esdreton, le bleu de la Méditerranée qui scintillait au loin, la tête couronnée de blanc et la lourde croupe du mont Hermon, et, caché, le lac de Tibériade dont la rondeur des collines et le gras de la terre rappelaient la présence.

« Qu'y faisais-tu ? »

— J'aidais mon père à l'atelier. Mais il était beaucoup plus doué que moi. Sans ses mains, les miennes n'étaient rien... Nous sommes sept, cinq garçons et deux filles. Mon père était plus âgé que ma mère, mais je crois qu'ils s'aimaient vraiment. J'étais plus proche de lui. Elle était plus effacée, plus lointaine. Comme beaucoup de nos femmes, malheureusement. Ce n'est pas facile pour elles de...

— Ce ne sont que des femmes. Moi aussi, j'aimais ma mère, mais je ne me serais pas vu lui confier des... des... »

Il chercha ses mots.

« Des trucs d'homme, quoi. »

Jésus eut un sourire énigmatique.

« Vous étiez riches ? »

— Non. Un de mes oncles a même dû travailler comme esclave. La plupart des nôtres sont de petits propriétaires. Une fois payé l'impôt aux Romains, la dîme aux prêtres, offert au Temple les premiers fruits et les premiers animaux nés, il ne leur restait pas grand-chose. Nous étions des *am ha aretz* comme tant d'autres.

— Nous aussi, le coupa Judas. Et je me souviens encore du mépris des rabbins.

— Même Hillel a dit que nous ne saurions être pieux.

— Maudits prêtres ! »

Ils s'interrompirent, et Jésus reprit.

« J'ai eu tout petit le sentiment que j'étais différent. Les gens autour de moi le sentaient aussi. Certains de mes frères m'en voulaient et ont beaucoup profité de leur force. Je ne m'entendais vraiment bien qu'avec Jacques, celui qui m'a immédiatement suivi. Ma mère a tenté de me protéger, mais sa sollicitude me lassait. Je voyais aussi beaucoup mon cousin...

— Le Baptiste...

— Le futur Baptiste. Nous étions assez proches. Puis il m'a laissé tomber. J'étais le petit, le gamin qui l'irritait. »

Gamaliel et Josué s'étaient vite lassés de leur invité, mais Judas semblait s'y intéresser de plus en plus.

Le soir, Jésus s'isolait.

« Que fais-tu tout seul ? Ton démon revient te chercher ? »

— Non. J'en ai fini avec lui. Mais ce qui me reste à faire est beaucoup plus dur.

— D'où te vient cette science de ce que tu as à faire ?

— Je ne sais pas. J'ai l'impression de l'avoir toujours eue. Cela me suit depuis mon enfance. J'ai étudié, j'ai lu. J'ai appris la Loi. J'ai appris à me rebeller contre elle. »

Il avait baissé la voix.

« Moi aussi, j'ai pris mes distances avec la Loi, lui assura Judas, comme pour l'aider. Je la respecte quand je le peux, mais je ne m'égare plus dans les rites. Mon vœu le plus cher est que le royaume d'Israël soit recréé. Si la Loi peut m'y aider, tant mieux. Mais si elle n'est là que pour soutenir ces traîtres de sadducéens, je ne suis plus d'accord.

— Toi aussi, tu rêves donc du royaume ? »

Et Jésus décerna à Judas l'un de ces sourires qui, mieux que toutes les promesses, devaient enchaîner les deux hommes. Judas se dit qu'il avait trouvé son prophète, l'arme avec laquelle il allait poursuivre sa route. Ce garçon, dont la maigreur cachait une vigueur à peu d'autres pareille, pouvait être celui qui appuierait leur mouvement. Même quand son exaltation fut retombée, même quand en lui le calculateur reprit sa place, il ne douta pas de cette soudaine intuition.

« Oui, moi aussi, j'en rêve. Moi aussi, je sais qu'un jour nous parviendrons à le rétablir sur cette terre. Et je pense même que ce jour est proche. »

Cette discussion ouvrit la voie à beaucoup d'autres. Ils s'aperçurent qu'ils se retrouvaient sur la plupart des choses : l'attente d'une société différente, l'envie de changer l'ordre établi, celle de transformer le royaume d'Israël, de l'arracher à la fois à la domination romaine et à la corruption d'Hérode. Judas sentait, même s'il était souvent incapable de donner la réplique à Jésus, que sa simple écoute aidait son compagnon à mettre en ordre ses idées. Ils auraient d'autres échanges, souvent plus profonds. Mais aucun n'aurait la pureté de ces premiers jours.

Une semaine s'était écoulée. La caravane qu'attendaient Gamaliel et Josué arriva, précédée de chariots et de chameaux couverts de marchandises. Les deux hommes, qui avaient eu peur d'un accident ou d'une attaque de brigands, exultèrent. De grandes tentes furent dressées, et plusieurs agneaux tués. Judas et Jésus firent leur repas le plus copieux depuis des mois et, repus, les doigts et les vêtements tachés de graisse, s'assoupirent. Quand ils se réveillèrent, Jésus, le premier levé, prit Judas à part.

« Je vais aller prêcher le retour du royaume. J'aurai besoin d'hommes pour m'accompagner. Veux-tu en être ? Tu seras mon

premier disciple. »

Judas regarda Jésus sans répondre. Dans sa tête passa rapidement tout ce qui pouvait être lié à sa réponse : l'obligation pour lui d'organiser la révolte à la suite de Jésus, celle de maintenir en vie le mouvement sans le laisser trop tomber entre les mains sanglantes de Barabbas...

« D'accord. Je te suivrai jusqu'à Jérusalem...

— Pourquoi Jérusalem ?

— Où d'autre veux-tu que la révolte puisse avoir lieu ?

— Ah ! La révolte... »

Jésus répéta plusieurs fois le mot.

« Je me sens maintenant pleinement remis, et je voudrais partir d'ici une heure.

— Une heure ? Cela fait bien tôt. Je ne peux abandonner ainsi Gamaliel et Josué, qui m'ont hébergé tout ce temps...

— Je ne pourrai t'attendre. Il faut que je retourne à Nazareth, revoir les miens et commencer à prêcher. Après, j'irai sans doute à Capharnaüm. Tu pourrais m'y retrouver dans une lune. »

Les deux hommes s'enlacèrent.

*

* *

Deux jours plus tard, Judas était à Jérusalem et rejoignait Barabbas.

« Je crois que j'ai trouvé celui qui nous intéresse.

— Le prophète idéal qui relèvera le peuple ? »

Il le disait avec une ironie amère, comme s'il ne croyait plus lui-même à cette chance.

« Et qui est cette perle rare ?

— Il n'a pas encore vraiment commencé à prêcher. J'ai assisté à une scène étrange, près de l'endroit où ce Baptiste opère. Tu sais, celui qui plonge les gens dans l'eau et qui s'en prend avec vigueur à Hérode et à ses amours. Tu m'en avais parlé...

— Oui, oui, je vois. Et alors ?

— Il a l'autre jour reconnu comme son successeur un cousin à lui.

— Classique : le meneur vieillissant offre l'héritage à sa famille pour garder le pouvoir entre de bonnes mains. C'est tout ce que tu as trouvé ?

— Sauf que l'intérêt de l'entreprise paraît cette fois plus que réduit : je ne crois pas que le Baptiste ait goûté autre chose qu'une bonne bouillie de sauterelles depuis des années, et sa garde-robe ferait fuir le plus ascète des bergers. En plus, le cousin a à peine accepté

l'héritage, s'en est tiré avec des paroles obscures, et est depuis en butte à la hargne des disciples du Baptiste.

— Alors ? En quoi cela peut-il nous intéresser ? »

Barabbas était d'une humeur exécrable.

« Laisse-moi finir. J'ai rencontré par hasard le cousin dans le désert un mois plus tard. Il y a chez lui quelque chose de très particulier, une grâce, un charisme qui peuvent l'emmener loin. Nous avons beaucoup parlé. Il m'a paru en plein accord avec nous, révolté lui aussi contre l'occupation romaine, les injustices, déterminé à sauver le royaume d'Israël. Je pense qu'il pourrait être notre homme...

— Sa famille descend de David ? »

Judas sourit.

« Connais-tu une famille juive en Palestine qui ne prétende pas descendre de David ?

— Et que comptes-tu faire ?

— Le suivre un moment, et voir ce qu'il donne. Il s'est décidé à prêcher, après s'être battu avec le démon pendant quarante jours, si j'ai bien compris ce qu'il m'a dit.

— Avec le démon ? »

Barabbas s'esclaffa.

« Enfin, tu es le seul à l'avoir vu. En quoi diffère-t-il vraiment des dizaines d'autres prêcheurs qui nous annoncent la fin du monde ?

— Je ne sais pas encore. Mais je le sens. Il faudra le suivre pour être sûr.

— Eh bien, suis-le, mon cher. Mais ne perds pas ton temps trop longtemps si tu t'aperçois que tu pars sur une fausse piste. Comment s'appelle-t-il au fait, ton renverseur d'empire ?

— Jésus.

— Alors, va pour Jésus. »

CHAPITRE 16

Judas resta encore deux ou trois jours avec Barabbas. L'hiver se terminait et les broussailles commençaient à recouvrir les roches, sur lesquels le genêt, l'hysope, les câpriens reprenaient possession du sol. L'eau se remettait à courir, invisible, sous la terre. Il traversa les monts du Moab teints de mauve. Le soir, il s'arrêtait plus volontiers dormir dehors que dans des auberges, désireux de partager ce réveil de la nature.

Progressivement, les routes devinrent de petits chemins rocailleux, à peine praticables par les ânes. Il sut qu'il avait quitté la Judée : les Romains, qui avaient irrigué de voies pavées les pays qu'ils conquéraient, avaient sans doute jugé inutile de le faire pour cette petite province, propriété d'Hérode. Encore une de ces injustices qui mettaient en colère Judas... Mais la beauté l'environnant dissipa son amertume, comme si la nature le vengeait de la mesquinerie des hommes. La Galilée était déjà en pleine floraison. L'anémone rouge couvrait les prairies, les coquelicots montaient au long des collines. Il s'arrêta un instant, grimpa une butte et s'allongea dans l'herbe fraîche. Les yeux fermés, le soleil inondant son visage, il songea une fois de plus au royaume délivré dont il rêvait depuis si longtemps. Alors que ses pensées flottaient sans contrôle, l'image de Jésus vint s'imposer à lui. Il s'ébroua et se leva pour partir, presque gêné de cette intrusion.

Il ne put résister à l'envie de passer par Chorazim, doutant, après dix ans d'éloignement, de courir le risque d'y être reconnu. À la tombée du jour, il alla s'agenouiller sur la tombe de sa mère, et sentit son cœur fondre en songeant qu'il l'avait quittée un jour pour la dernière fois sans le savoir. Le sentiment de sa solitude l'accabla.

Le soir, il passa devant sa maison que personne n'habitait plus. Jetant un coup d'œil vers l'atelier de son père, il ne put, quelle que soit l'imprudence du geste, résister à l'envie d'y entrer. La porte ne craqua même pas. La poussière avait tout envahi. Quelques pots cassés gisaient dans un coin. Des trois tours, il n'en restait qu'un, le plus petit, celui avec lequel il avait appris le métier. Il s'assit à nouveau devant. Quand il essaya de l'activer, le mécanisme refusa de jouer, et l'objet ne tourna que mal et en grinçant.

Lorsqu'il sortit de l'atelier, seuls quelques feux devant des maisons perçaient l'ombre. Il marcha droit devant lui, pendant une heure ou deux, et s'allongea sur le sable. Il resserra les pans de son

manteau, regarda un instant la lune qui, ronde, baignait le paysage de sa lueur blanche, et s'endormit.

Il atteignit Tibériade le soir du troisième jour. Le nom de la capitale d'Hérode, cri d'allégeance à Rome, construite sur un cimetière, lieu impur entre tous, le mettait en colère chaque fois qu'il était obligé d'y venir. Les petites maisons de fonctionnaires, qui gravitaient toutes autour du palais du tétrarque, s'étaient encore multipliées depuis son dernier passage. Il ne regarda pas même l'hippodrome et le théâtre grec, encore moins la synagogue, où se rendait souvent le monarque pour prier. Mais sa fureur dura moins que d'habitude tant il était impatient de trouver un lit plus confortable que le manteau dans lequel il s'était enveloppé ces dernières nuits.

L'auberge qu'il choisit n'accueillait guère qu'une dizaine de clients, attablés devant des plats de figues et de poissons frits sur un vaste feu allumé dans la cour. Des maçons, qui étaient légion dans la ville depuis le début des travaux... Judas posa le sac qui lui sciait l'épaule, et respira un peu. Il lui fallait maintenant retrouver Jésus, si ce dernier, comme il le lui avait dit, était bien décidé à commencer ici son parcours.

Mais la nouvelle du jour n'était pas celle de la venue d'un énième prédicateur. Les deux hommes attablés à côté de lui le mirent vite au courant.

« Vous dites que Jean le Baptiste a été arrêté ?

— Hier, oui. Cet imbécile a franchi le Jourdain, et s'est retrouvé sur le territoire d'Hérode. Tu penses bien que le tétrarque n'a pas laissé passer cette occasion.

— Et où est-ce qu'ils l'ont mis ?

— À Macheronte. »

Judas frémit. Macheronte défendait les confins du sud de la Pérée contre les Nabatéens de Pétra. Point clé de la défense du pays, c'en était l'une des plus redoutables forteresses. Il était passé devant un jour et s'était imaginé à jamais prisonnier de cette masse de pierre dont les tours imposantes semblaient jaillir du rocher.

Les deux hommes se présentèrent. L'un était grec, venu d'Alexandrie, l'autre était maçon et l'avait accueilli deux mois auparavant. D'un geste, le Grec versa une rasade de falerne à Judas, qui commanda son repas à leur table.

« Mais comment a-t-il pu faire l'erreur de traverser ?

— Allez savoir... La foule devenait vraiment nombreuse. Elle a dû le pousser. Il était dans l'eau, il n'y a plus pensé et il s'est retrouvé sur l'autre rive. La police d'Hérode était là tous les jours à le guetter. À moins qu'il ne l'ait fait exprès parce que cela rentrait dans un plan

mystérieux. S'il doit restaurer le royaume, tout peut être bon.

— Restaurer le royaume ? Encore faudrait-il qu'il soit le messie ?

— Pourquoi pas ? Il n'est pas le premier à le prétendre.

— Il ne l'a jamais prétendu.

— De toute façon, un messie en prison, ça ne vous avance pas à grand-chose », intervint le Grec.

Le « vous » exaspéra Judas. Ces imbéciles d'étrangers se permettaient, avec leur ribambelle de dieux bagarreurs et ridicules, de regarder avec condescendance la foi de ses pères...

« Je crois qu'il l'a dit, reprit le maçon. Je ne sais plus, je ne l'ai vu qu'une ou deux fois. Mais il y avait dans ses paroles beaucoup de... choses que j'aimais bien.

— Et qu'est-ce qui va se passer maintenant ?

— Il va rester en prison un certain temps. Hérode lui en veut à mort, et je doute qu'Hérodiade soit tellement plus conciliante. Et comme elle le tient par ça... »

Il s'attrapa le sexe en rigolant.

« C'est quand même dommage. Pour une fois que quelqu'un disait des choses vraies... Qui va le remplacer ? »

Judas repartit le lendemain et prit la route de Capharnaüm. Il se renseigna dès son arrivée à Magdala, où il eut une pensée pour Marie : oui, un prédicateur était passé, il avait parlé la veille à la synagogue et était toujours en ville, près du marché de l'Ouest. Judas se pressa. Le marché battait son plein ; les étals étaient riches : épis de maïs, cédrats, jambon, mortier de figues, plats cuisinés de mouton ou de chèvre saupoudrés d'aromates.

« Un prêcheur est-il récemment passé par là ? demanda-t-il à un marchand.

— Va voir là-bas, près des gens : je crois que c'est lui. »

Judas remercia, acheta une petite brochette de rognons et se dirigea vers l'attroupement.

Une voix forte dominait la foule. Il sut tout de suite que ce n'était pas Jésus, tant par la criarde vulgarité de celui qui parlait que par ce qu'il disait :

« Il n'y aura bientôt plus que la lumière pour vous sauver. Rejoins les fils de la lumière, homme aveugle. Rejoins-les et tu verras... »

Encore un de ces magiciens, de plus en plus nombreux, qui annoncent la fin du monde et en profitent pour abuser les gens par quelques tours... Des malades lui furent amenés. Il sortit des plantes d'un sachet sur lesquelles il murmura des incantations inaudibles et les distribua. Une femme, qui bavait, parut calmée par ce qu'on lui administra. L'assistant passa à travers la foule avec une sébile. Judas remit son sac sur son dos.

Il sentit qu'il approchait de Capharnaüm en voyant se multiplier

les barques couchées sur le ventre. Le lac étincelait au soleil, immobile et lourd. Les pêcheurs travaillaient, et on pouvait juger à l'inclinaison des embarcations la qualité de la pêche.

Judas n'aimait pas plus cette ville, devenue le centre administratif de la « Galilée des gentils » et envahie régulièrement de Phéniciens, d'Arabes, de Syriens et des inévitables Grecs, qu'il n'appréciait Tibériade. Station de douanes, lieu de regroupement de la plupart des pêcheries du nord du lac, Capharnaüm changeait d'année en année, et Judas n'y retrouvait jamais vraiment ses marques. Il atteignit pourtant très vite la synagogue qui, toute en pierre blanche et bâtie sur une plate-forme, se voyait de loin. Une importante légion romaine était installée à côté. Tout paraissait propre et en ordre, les plus riches des maisons, construites en basalte noir et couvertes de toits de roseaux et d'argile, se poussaient du col en laissant monter portiques et colonnades.

Quelques mendiants attendaient à la porte du bâtiment, dont l'entrée était soigneusement interdite aux non-Juifs.

« Tu es là depuis longtemps ? »

L'homme cracha dans la direction de Judas un long jet noir, auquel succéda un silence. Judas comprit, mit la main à sa poche et en tira un demi-siècle.

« Je cherche un prédicateur grand, brun, plus très jeune... Il annoncerait l'arrivée du royaume... »

— Il est venu hier et ce matin. Il a causé un sacré trouble. »

Un sourire tordit la face usée.

« Il s'en est pris au rabbin Eléazar, qui a voulu le faire sortir. C'était plutôt drôle.

— Qu'est-ce qu'il a dit ?

— Je ne sais pas. Tu sais, moi, les détails...

— Et qu'est-il devenu ?

— Il a fini par partir. La plupart des gens ont pris le parti du rabbin, alors il a dû céder. Je ne sais pas où il est allé. Va voir près des pêcheries. »

Judas dépassa la ville et arriva dans les camps des pêcheurs. Des poissons séchaient au soleil sur des claies. L'odeur des écailles piétinées se mêlait aux parfums des roses et des orangers. De loin, il reconnut la silhouette qu'il cherchait.

*

* *

Jésus était en train d'essayer de faire démarrer un feu. À ses côtés un homme, très noir de peau, lui montrait comment installer le bois

pour que le vent crée un conduit d'aération. Derrière eux se déployaient sur le lac les corolles des éperviers.

« Regarde, rabbi. Tu le disposes comme ça. Ah, tu parles bien, mais tu ne m'as pas l'air très dégourdi... »

Un gros rire secoua la carcasse de l'homme, que sa vulgarité rendit d'emblée antipathique à Judas.

« Jésus ! Je suis revenu. »

Il avait parlé suffisamment fort pour faire sursauter le pêcheur. Jésus se leva et se tourna vers lui. Son visage s'illumina.

« Judas ! Quel bonheur tu me fais ! J'avais craint que nos discussions ne t'aient pas laissé le même souvenir qu'à moi. »

Il l'enlaça, puis se tourna vers le pêcheur, qui était resté au coin du feu, son bout de bois à la main.

« Laisse-moi te présenter cet homme. Simon m'a accueilli avec une gentillesse et une écoute rares. Le pays est rude et l'on m'a envoyé paître presque partout où je suis allé. Tiens, assieds-toi avec nous. »

La joie inondait son visage, même quand il évoquait l'échec de ses premières tentatives.

« Je suis vraiment heureux de te revoir. Avec toi, je me sens moins seul. Avec toi, et eux. »

Il tourna sa main vers les hommes qui s'étaient rapprochés de lui.

« Je ne t'ai pas présenté les autres. André, qui est le frère de Simon. Jacques et Jean, les fils de Zébédée. Leur père tient presque tout le marché du poisson sur la rive nord du lac. »

Il en avait l'air tout fier, comme si c'était lui qui avait monté l'entreprise.

Judas regarda les quatre hommes. Ils avaient tous le même air rustre, les mêmes mains calleuses, les mêmes cheveux en broussaille et le même air simple, pour ne pas dire simplet. Il n'y avait que le dernier, ce Jean, peut-être, mais c'était encore un gamin...

« Et... tu les connais depuis longtemps ? »

— Jacques et André étaient des proches du Baptiste. Je les avais déjà rencontrés en sa compagnie. Les autres, je les ai connus il y a deux jours. Deux jours seulement. Ils ont tout lâché pour me suivre, tout de suite. C'est formidable, non ?

— Cela prouve au moins que ceux qui t'écoutent n'ont pas tort.

— Qu'avons-nous besoin de preuves, Judas ? Il ne faut qu'écouter, écouter encore et toujours Celui qui nous parle. Viens, nous habitons à Bethsaïde : le père de Jacques et André y a une cabane, et nous pouvons y rester quelque temps. »

Bethsaïde, bourg de pêcheurs que rien ne distinguait de ses pareils éparpillés le long du lac, n'était qu'à une heure de marche de Capharnaüm, et ses habitants faisaient souvent la route le matin à pied ou en bateau. La cabane où André et Jacques installèrent leurs

amis était propre et respirait l'aisance. Judas s'en réjouit : s'il avait accepté sans broncher toutes les contraintes de la clandestinité, il avait toujours considéré les pauvres comme une engeance assez détestable.

Les hommes autour de Jésus le regardaient avec vénération. Ils mangèrent quelques perches grillées, dont la chair fade n'était pas relevée d'aromates.

Jésus termina avant tout le monde et tendait son écuelle pour en reprendre quand du dehors s'éleva une voix.

« Simon. Simon ! »

Les six hommes firent semblant de ne pas avoir entendu. Mais un signe de Jésus, qui regarda le pêcheur, poussa celui-ci à sortir. Curieux comme des pies, les autres lui emboîtèrent le pas.

Une femme maigre, vêtue de noir, attendait dehors. Elle avait avec elle deux enfants, dont un tout petit qui dormait entre ses bras.

« Simon. »

En voyant le pêcheur, sa voix se fit soudain toute douce, et elle s'écroula à genoux.

« Simon, tu es encore là... »

Il la prit par le bras.

« Relève-toi, Myriam. Je t'ai déjà expliqué hier... »

— Mais tu ne peux pas partir comme cela, me laisser seule avec les enfants pour suivre... dis-lui, toi, dis à ton père qu'il n'a pas le droit. »

De la main, elle secouait la petite fille, qui ne savait trop quelle attitude adopter.

« Qu'ai-je fait ? »

— Rien, Myriam, tu n'as rien fait, et personne ne pensera que tu as fait quoi que ce soit. Il faut que je suive cet homme, c'est tout.

— Mais pourquoi ? Qu'est-ce qu'il a de plus qui...

— Il me l'a demandé, Myriam, c'est tout. Il me l'a demandé.

— Ce n'est pas possible. Il y a autre chose. C'est pour une autre femme, hein ? Tu pars avec lui parce que tu as trouvé une autre femme ?

— Pas du tout, Myriam. Je te l'ai déjà dit. Je sais qu'il faut que je suive cet homme. Ne me demande pas pourquoi, mais j'en suis sûr. Et tes pleurs ne feront que rendre les choses plus difficiles. »

L'impatience montait dans la voix de Simon.

« Nul ne pensera de mal de toi, Myriam. Tu peux continuer à vivre chez ma mère, je te l'ai déjà dit, et elle est d'accord. Il y aura toujours à manger pour toi et les enfants. Mais il faut que j'y aille... »

Jésus s'approcha,

« Femme... »

— Ah toi, tais-toi ! Pourquoi me prends-tu mon mari ? Pourquoi as-tu besoin de briser une famille ? S'il te faut des esclaves, va les

chercher chez les inutiles, chez tous ces miséreux qui traînent aux portes de la ville à ne rien faire...

— Cela suffit ! »

Simon avait crié. Myriam se releva, reprit par la main la petite fille. Le pêcheur eut un élan vers l'enfant, élan qu'il réprima.

« Qu'est-ce qu'une femme, sinon un ventre ? » grommela-t-il en se tournant vers les autres, qui approuvèrent. Des voisins étaient sortis pour mieux profiter du spectacle, mais ravalèrent leurs commentaires devant l'air rogue du pêcheur.

Myriam s'enfonça dans la nuit, éclairée encore quelques instants par les lueurs d'un feu sur la plage. On n'entendait plus que ses pleurs. Le bébé ne s'était pas réveillé.

Jésus sentit qu'il devait dire quelque chose. Il se tourna vers les quatre hommes qui le regardaient et, élevant la voix pour être également entendu de ceux qui, tout autour, écoutaient :

« Je vous le dis, à vous qui voulez me suivre : vous devrez tout abandonner. Vos pères et vos mères, vos femmes et vos enfants, vos amis passeront après moi. Je vous demande le sacrifice de tout ce que vous aimez, de tout ce qui vous a été cher jusque-là. Sinon, ce n'est pas la peine de venir. Tu entends, Simon, puisque c'est toi qui es en cause : je ne t'en voudrai nullement si tu décides de me quitter maintenant. Mais si tu veux continuer avec moi, il faut tout laisser derrière toi. »

Un lourd silence succéda à ces phrases. Nul pourtant des quatre hommes n'esquissa le moindre geste de repli. À peine Simon jeta-t-il un œil chargé de regret sur son bateau, amarré au bord du lac. C'était une belle barque de huit mètres de long, pouvant contenir sept personnes, et qui avait dû lui coûter très cher, tant le bois était rare. Le vent gonflait légèrement sa voile carrée, nouée au mât. Puis il se sentit gaillardir : ce sacrifice qu'il faisait, d'autres le feraient.

Judas resta estomaqué par le culot de Jésus, et la victoire facile qu'il remportait. Cet homme avait décidément quelque chose d'exceptionnel. La détermination des pêcheurs les fit remonter dans son estime et effaça ce que cette réunion de pauvres rustres avait pour lui de déplaisant.

Le lendemain matin, Jésus n'était pas là.

« As-tu vu le maître ? »

Jean avait réveillé tout le monde, paniqué.

« Laisse-nous dormir et ferme-la, le reprit durement André. Personne ne t'a abandonné. Il a eu envie de s'isoler, et voilà tout. »

Mais c'était trop tard : ils étaient tous réveillés.

« Attendons un peu, acquiesça Jacques, vexé que l'on rabroue

ainsi son frère. Je suis sûr qu'il sera là avant que le soleil ne soit haut. »

Jésus revint effectivement près d'une heure plus tard.

« Maître, nous étions si inquiets », clama Jean en se jetant à ses pieds.

Jésus le regarda avec un sourire très doux.

« Ce n'est rien, Jean. Je parlais avec mon père dans le désert. »

Les hommes se regardèrent. De qui parlait-il ? Mais Jésus ignora leur étonnement. Il attrapa un morceau de pain et mordit dedans à grandes dents.

« J'ai parlé avec lui, et nous avons pris une décision. Il faut aller répandre la nouvelle dans toute la Galilée. »

Un frémissement parcourut la troupe. « Tu... »

Simon avait commencé une phrase.

« Oui, Simon ? »

— Non. Rien... Quand veux-tu que nous partions ?

— Je vous ai dit de tout laisser derrière vous. Mais s'il y en a qui préfèrent encore changer d'avis...

— Non, non, excuse-moi. Je suis à ta disposition. Quand souhaites-tu donc t'en aller ?

— Au coucher du soleil. Il sera moins dur de marcher. »

Myriam revint après le repas, accompagnée d'une vieille dame toussant et crachant. Elle fit exprès de ne pas regarder Simon, qui s'était levé pour la chasser, et se tourna vers Jésus.

« Tiens, toi qui es si malin, guéris donc ma mère qui est malade. »

— Pourquoi me détestes-tu, femme ? Ne sens-tu pas qu'il est des choses qui nous dépassent tous, et qu'elles t'ont effleurée ? Ne peux-tu t'en réjouir au lieu de te lamenter ?

— Des "choses" ? Quelles "choses" peuvent venir de bon d'un lamentable guérisseur ? Vas-y, je te dis, soigne ma mère. Allez... Tu auras au moins fait ça... »

Jésus fit signe à la vieille dame d'approcher. Myriam les regardait, l'air méchant.

Il lui passa la main sur le front, qu'il trouva brûlant. Il lui tâta le poulx, regarda ses yeux, la fixant longuement. La vieille détourna la tête, gênée. Jésus la lui reprit entre ses mains et la maintint serrée.

« Arrête », lui dit-elle.

« Non. Regarde-moi. Cela te fera du bien. »

Il la lâcha quelques minutes plus tard.

« Te sens-tu mieux ? »

La vieille paraissait éberluée.

« Oui, murmura-t-elle, beaucoup mieux. Je n'ai plus si chaud. Merci, rabbi, tu es un grand maître. »

Jésus fouilla dans son sac et lui tendit quelques herbes.

« Tu boiras cela ce soir en infusion. »

Elle s'éloigna en serrant ses herbes et marcha vers sa belle-fille. Furieuse, celle-ci partit sans rien lui dire. La vieille resta immobile, cherchant le regard de Simon.

Plusieurs personnes qui avaient regardé la scène se dirigèrent alors vers Jésus pour lui décrire leurs maux. Gentiment, il en examina deux, leur donna également quelques herbes, puis retint les autres.

« Mes amis, je suis venu vous apporter le mieux de l'âme, pas celui du corps. Je ne suis ni un ange, ni un guérisseur, même si je connais un peu les plantes. Le pays m'appelle. Il faut que je parte. Vous ne me voulez pas pour vous tout seuls ? »

Il rit.

« Allons, laissez-moi passer, soyez gentils... »

Il s'était tourné vers ceux qu'il voulait emmener avec lui. Judas s'étonna à nouveau de les voir serrer leurs sandales sans rien dire. Simon embrassa sa belle-mère, qui ne put retenir ses larmes, et le petit groupe s'ébranla.

« Vers où partons-nous ? » demanda Jacques.

Il était le plus âgé des deux fils de Zébédée. Ses cheveux étaient clairsemés et les rides avaient envahi son front. Il paraissait réfléchir avant chaque phrase et donnait l'impression de maîtriser tout ce qu'il disait, contrairement à son frère que son impulsivité poussait à intervenir en permanence.

« As-tu une idée ? » répondit Jésus.

— Peut-être, s'inclina Jacques, flatté de cette attention. Je sais où nous pourrions trouver un autre disciple de Jean, qui accepterait sans doute de te suivre... »

Sa voix s'était emplie de tristesse.

« Il n'y a plus personne près du Jourdain. Beaucoup sont partis. Ceux qui étaient convaincus que Jean était le messie sont restés très troublés par son arrestation. Le messie est venu pour triompher... »

— Mais Jean n'a jamais dit qu'il était le messie. Je l'ai même entendu nier être Élie.

— Je sais. Mais il a dit que c'était toi... ajouta Simon, qui s'était approché.

— Je ne l'ai pas entendu non plus, Simon », répondit Jésus.

Il se tourna vers Jacques :

« Dis-moi qui est alors ce disciple vers qui nous allons ? »

— Il s'appelle Philippe. Il habite aussi Bethsaïde. C'est à ses côtés que j'ai rencontré et vraiment aimé Jean. Nous devrions le trouver à un ou deux stades d'ici. »

Ils trouvèrent Philippe quelques minutes plus tard. L'homme était

grand, le regard brûlant dans un visage fatigué. Il reconnut tout de suite Jésus, et s'offrit immédiatement.

« Je suis prêt à te suivre, maître. Jean t'a appelé l'agneau de Dieu.

— Je ne l'ai pas entendu. Mais tu le connaissais mieux que moi. »

Ils recrutèrent encore un autre homme que Philippe connaissait. Barthélémy était presque l'opposé de son ami, petit là où l'autre était grand, rond là où il était presque squelettique. Il était sale, sentait mauvais, paraissait rude et méfiant. Quand Philippe le vit, alors que les autres commençaient à se partager quelques figues, il se précipita et l'entraîna un peu plus loin.

« Je suis venu te demander de nous suivre. L'homme avec qui je suis est celui dont on parle dans la Loi de Moïse. Jean l'avait annoncé. Je lâche tout pour aller avec lui. Fais-en autant.

— Mais qui est-ce ?

— Celui par qui il a voulu être baptisé un jour. Un fils de charpentier, qui vient de Nazareth.

— Nazareth ? »

Barthélémy s'esclaffa.

« Nazareth ? Qu'est-ce qui peut bien venir de bon de Nazareth ? »

Il avait parlé fort et sa phrase était parvenue jusqu'au petit groupe. Déjà, Simon était debout, prêt à aller châtier l'insolent. Jésus le retint.

« Tu es un vrai enfant de Dieu. Il n'y a pas de mensonge en toi.

— Ah oui, rétorqua l'autre, presque agressif. Et comment me connais-tu ?

— Je t'ai vu avant même que Philippe ne t'appelle. Tu étais là, sous le figuier. Tu buvais à l'arbre de la connaissance. En étudiant la Loi, c'est vers moi que tu marchais. »

Barthélémy fixa Jésus, les poings serrés, comme s'il allait lui sauter dessus. Soudain ses traits s'apaisèrent. Il se baissa, doucement, puis s'agenouilla et baisa le sol devant ses pieds.

« Tu es le maître. Le roi de notre peuple. Tu es venu pour nous sauver. »

Le petit groupe regardait la scène, fasciné. Jésus releva Barthélémy.

« Tu crois parce que je t'ai dit que je t'ai vu sous l'arbre. Mais tu verras mieux encore. »

Il se tourna vers les autres.

« C'est vrai, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges de Dieu descendre sur le fils de l'homme. »

Encore les cieux qui s'ouvraient... Mais Judas ne nota même pas la répétition, tant il avait du mal à en croire ses yeux. Jésus était encore plus impressionnant qu'il ne le pensait. À moins qu'ils n'aient été d'accord à l'avance et que toute cette comédie n'ait été faite que

pour impressionner le petit groupe ? Mais non, il y avait dans la scène une naïveté, une spontanéité qui ne pouvait être organisée. Barthélémy s'assit parmi eux, et le gros éclat de rire de Simon scella son arrivée.

Le soir, Jésus s'écarta pour aller prier. Le petit groupe, qui avait l'habitude des prières communes, s'en étonna.

« Je vous surprendrai par beaucoup d'autres choses, même si vous êtes mes disciples. »

Tous acceptèrent le terme sans même s'en rendre compte.

« J'ai envie de continuer à parler aux gens, expliqua Jésus à Judas le lendemain. Mais je crois qu'il vaut mieux commencer par aller dans les synagogues. Quand nous aurons convaincu les savants, nous parlerons aux autres. »

Judas acquiesça et prit en main l'organisation des rencontres avec les rabbins et les officiants, en envoyant chaque fois deux ou trois compagnons prévenir de l'arrivée de la troupe qui, du coup, trouvait toujours des errants ou des malades à l'attendre.

Ils retournèrent à Capharnaüm, où Jésus avait l'intention de profiter du samedi pour prêcher.

« Tu ne vas pas aller à la synagogue de Capharnaüm ! protesta Judas. Elle a été financée par un Romain qui prétendait aimer les Juifs... »

L'idée paraissait inadmissible à Judas. « Je ne vais pas continuer à parler uniquement à de petits groupes de pêcheurs. Mon père me l'a dit : il faut que j'atteigne le plus grand nombre. Capharnaüm est pleine de monde en ce moment. C'est là que je dois commencer pour de bon. »

De loin, ils virent la synagogue, construite sur une plate-forme, majestueuse. Sept colonnes soutenaient sa nef et son dallage était d'albâtre. Tous les sièges étaient occupés ; il y régnait déjà une odeur puissante.

C'était jour de sabbat. Dans le petit chœur, autour de l'arche qui contenait les rouleaux de la Loi, sept membres de la communauté étaient assis, tous vêtus du taliss blanc. Les deux premières bénédictions étaient déjà passées et l'un des officiants était en train de lire en hébreu un extrait du Pentateuque. Après la prière des dix-huit bénédictions, chantée debout, la tête orientée vers Jérusalem, le rabbin se tourna vers la salle, demandant si quelqu'un souhaitait lire un second texte, tiré cette fois des Prophètes, et ensuite le commenter. Personne plus qu'un autre n'y était habilité et n'importe quel Juif un peu reconnu pouvait ainsi gloser des heures sur quelques versets, activité qui avait le don de faire périr Judas d'ennui. Le chef de la synagogue s'adressa aux nouveaux arrivants...

« Peut-être daignerais-tu venir nous donner ton avis ? »

Jésus se leva. Il grimpa sur le bēma, l'estrade, et déroula à son tour le long rouleau de peau que lui tendit le hassan.

Sans problèmes, il déchiffra l'hébreu classique dans lequel était rédigé le texte, savoir qui ravit Judas.

C'était un passage du livre d'Isaïe :

« L'esprit du Seigneur est sur moi.

« Pour porter la bonne nouvelle aux pauvres.

« Renvoyer les opprimés. »

La voix de Jésus était belle, avec quelque chose d'envoûtant, et il y avait sur son visage un air de pénétration inspirée qui faisait oublier ses traits ingrats. Il avait du charme, incontestablement, et Judas qui jetait un regard sur l'air attentif des auditeurs ne put qu'en sentir les effets.

Puis Jésus commença le commentaire en araméen.

Très vite, la rumeur devint forte. Car le jeune homme, soudain, brisa toutes les règles. Il dit « je », donna son avis, comme s'il enseignait lui-même au lieu de s'en tenir à la Loi. Il annonça que la venue du messie, que promettait le texte d'Isaïe, venait de s'accomplir. Il annonça, encore pire, que le messie ne serait pas forcément un chef guerrier et qu'il admettrait à ses côtés les opprimés de tous pays, et pas seulement les Juifs. Dans les rangs des pharisiens, le brouhaha devint intolérable. Mais Jésus ne se troublait pas. Il les regardait et continuait. Et, alors que Judas et à ses côtés Simon s'apprêtaient déjà à se battre, ils s'aperçurent que l'hostilité de la foule diminuait et que la parole qui coulait de la bouche du rabbi la subjuguait. Elle paraissait anesthésiée. Et son étonnement, véritable hargne pour certains, ne s'exprima à nouveau qu'après, bien après que le Galiléen eut fini son prêche.

Le lendemain, Jésus réunit ses compagnons : « Vous êtes sept à me suivre. Bientôt, vous serez des centaines et je ferai de vous tous des pêcheurs d'hommes. Mais vous, les premiers, resterez toujours chers à mon cœur. » Les hommes se rengorgèrent.

« Toi, Simon, tu as été le premier. Désormais, je t'appellerai Pierre et sur toi, je construirai mon Église. »

Un murmure un peu jaloux parcourut le groupe. Simon répéta son nouveau nom, comme pour en goûter la substance.

« Pierre, Pierre. » Il exultait.

« Chacun d'entre vous devra former de nouveaux disciples. Vous avez renoncé à beaucoup : il faudra renoncer à plus encore. »

Ils partirent ensuite, portés par l'aventure qui s'annonçait. Des sept, aucun, même pas Judas, n'aurait échangé sa place.

Ainsi unis, ils se dirigèrent vers le village de Cana.

La mer d'orge et de blé de la plaine d'Esdreton était derrière eux. Jésus s'était déjà installé sur la place du village quand une voix l'interrompit. « Jésus. Que fais-tu là ? » Le prêcheur se retourna. « Juste. Et toi, qu'est-ce qui t'amène ? » Il n'avait pas l'air très heureux de voir l'inconnu. « Je suis avec Maman et les frères. Ce sont les noces de Rafca. Tu étais invité, mais nous n'avons plus eu de tes nouvelles depuis près de deux mois. Où étais-tu ? »

Il y avait autant de sollicitude que de reproche dans la voix. Jésus répondit, assez durement.

« J'étais avec mon père. Je croyais vous avoir prévenu. »

Juste n'eut pas le temps de répliquer.

« Bonjour, mon fils. »

La femme qui venait d'entrer dans le cercle des auditeurs était petite, brune, les cheveux retenus par un large foulard bleu.

« Cela fait longtemps que je ne t'ai vu. Te portes-tu bien ? »

Le ton était à la fois doux et ferme. Autour d'elle, les frères se rapprochèrent, comme s'ils voulaient faire bloc.

« Que me veux-tu, femme ? »

La mère de Jésus tiqua, blessée par la froideur de la réplique. Judas, en qui le souvenir de Ciborée était toujours vif, fut lui aussi heurté.

« Viendras-tu au mariage de ta cousine ? Nous en sommes au troisième jour. »

Rafca était apparentée au père de Jésus, par sa sœur. Enfant, elle avait beaucoup joué avec lui. Quand elle le vit entrer avec ses compagnons, son sourire s'agrandit. La noce était riche et accueillait une cinquantaine de personnes. Jésus s'empara d'une caille grillée et en suçait voluptueusement les os.

« Allez-y, mes amis, ne vous gênez pas : je ne vous promets pas tel festin tous les jours. »

Les disciples se tenaient à l'entrée de la salle, timides. Seul Judas paraissait à l'aise, et n'était stoppé dans son élan que par l'hésitation des autres. Il fallut que le nouvel époux lui-même vienne vers eux et leur ouvre les bras.

« C'est donc toi ce cousin que plus personne ne voyait ? Je suis ravi que ma modeste demeure célèbre aussi ton retour parmi les tiens.

— Mais je ne suis pas de retour, protesta Jésus. Je suis venu accomplir ce que je dois accomplir, et... »

L'hôte, qui n'avait parlé que par politesse, n'écouta pas la fin de

la phrase. Jésus s'attabla. Les hommes étaient d'un côté, les femmes d'un autre ; la future épouse, sous un dais. Devant le bon appétit de leur maître, les disciples se mirent à manger. Le vin aidant, leur coin de table devint vite très animé. Un marchand de Nazareth, l'un des plus vieux amis du marié, les régala d'anecdotes collectées au cours de ses voyages. L'arrestation de Jean-Baptiste fut évoquée. Cependant les convives eurent l'intelligence de n'y voir que l'atteinte faite à un membre de la famille et de ne pas s'embarquer dans des considérations politiques.

Jésus se mêla peu à ses frères, mais resta un long moment près de la mariée. Il était gai, buvait sans se faire prier, alla s'asseoir à côté de sa mère, sans pour autant y rester trop longtemps. Judas contemplait ainsi pour la première fois son nouvel ami dans son cadre familial, et jugeait déjà en stratège des ruptures qu'il sentait proches. Quand fut venue l'heure de danser, il se leva et se mêla au groupe.

La fête battait son plein. Le vin avait coulé à flots, un vin très fort, et quelques vomissures souillaient déjà la cour. Jésus riait haut et fort, quand sa mère vint le trouver.

« Jésus ?

— Oui ?

— Il faudrait que tu ailles voir en cuisine. Je crois qu'il y a un problème. Ils n'ont plus assez de vin.

— Et que veux-tu que j'y fasse ?

— Je ne sais pas, moi. Essaie d'arranger cela. Ton cousin est venu me le demander, et tes frères ne sont plus vraiment en état de mettre deux idées l'une après l'autre.

— Bon, j'y vais. »

Il se leva, mécontent. Dans la cuisine, l'un des domestiques se tenait, impuissant, face à une grande quantité de jarres dressées sur leurs trépieds. Son collègue pétrissait de la pâte, les mains couvertes de gants en peau de chèvre pour éviter d'y mêler sa sueur.

« Quel est ton problème ?

— Ils ont bu plus que nous n'avions prévu. Il y avait quarante-huit jarres de vin et il n'en reste plus que trois. Tout le reste est parti.

— Effectivement... Il vaut mieux payer les amis de ton maître que les inviter. »

Judas, qui l'avait vu partir, se glissa derrière lui.

« Qu'est-ce qui se passe ?

— Nos joyeux compagnons ont bu tout le vin. C'était du vin de Chio ?

— Oui, répondit le domestique.

— Il est beaucoup trop fort de toute façon. Répartis les trois jarres pleines dans une douzaine de vides, et rajoute de l'eau. Cela coupera le vin et je suis sûr qu'il n'en sera que meilleur. De toute façon, tout le

monde est soûl : boire quelque chose d'un peu plus léger ne fera de mal à personne, si tant est même qu'ils s'en rendent compte. »

Le garçon exécuta les ordres de Jésus, avec l'aide de Judas. Quand les jarres furent servies, la tablée se récria. Le maître de maison goûta le nouveau breuvage, et jura qu'il était encore meilleur que le précédent. Judas et Jésus échangèrent un sourire complice.

Ils allèrent se coucher deux heures plus tard. L'aube déjà blanchissait le paysage. Plusieurs des invités étaient affalés. Les mariés avaient été conduits à leur chambre. La fête pouvait se disperser.

Jésus se réveilla le lendemain avec un mal de tête que Judas fit passer en lui donnant un de ses fameux cachets. Il réunit ses disciples. Pierre, dont le ronflement sonore avait indisposé ses voisins toute la nuit, fut le plus dur à réveiller. Il alla faire ses adieux à ses cousins, qui le regardèrent avec une inquiétude qu'il ne comprit pas.

Ce n'est que le soir qu'il eut l'explication de cet étrange comportement. Amusé, Judas vint le trouver.

« Tu sais ce qu'on raconte ? Que tu as, hier, transformé l'eau en vin. Que tu as fait un miracle ! La crédulité de ces paysans me laissera toujours stupéfait. Comment vas-tu leur dire ?

— Je ne vais pas leur dire.

— Tu ne vas pas leur dire ? Tu vas leur laisser croire que tu es capable de faire ce genre de tour de passe-passe ?

— Oui.

— Mais pourquoi ? N'es-tu venu que pour faire croire que tu peux aider des ivrognes à se soûler ? Si c'est là ta bonne nouvelle...

— Ne dis pas de mal des miracles, Judas. Ce sont des signes de la présence de Dieu, et j'en donnerai d'autres. Je t'accorde volontiers que cette histoire d'eau transformée en vin est ridicule, et elle sera bien vite oubliée. Mais qui es-tu pour juger la foi de ceux qui y croient ? S'ils sont ébranlés, ne serait-ce qu'un peu, s'ils ouvrent leur cœur à la parole en pensant s'amuser gratuitement, où est le mal ? Vaudrait-il mieux qu'ils s'endorment à la synagogue ? Je ne revendiquerai pas ce miracle, mais je ne ferai rien non plus pour que l'on n'y croie pas. Et puis...

— Et puis ?

— Et puis, la Galilée nous est peut-être désormais ouverte. Et crois-moi, nous allons en avoir besoin. »

Jésus ne s'était pas trompé. Le succès de Cana se répandit dans tout le pays et certains l'accueillirent désormais avec des jarres d'eau en lui demandant de les transformer. Un marchand de Tibériade vint même lui proposer une association, lui faisant valoir que ce ne serait pas la première fois qu'un magicien se mettrait à faire du commerce.

Spontanément, André et Philippe lui interdirent de l'approcher, inaugurant ce rôle de gardes qu'ils allaient assumer de plus en plus au fil des jours.

Jésus allait maintenant de village en village, ne se ménageant pas, s'arrêtant dans les synagogues, où sa présence finissait par soulever souvent l'ire des rabbins. En quelques jours, il avait pris une étonnante aisance. Il parlait à la foule, à la fois d'égal à égal et en maître, sachant en même temps piocher dans les petits faits de la vie quotidienne et laisser d'énigmatiques paraboles sans explications. Derrière lui les disciples marchaient, souvent épuisés. Des nouveaux s'étaient joints au groupe initial.

CHAPITRE 17

Les jours qui suivirent convinquirent Judas de la justesse de son choix. Chaque fois qu'il comparait Jésus aux autres prédicateurs, il sentait chez lui quelque chose de très fort, de très neuf, un don pour captiver les gens, les amener à lui. Combien de fois n'avait-il pas ainsi, d'une parole, convaincu l'un ou l'autre de le suivre ? Il y avait une mélodie dans sa voix, et une armée dans ses gestes.

De plus en plus les gens venaient l'écouter. Chacun, quand il parlait, croyait qu'il s'adressait à lui. Il n'usait pourtant ni de la harangue ni de la diatribe, s'exprimait paisiblement, à cent lieues des gesticulations du Baptiste. Certains même lui criaient de temps en temps de parler plus fort. Alors il se levait, fendait la foule et circulait entre les gens, souvent secoué d'un rire très pur. Judas le regardait faire avec admiration, conscient pourtant que cette apparente simplicité s'appuyait aussi sur les procédés des grands orateurs qu'Archépios lui avait décrits à propos de Socrate et Démosthène : cadences régulières, mots frappants auxquels s'agrégeaient le reste du discours, phrases antithétiques qui marquaient la mémoire... Ce qui semblait en revanche propre à Jésus, c'était l'autorité avec laquelle il s'exprimait, comme si tout venait de lui.

« Tu ne t'appuies sur aucun rabbi, lui demanda Judas. Tu ne connais ni Hillel ni Shammaï ni Gamaliel ?

— Je les connais et je les respecte. Mais je ne suis pas venu pour répéter ce que d'autres ont dit. »

Le soir, souvent, il se retirait seul dans la campagne pour y prier celui qu'il appelait maintenant curieusement « Papa », appellation sur laquelle ses proches passaient comme s'il s'agissait d'une bizarrerie sans conséquence.

Les journées étaient longues et rudes. Ils marchaient beaucoup, s'arrêtant souvent pour partager le pain et les figues, se reposer au bord d'une rivière ou écouter Jésus qui échangeait avec un passant et, parfois, l'entraînait à leur suite. Ils discutaient beaucoup, discussions qui finissaient souvent en francs éclats de rire. Sans être drôle, Jésus maintenait une gaieté permanente, tantôt par l'ampleur de son rire qui explosait et semblait ne plus devoir finir, tantôt par la bonne humeur qu'il affichait et l'art qu'il avait de relancer une conversation mourante. Il lui arrivait même de chanter des refrains populaires. Le jour où André avait entonné une chanson d'amour qui commençait

par ces vers :

*Ouvre-moi mon aimée, ma colombe, ma parfaite.
Car ma tête est couverte de rosée et se pare des boucles de la nuit.*

Jésus avait continué.

*Je vous en conjure, filles de Jérusalem,
Si vous trouvez mon bien-aimé, dites-lui que je l'attends.*

Il chantait fort, un peu trop haut, mais avec une belle voix.

Ces premières semaines furent un bonheur de tous les instants, une suite de moments d'une innocence totale.

Aucune ambition, aucune rivalité ne montait encore les disciples les uns contre les autres. Les foules étaient restreintes et Jésus, passant de village en village autour du lac de Galilée, pouvait parler à tous sans que quiconque soit obligé de contenir ses admirateurs.

La prière prit dans leur vie une place de plus en plus importante. Judas était content de retrouver autour de lui la ferveur galiléenne. Les disciples avaient cette ardeur, cet amour pour les coups de poing, les coups de gueule, les coups de cœur, qui lui avait tant manqué dans la Judée plus austère. Ils étaient violents, emportés, injustes, mais attachants. Et pour beaucoup, des émeutiers parfaits, le noyau idéal d'une bande efficace.

Ce jour-là, une dizaine de personnes étaient venues, abandonnant leurs activités. Un âne était resté la patte en l'air, le maréchal ferrant ayant voulu venir regarder l'entrée de Jésus, au grand énervement de son client.

Au premier rang se tenait un aveugle.

« Seigneur, guéris-moi, gémissait-il. Je t'en prie, guéris-moi. »

Jésus examina l'homme. Ses paupières étaient recouvertes de sécrétions verdâtres, qui les collaient l'une à l'autre.

« Je ne vois plus depuis des mois. Aide-moi.

— Je vais t'aider. »

Il s'éloigna avec l'aveugle. Quelques disciples empêchèrent les curieux de les suivre.

« Il veut être seul avec lui. Laissez-le. »

Jésus prit le visage du malade entre ses mains, examina ses yeux rougis et, avec un peu de salive qu'il avait dans la main, les lui frotta.

« Tu n'es pas aveugle. Tu as eu une infection qui a fait couler du pus, et ce pus t'a collé les yeux. As-tu l'habitude de te laver ?

— Non, pourquoi ?

— Parce qu'il suffirait que tu ailles te frotter avec l'eau du puits pour que la vue te revienne.

— Tu aurais fait ce miracle.

— Ce n'est pas un miracle, c'est un conseil. Suis-le, et tu verras.

— Seigneur, je crois en toi.

— Pour de mauvaises raisons, j'en ai peur, sourit Jésus. Va, et garde le silence sur ce qui t'est arrivé. »

L'aveugle se dirigea à pas hésitants vers le puits, où il entendait un âne boire. Là, il fit ce que Jésus lui avait recommandé. Une heure plus tard, il avait les yeux rouges, encore purulents, mais il y voyait. Il revint s'agenouiller devant Jésus, qui lui conseilla l'usage de compresses d'herbe, et lui fit à nouveau promettre de ne rien dire.

« Pourquoi ce silence ? demanda Judas. À Cana, tu expliquais que les miracles, même faux, te rendraient fameux. Et aujourd'hui, où tu guéris pour de bon, tu voudrais que cela ne se sache pas.

— Cela se saura de toute façon. Je n'ai qu'une confiance très modérée dans la parole humaine. »

Jésus sourit, d'un air amusé, avant de reprendre, plus sérieux.

« Ma victoire n'est pas que cet homme voie, c'est qu'il regarde, et qu'il regarde différemment. Aurait-ce été possible s'il avait senti dans ma bonté la simple envie de faire parler de moi ? »

Judas parut peu convaincu.

« Ces scrupules sont très émouvants, mais nous n'arriverons à rien si tu n'es pas capable d'entraîner les foules derrière toi. Pour ça, il faut bien être connu.

— Fais confiance à la compassion, Judas. Elle a plus de poids que des armées. »

Le soir même, l'« aveugle » commença de raconter son miracle.

Depuis la veille, ils étaient à nouveau installés à Capharnaüm. Jésus voulut retourner à la synagogue. En remontant la rue, ils passèrent devant la boutique du charpentier.

« Oh, attendez ! »

Jésus avait l'air émerveillé. Il s'approcha de la boutique, demanda à toucher la varlope et le marteau, caressa le bois, se lança dans une longue discussion avec le propriétaire. Judas et les autres s'impatientsaient.

« Jésus, cela va commencer.

— Laissez-moi un peu. J'arrive. »

Il demanda quelque chose au charpentier et les disciples, stupéfaits, le virent déposer son manteau et attraper le rabot qu'il commença à passer sur une planche, le visage envahi par un plaisir et

une joie tout enfantines. Quand il sortit, il ne prit même pas la peine de s'excuser.

« Cela faisait si longtemps... », dit-il seulement.

Et il se dirigea vers la synagogue.

Quelques pharisiens, reconnaissables à leurs phylactères et à l'austérité ostentatoire de leurs longues tuniques, l'attendaient, désireux à nouveau de l'entendre. Ils lui firent lire et commenter trois versets. Son ton, sa familiarité, le mélange de simplicité et de profondeur de ses discours captivèrent tout de suite cet auditoire difficile. Judas craignit pourtant que Jésus n'aille trop loin en proclamant avoir été oint par le Seigneur pour annoncer aux pauvres la bonne nouvelle et libérer les captifs.

Mais il avait tort. Chez ses interlocuteurs ne régnait qu'une admiration un peu jalouse.

« Es-tu rabbin ? lui demanda l'officiant, quand il eut terminé.

— Non.

— Tu n'as jamais été dans une école rabbinique ?

— Non.

— D'où te vient donc ce savoir ? »

Aucun n'avait encore entendu un étranger à leur secte s'exprimer avec cette aisance et cette pertinence. Ceux qu'on invitait étaient rarement très brillants, et c'était même devenu un jeu parmi les plus moqueurs de s'amuser de leurs déclarations.

Plusieurs de ceux qui l'avaient écouté voulurent le suivre. Le temps qu'il franchisse les quelques mètres qui le séparaient de l'endroit où il logeait, la foule était devenue plus nombreuse et agitée. L'homme qui les avait accueillis était un peu perplexe.

« Tu es sûr qu'il est des nôtres ? » demanda-t-il à Judas.

Il s'était marié quatre mois auparavant, sa femme était déjà enceinte et il avait expliqué qu'il avait envie de prendre ses distances avec le mouvement.

« Attirer l'attention sur ma maison de cette façon ne me paraît pas très judicieux...

— Ne t'en fais pas : il n'a aucun lien direct avec nous, à part moi. Mais il est de notre côté, je peux te l'assurer. Il l'est même plus que beaucoup d'autres qui l'affichent davantage. »

Jésus, assis dans la fraîcheur de la pièce principale, ne semblait pas faire attention au brouhaha extérieur.

« Maître, je crois qu'ils t'attendent, se crut obligé de lui faire remarquer Barthélémy.

— Laisse-moi manger. La parole du Seigneur patientera encore un

peu. »

Il engloutit quelques figues, puis pria. Alors il se dirigea vers la fenêtre.

« Tu ne veux pas sortir, maître ? s'enquit Jean.

— Non. Il fait chaud, et je serai mieux ici. Les gens entendront, et tu n'auras qu'à laisser entrer les malades. »

Des nouveaux venus vinrent s'agglomérer à la foule déjà installée. Beaucoup étaient de simples curieux qui passaient, sans d'ailleurs toujours s'arrêter très longtemps.

« Ça serait bien d'annoncer à l'avance les endroits où il doit prêcher, murmura André à l'oreille de Philippe.

— Mais il ne le voudra jamais. Il suit son inspiration et n'a pas vraiment de plan. »

Certains malades avaient réussi à venir au premier rang, et suppliaient Jésus de leur accorder la guérison. Il en bénit quelques-uns. Deux ou trois partirent tout de suite, assurant qu'ils se sentaient mieux. D'autres restaient. Des cris, des « laissez passer ! » se firent soudain entendre, suivis de protestations. Un groupe d'hommes arrivait, portant sur un brancard un paralytique. Le bruit finit par couvrir la voix de Jésus.

« Judas, va voir ce qui se passe. »

Judas eut du mal à percer la masse entassée devant la porte. Aucun ne voulait céder sa place. Entre les cris des enfants, quelques femmes hurlant et les supplications de malades, la situation devenait incontrôlable.

« Il faudra le savoir pour la prochaine fois : ne plus rester dans une maison où l'on peut se laisser coincer », dit Barthélémy.

Judas réussit tant bien que mal à faire l'aller-retour.

« C'est un paralytique, maître, il voudrait te voir. Ses amis l'ont porté sur un brancard depuis Magdala. Tu ne peux pas ne pas les recevoir. En plus, j'ai reconnu dans la foule plusieurs pharisiens. Je crois qu'ils sont venus te regarder. Il faudrait que...

— Que quoi ?

— Que tu fasses un gros coup... S'ils repartent à Jérusalem répandre ton nom...

— Judas, Judas... Je ne fais pas de "coups", je fais ce que Dieu veut. S'il souhaite que je guérisse cet homme, je le guérirai. Sinon, je n'en ferai rien.

— D'accord. Mais essaie quand même. Je vais voir comment je peux le faire entrer. »

Jésus continua à parler. Les disciples, inquiets, se demandaient comment ils pourraient contenir les gens s'ils devenaient plus pressants.

Soudain, un rai de lumière plus vif se fit jour dans la pièce. Des

cris jaillirent : « Attention, pas par là », « Sa tête, fais attention à sa tête... » Le visage épanoui de Judas apparut par le trou qu'il venait de creuser dans la terrasse, dont le mince torchis et le treillis de roseaux et de branchages n'avait guère résisté.

« Voilà ton malade, Jésus. »

Il fallut peu de temps pour dégager un espace suffisant à laisser passer le malade, qui fut porté par l'escalier extérieur menant à la terrasse et descendu dans la pièce à bras d'homme.

Il était sur un brancard de bois, recouvert d'une couverture. Jésus la souleva : les jambes étaient minces, immobiles. Il passa la main dessus.

« Depuis quand es-tu malade ?

— Je l'ai toujours été, maître.

— Ta foi t'a mené jusqu'à moi. La tienne et celle de ceux qui t'ont porté. »

Les amis du malade étaient toujours sur le toit, d'où ils jetaient dans la pièce des regards inquiets.

« Mon enfant, tes péchés te sont pardonnés », dit Jésus.

L'homme eut l'air déçu, et un murmure de perplexité parcourut la foule. Soudain de l'extérieur s'éleva une voix.

« Comment peux-tu parler ainsi ? Laissez-moi passer. Laissez-moi passer, vous dis-je. »

La voix avait une autorité qui fit s'écarter les badauds. Un homme, habillé comme les docteurs de la Loi, entra.

« Pour qui te prends-tu ? Sais-tu qui tu insultes ? Seul Dieu a le pouvoir de pardonner les péchés. Tu es un fou ou un imposteur ? »

Jésus le regarda avec calme, ce qui eut pour effet de faire enrager encore plus l'homme. Dehors d'autres voix s'élevèrent pour approuver le pharisien.

« C'est vrai. Qui es-tu ? Qui te donne le droit de te comparer à Dieu ?

— Pourquoi ces pensées dans ton cœur ? répondit Jésus. Ne saistu te laisser envahir que par la haine ? Es-tu venu pour d'emblée me condamner ? Qu'est-ce qui est le plus facile, à ton avis : de dire à cet homme que ses péchés sont pardonnés, ou de lui dire de se lever et de repartir guéri ? »

Jésus paraissait transporté, comme si quelqu'un d'autre parlait à travers lui.

« Eh bien, regarde, regarde. Et comprends que le fils de l'homme a le pouvoir de remettre les péchés...

— Le fils de l'homme ? Comment oses-tu... ? »

Jésus se tourna vers le paralytique, repassa les mains sur ses jambes, et s'agenouilla. Alors l'homme se mit à hurler. Jésus maintint la pression de sa main. Les cris devinrent insupportables, et les

disciples durent se mettre devant la porte pour empêcher d'entrer ceux qui souhaitaient délivrer le patient.

« Essaie de marcher, maintenant. »

L'homme ne paraissait pas comprendre ce qu'on lui disait.

« Allons, marche. »

Il regardait Jésus, l'air parfaitement incrédule. Le charpentier le fixait, attendant qu'il s'exécute.

Il tenta de replier sa jambe. On la vit frémir, puis bouger. Il éclata en sanglots. Ses amis tombèrent à genoux. Il réussit à l'amener au bord du brancard, puis la posa par terre. Hurlant de joie, il se leva, fit deux pas, et retomba.

« Ne va pas trop vite, mon ami. Ta foi t'a sauvé, et tes péchés te sont pardonnés. »

L'homme riait dans ses larmes, presque fou. Ses amis l'emportèrent, abandonnant le brancard. La foule s'écarta, sans un mot. Le pharisien, décomposé, s'enfuit à la suite du cortège.

Jésus, épuisé, s'assit.

Judas s'avança vers lui. Les questions se lisaient sur son visage.

« Ne me demande pas d'explications, Judas. Vois et crois », répondit Jésus.

Il leur demanda de dissiper la foule et alla se coucher.

Le lendemain, sans plus parler du miracle, Jésus fit venir Judas et lui demanda, vu l'admirable façon dont il avait résolu tous les problèmes posés par l'introduction du paralytique dans la maison, s'il voulait bien s'occuper de la bourse et de l'intendance de la petite troupe.

« Tu es celui de nous qui a le plus d'instruction.

— Mais de quoi vivrons-nous ?

— Des dons qui nous seront faits pendant que je prêcherai et avec lesquels nous essaierons ensuite de faire quelque bien.

— Pourquoi pas ? C'est vrai que je serai sans doute plus doué que ces Galiléens pas toujours très vifs dont tu t'es entouré. »

Il rit, mais la complicité qu'il tentait ainsi d'établir ne trouva pas de prise chez Jésus.

« Ne te moque pas, Judas. Ces hommes sont sans doute plus simples que tu ne l'es, mais je prendrais très mal que tu les méprises. »

Judas grommela une vague excuse et partit. Il était quand même fier et ravi de la confiance que Jésus venait de lui montrer.

Les guérisons firent désormais partie de leur quotidien. Ils ne se déplaçaient plus sans que des malades, des handicapés, des scrofuleux ne viennent solliciter le rabbi.

Une colonie de lépreux fit même un jour fuir les disciples, que Jésus dut rappeler avec violence. Lui-même ne paraissait pas maîtriser ce que ses mains faisaient. Parfois il semblait se contenter de sa connaissance des plantes et des médicaments et parfois il paraissait tirer d'elles des résultats totalement imprévus.

C'est en revenant de son prêche à la kenesset de Koursi que Jésus un jour aperçut André, agenouillé sur un boiteux et tordant sa jambe malade. Trois autres disciples l'entouraient.

« Dieu est avec moi. Ne crains rien, cela va réussir. »

L'homme transpirait, serrant les dents devant la douleur, et André broyait le malheureux membre.

Jésus bondit.

« Que fais-tu là ? »

André tressaillit et le regarda, avec l'air d'un enfant pris en faute.

« Je, je... Je voulais le guérir, comme toi. Faire un miracle. Je t'ai vu faire, et j'ai cru que...

— Que c'était un jeu, un truc qu'il fallait faire ! Imbéciles odieux que vous êtes... Tu prétends aimer et tu veux utiliser cet homme comme un moyen de te faire valoir. As-tu pitié de celui que tu martyrises ? Non. Mais tu te dis : Ah, si jamais le disciple André pouvait faire comme son maître et que cela se sache, quelle merveille ce serait alors ! Imbécile, triple imbécile ! »

Jamais encore les disciples n'avaient vu Jésus dans une telle colère.

« Seule la foi sauve. Tu comprends, la foi. Pas l'imitation, la foi. »

Les disciples crurent même que Jésus allait frapper. Mais il préféra s'éloigner en pestant. André, bouleversé, le regarda partir. L'homme handicapé s'éloigna discrètement, traînant derrière lui sa jambe toujours malade mais beaucoup plus douloureuse.

Si le peuple était plutôt favorable au prédicateur, il n'en allait pas de même des autorités, et l'accueil dans les villages était de plus en plus hostile. L'arrivée de la troupe d'errants affolait les rabbins, qui venaient leur demander de déguerpir. Plusieurs d'entre eux reprochèrent à Jésus ses guérisons et ses miracles, le comparant à des magiciens illustres. Parfois Jésus partait sans rechigner, parfois il affirmait son intention de rester. Judas avait vite formé une dizaine d'hommes menaçants à l'entourer quand la discussion devenait houleuse.

Des pharisiens les suivaient régulièrement. Souvent braqués sur des points de doctrine absurdes (Jésus un jour refusa même de répondre à l'un d'eux qui voulait savoir si à son avis l'on pouvait porter ou non ses fausses dents le jour du sabbat, et se mit carrément en colère le lendemain quand il s'agit de discuter du nombre de coudées sur lequel il était légitime de porter un paquet ce même jour),

ils avaient aussi une réflexion sur la foi dans laquelle Jésus se retrouvait totalement. Il lui arriva de confier à Judas, un jour où la moiteur du soleil et l'indolence de tous entretenaient la rêverie, à quel point ces échanges lui étaient une oasis dans l'aridité de ses rapports avec la troupe peu portée aux subtilités théologiques qui l'accompagnait.

« J'ai tellement à dire, soupirait-il, et je dois gaspiller ma salive en polémiques absurdes. Les pharisiens me sont plus proches que n'importe qui. Leur quête de la voie étroite n'est pas la mienne, mais nous cherchons à déboucher dans le même jardin... Tout ce qui sort de bon, de brillant, de vivifiant de nos textes saints vient d'eux. Ils sont tellement plus vivants que ces grands prêtres qui ne pensent qu'à leur bien, que ces sadducéens corrompus, ces collaborateurs odieux qui dévoient notre Loi et ont fait du Temple un lieu de trafics. Et ce sont eux qui me rejettent pour de stupides questions de respect des rites, pour des simagrées vieillottes alors que, ensemble, nous pourrions renverser ce monde... »

Judas était devenu indispensable. Sa connaissance de la clandestinité servait à tous les moments de leur vie, et son rôle de logisticien était le paravent idéal à sa mission. Il recueillait soigneusement les dons après les prêches de Jésus, et les notait sur des tablettes, une pour ceux en nature, une autre pour ceux en argent. Sur d'autres, il inscrivait les achats et les quelques ventes des objets dont il ne savait que faire, comme cette vache qu'un homme bouleversé leur avait offerte : pendant trois jours, ils l'emmenèrent avec eux, mais les caprices de l'animal les obligèrent à s'en débarrasser. Il s'occupait de préparer l'accueil du maître, allait chez l'habitant, demandait s'il était possible de loger un prophète, voire de le nourrir. Souvent, ils acceptaient de rajouter un matelas en paille ou une peau d'animal sur la terrasse, allant parfois jusqu'à accueillir en plus les disciples.

Il usait de son réseau, s'approchant des contacts que lui avait laissés Barabbas ou des gens qu'il savait acquis à la lutte, en profitant pour ranimer leur ardeur. Le plus difficile était d'évaluer la fiabilité de ceux à qui il s'ouvrait, et d'éviter que l'un d'entre eux n'aille raconter aux autorités ce qui se tramait dans la troupe. Il décida ainsi un autre Simon, fidèle adjoint de Barabbas, à les rejoindre pour le seconder au quotidien dans cette tâche de prosélyte. Ce Simon fit tellement peu mystère de ses opinions qu'il fut vite surnommé « le Zélote ».

Il recevait un accueil particulièrement favorable parmi les lévites. Il sentait en eux une masse indignée, enthousiasmée, prête souvent à suivre le prêcheur jusqu'au bout. Et Judas savait très bien où il comptait le faire aller.

Jean courait devant, jouant avec des cailloux qu'il envoyait sur la route, essayant d'en toucher d'autres. En moins de dix minutes, trois des autres compagnons de Jésus l'imitèrent.

« La puérilité de ce gamin m'exaspère, glissa Judas à Jésus.

— Sois indulgent, Judas. Il est jeune, et n'a pas toujours la tête au travail. Où est le mal ? Je ne suis pas sûr de vous guider vers des jours forcément très drôles. Alors profitons-en tant qu'il est temps. »

Judas était de mauvaise humeur, sans bien savoir pourquoi. Depuis le matin, la marche le fatiguait et ses compagnons étaient vraiment trop lourdauds. Il ne se souvenait pas d'avoir été comme eux, même avant de connaître les fastes de Jérusalem...

Avançant sur la route, ils aperçurent un petit hameau.

« Comment s'appelle ce trou encore ? grommela Judas. Ne devons-nous pas arriver le plus vite possible à Magdala ?

— Cela nous fera une excellente occasion de manger un peu. N'as-tu pas faim ? Peut-être te rassasier te redonnera-t-il cette douce humeur que tu sembles avoir perdue ?

— Ça m'étonnerait.

— Tu as prévu de quoi déjeuner ?

— Il y a du pain, quelques poissons qui restent de la pêche d'hier. Ils ont été cuits, ils seront encore mangeables.

— Très bien. Allons vers ces arbres et demandons à nous installer. Si cela se trouve, mes discours intéresseront quelqu'un.

— Si cela se trouve... »

Ce doute amusé fit paraître le premier sourire de la journée sur le visage de Judas.

Quand soudain il saisit le bras de Jésus.

« Regarde, là-bas.

— Quoi ?

— Tu ne vois pas... La cabane... c'est celle d'un publicain. »

Les bureaux de péage étaient nombreux dans cette zone frontalière et il y siégeait des Juifs dont la sujétion aux Romains était totale. Les pharisiens déclaraient impur le moindre contact avec ces « vendus ».

« Regarde : il y a même des Romains autour. C'est là qu'il faut venir déposer ses impôts. Nous ne pouvons pas nous arrêter.

— Pourquoi non ? Ne viens-tu pas de me dire que tu avais faim ?

— Mais ce sont des contrôleurs... Il n'y a pas pire parmi les...

— Ne condamne pas avant d'avoir vu, Judas. Tout le monde a ses raisons.

— Tu ne vas pas les justifier, non plus ?

— Justifier ? Non. Mais sauver l'homme chaque fois que je le peux, si. »

Jésus et sa troupe étaient arrivés devant la cabane du publicain.

« Bonjour.

— Salut, répondit avec rudesse le soldat qui gardait la hutte.

— Je parcours la région avec des amis. Nous avons faim et aimerions nous reposer à l'ombre de cet arbre. Nous y autorises-tu ? »

Le soldat éclata de rire.

« T'autoriser à manger ici ? »

Judas avait attrapé le bras de Jésus. Il était blême.

« Mais que fais-tu ? Tu es fou ? Il va nous attaquer, et tu t'humilies pour rien.

— Je ne m'humilie pas, Judas. Tout ce que je fais, c'est pour lui.

— Pour qui, lui ? Tu te jettes aux genoux des Romains maintenant ?

— Qu'est-ce que vous dites ? intervint à nouveau le soldat. Allez, ça suffit, dégagez. Dégagez, je vous dis.

— Qu'est-ce qui se passe, ici ? »

L'homme qui venait de les rejoindre était richement vêtu. Petit, monté sur des sandales à très grosses semelles, il toisait avec arrogance la troupe de vagabonds.

« Que voulez-vous ?

— Simplement nous arrêter ici pour manger. »

Judas bouillait de rage.

« Pourquoi pas ? Installez-vous. »

Ce fut au tour du soldat romain de bondir : il n'était pas habitué à ce que ses ordres soient contredits par un Juif.

« Comment cela, installez-vous ? J'ai déjà dit "non".

— Et moi je dis "oui". »

Les deux hommes échangèrent un regard assassin.

« Je peux même vous proposer mieux, reprit le contrôleur. Venez chez moi, j'habite tout près. Vous pourrez-vous installer dans la cour, et partager mon repas.

— C'est une excellente idée. Et nous l'acceptons avec joie.

— Quoi ? »

Judas avait crié.

« Tu acceptes l'hospitalité de cet affameur ? Mais tu es devenu fou ? Cet homme collabore avec les Romains. Il pille notre peuple pour eux. C'est un traître. »

Judas suffoquait, prêt à sauter sur n'importe qui, marchant de long en large comme un poulet décapité. Le Romain le regardait goguenard pendant que le contrôleur, furieux, avançait sur lui.

« Calme-toi, Judas. Cet homme m'offre sa maison, et je l'accepte.

Il n'y a rien là de choquant. Ce qu'il fait par ailleurs ne regarde que sa conscience.

— Sa conscience ? Et ceux de nos frères qui sont morts pour que les gens comme lui disparaissent, cela regarde qui ? »

Judas écumait. Il arracha de sa ceinture la bourse du groupe.

« Si tu mets les pieds chez ce monstre, tu ne me reverras plus. »

Il jeta aux pieds de Jésus l'argent que Barthélémy, promptement, ramassa.

« Judas, je ne peux pas croire que tu ne comprennes pas. Attends-moi ici, et nous parlerons quand nous aurons mangé. Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je suis venu pour aider les pécheurs, pas pour rassembler les justes. »

Judas s'enfuit en courant, n'entendant même pas le rire du Romain.

Il tourna longtemps, se jurant de ne plus jamais revoir Jésus, que cette trahison lui rendait odieux. S'acoquiner avec des collaborateurs... Tout en lui était remis en question. Sa rage devint incontrôlable et il tapa à grands coups de pied dans les cailloux de la route, parlant tout seul. Plusieurs heures lui furent nécessaires pour retrouver son calme. Il s'assit alors au bord du chemin, s'apercevant qu'il avait tourné en rond dans les champs et ne s'était guère éloigné du village où Jésus avait accepté l'hospitalité du publicain.

Alors, il se sentit idiot. Sa colère tomba et fut remplacée par une immense peine. Se serait-il trompé du tout au tout ? Jésus, au contraire de ce qu'il avait espéré, ne serait-il qu'un truqueur de plus ? L'hypothèse lui paraissait pourtant absurde. Il ne pouvait effacer de sa mémoire leurs discussions, son ardeur à pourfendre avec lui tout ce qu'il détestait... Hypocrisie que tout cela ? Non, ce n'était pas possible. Il ne pouvait s'être leurré à ce point. Il devait y avoir autre chose, quelque chose qu'il n'avait pas compris, une stratégie qui lui échappait. Jésus avait une idée derrière la tête : il voulait amadouer les Romains, pactiser avec eux pour leur tendre un piège. Il rit, immensément soulagé, tellement soulagé qu'il n'essaya même pas de frotter son hypothèse à la réalité. Il ne comprit pas non plus que ce qui le rendait si heureux était autant de s'être trouvé un alibi pour retourner auprès de Jésus que la satisfaction d'avoir percé son « plan ».

Il ne retrouva personne près des arbres où les hommes auraient dû manger. Le soldat, le reconnaissant, ricana longuement, avant de lui indiquer la maison du publicain. Il s'y rendit, hésita longuement avant de frapper. Personne ne répondit. Il insista, comprenant mal ce silence, puis retourna à la perception : elle était également vide. À

quelqu'un qui paraissait attendre, il demanda depuis quand cela était fermé. Un homme lui signala avoir vu une troupe assez nombreuse se diriger plus loin, vers une colline où il était possible de passer la nuit.

Quand Judas arriva, ses compagnons l'attendaient. Il sentit le poids ironique de leurs regards, mais personne n'osa une remarque. Un homme sortit de l'ombre à côté de Jésus. Judas, stupéfait, reconnut le publicain.

« Judas, je te présente un nouveau compagnon, lui dit Jésus. Il a souhaité changer son nom de Lévi. Désormais, il s'appellera Matthieu. Il nous accompagnera. »

Judas n'en revenait pas. Cet ancien ennemi, cet oppresseur de son peuple allait rester avec eux... Tout à coup, l'idée que Jésus avait un plan lui parut improbable. Il fut repris par la colère, mais cette fois, au prix d'un gros effort, résolut de ne pas y céder avant d'avoir mieux compris ce qui se passait.

Plus loin, les hommes commençaient à préparer le repas. Pierre avait creusé dans le sable un trou qu'il avait recouvert de braises et y glissait le pain qu'il voulait faire cuire.

« Tu as raté quelque chose, Judas, lui dit-il en le voyant. Ce bon vieux Matthieu, puisqu'il faut l'appeler comme ça maintenant, nous a gavés de tout ce qui lui restait dans sa baraque. Il y avait des oies absolument délicieuses. Oui, tu as raté quelque chose...

— J'ai surtout raté le plaisir de m'asseoir à la table de ceux qui oppriment nos frères. L'oie ne t'a pas trop pesé, Pierre ? Ou peut-être n'as-tu jamais remarqué que nous étions envahis par de grands soldats en tunique rouge... »

Pierre ne semblait pas comprendre.

« Et après ? Tu crois que me priver de manger aurait immédiatement fait venir le messie ? »

Il éclata d'un rire que Judas jugea tellement stupide qu'il préféra lui tourner le dos.

Autour de Pierre trois ou quatre des compagnons commentaient le festin. Ils décrivaient l'abondance des plats, mais aussi l'arrogance des autres invités et la gêne que leur présence avait créée quand Lévi les avait imposés.

« Tu as vu surtout la tête de la grosse matrone, qui était avec les deux enfants. Elle avait l'air révoltée.

— Et quand Barthélémy a marché sur la robe du grand brun ? »

Ils paraissaient tous ravis.

Judas ne se mêla pas au groupe. S'il vint prendre sa part de pain, il s'assit loin des autres, ne les regardant même pas. Il ne sentit qu'à l'air qu'il déplaçait que quelqu'un s'asseyait à côté de lui. En se

retournant, il croisa le regard de Simon le Zélote.

« Tu t'isoles ?

— Je hais leur contentement. Comme si ce que nous souffrons depuis des années n'était que brouilles.

— À moi non plus, leur attitude n'a pas plu... »

Judas dressa l'oreille.

« Tu t'es pourtant bien attablé avec eux...

— Je me suis attablé avec Jésus, car je ne me sens pas encore le droit de le juger, comme tu l'as fait. Mais j'étais mal à l'aise durant tout le repas...

— Et lui, comment s'est-il comporté ? Tu crois qu'il est sincère ?

— Je ne sais pas.

— Qu'est-ce qui peut justifier ce qu'il a fait ? Personne n'a réagi ?

— Si, bien sûr. Quelques pharisiens nous ont insultés en nous voyant partir chez Lévi. Jacques s'est fait agresser : "Pourquoi ton maître va-t-il manger chez ces pécheurs ?" lui disaient-ils. Le pauvre Jacques, tu l'aurais vu... Déjà que le courage n'est pas sa vertu première...

— Et Jésus, il s'en est rendu compte ?

— Il a fait comme si de rien n'était, puis il s'est retourné et leur a dit comme à toi : "Ce ne sont pas les bien-portants qui ont besoin de guérisseur, mais les malades", et une autre phrase que je n'ai pas bien comprise sur l'amour qu'il voulait et celui qu'on lui donnait. Il n'est pas toujours clair...

— Si ce n'était qu'en paroles, hélas... »

Le silence se fit. Ils pensaient, chacun de leur côté, à l'étrange chef qu'ils avaient choisi.

Jésus vint voir Judas le soir. Il tenait à la main la bourse de la troupe.

« Tu veux sans doute continuer de t'en occuper ?

— Je ne te comprends pas, Jésus.

— Tu n'es pas le seul. Suis-moi, et tu verras.

— Je verrai quoi ?

— Si je le savais moi-même... Mais je sais que tu verras. »

L'air de la nuit était parfumé de l'odeur des bûches qui achevaient de se consumer.

« Comment as-tu pu ?

— Tu ne peux t'empêcher de poser les questions ? Le monde doit toujours être clair autour de toi ? Mais sais-tu qu'il est plein de mystères, et qu'il en sera toujours ainsi...

— Est-ce une raison pour cesser d'essayer de comprendre ?

— N'y a-t-il pas une vérité supérieure à celle que tu crois pouvoir appréhender ?

— Et c'est en mangeant avec l'ennemi que tu penses l'atteindre ?

— En faisant cela et autre chose.

— Comment peux-tu oublier ce qu'ils nous ont fait ?

— Je ne l'oublie pas, je le pardonne. Je lutte contre l'horreur qu'ils représentent en la convertissant par l'amour.

— Et tu fais croire à tout le monde que se battre contre eux est inutile, puisqu'il suffit d'aller manger à leur table pour les retourner. Avec toi, nous ne pourrions bientôt plus haïr personne. Et comment combattrons-nous ?

— Le combat sans la haine te paraît-il impossible ?

— Bien sûr. Où puiser l'énergie pour se battre ? Tu vas aller taper sur des gens que tu aimes, peut-être ? »

Judas rit tant l'idée lui paraissait absurde. Jésus le regarda.

« Tu sais ce qui nous rapproche le plus ?

— Non.

— La colère, Judas, la colère. Elle me prend chaque fois que je vois mon peuple bafoué, traîné aux pieds, malheureux. C'est ce que j'ai senti en toi d'entrée : la colère. Rien ne m'irrite plus que cette mollesse facile qui accepte tout et s'en remet au destin du soin de juger. Ne laisse jamais retomber ta colère, Judas. »

Il se tut. Puis, souriant.

« Mais, parfois, choisis-lui d'autres cibles. »

Il lui tendit la bourse, lui souhaita une bonne nuit et partit s'étendre près du feu. Judas resta un moment à regarder les étoiles.

CHAPITRE 18

Judas eut énormément de mal à s'habituer à la présence de Matthieu. Tout en reconnaissant que le nouveau venu prenait largement plus que sa part du travail commun et qu'il semblait réellement transformé, preuve supplémentaire de la force de conviction de Jésus, il ne put un jour s'empêcher de lui manifester toute la hargne qu'il peinait à contenir.

Ils étaient tous deux partis chercher du bois sur la route de Bethsaïde. Le Jourdain était tout proche, frontière entre les deux tétrarchies. En montant sur une colline, ils aperçurent un bureau de péage : des bêtes attendaient, les paquets qu'elles portaient déchargés à terre, les chameliers pestant contre les soldats qui les fouillaient.

« Comment as-tu pu faire cela ? aboya-t-il soudain, faisant sursauter son compagnon qui laissa tomber ses fagots.

— Faire quoi ? »

Matthieu paraissait effrayé. De toute la bande, Judas était le seul qui continuât à l'ignorer.

« Comment as-tu pu pressurer les nôtres pour plaire aux Romains ?

— Ah, ça... »

Il était étonné, comme si celui à qui l'on reprochait ces abus n'était plus.

« Que veux-tu que je te dise ? Depuis que j'ai rencontré notre maître, je suis incapable de répondre à cette question. J'ai fait le mal, et j'étais aveugle. Dès que je l'ai vu, lui, j'ai su. »

Matthieu ne dissimulait pas une adoration que Judas trouvait ridicule. Les plus récents arrivés dans leur troupe étaient aussi souvent les plus démonstratifs.

« Facile, comme réponse. Quand tu faisais le mal et que tu en profitais, ça ne te gênait pas.

— C'est vrai. Mais c'est pour cela que je suis parti. Dès que j'ai compris...

— Tu as compris quoi ? Ça t'est venu d'un coup ? Tu étais un coupable innocent, en quelque sorte.

— Nous ne sommes jamais innocents. J'étais coupable, mais ne le savais pas.

— Tu penses me convaincre avec ça ?

— Je me moque de te convaincre, Judas. Ma vie a pris un nouveau sens et il suffit que ce sens m'apparaisse. Je peux être

incompris et souffrir pour ce que j'ai découvert... »

Et voilà que maintenant il jouait au martyr... Judas se remit à ramasser du bois, découragé.

« Et maintenant, tu es prêt à t'en prendre aux Romains, à attaquer tes anciens amis...

— Oh, mais ce ne sont pas tellement les Romains : c'est le mal que je voudrais extirper de nos vies.

— Tu te moques qu'ils puissent continuer à rançonner les gens avec d'autres vendus comme toi ? »

Matthieu ne réagit pas à l'insulte. Pendant ses six ans de service comme publicain, seuls trois Juifs l'avaient salué : les autres s'exonéraient à bon prix de leurs compromissions en lui crachant au visage avec régularité, sous l'œil rigolard des légionnaires.

« Il y a quelque chose bien au-delà de tes combats terrestres, Judas, et c'est cela que j'ai entrevu. Je ne me situe plus que dans cette perspective-là. » « Pauvre illuminé », pensa en lui-même Judas. Il n'ouvrit plus la bouche jusqu'à leur retour au campement.

Matthieu commença le soir à écrire. Il sortait de son sac des feuilles de cuir, qui seraient ensuite cousues en rouleau, un flacon d'encre et un roseau taillé.

« Que fais-tu ? lui demanda Judas.

— Je prends note des paroles du maître. »

Judas haussa les épaules.

« Et à quoi cela va-t-il servir ? Nous sommes deux à savoir lire ici, et guère plus dans ce pays. Tu ferais mieux d'aider à préparer le feu. »

Mais Matthieu s'obstina, énervant encore plus Judas.

La guérison de la Syrienne réactiva sa colère. Un char tiré par quatre bœufs, un jour, divisa la foule entourant le prêcheur. Un homme en descendit. Il alla trouver Jésus.

« Ma maîtresse est dans ce chariot. Elle est très malade. Elle voudrait que tu la voies.

— D'où venez-vous ?

— Ma maîtresse est de Syrie. Nous arrivons de Césarée, où elle était allée voir sa sœur et nous rentrons chez nous, à Jérusalem.

— Et vos nombreux dieux ne peuvent rien pour vous ? » lui lança Judas, déclenchant immédiatement les rires de la foule.

Tous s'attendaient à ce que Jésus renvoie le messenger, et la plupart se frottaient déjà les mains à l'idée de la déconvenue d'un gentil. Mais il tendit la main.

« Respectez cet homme. S'il ne croit pas comme nous, il croit, et se dévoue pour les siens. Ceci mérite-t-il d'être ainsi raillé ? Il serait

indigne de notre part de l'abandonner. »

Jésus se dirigea vers le chariot. Une femme d'une cinquantaine d'années se tenait le ventre en sanglotant. Les curieux s'approchant trop nombreux, il demanda au cocher de les tenir éloignés, et héla Simon.

« Amène-moi la mandragore. Dans mon sac. »

Simon apporta le sac. Jésus en sortit une plante qu'il avait laissé sécher. Le gaz qui s'en dégagait avait un effet anesthésique et la femme, sans s'endormir, parut d'un coup plus sereine. Il demanda aussi du vinaigre, dont il se servait pour diluer ses médicaments. Quand il sortit, il annonça tranquillement aux serviteurs sa guérison.

« Vous pouvez y aller. Elle est guérie. »

Les disciples se pressèrent autour de Jésus.

« Tu l'as convertie ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? La vérité vient à ceux qui la cherchent. Elle ne s'impose pas.

— Pourquoi l'as-tu guérie alors ?

— Devais-je la laisser souffrir ?

— Mais elle n'est pas juive.

— Le royaume de Dieu n'est pas ouvert qu'aux Juifs. Je suis venu aussi pour dire cela : les gentils y ont leur place.

— Les gentils... ? Hier, c'étaient les femmes. Et demain, ce sera qui ? Les Romains, peut-être... »

Judas éclata d'un rire amer.

« Peut-être, Judas, peut-être. Je te l'ai dit : mon père vous demande d'aimer ses ennemis, tous ses ennemis. Le royaume de Dieu s'étend partout, dans le temps et dans l'espace. »

Judas devait bien reconnaître que Jésus, en effet, parlait à tout le monde. De plus en plus, dans les rangs de ceux qui l'écoutaient, se glissaient des païens, des Iduméens et même des Samaritains...

« Pourquoi as-tu guéri cette femme ? ne put-il s'empêcher de redemander le lendemain.

— Parce qu'elle en avait besoin.

— Mais pourquoi elle ? Si tu peux aussi facilement guérir l'un de ces malades, pourquoi ne profites-tu pas de tes pouvoirs pour frapper un grand coup et terroriser nos ennemis ?

— Je ne fais pas des tours de magie. Seule la parole de Dieu donne son sens à mes actes, et Dieu ne veut pas que j'écrase les hommes sous son pouvoir. Cela serait les insulter que de leur refuser jusqu'au bout leur choix.

« Vous vous égarez tous en me croyant capable de transgresser les règles de la création. Vous vous extasiez quand je redonne la vie à un

mort, sans vous émerveiller devant une naissance. Vous clamez que j'ai nourri cinq mille hommes avec cinq pains, et vous regardez sans frémir pousser le grain et germer la plante. Vous racontez que j'ai changé l'eau en vin, et vous n'êtes plus éblouis quand la terre et la graine se changent en vigne... Qu'est-ce qui est miracle ? Le monde est le vrai miracle. Regardez-le et cessez de chercher dans ce que je fais les preuves d'autre chose. La vie est le miracle. L'habitude a tué chez vous l'émerveillement. Que devrai-je feindre encore pour le ressusciter ? »

Le bruit des algarades avec les rabbins, l'espoir des guérisons, la puissance du discours de Jésus faisaient grandir son influence de jour en jour. Il y avait maintenant souvent une centaine de personnes autour de lui. Les repas, quand il y avait de quoi garnir la table, étaient joyeux : si Jésus était capable de supporter sans rien dire bien des privations, il était aussi ravi quand il y avait abondance et était loin d'être le dernier à lui faire honneur. Mais le quotidien était assez misérable, et ils avaient faim régulièrement.

Ce succès ne passait pas non plus inaperçu des concurrents de Jésus. Un jour où Pierre et Judas étaient partis en éclaireurs dans un village, ils tombèrent sur un magicien, déjà installé.

« Ça va être difficile. Il vaut mieux aller plus loin, dit Judas.

— Attends, répondit Pierre. Si c'est encore un de ces charlatans, il pourrait nous laisser la place. »

Un homme, accompagné d'un enfant au visage marbré de plaques rouges, suppliait.

« Mon fils est très malade, maître. Guéris-le. Guéris-le ».

L'enfant s'approcha. Le magicien, vêtu d'une tunique rouge, se lança dans des incantations étranges, dont aucun mot n'était perceptible. Il jeta dans de l'eau une poudre violette. Puis il se frotta les mains et les approcha du visage blessé. Derrière eux, une femme attendait, un enfant au regard vide debout devant elle.

« Je les connais, s'écria Pierre. Je les ai déjà vus à Capharnaüm. C'était le même magicien, et le même homme qui faisait le père. L'enfant a juste avalé une herbe qui lui donne ces plaques, et dont l'effet disparaît tout seul au bout d'un moment. »

Avant même que Judas n'ait pu le retenir, Pierre avait bondi devant le faux magicien et renversé son écuelle.

« Combien leur demandes-tu ? Un didrachme ? Plus ? Plus que l'impôt au Temple ? Ignoble crapule ! »

Il avait empoigné le magicien qui bégayait.

« Mais que dis-tu ? Qui es-tu ? »

Pierre le secouait féroce. La foule, indécise, ne savait trop

que faire. Seule la mère du petit aveugle s'accrochait aux basques du disciple pour le supplier de laisser le magicien guérir son fils.

Discrètement, le complice et le petit « malade » s'étaient éclipsés. C'est quand elle s'en aperçut que la foule comprit que Pierre avait raison. Quelques cailloux volèrent, dont un qui atteignit le magicien à la tempe et le fit saigner.

Jésus arriva heureusement à ce moment-là. Il calma ses disciples, examina le jeune aveugle, puisant dans son sac de la poudre d'aloès, qui avait la particularité de calmer les tissus enflammés. Le magicien en profita, à son tour, pour s'enfuir.

Jésus, dès qu'il était confronté à des contradicteurs, affichait une assurance totale. Il semblait faire fi de leurs titres, de leurs savoirs, parfois même de leurs rites.

« Ne me dis pas que tu ne chasserais pas ta fille de chez toi si elle voulait épouser un gentil ? lui demanda un jour l'un d'eux, sincèrement choqué.

— Si, je te le dis. Je ne peux te le prouver puisque je n'ai pas eu la chance d'avoir des enfants. Mais reviens dans vingt ans, et peut-être t'en rendras-tu compte. »

La foule rit.

« J'ai du mal à te croire. Entrerais-tu aussi dans la maison d'un Romain ?

— S'il m'y accueillait avec amour et fraternité, oui. Et j'irais même le chercher chez lui dès qu'il me paraîtrait pouvoir m'écouter. Je ne hais ni les Romains ni les gentils. Je hais l'occupation, je hais la violence, je hais le mal que les hommes peuvent se faire. »

Ces remarques faisaient bondir Judas, qui n'y voyait pourtant encore qu'un goût un peu puéril de Jésus pour la provocation.

Les libertés prises par Jésus avec la stricte observance de la religion causaient des remous jusque dans son groupe. Un jour où le sabbat était entamé, certains disciples arrachèrent des épis dans un champ. D'autres s'insurgèrent aussitôt, leur affirmant qu'il était interdit de faire cela un tel jour. Le ton monta très vite. Pierre était à la tête de ceux qui se moquaient de l'interdiction, alors que Jacques se révoltait. Jésus s'arrêta et s'approcha d'eux.

« Que se passe-t-il ? Ne pouvez-vous marcher sans vous chamailler ? »

Il était d'assez mauvaise humeur depuis le matin et lui qui animait toujours leurs marches de quelque parabole, voire de plaisanteries, était resté muet depuis un petit moment.

« Eh bien, qu'y a-t-il ?

— Nous avons arraché quelques épis pour les manger, et Jacques nous soutient que c'est du travail et que le travail est interdit un jour de sabbat.

— Avez-vous faim ?

— Hier soir, nous n'avons rien mangé, et ce matin nous sommes partis trop tôt pour attendre l'arrivée des pêcheurs.

— Judas n'a rien acheté ?

— Avec quoi ? Cela fait trois jours que personne ne nous a rien donné.

— Eh bien, mangez, si vous avez faim...

— Mais maître, c'est le sabbat, protesta immédiatement Jacques.

— Et après ? L'homme a-t-il été fait pour le sabbat ou le sabbat pour l'homme ? Crois-tu que Dieu se réjouisse de vous voir souffrir alors qu'il est si simple d'arrêter de le faire ? »

Jacques ne répondit pas.

« Te souviens-tu du moment où David et ses compagnons ont faim et où ils entrent dans la maison du prêtre Abathair ? Ne mangent-ils pas les pains qui sont réservés aux prêtres ? David en a même donné à ses amis. A-t-il été maudit pour cela ? Non. Et c'est bien raconté dans votre Loi. »

Il avait dit « votre », pas « notre » mais seul Judas sembla le remarquer.

« Alors... Ne vous laissez pas emprisonner par les règles. Elles sont faites pour être contournées quand des intérêts supérieurs sont en jeu. C'est pourquoi je suis supérieur au sabbat : parce que Dieu est avec moi et qu'il voit plus loin que les prêtres et leurs règles. »

Philippe se tourna vers Judas.

« Il y va quand même un peu fort.

— Oui, mais il y va. Et si nous sommes des centaines à y aller avec lui, ça va enfin bouger. »

Ils repartirent revigorés par ce discours. Jacques continua de refuser l'épi que lui tendait Pierre, mais la plupart des membres de la petite troupe s'en régalerent.

De nouvelles tensions surgirent bientôt. Ils étaient tous arrivés dans une maison de prière, à une trentaine de stades de Tibériade. Comme d'habitude maintenant que les miracles opérés par Jésus étaient connus, des malades attendaient. Parmi eux, un homme exhibait une main enflée dont les doigts n'arrivaient plus à se plier. Il la tendit à Jésus, lui expliquant que cela faisait une semaine qu'il ne pouvait plus travailler. Si cela continuait, sa famille courait à la ruine. Jésus pouvait-il... ?

Jésus regarda la main. Barthélémy se glissa près de lui.

« Maître, c'est sabbat aujourd'hui. Soigner cet homme, c'est travailler. Tu n'as pas le droit. »

Parmi la dizaine d'hommes qui avaient suivi Jésus et les siens dans la maison, l'un d'entre eux se leva.

« Cet homme a raison. Dieu a fixé des règles valables pour tous. Qui que tu sois, tu n'as pas le droit de les violer. »

Alors Jésus se mit en colère. Il repoussa ceux qui l'entouraient et s'avança vers le pharisien.

« Et que crois-tu qu'il vaille mieux ? Laisser souffrir cet homme ? Penses-tu sincèrement que c'est ce que Dieu veut ? Que parce que nous sommes samedi le mal l'emporte sur l'amour ? Que pour des règles absurdes...

— Tu as bien dit “absurdes” ?

— Oui, cria Jésus, je dis “absurdes”. Je dis “absurdes” comme je dis qu'est absurde toute souffrance que l'on ne peut soulager. Je ne nie pas le mal, mais j'accuse de complicité ceux qui ne font pas tout leur possible pour lutter contre. Sors d'ici si tu n'es pas capable de comprendre cela. Tu n'es qu'un pauvre être, et ta vue m'offense. »

L'homme ne vit personne prêt à lui porter aide. Certains des compagnons de Jésus avaient la main sur leur arme. Et ceux qui désapprouvaient leur maître n'étaient pas pour autant disposés à s'engager contre lui.

« Comment un pratiquant comme toi, qui aimes et respectes la Torah, peut-il se comporter ainsi ? lui demanda un autre homme, plus peiné que fâché. Fais attention à ce que tu fais, Jésus. Tu ne seras pas toujours le plus fort, et il te faudra rendre des comptes. »

Jésus ne répondit pas. Il s'approcha du patient et lui ordonna :

« Tends ta main. »

L'autre, inquiet de ce qu'il avait déclenché, se tenait peureusement au fond de la maison.

« Allons, donne-moi cette main. »

Jésus la palpa.

« C'est là que cela te fait mal ?

— Oui, maître. C'est très douloureux, et je ne peux plus bouger les doigts.

— Je vais moi aussi te faire mal, mais cela ira mieux après. »

Il toucha la paume, puis, d'un coup, appuya fortement au centre de la main. L'homme poussa un cri et retira ses doigts. Puis il les amena près de ses yeux, et, lentement, commença à les remuer. Il éclata alors d'un rire joyeux.

« Elle est guérie. Ah, tu me sauves. Merci, maître, merci. Comment puis-je... »

L'homme était déjà à genoux. Jésus le releva.

« Va, et pense à faire autour de toi le bien, comme je l'ai fait pour

toi. Quel que soit le jour. »

La démonstration ne suffit pourtant pas à Philippe, qui vint à son tour protester.

« Maître, je ne comprends pas bien.

— Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? »

Même s'il arrivait parfois à Jésus de s'affliger de l'aveuglement de ceux qui l'accompagnaient, il leur répondait gentiment la plupart du temps, et leur désir de se faire bien voir était tel qu'ils n'hésitaient jamais à venir le solliciter.

« Tu dis que tu es venu accomplir la Loi et tu ne respectes pas le sabbat.

— Parce que la Loi, si elle doit être respectée, ne doit pas l'être à la lettre, mais selon son esprit, et cet esprit est celui de mon père qui vous dit : "Aimez-vous les uns les autres." Quand la Loi va contre cet amour, il ne faut plus la respecter.

— Mais que va devenir Israël si on ne respecte plus la Loi ?

— Israël va continuer de grandir et regagner la place qui est la sienne.

— Maître... Nous sommes tout petits, les Romains sont partout et nous sommes isolés dans un monde rempli de païens. Si nous ne respectons plus nos traditions, tout ne va-t-il pas s'écrouler ? »

Il y avait une réelle crainte dans sa voix.

« S'écrouler ici, dans ces plaines et ces déserts, peut-être. Mais Israël sera grand dans le ciel, auprès de mon père. »

Philippe, perplexe, regarda Jésus et se retira, à court d'arguments.

« Crois, Philippe, crois. C'est la seule clé. »

« Je ne comprends pas ton père, vint à son tour dire Judas à Jésus. Pourquoi vas-tu tout compliquer avec tes histoires d'amour et autres ? C'est simple, Dieu. Il est la Loi, et il juge. Tu n'obéis pas à la Loi, tu fais un sacrifice pour te faire pardonner. Tu veux un bienfait, tu pries ou tu sacrifies. Pourquoi vouloir modifier tout cela ?

— Parce que tu supprimes la fierté de Dieu en faisant ainsi. Dieu ne répond pas à ton attente, comme un filet se remplit quand le pêcheur le jette. Imagine que des travailleurs soient payés pour un jour de moisson. Ils travaillent, et le maître leur donne leur paie. Mais à la dernière heure arrivent d'autres travailleurs, et il y a encore du travail. Le maître leur donne la même somme qu'aux autres. Cela te paraît injuste ?

— Oui, bien sûr. Certains n'ont presque rien fait, et les autres ont travaillé toute la journée...

— En fait, ça ne l'est pas parce que le maître a ouvert les bras à tous ceux qui voulaient le servir. Les rapports avec Dieu sont les

mêmes : pas des rapports d'échange, mais des rapports d'amour. À partir du moment où tu Le rencontres, c'est sans restriction et sans limites. Il faut se donner entièrement à Dieu. Mais c'est l'amour, non la Loi, qui se met en place entre Lui et toi. Il faut venir à Dieu comme un enfant.

— Un enfant ? Mais un enfant n'est rien.

— Les pauvres, les humiliés, les blessés ne sont rien non plus. Et ce sont eux pourtant que Dieu attend. C'est la miséricorde que Dieu veut, pas le sacrifice. »

Jésus regarda Judas.

« T'ai-je convaincu ? »

Judas ne répondit pas.

« J'aime bien cette histoire de paie. Je crois que je vais m'en resservir, reprit Jésus avec malice.

— Tu ne vas pas te faire que des amis au Temple. »

Jésus sourit : il savait que son ami éludait, par cette remarque purement pratique, tout ce que son discours éveillait en lui.

« Sans doute pas. Mais je ne suis pas sur terre pour me faire des amis. Pas que des amis, du moins », se reprit-il en passant un bras autour des épaules de Judas.

« Toi qui aimes les enfants, en voilà un », reprit Judas, sarcastique. C'était Jean. Le jeune garçon suivait Jésus d'aussi près que possible, et Jésus lui accordait beaucoup d'attention.

« C'est le petit frère que je n'ai pas eu. Avec les miens, il n'y avait guère le temps de s'amuser », confia-t-il un jour à Judas, chez qui cette remarque réveilla une jalousie vivace.

« Au moins, toi, tu es heureux.

— Heureux ? Je ne crois pas, non, répondit Jean, soudain grave. Mais ce n'est pas ce que je cherche. Le bonheur est trop fermé aux autres, trop égoïste. Ce que je veux, c'est aimer. Pas aimer une femme (il rougit) ou aimer mes compagnons, non, aimer tout le monde, aimer l'enfant qui a mal, le vieillard abandonné, la femme lapidée...

— Et le Romain qui te frappe aussi, sans doute ?

— Sans doute, Judas, sans doute, même si c'est difficile. »

Judas ricana : il retrouvait tant ce que disait Jésus dans les paroles de Jean qu'il était exaspéré de ce qu'il prenait pour un insipide rabâchage, sans voir au contraire tout ce que l'adolescent apportait de maturité dans la façon dont il tentait de comprendre et de s'approprier les paroles de son aîné.

Il n'y avait pas dans la troupe entourant Jésus de zélotes à proprement parler, à l'exception de Simon, mais Judas quand il

discutait avec ses compagnons les sentait tout acquis à leur cause. Jésus, sans s'être ouvertement déclaré en faveur du mouvement, n'avait jamais désapprouvé son ami quand il le trouvait en plein prosélytisme. Aussi Judas continuait-il de tisser sa toile de village en village, avec l'aide de quelques-uns des disciples les plus engagés, Thomas le Dydime ou Thaddée. Après chaque intervention de Jésus, il allait vers ceux qui réagissaient le plus à ses discours. Car le prédicateur ne ménageait pas les pouvoirs en place, évitant de heurter de front les Romains, mais ne manquant pas de stigmatiser l'occupation, génératrice de bien des maux. Il fit même un jour témoigner Matthieu sur ce qu'avait été son rôle de collecteur d'impôts et la façon dont une part de ces impôts était détournée. Ce jour-là, Judas craignit vraiment qu'il ne soit allé trop loin.

« Il est temps de développer notre action, vint lui dire Jésus le même soir. Il y a du bon dans ta manie de laisser derrière toi des hommes informés de ce que nous voulons. Il faut multiplier ces contacts. J'ai envie de me séparer un moment de vous et de vous envoyer diffuser mon message.

— Qui ça, nous ?

— Quelques-uns de ceux qui m'accompagnent depuis le début. Dont toi, Judas. Vous serez mes représentants, mes apôtres. Vous porterez la nouvelle à ma place.

— Nous resterons séparés longtemps ?

— Le temps que ma parole se répande. J'ignore combien il me reste à passer sur cette terre...

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Je ne sais pas, un pressentiment. Mon père me le laisse entendre. Ce n'est pas encore très clair, mais... Bref, nous devons aller plus vite. Sinon, je ne suis pas sûr de pouvoir tout faire.

— Et quelle sera notre tâche ?

— Répéter ce que j'ai dit, et préparer ma venue. Je vous accorderai aussi le pouvoir de chasser les démons du mal. »

Judas sourit.

« Les démons du mal ? Quel don sympathique ! Ne préférerais-tu pas me donner de quoi chasser les Romains ?

— Ne plaisante pas. Cela vous sera utile. »

Judas ne parvint pas à effacer l'ironie de ses traits, mais il sentit qu'il peinait son ami et se força à prendre l'air concentré.

Le lendemain, Jésus réunit les hommes qui étaient avec lui.

« Je vais confier à douze d'entre vous la mission de répandre ma parole. »

Un frémissement parcourut les rangs. Judas regarda avec mépris

cette soumission.

« Vous irez par les chemins et répéterez ce que vous m'avez entendu dire. Vous pourrez guérir les démons. »

Cette dernière proposition réjouit plus particulièrement les élus possibles, qui se mirent à se pousser du coude.

« Moi, moi », crièrent certains.

Jésus tendit la main.

« Ce sera difficile. Vous serez sans doute mal accueillis et vous n'aurez plus la ressource de vous adresser à moi. C'est un honneur, mais un honneur qui se paiera cher. J'ai choisi ceux d'entre vous qui le recevront. Jacques, viens là. »

Deux hommes sortirent du rang.

« Non, toi, le fils de Zébédée, dit Jésus. Remarque, reste aussi, toi, fils d'Alphée. Je comptais également sur toi. »

Jésus leur posa les mains sur la tête.

« Vous irez à Sichem...

— À Sychar ? »

Le groupe s'esclaffa : *sychar* voulait dire ivresse en araméen, et c'était une plaisanterie classique que de confondre le mot avec le nom de la capitale de la Samarie.

Puis Jésus appela neuf autres hommes. Pierre s'avança le premier. Jean, le frère de Jacques, André, Philippe, Barthélémy s'agenouillèrent. Un murmure hostile, que Jésus dut calmer d'un regard féroce, parcourut la foule quand Matthieu, anciennement Lévi, fut nommé à son tour.

Simon fut appelé. Judas commençait à se demander avec inquiétude s'il allait lui aussi être désigné, quand il entendit son nom. Il s'avança, sans pourtant s'agenouiller.

Ce fut quand ils se retrouvèrent tous les douze autour de Jésus que les élus semblèrent subitement comprendre ce qu'allait entraîner cette séparation. Pierre en avait presque les larmes aux yeux, et tous s'étonnaient de voir le géant ainsi vacillant. Judas comprit que, même si elle servait à merveille ses plans, cette nouvelle mission signifiait plus de solitude, plus d'angoisse, la fin de cette vie de groupe menée depuis presque un an et à laquelle il avait pris réellement goût.

« Je ne veux pas que vous preniez avec vous plus qu'un bâton : pas d'argent, pas de manteau supplémentaire, pas de couvertures. Vous partez seul, avec ma parole et de quoi marcher.

— Mais pourquoi, seigneur ? demanda André, à qui les vertus de l'absence de confort n'étaient jamais clairement apparues.

— Je veux que votre pauvreté soit un exemple. Vous parlez pour les humbles : ressemblez-leur. »

Personne n'osa plus protester.

« Que leur dirons-nous ? demanda Barthélémy.

— Que le royaume de Dieu est proche et qu'il faut faire pénitence pour y entrer.

— Et s'ils ne veulent pas nous écouter ? s'inquiéta Jacques.

— Alors avertissez-les que leur village pourrait connaître le sort de Sodome.

— Mais ils vont nous taper dessus, murmura-t-il à son voisin.

— Et souvenez-vous, reprit Jésus, que votre but n'est pas uniquement le païen ou le Romain, mais aussi le Juif, celui qui a oublié l'esprit de la Loi.

— Le collaborateur, cria Judas, haineux.

— Pas seulement Judas, pas seulement. Tous ceux qui s'écartent du royaume de Dieu. »

Dans la petite troupe se mélangeaient l'enthousiasme presque aveugle d'un Pierre, la joie d'un Barthélémy à qui pesait le manque d'action et les réserves mesurées d'un Philippe, qui ne trouvait pas grand-chose d'enthousiasmant à l'idée de prendre des coups. Ceux qui n'avaient pas été choisis et estimaient devoir l'être faisaient triste mine. Plusieurs vinrent même demander des comptes à Jésus, qui refusa de leur en donner et faillit se mettre en colère.

« C'est bien qu'il nous envoie comme cela, vint ensuite dire Simon le Zélote à Judas. Cela va nous permettre de répandre notre parole en même temps que la sienne. »

Judas n'arrivait pas tout à fait à se défaire d'un vague pressentiment. Il aurait voulu que Jésus soit plus net dans ses directives, qu'il présente carrément leur périple comme une mission de recrutement et de repérages pour une action future et plus large.

*

* *

La famille de Jésus arriva le lendemain. Le charpentier était assis et tentait d'expliquer aux apôtres, puisque maintenant il les appelait ainsi, le sens d'une parabole qu'il avait utilisée la veille.

« Pourquoi n'expliques-tu pas clairement les choses ? se plaignait Pierre.

— Parce que la compréhension ne doit pas venir que de vos têtes. Elle doit aussi venir de vos cœurs. Et l'on parle mieux au cœur avec des images qu'avec des mots. »

Il tapa gentiment sur l'épaule de Pierre.

« Si tu sens que tu aimes, cela est suffisant, Pierre. Tu n'as pas non plus besoin de tout comprendre pour croire. »

« Maître. »

Jésus se retourna, un peu énervé.

« Quoi ? Ne voit-on pas que je parle à mes apôtres ?

— Il y a là des gens qui disent être ta mère et tes frères.

— Ma mère et mes frères ? »

Jésus ne s'interrompit qu'une seconde.

« Qui sont ma mère et mes frères ? Eux sont ma mère et mes frères, dit-il en montrant ceux qui l'entouraient. Demande-leur d'attendre. Qu'ils fassent ce que Dieu veut. Alors, ils seront ma mère et mes frères. »

Jésus regarda à peine la femme, entourée de quatre garçons, qui se tenait humblement là, attendant que son fils lui fasse un signe, et continua son discours.

Le cœur de Judas se brisa. Il revit d'un coup Ciborée, accablé par le souvenir des années pendant lesquelles il ne l'avait pas vue, s'imagina avec son épouse et ses enfants. Il se leva et s'avança vers la femme.

« Viens t'asseoir. »

Son geste n'avait échappé ni à Jésus ni aux autres.

« Pourquoi as-tu fait cela ? lui demanda-t-il au repas suivant, alors que Marie et ses frères étaient finalement repartis sans l'avoir approché. Tu as voulu braver mon autorité ?

— Pas du tout. Mais je t'ai trouvé très dur.

— Ne te laisse pas égarer par la sensiblerie. Elle n'est pas bonté, elle n'est qu'émotion.

— C'est ta mère...

— C'est la femme qui m'a élevé. Mais elle est incapable de comprendre ce que je deviens. Déjà moi j'y arrive à peine. Mes frères sont devenus très jaloux. Je t'ai raconté ce qui m'est arrivé quand j'avais douze ans ? Mes parents m'avaient amené à Jérusalem, avec trois de mes frères. Nous nous sommes perdus. J'étais près du Temple et je suis entré dans une salle où discourent des rabbins. Et là, tout m'a paru limpide. J'ai senti qu'une force me portait, presque que quelqu'un me parlait. J'ai répondu à tous ces savants docteurs. Ils étaient stupéfaits et m'ont écouté. Puis ils m'ont posé des questions. Et je répondais, je comprenais tout ce qu'ils me disaient. Je comprenais même ce que je disais.

— D'où te venait cette science ?

— Je ne sais pas. Mais c'était très fort. »

Judas fut frappé par l'absence d'exaltation avec laquelle Jésus parlait. Les délires mystiques qu'il avait vus s'accompagnaient toujours de gesticulations et de cris. Mais là, non : ces déclarations étonnantes étaient faites avec le plus grand calme. Jésus ne s'enflammait pas : il constatait.

« Je suis resté plusieurs heures avec eux, répondant à tous les arguments qu'ils m'opposaient. En sortant, j'ai eu très peur. Mes

parents m'ont retrouvé. Ils m'ont grondé comme n'importe quel enfant turbulent. J'ai essayé de leur expliquer ce qui m'était arrivé, mais ils ne comprenaient rien. Je n'ai pas cessé de les aimer, mais j'ai saisi que j'étais différent, et qu'ils ne pourraient me rejoindre là où j'allais. Il fallait que je me détache d'eux. J'ai travaillé avec mon père ; en fait je ne faisais que préparer ma mission. Ma mère est une femme bonne et aimante, mais elle ne comprend rien à ce qui m'arrive, et mes frères ont très mal pris la distance que je mettais entre nous. C'est pour cela que je ne peux plus les considérer comme ma famille. Je ne peux plus avoir de famille. Ma famille, c'est le monde. »

Il s'arrêta un moment, cracha par terre et regarda la terre absorber la salive.

« C'est dur d'être élu, Judas. »

Ils apprirent le soir même l'exécution de Jean le Baptiste. La façon dont cela s'était déroulée était obscure : on parlait d'un complot d'Hérodiade et de sa fille Salomé, on invoquait des turpitudes incroyables, une histoire d'inceste, où la tête du prophète aurait servi d'enjeu dans une joute érotique entre la mère et la fille, soumettant la volonté du vieux roi... Mais le doute n'était, hélas, pas possible quant à la sinistre conclusion de l'aventure. Jésus marqua douloureusement le coup et s'absorba dans une nuit de prière pour laquelle il n'admit personne à ses côtés.

Le lendemain, il envoya les douze.

« Vous partirez deux par deux pendant un mois. Chacun dans sa direction. Nous couvrirons ainsi la Galilée et le haut de la Judée.

— De quoi vivrons-nous ? s'enquit Thaddée.

— La bourse n'est pas remplie au point que je puisse vous assurer à tous de quoi tenir. Comme je vous l'ai déjà dit, prenez un seul habit, et aussi de bonnes chaussures. Pour le reste, vous trouverez sur place. Les gens vous aideront. Et si vous avez faim un jour ou deux, cela ne vous tuera pas. »

Il retint Judas le soir.

« Judas... Vous partez tous avec une tâche importante. Je suis sûr de la bonne volonté de chacun d'entre vous, mais pas aveugle au point de ne pas constater que vous n'avez pas tous la même... comment dire... compréhension de tout ce que je vous dis. Je sais aussi que tu as d'autres idées derrière la tête que simplement celle de me servir... Sensibilise nos frères aux horreurs auxquelles nous sommes confrontés. Mais pense à ce que j'ai dit, et transmets-le. Nous ne pouvons pas rester toute notre vie à arpenter la Galilée. Il faudra un jour ou l'autre aller vers Jérusalem. Essaie de te renseigner le long du

chemin et dans la ville sur la manière dont nous y serons accueillis. Tu vas me manquer. »

Il l'enlaça.

Judas eut du mal à se débarrasser de Barthélémy, qui voulait à tout prix partir avec lui, et maintint ferme son désir de s'embarquer avec Simon, à qui il avait rapidement expliqué ce que Jésus attendait d'eux. Ils remontèrent jusqu'en Judée, répandant par endroits le message de Jésus, baptisant même parfois avec une gêne évidente devant ce geste qu'ils ne comprenaient pas. Ils continuèrent surtout de constituer des réseaux, de préparer ceux qu'ils rencontraient à la venue prochaine de la libération. Ils s'employaient, comme Jésus l'avait suggéré, à baliser la route de Jérusalem. La fréquentation du prêcheur semblait avoir redonné des ailes à l'éloquence de Judas.

« Eh. Tu es presque meilleur que Jésus, lui dit un jour Simon. Parfois, je le trouve trop modéré, trop obscur. Mais toi, c'est clair : les Romains à Rome, et les Juifs dans leur royaume. Barabbas ne s'était pas trompé en te reprenant. »

Judas sentait pourtant que son discours se modifiait un peu. Il était plus doux, plus calme. S'il continuait de prôner la lutte (et comment pouvait-on conquérir sa liberté autrement que par les armes ?), il ne demandait plus avec la même vigueur la punition des coupables, la mort de l'ennemi. Il préférait parler d'expulsion que d'élimination. Il savait bien que faire miroiter la vengeance était encore le meilleur moyen de convaincre les indécis. Mais il se prenait souvent à hésiter à le faire.

« Quand nous serons au pouvoir, nous pourrions éliminer tous ceux qui ont lutté contre nous, se réjouissait un jour Simon.

— La répression n'a de sens que si elle est aux mains de gens qui s'en servent pour aider le plus grand nombre. Autrement, elle n'est que vengeance stérile. Les Romains échoueront parce qu'ils n'ont pas compris que tuer au nom de notre Dieu est juste, alors que tuer contre Lui ne l'est pas. »

Ils parvinrent à Jérusalem. Judas était content de lui. Ses discours sonnaient juste et il avait l'impression que les choses bougeaient. Mais Jésus lui manquait et l'ardeur un peu bête de Simon ne suffisait pas à compenser son absence.

Il profita de son séjour pour retourner voir Barabbas. Le vieux rebelle lui parut revigoré. Il avait entendu parler du travail que faisait Judas dans les villages et le félicita de l'avancée que cela représentait.

« Je crois que nous avons trouvé la personne qu'il nous faut, expliqua Judas. Tout ce qu'il dit va dans notre sens. Il a un vrai pouvoir sur les gens. Il peut mobiliser des foules. Il a déjà formé des disciples, qui parlent à sa place à travers tout le pays. Si nous arrivons à le faire arriver jusqu'à Jérusalem, il peut lancer le mot d'ordre. »

il lui cacha soigneusement le trouble que, souvent, les paroles de Jésus distillaient en lui.

« Il faudra se méfier des sadducéens, constata Barabbas.

— Cela fait des années qu'ils collaborent...

— Ils sont capables de monter un coup pour l'abattre. Il a été mandaté par le Baptiste, qui a eu partie liée avec les esséniens, et les esséniens étaient des sadducéens avant de quitter le Temple. En ce moment, ils ont des problèmes avec les synagogues, qui se multiplient et échappent de plus en plus à leur pouvoir : je les crois capables de toutes les perfidies, beaucoup plus que les pharisiens qui n'ont pas la même capacité de nuisance. Essaie de faire venir ton Jésus si tu peux. Jérusalem est en ébullition. Qu'il fasse son travail, et la ville pourra être à nous. »

Judas eut du mal à contenir l'exaltation qui s'empara de lui.

CHAPITRE 19

Judas fut de retour un mois et demi après son départ. La réputation de Jésus avait encore redoublé en son absence. Des chansons commençaient à courir sur lui, parfois peu respectueuses. On parlait de prodiges, de miracles permanents, de guérisons multiples. On le racontait suivi d'une légion d'anges. À Gerasa, il aurait jeté des mauvais esprits sur des cochons qui étaient ensuite allés se noyer. À Tibériade, sur le lac, il aurait calmé une tempête. Ailleurs, il avait guéri une femme qui perdait du sang depuis douze ans rien qu'en lui laissant toucher sa robe, sauvé la fille du chef d'une maison de prière. Il aurait même marché sur les eaux. Judas s'énerva un peu quand on lui raconta ce dernier exploit.

« Arrêtez de vous goberger avec ces bêtises, dit-il aux deux paysans qui prétendaient avoir des amis qui l'avaient vu faire. Ne croyez-vous pas que quelqu'un comme lui saurait employer plus utilement son temps ? »

Il lui tardait de revoir Jésus. Après avoir pendant deux jours suivi sa trace, il parvint, en début d'après-midi, à retrouver son campement près de Nazareth.

Deux des envoyés seulement, Jacques et André, étaient revenus de leur mission. Ils accueillirent Judas avec une joie extrême.

« Te voilà toi aussi. Quand es-tu rentré ?

— J'arrive à l'instant.

— Nous sommes là depuis une semaine. Comment cela s'est-il passé pour vous ? Raconte, raconte. »

Ils parlaient en même temps, tout excités.

« Très bien, répondit Judas. Les gens écoutaient nombreux. Nous avons pu aller jusqu'à Jérusalem.

— Jusqu'à Jérusalem ? Vous n'avez pas perdu de temps, en effet.

— Et vous ?

— Cela s'est en général bien passé. Il n'y a eu qu'un ou deux endroits où les gens nous ont refusé l'entrée : à Naïm, à Lydda. Mais je crois que c'est à cause de l'histoire de Lévi. Il y avait dans les foules qui nous ont rejetés deux ou trois publicains de ses amis.

— Et il y a eu les pharisiens, l'interrompt André.

— Ça, ça a été un problème presque tout le temps. Ils venaient souvent pour discuter, et nous ne savions pas toujours quoi leur répondre. Plusieurs fois, ils ont été les plus forts. Les gens se sont moqués de nous.

— Et les Romains ?

— Ils nous ont arrêtés deux fois, mais pas longtemps. Nous sommes repartis avec un avertissement. Rien de plus.

— Vous avez revu Jésus ?

— Il est là-bas. Il se repose. Je crois qu'il est un peu inquiet. Cinq des nouveaux sont allés hier jusqu'à Nazareth et la population a l'air assez hostile.

— Nazareth ? C'est bien là qu'il est né, non ?

— Oui, c'est là. Mais tu te souviens comment il a reçu sa mère et ses frères l'autre jour...

— C'est vrai. Tu crois que je peux aller le déranger ?

— Vas-y, tu verras bien. »

Judas avait été vraiment heureux de revoir Jacques et André, beaucoup plus qu'il ne l'aurait supposé, et son cœur battait en s'approchant de la tente où reposait Jésus. Une centaine de personnes attendaient dehors. Des feux finissaient de s'éteindre. Aucun vent ne soufflait sur la masse puante, dont l'odeur prenait à la gorge.

« Le maître dort ? » demanda Judas à un jeune homme d'une vingtaine d'années. Ce dernier le regarda sans lui répondre.

« Je te demande si le maître dort... répéta Judas.

— Je veille sur son sommeil. Je n'ai pas à te renseigner. »

Judas s'énerva et s'avança vers lui l'air menaçant.

« Sais-tu qui je suis, jeune imbécile ?

— Non, et je m'en moque.

— Viendrais-tu me dire cela de plus près ? »

Deux ou trois hommes déjà s'approchaient pour profiter du spectacle, quand Jésus sortit de la tente.

« Que se passe-t-il ? »

Il reconnut soudain Judas.

« Judas, mon frère. Tu es de retour ! »

Riant de joie, il se jeta dans ses bras, laissant éberlué son gardien.

« Viens là-bas. Ils ont fait du feu.

— Tu pourrais mieux choisir ton cerbère.

— Mon quoi ?

— Cerbère. Le gardien des enfers dans la mythologie grecque...

— Tu m'excuseras, mais je suis peu féru en divinités païennes. »

Jésus avait presque l'air vexé.

« En fait, je connais à peine ce jeune homme. Ils me suivent et décident d'eux-mêmes de faire ceci et cela. Je ne leur demande rien, mais je n'ai aucune raison de les décourager. Alors, comment s'est passé ton périple ? »

Judas raconta. Mais Jésus l'écoutait à peine.

« Si ce que je te dis ne t'intéresse pas...

— Excuse-moi, tu as raison. Je suis tracassé. J'aurais voulu

prêcher à Nazareth et... »

Il y avait dans la voix de Jésus une note d'angoisse peinée.

« Jérôme et ses frères sont allés préparer le terrain, comme d'habitude. Mais l'accueil n'a pas l'air bon. J'ai un peu peur. Même si je m'en suis beaucoup éloigné, c'est toujours ma famille.

— Vas-y, tu verras bien.

— Tu as raison. À quoi sert de tergiverser ? Allons-y. »

Il sortit, demanda au jeune homme de prévenir tout le monde qu'ils allaient se diriger vers Nazareth et posa sur son crâne un carré de tissu blanc qu'il fixa avec une cordelette. Ses admirateurs étaient déjà prêts. Jésus prit leur tête.

« Je ne sais pas ce qui se passe, confia-t-il à Judas. Je crois que je déränge. Et je suppose qu'il ne manque pas aujourd'hui de belles âmes pour leur dire tout le bien qu'il faut penser de moi et du bruit que je fais. »

La ville était recroquevillée au milieu des collines environnantes, couvertes de noirs cyprès. Les maisons, petits cubes à toits plats, étaient toutes identiques, seulement différenciées par le rougeoiement des buissons de fleurs embrasant les murs. Au loin, sur les collines, le vert se tachetait du blanc de petites fermes éparées.

Les frères de Jésus les arrêtrèrent à l'entrée de la ville. Un homme s'avança, qu'il avait vu deux ou trois fois dans l'atelier de son père.

« C'est toi le prédicateur ? On te connaît par ici. Va semer ton scandale ailleurs, sinon tu auras affaire à nous. »

Derrière eux, une vingtaine d'hommes les attendaient, certains armés de gourdins.

« Que viens-tu faire là ? Nous reconnaîtrais-tu maintenant ?

— Jacques ! Tu es mon frère, et je l'ai toujours su. La seule chose que j'ai voulu dire, c'est que tous sont mes frères, ceux qui me suivent autant que vous.

— Ceux-là n'ont rien de plus que les autres ? »

De la main, Jacques désignait les trois hommes à côté de lui.

« Eux ? Jude ? Simon ? Joset ? Ceux avec qui tu as joué et que tu as quittés pour aller mener ta vie de vagabond ?

— Ceux à qui tu as laissé tout le travail et dont tu reviens partager l'héritage, renchérit Simon.

— Simon, que dis-tu ? N'es-tu pas capable d'aller au-delà de cette mesquinerie que tu prêtes si facilement aux autres...

— M'insulterais-tu ? »

Simon avait fait un pas en avant.

« Je ne t'insulte pas. J'essaie de vous faire comprendre que mes vrais frères sont en Dieu et que vous ne valez pas plus à mes yeux que tous ceux qui attendent Sa venue. Pas plus mais pas moins. J'ai un devoir à accomplir.

— Et tu ne l'accompliras pas ici... »

Une pierre vola et vint taper le sol non loin de Jésus. Judas sortit son poignard de sa gaine.

« Pourquoi ne pouvez-vous accepter que je sois différent de vous ?

— Parce que c'est trop facile, s'exclama Jude. Déjà petit, tu faisais tout pour nous ridiculiser. On ne comptait plus tes extravagances et les moyens que tu employais pour te faire remarquer. Aujourd'hui, tu nous a quittés et tu voudrais revenir à nouveau faire l'intéressant. Nous ne voulons pas de toi. »

Les pierres volèrent à nouveau, plus nombreuses cette fois, et la bande de Jésus dut reculer d'un pas.

« Vous voulez donc que je m'en aille ? lança Jésus.

— Oui, nous le voulons. Et ne reviens pas. Tu n'es pas le bienvenu ici. »

Derrière les frères de Jésus, la foule qui les avait accompagnés criait elle aussi : « Dehors », « Non », « Nous ne voulons pas de toi ici. »

Judas vit les yeux de Jésus s'embuer. Il se tourna vers ceux qui étaient les plus proches de lui.

« Allons, venez. Ce n'est pas la peine d'insister et je ne veux pas me battre avec les miens. Nous irons ailleurs, là où on nous accepte. »

La petite troupe fit demi-tour. Jésus s'enferma dans sa tente, n'acceptant de recevoir que Judas. Il ne dit rien, mais Judas sentit que sa présence lui faisait du bien. Ils s'endormirent l'un à côté de l'autre. La nuit, ils entendirent la voix de Jean, qui essayait de savoir comment allait son maître.

Ils quittèrent Nazareth comme une armée en déroute. Les hommes traînaient les pieds. Judas sentait que le cœur de Jésus était gros. Il tenta quand même de rappeler le succès de sa mission et l'ampleur de ce qui avait déjà été accompli.

« Il y a encore six mois, personne ne te connaissait.

— Mais il reste encore tant à faire, soupira Jésus.

— Nous allons le faire, nous allons le faire, répondit Judas.

— Tu sais ce qui me manque peut-être le plus ? C'est ridicule... dit Jésus à Judas alors qu'ils marchaient.

— Quoi ?

— Je n'ai pas pu revoir le lutrin de la synagogue.

— Le quoi ?

— Le lutrin. C'est moi qui avais fait celui de la synagogue. J'étais jeune, encore, quatorze ou quinze ans. C'était une grosse commande, et mon père m'avait mis dessus en me surveillant de près. Puis il

m'avait laissé de plus en plus la bride sur le cou. Je m'étais appliqué comme jamais : j'avais même sculpté un renard et un faucon sur les pieds. C'était sans doute maladroit, mais j'y avais mis tout mon cœur. Aujourd'hui, je suis sûr qu'ils ne se souviennent même plus que c'est moi qui l'ai fait, et ils iront prier autour après m'avoir maudit... »

Il soupira, parla du regret de n'avoir pas revu la maison où il avait grandi, l'atelier où, jeune, il avait, calées sur un âne récalcitrant, mené les planches à tailler, les murs noircis par la fumée entre lesquels la famille s'allongeait pour manger... Judas, qui avait connu les mêmes pauvres richesses et les avait lui aussi abandonnées, se sentit à son tour le cœur gris.

Leur vie recommença comme avant le départ de Judas qui, à nouveau, organisa les déplacements : il partait annoncer dans les villages la venue du maître, vérifiait qu'il lui serait possible de parler sur une place ou une colline, essayait de trouver des auberges et des khans quand la fatigue les y contraignait. Il vérifiait les approvisionnements, assignait aux plus costauds la tâche de protéger Jésus.

Il était parfois nécessaire de se battre. Les déclarations de Jésus sur les sacrifices, la manière qu'il avait de mettre ses principes avant la Loi, le « je » qu'il employait pour faire parler Dieu, suscitaient souvent la colère, et certains rabbins dans les villages mobilisaient leurs ouailles pour l'accueillir. Deux fois déjà, ils s'étaient enfuis sous les pierres. André et Jacques avaient été blessés, et Jacques n'avait dû qu'à la chance de ne pas perdre un œil sous le choc d'un caillou qui lui avait cependant ouvert l'arcade. Deux disciples, deux frères vignerons de Tibériade, s'étaient emparés du meneur qu'ils avaient roué de coups avant de le rejeter, titubant, vers les siens. Un autre soir, le charme gracile de Jean lui avait attiré les hommages très pressants d'un Grec qui partageait leur repas. Il ne s'était sorti de ses griffes qu'en criant très fort, quand celui-ci s'était rapproché de l'endroit où il dormait. Le Grec avait été quelque peu molesté par les compagnons de Jean. Jésus avait désapprouvé cette réaction.

« Qu'as-tu voulu dire par : “Tends l'autre joue” ? lui demanda le jeune garçon, qui redoutait encore que Jésus ne croie qu'il avait favorisé cette audacieuse démarche.

— J'ai voulu dire : traite-moi comme ton égal...

— En s'offrant aux coups ?

— Pas à n'importe quels coups. Comment tapes-tu ?

— Comme je peux, et le plus fort possible. »

Jésus rit.

« Tu tapes un esclave avec le plat de la main, tu tapes quelqu'un

que tu veux humilier de la main droite. Moi je tends l'autre joue pour que l'autre me tape d'égal à égal. Après, nous sommes tous les deux des êtres dignes. Et là nous pouvons nous frapper. »

Il sourit malicieusement.

« Et tu verras qu'à partir de ce moment-là, on le fera beaucoup moins... »

Les recrues aussi avaient afflué et Judas nota avec déplaisir que les suivait désormais, parmi les femmes, Suzanne, épouse de Chouza, l'intendant d'Hérode. Il y avait aussi eu des défections, et Jésus pouvait se montrer cruel, ne cherchant visiblement pas à se concilier tout le monde : il avait ainsi refusé le fils de bons bourgeois de Jéricho, qui était prêt à le suivre mais pas à abandonner tous ses biens, un autre qui souhaitait avant de venir pouvoir enterrer son père, un troisième qui voulait simplement dire au revoir aux siens... D'autres partaient, déçus, n'ayant pas trouvé ce qu'ils cherchaient dans cette quête fatigante et les aphorismes obscurs qui l'accompagnaient. Jésus était, lui, de plus en plus enflammé, de plus en plus brillant. Il continuait de stigmatiser l'occupation romaine, d'annoncer la venue de Dieu sur terre, mais il se lançait aussi de plus en plus fréquemment dans des paraboles confuses, même aux oreilles de Judas.

Petit à petit les douze hommes envoyés en ambassade revinrent. Philippe s'afficha même avec une femme, rencontrée en route. Jésus dut longuement discuter avec lui pour lui faire comprendre que ce concubinage était difficilement compatible avec sa mission, et qu'il valait mieux qu'il renonçât. Il finit par se laisser convaincre, et la femme repartit.

Pierre et Thaddée furent les derniers. Globalement, les douze revenaient avec de bonnes nouvelles. S'ils s'étaient souvent, comme Jacques et André, heurtés aux pharisiens présents sur place, ils avaient été admis dans la plupart des villages. Même si aucun d'entre eux n'avait le génie oratoire de Jésus, la réputation de leur chef les avait aidés à s'imposer. Pierre avoua ne pas toujours avoir lui-même compris ce qu'il disait, mais s'être senti porté par quelque chose. Essayait-il par là de se montrer sous la même influence que Jésus ? Judas le crut et ne put que sourire. Leurs exorcismes les avaient surexcités, et ils se livrèrent bientôt à un puéril concours de démons chassés que leur chef dut faire cesser.

Tous avaient senti une sympathie grandissante pour leur cause. L'accueil, houleux à Césarée, résidence du procureur, avait été bon à Arimathie, Joppé, Askélon. Barthélémy affirma même que, si la situation devait se tendre, ils y trouveraient des partisans qui ne

feraient pas qu'écouter la bonne parole, ce qui ravit Judas. La nouvelle était d'autant meilleure venant d'Askélon que la ville était en majorité païenne. Serait-ce finalement, comme Nazareth l'avait tristement prouvé, mais également comme des résistances à Naïm et à Capharnaüm semblaient le démontrer, de la Galilée des débuts que les problèmes allaient naître ?

Plusieurs des envoyés espéraient bien pouvoir partir et continuer leur tâche. Judas sentit des ambitions naître. Il les regarda tous, se demandant s'il y en avait parmi eux un seul capable de contrecarrer ses plans. Il estima que non, mais considéra qu'il valait tout de même mieux se tenir sur la défensive.

Jésus paraissait encore affecté par l'accueil qu'il avait reçu à Nazareth. Ce jour-là, il échoua à guérir une petite fille. Elle avait la jambe tordue. Il commença par y appliquer des herbes, puis essaya de la redresser, mais ne réussit qu'à faire hurler l'enfant. À la troisième tentative, son père intervint pour la lui arracher, le traitant de charlatan. Ils partirent sous les huées.

« Que t'est-il arrivé ? lui demanda Pierre quand ils se furent arrêtés.

— Je ne suis pas un marchand, qui délivre des miracles comme d'autres vendent du pain, je vous l'ai déjà dit. Plus tard, vous raconterez mes guérisons et vous oublierez ces échecs parce que vous voudrez convaincre. Mais je te le répète, Pierre, tout en sachant que tu n'en tiendras pas compte : mes guérisons n'ont de sens que parce qu'elles ne fonctionnent pas à chaque fois. Elles sont un lien entre Dieu et quelques élus, qui se forme car le malade y a cru.

— Mais tous ces gens qui souffrent pour qui tu es impuissant, en quoi sont-ils condamnables ?

— En rien. Mais je ne peux pas donner sans la foi. Seule la foi sauve. »

Judas ne comprenait pas bien pourquoi Jésus s'obstinait à tenter de guérir de pauvres hères qui, pour la plupart, ne pouvaient servir à rien ni à personne. C'était comme dans ses discours, lorsqu'il mettait en avant les pauvres et les misérables. Quand donc les pauvres et les misérables avaient-ils fait quoi que ce soit pour changer leur condition ? Quand donc avaient-ils influé sur le sort du pays ? Ils n'étaient bons qu'à geindre, tendre la main et ramper parmi les détritiques pour y trouver leur pitance.

*

* *

Jésus décida de continuer de tourner autour du lac de Tibériade,

en creusant les sillons qu'il avait déjà ouverts. La fatigue se faisait davantage sentir dans le petit groupe, qui avait à diriger des foules de plus en plus importantes, dormait mal et endurait des étapes souvent longues. Parfois, une certaine grogne gâtait l'humeur du groupe, même si tous étaient conscients de la façon dont Jésus transcendait leurs existences médiocres.

Ce jour-là, à cause de la fatigue, ils décidèrent de traverser le lac en bateau au lieu d'en faire le tour à pied. La journée avait mal commencé. Dès le matin, un incident pénible les avait opposés à un homme qui les suivait depuis plusieurs jours et avait refusé de continuer car Jésus ne s'était pas lavé les mains rituellement avant de manger. Plus tard, un Nabatéen était arrivé, furieux, criant qu'il allait rosser le « prophète ». C'était l'époux d'une Canéenne. Cette dernière, après avoir entendu parler du miracle du vin, avait voulu les accompagner. Il était venu la rechercher, convaincu qu'elle avait été débauchée par Jésus. Les disciples ne parvinrent à le calmer qu'en lui faisant valoir que, sa femme étant de toute façon déshonorée, il valait mieux qu'il ne rajoute pas du scandale au scandale et qu'il essaie d'en trouver une autre. Il finit par se laisser convaincre, surtout après que Judas, ayant ouvert la bourse, lui eut donné quelques sicles afin de payer son voyage de retour.

Pierre partit donc affréter des barques. Il fallut expliquer à la foule qu'elle ne pouvait les accompagner, ce qui provoqua de nombreux gémissements. À peine surent-ils qu'ils ne pouvaient embarquer avec le maître que certains se précipitèrent à pied vers l'autre rive, là où Jésus devait accoster.

La traversée fut plus longue que prévu, le vent ne soufflant que très modérément : il fallut même mettre en branle deux grosses rames pour parvenir à destination. En arrivant, ils s'aperçurent que de nombreux fidèles les attendaient. Judas tenta de les compter : il y avait plusieurs centaines de personnes, peut-être même un bon millier. Jamais encore une aussi grande foule n'avait suivi Jésus.

Le prêcheur sauta sur la berge. Immédiatement, Judas envoya une dizaine de disciples l'encadrer et contenir les auditeurs. Jésus commença à parler, tout en marchant, et arriva à une dune située en arrière de la plage. Là, il monta et, quand il eut dominé ses admirateurs, força le ton. Il parla longtemps, à peine interrompu par quelques réflexions et les ricanements d'une bande de jeunes que leurs aînés firent vite taire.

La nuit tombait. Depuis une heure, des gens ramassaient du bois et creusaient des trous dans le sable. Mais il était de plus en plus difficile aux apôtres de maintenir l'ordre. Certains enthousiastes scandaient le nom de Jésus, d'autres s'avançaient jusqu'aux premiers rangs pour essayer de le toucher. Une gaieté paisible régnait.

Bientôt, les feux s'allumèrent, et ce fut comme une série de trouées dans la foule. Jésus cessa de parler. On n'entendit plus que le crépitement du bois, et une paix qui ne semblait plus devoir finir s'étendit sur la scène.

« Maître, je crois qu'ils ont faim, mais nous n'avons que cinq pains et deux poissons. Le premier village est à plus d'une heure de marche, et les rares marchands ambulants n'en auront jamais assez. Il serait peut-être temps de les disperser. »

André et Barthélémy étaient passés dans les premiers rangs, collectant à la fois des questions que certains voulaient poser à Jésus et quelques donations.

« Donnez-leur à manger, répondit Jésus.

— Tu ne m'as pas compris : nous n'avons rien.

— Demandez à Judas combien il y a dans la bourse. »

Jésus parlait lentement. Une curieuse langueur s'était emparée de lui.

« Maître, insista Judas, venu en renfort, les premiers rangs réclament à manger, et je suppose qu'il en est de même des derniers.

— Combien d'argent as-tu ?

— Pas beaucoup. Quarante deniers, à peu près. Ils sont plus attentifs que généreux, aujourd'hui.

— Il en faudrait au moins deux cents, s'exclama Barthélémy. Et, de toute façon, où trouverions-nous quelque chose à acheter ?

— Donne-leur nos pains et nos poissons.

— Mais il n'y en a même pas assez pour nous...

— Donne-leur, je te dis. »

Jésus s'assit, les disciples autour de lui, et commença à couper les pains et à arracher quelques lambeaux de chair aux poissons. Puis il regarda la foule, leva un morceau de nourriture vers elle et le donna au disciple à côté de lui.

Alors, du premier rang, un homme se leva. Il ouvrit sa besace, en sortit des figues et du fromage et commença de les distribuer autour de lui. Un peu plus loin, une femme ouvrit sa robe et en tira une miche de pain qu'elle fit passer autour d'elle, avant même de s'être servie. Un marchand replia son étal, quelques feuilles sur lesquelles il avait disposé une dizaine de poissons, et les fit passer autour de lui. Petit à petit, de tous les rangs, des gens se levèrent, des sacs s'ouvrirent, des vendeurs offrirent leurs réserves. Vers le fond, là où les gens y voyaient mal, on commença à crier au prodige. Judas, qui entendait les cris, se tourna vers Jésus avec un sourire.

« Ça y est : encore un miracle...

— N'ont-ils pas raison ? Ils sont venus, fermés, égoïstes, certains cherchant seulement à gagner un peu d'argent, et ils sont là, prêts à partager, à donner ce qu'ils comptaient vendre. Je serais heureux si

tous les jours je réussissais un miracle comme celui-ci. »

À Magdala, ils apprirent en arrivant qu'un magicien grec venait de quitter la ville. Un homme s'approcha d'eux.

« Le Grec a guéri une petite fille. Fais-en autant. Ne laisse pas un étranger faire de plus grands miracles que toi, un Juif.

— Que veut dire un miracle fait par un Grec ? cria Thomas en se précipitant sur le plaignant. Ne sais-tu pas qu'un miracle ne vaut que s'il confirme la Torah ? »

L'homme recula devant la fureur de l'apôtre.

« Mais la petite fille...

— Tais-toi, te dis-je. Et garde foi en ton dieu, au lieu de te laisser abuser. »

Jésus ne réagit pas. Il était fatigué et demanda à Judas de s'occuper de leur trouver un abri pour la nuit.

« Essaie de trouver quelque chose de confortable. Ce soir, je sens que j'ai besoin de dormir. »

Quand ils partirent le lendemain, un autre homme l'interpella :

« Toi qui guéris ceux que tu choisis, que ne fais-tu pleuvoir afin de sauver nos récoltes ? Regarde, tout est brûlé, et nous n'aurons pas de quoi manger cet hiver. »

Jésus eut un sourire triste :

« Je ne commande pas aux éléments, homme. Mais mon père veille sur toi. »

L'homme partit en grommelant que c'était facile à dire. Judas regarda Jésus, comme s'il attendait une explication de cette impuissance : il n'en obtint que ce regard fixé au-delà du monde et des hommes qu'il détestait.

« Des faux messies et des faux prophètes se lèveront et feront des signes et des prodiges pour égarer, si possible, même les élus », leur dit-il plus tard.

Jésus se sentait de plus en plus mal à l'aise avec les guérisons qu'il faisait. Le jour où il réussit à faire passer à une petite fille une toux très forte qui la secouait tant qu'elle en crachait un peu de sang, il renvoya tout le monde et voulut s'enfermer dans sa tente. Seul Judas, une fois de plus, eut accès à lui.

« Que se passe-t-il ?

— Tout ceci me semble très vain : les gens ne viennent plus m'écouter, ils viennent se faire soigner. Les foules sont bêtes, et j'ai l'impression de m'égarer.

— Tu as quand même guéri cette enfant...

— Et qu'est-ce que cela prouve ? Quand j'ai nettoyé les yeux de

ce prétendu aveugle, la crédulité a transformé en miracle un simple geste de bon sens. Quand j'ai guéri le paralytique, j'ai senti en moi un pouvoir. L'âme humaine est mystérieuse, et Dieu seul peut y lire. Je ne suis que Son instrument. Si ces hommes sont guéris, c'est parce qu'ils ont cru en mon père. Mais rien ne dit que ce paralytique guéri aura accès au royaume s'il n'a pas été aussi guéri dans son cœur. Et cela, seul lui peut le savoir.

— Il marche : c'est déjà beaucoup.

— Mais marchera-t-il à mes côtés ? Le vrai miracle, c'est sa transformation. Dieu vous aime et vous respecte libres. Il vous envoie des signes. Mais n'en attendez pas de preuves. Mes miracles n'existent pas sans Sa parole. Il veut que je la transmette, pas que j'écrase les hommes sous Son pouvoir.

— Pourquoi alors ne pas carrément frapper un grand coup et terroriser nos ennemis ?

— Satan m'a déjà proposé dans le désert de profiter du pouvoir que Dieu m'accorde. Cela serait insulter l'homme que de lui refuser jusqu'au bout le choix. Et croyez, même si vous ne comprenez pas. »

Les douze élus tenaient désormais à être appelés apôtres et se targuaient de leur élection. Leur mission, dont le compte rendu à Jésus avait été relativement objectif, devenait de plus en plus épique au fil de leurs récits. Celui qui s'en vantait le plus était Pierre, puisque doublement choisi par le jeu de mots de Jésus qu'il colportait avec persistance, et les simples disciples se mettaient eux-mêmes à leur accorder ce statut qu'ils réclamaient tant.

Ils avaient pourtant encore des difficultés à comprendre les discours de leur maître (plus parfois même que ses auditeurs qui saisissaient souvent très bien les paraboles mettant en scène leur quotidien : moissons, pluies, salaires trop chiches...), mais n'osaient montrer cette incompréhension, de peur qu'elle ne les dépossédât de la place qu'ils avaient acquise. Des tensions naissaient de ces prétentions, et plusieurs fois Jésus leur avait reproché avec violence d'avoir l'esprit borné.

« Je vous apporte un air nouveau et vous ne savez que me rejeter au visage vos sectes et vos habitudes... »

Aussi tentait-il de définir sa mission. Ce jour-là encore, des centaines de personnes étaient venues l'écouter. Jésus avait commencé à parler depuis sa barque. Sa locution favorite, ce « En vérité je vous le dis » qui tapait parfois sur les nerfs des disciples, était appréciée des foules, comme l'étaient ses gestes si simples, sa présence rassurante, tout ce que Judas, se souvenant de ses tournées nocturnes avec Nathanaël, déplorait de ne point avoir maîtrisé.

« Avez-vous tous déjà semé ou vu semer ? » leur dit-il ce jour-là.

L'assemblée, constituée de pêcheurs et de paysans, éclata de rire.

« Quand vous lancez des graines, certaines graines tombent sur le chemin et sont mangées par les oiseaux. D'autres tombent dans des terrains pierreux. Les grains poussent trop vite, n'ont pas assez de racines et sèchent parce qu'ils ne peuvent résister au soleil.

— Toi, au moins, tu nous parles de ce que nous connaissons, lui lança un homme, que les autres approuvèrent à grands cris.

— D'autres tombent parmi les épines. Elles meurent. Mais quelques-unes tombent dans la bonne terre. Alors elles poussent et donnent des grains. »

La foule attendait une conclusion. Jésus, d'un coup, leur jeta :

« Comprenez si vous pouvez. »

Barthélémy et Philippe se regardèrent.

« Tu vas voir, il ne va pas leur expliquer... Pourquoi les laisse-t-il ainsi, perdus ? »

Effectivement, Jésus était reparti sur autre chose. Un grognement d'insatisfaction parcourut la foule.

Le soir, Barthélémy eut la franchise de confesser son incompréhension.

« Je n'ai pas saisi cette histoire de moisson. Pourquoi ne parles-tu pas plus clairement ? »

— Parce que vous, mes élus, avez le droit de comprendre le royaume des cieux. Les autres ne l'ont pas. Je leur parle en employant des images parce qu'ils voient sans voir.

— Mais à quoi sert un langage que personne ne comprend ? reprit Judas.

— Celui qui entend la parole de Dieu et la refuse est comme le grain qui tombe au bord du chemin. Le grain qui tombe sur le sol pierreux provoque la joie chez celui qui l'entend, mais ne s'installe pas en lui et n'aboutit à rien d'autre qu'à ce moment. La plupart de ceux qui m'écoutent sont ainsi. Celui qui reçoit le grain dans les épines est celui chez qui la dureté de la vie étouffe toute autre préoccupation. Ceux-là aussi sont trop nombreux, et ce sont eux que nous devons délivrer. Enfin celui qui reçoit la parole et la comprend, c'est le grain qui tombe dans la bonne terre. C'est vous, je l'espère. »

Il s'arrêta avant de reprendre.

« Non, j'en suis sûr. »

La présence des femmes autour d'eux provoquait de plus en plus de scandale. Elles étaient là, les suivant, certaines visiblement amoureuses, d'autres plus discrètes, mais toutes traitées sur un pied d'égalité avec les hommes. Ce mélange choquait alors que les

synagogues maintenaient une séparation. Jacques se fit rabrouer le jour où il essaya de convaincre Jésus de les éloigner de lui car on ne savait pas lesquelles d'entre elles étaient impures et lesquelles ne l'étaient pas.

« Tu veux que je charge l'un d'entre vous de le vérifier ? » lui demanda-t-il, irrité.

La première fois que Jésus avait invité l'une d'elles à manger avec eux, Pierre à son tour s'était insurgé.

« Mais, maître, les femmes mangent après les hommes...

— Cette femme n'a-t-elle pas comme toi marché toute la journée ?

— Si, mais...

— N'a-t-elle pas comme toi écouté ma parole et choisi de me suivre ?

— Bien sûr, mais...

— Alors laisse-la profiter de la récompense comme elle a souffert de la peine. »

Pierre s'assit en râlant.

« Et comment peuvent-elles rester à leur place si on leur fait croire que tout leur est permis ? grommela-t-il.

— Pierre... le reprit Jésus.

— Oui, maître, j'entends, j'entends. »

Et le colosse n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la fin du repas.

Pierre, qui semblait parfois, malgré la distance que maintenait ce dernier, chercher en Judas des réponses qu'il peinait à trouver seul, lui confia son désarroi.

« Je ne comprends pas bien ce que veut Jésus. Depuis le début, il nous dit qu'il n'est pas venu abolir la Torah, mais l'accomplir. Très bien. Mais pourquoi alors refuse-t-il de dire qu'il est le messie ? Et s'il ne l'est pas, pourquoi dit-il si souvent "je" ? Hier, il nous a demandé : "Ne mettez pas le vin nouveau dans de vieilles outres." Qu'est-ce que ça veut dire ? De ne pas respecter la Torah ? Mais alors pour suivre quoi ? Qui ? Lui et ses miracles, ses miracles dont il ne veut pas que nous parlions ?

— C'est vrai, intervint André, qui écoutait. Il dit ne pas vouloir retrancher une lettre de la Torah, et il envoie le sabbat par-dessus bord.

— Je ne sais pas, Pierre. Mais je suis sûr qu'il a d'autres desseins, des desseins que nous comprendrons quand il souhaitera que nous les comprenions. »

Judas sourit d'un air malicieux. D'abord parce qu'il aimait face à ces Galiléens peu vifs jouer à celui qui en savait plus que tout le monde, ensuite parce qu'il savait que Jésus finirait par aller là où lui, Judas, voudrait l'emmener.

Le lendemain soir, ils eurent à se battre violemment. Jésus n'avait pas été très bon : la fatigue sans doute, l'usure peut-être. Ses mots avaient été moins riches que d'habitude, il s'était lancé dans une parabole dont lui-même, au bout d'un moment, n'avait plus vraiment l'air de savoir où elle allait le mener. Il n'avait guéri personne. Les auditeurs étaient repartis, déçus.

« Il y a des jours où j'ai l'impression que rien ne me vient. J'espère que ce n'est pas grave. »

Judas lui mit la main sur le bras.

« Bien sûr que non. Nous avons tous nos hauts et nos bas. Même quand tu faiblis, ton message passe. Regarde aujourd'hui : deux ou trois personnes au moins sont reparties troublées. Ce n'est pas parce que tu as fait des moissons plus larges qu'il te faut dédaigner ces quelques épis.

— Tu as raison. »

Les moments de doute étaient chez Jésus à la fois fréquents et courts.

« Il n'empêche que je n'ai pas envie de passer la nuit ici. Si nous gagnions plutôt Aïn Tabgah ? Penses-tu que tout le monde est trop fatigué ?

— Ça devrait aller. Nous n'avons guère bougé de la journée. »

Seul Barthélémy, qu'une blessure au pied gênait, protesta.

À la sortie du village se dressaient deux amas rocheux qui s'émiettaient en permanence sur la route. Une dizaine d'hommes en surgirent, armés de bâtons.

« Te voilà, usurpateur ! »

Celui qui parlait était un grand homme, très sale, à demi nu et à la pilosité envahissante.

« Qui êtes-vous, frères, et que voulez-vous ? répondit Jésus.

— Tu oses nous appeler frères, toi, traître et voleur !

— Voleur de quoi ? Que t'ai-je pris ?

— Tu dis que tu es le messie. Le messie, c'était Jean, intervint un autre.

— Et sa mort ne t'autorise pas à prendre sa place, cria un troisième.

— Jean lui-même m'a désigné, répliqua Jésus. Et je n'ai jamais dit que j'étais le messie.

— Qui es-tu alors ? répliqua le premier.

— Nous sommes plus nombreux, rentrons-leur dedans, se mit à tempêter Judas.

— Calme-toi, lui répondit Jésus. Discutons...

— Il n'y a rien à discuter », reprit l'homme.

Soudain ils reconnurent Jacques et André, qui avaient été avec eux aux côtés du Baptiste.

« Et vous, traîtres, qui l'abandonnez pour suivre le premier venu. Renégats, lâcheurs ! »

Une pierre jaillit et manqua André de peu. Sur un cri, les disciples de Jean se précipitèrent.

La bagarre fut courte et extrêmement violente. Des deux côtés, coups de poing, coups de pied, pierres furent échangés. Mais les hommes de Jésus étaient plus nombreux. Lui-même n'hésita d'ailleurs pas à se défendre.

Ils passèrent la soirée à panser leurs plaies. Pierre avait deux dents en moins. Philippe surtout avait une plaie à la tête qui saigna beaucoup. Les autres n'avaient que des bleus. Pierre et Jacques avaient été les plus féroces, et le fils de Zébédée tenait encore dans ses mains une touffe de cheveux.

Tous ne juraient que revanche et vengeance. Jésus dut les calmer.

« Se battre n'est jamais la solution. Les disciples de Jean se trompent sur mes intentions. Mais ils sont de notre côté. Nous ne devons pas nous diviser ainsi. Dieu est derrière nous tous. »

Du coup ils s'endormirent là où la bagarre avait eu lieu, et organisèrent des tours de garde. En ronchonnant, Barthélémy prit le premier.

Le lendemain, Jésus fit venir Judas :

« Tu as vu ce qui s'est passé hier ? »

— Oui. Tu as vu aussi que nous avons triomphé ? »

Il y avait toute la joie du lutteur dans le ton de Judas.

« Cela m'est égal. Je ne cherche pas à vaincre, et surtout pas par le poing.

— Même pas ceux qui nous attaquent ?

— Ils prêchent la même parole que nous. N'y a-t-il donc pas moyen de ne pas tout le temps se battre ?

— Tu veux dire de s'unir contre un ennemi commun ?

— Non, je veux dire de vivre en paix sans tout le temps cette obligation de s'opposer, d'être contre, de piétiner les autres, répondit Jésus, excédé devant l'incompréhension de Judas. Je ne veux pas devenir le rival de Jean. Je ne veux pas que nous nous retrouvions comme deux chiens à nous partager le titre de prophète dans la région.

— Mais il t'a désigné.

— Ses disciples ne l'ont pas entendu ainsi, et il y a d'autres luttes à mener que contre eux. Je ne resterai pas ici.

— Et tout ce que nous avons fait jusqu'alors ?

— De toute façon, j'y pensais depuis longtemps. C'est là que mon père m'attend, là, j'en suis sûr, que mon destin doit se jouer. »

La douleur était réapparue sur ses traits.

« Nous allons partir en Judée. Marcher vers Jérusalem. La tâche sera rude. Mais je nous sens maintenant assez forts. Jérusalem est le centre du judaïsme. La bataille ne peut se perdre ou se gagner que là-bas. C'est là maintenant que nous devons aller. »

Judas frémit. Jérusalem... Y retourner... D'un coup, ce dont il rêvait tout en le craignant se réalisait. Jérusalem... S'attaquer directement au Temple, et par lui aux Romains. Pouvoir enfin lancer Jésus dans la vraie bataille, et cela à peine plus d'un an après l'avoir rejoint... Il ne sut plus quoi dire et se sentit oppressé, comme s'il avait du mal à respirer.

CHAPITRE 20

Il ne fut pourtant jamais aussi proche de la rupture qu'à l'heure d'atteindre ce but tant attendu. Aux confins de la Judée, ils furent rattrapés par un détachement de trois Romains. Judas se rapprocha de Jésus, la main sur les armes. Pierre regroupa derrière lui les autres, et les soldats se trouvèrent devant une troupe prête à se battre.

« Est-ce toi le guérisseur dont on parle tant ?

— Je ne suis pas un guérisseur. Je dis la parole de Dieu.

— Tu es ce Josué ?

— Pas Josué, Jésus.

— C'est pareil. Mon maître veut te voir. Il est à quelques stades d'ici. Suis-nous.

— N'y va pas, intervint Judas. C'est un piège. Nous nous ferons tous tuer plutôt que de te laisser aller.

— Sais-tu, petit Juif, que tu ne tiendrais pas cinq minutes face à n'importe lequel de mes hommes ? »

Judas bondit sous l'insulte. Jésus dut lui prendre le bras pour le ramener en arrière.

« Je vais t'accompagner, Romain. Mais cesse d'adopter ce ton persifleur avec moi. Tu n'es pas sur ta terre, souviens-t'en. Et je ne te suivrai que si mes compagnons viennent.

— Dépêchez-vous alors. »

Ils marchèrent un quart d'heure avant d'arriver devant un campement de trois tentes.

« Vous l'avez trouvé ? »

Le centurion qui s'était précipité suait d'angoisse.

« C'est lui ? »

Il semblait au bord de perdre la raison.

« C'est lui ? C'est ce guenilleux ? Tu en es sûr ?

— Ils ne sont que dix, murmura Judas à Jésus. Nous pouvons les avoir. »

Le centurion s'approcha. Il désigna une des tentes, d'où s'échappaient des gémissements sourds.

« C'est toi qui fais des miracles ? Guéris mon fils. Je ne sais pas ce qu'il a. Depuis deux jours, il ne respire plus qu'avec difficulté. Et cela va en s'aggravant. Que peux-tu faire ?

— Je n'en sais rien. Laisse-moi l'examiner. Même les miracles ont besoin d'un peu de médecine. »

Il y avait sur le visage de Jésus une ironique douceur, comme s'il

voyait de très haut les soucis du centurion. Est-ce cela qui mit l'homme en rage ? Il prit un glaive.

« Je te préviens, misérable Juif, si tu ne le guéris pas, tu meurs avec lui, et tes hommes avec toi. »

Judas ne comprit jamais ce qui se passa ensuite.

Le centurion posa son glaive sur la gorge de Jésus, qui continuait de sourire, imperturbable. Puis il recula, se frotta les yeux et tomba à genoux. Le glaive chut à ses pieds.

« Seigneur, je ne suis pas digne de te laisser entrer sous ma tente. Dis juste un mot, et mon fils sera guéri. »

Les soldats se regardèrent, éberlués.

« Qui es-tu, magicien maudit ? » s'écria le décurion, qui fit mine de lancer son cheval.

Jésus n'avait cessé de sourire.

« Ta confiance me touche. Mais il va quand même falloir que je voie ton fils. »

Il se tourna alors vers les siens et leur dit :

« Regardez : même dans notre peuple, je n'ai pas rencontré beaucoup de gens qui croient comme celui-là. Prenez exemple...

— Exemple ? Sur un Romain. Tu es fou ? »

Judas avait rugi. Deux soldats s'avancèrent vers lui.

Jésus entra sous la tente et prit le poulx de l'enfant. Il l'écouta respirer, resta quelques instants seul avec lui, puis ressortit.

« Crois-tu en moi, Romain ?

— Oui seigneur, répondit le centurion.

— Ton fils vivra. Il vivra sur cette terre. Mais toi, tu vivras parmi nous. »

Le centurion se mit à sangloter. Il s'agenouilla à nouveau, et commença à se dépouiller de son habit.

« Je suis indigne de toi, seigneur. Laisse-moi te suivre, par pitié, laisse-moi te suivre. »

Jésus le releva :

« Rentre chez toi et fais le bien. Je te pardonne. Tu as entrevu la lumière. Va la répandre autour de toi. »

Personne ne parla pendant plusieurs stades. Le soir, le repas fut morne et triste. L'événement pesait sur tous et personne n'était à l'aise avec. Jésus ignore tous ces attermoissements et s'endormit sans avoir pratiquement ouvert la bouche.

Jésus savait que Judas allait venir lui parler.

« Tu viens me dire que tu n'es pas d'accord ?

— Comment l'as-tu deviné ?

— Il t'arrive d'être facilement perceptible...

— Pourquoi ne me dis-tu rien toi-même ? Tu préfères supporter la cour de cet âne de Jean... ? »

Jésus rit. Il prenait parfois au spectacle de la jalousie de ses disciples un plaisir enfantin.

« J'aime chez Jean cette enfance que ni toi ni moi n'avons plus. Mais c'est toi que je vais écouter, vieux compagnon. Qu'as-tu donc à me dire ?

— Qu'à nouveau je ne vois pas le but que tu poursuis. Pourquoi soigner ce Romain ? Comment peux-tu oublier aussi facilement tout ce que lui et les siens nous font subir ? Même le pire des collaborateurs est plus discret que toi. Et pourtant tes discours sont sans ambiguïté...

— Que voulais-tu que je fasse ? Que nous prenions les armes, et exterminions cet homme et ses soldats au risque, très réel, d'y laisser la vie de plusieurs des nôtres ? Pour quel résultat ? Quelques morts de plus...

— C'est le seul moyen de les chasser. Si nous ne nous battons pas...

— Je me le demande de plus en plus.

— Tu te demandes quoi ?

— Si c'est la bonne méthode. Qu'aurais-tu fait en tuant cet homme ? Plongé sa femme et son fils dans le deuil, et éliminé un pion qui sera remplacé dans les jours à venir...

— Mais ils savent grâce à cela que nous existons. Et un jour nous gagnerons. Qu'as-tu obtenu de plus, toi, à guérir l'enfant ? Demain il aura oublié, et nous aurons alors deux ennemis : lui et son fils.

— Pas du tout. Je l'ai aimé. Je ne sais s'il sera agenouillé demain comme il l'était aujourd'hui. Mais j'ai semé en lui une graine qui saura pousser.

— Tu nous mènes au désastre avec cette passivité. La force est le seul argument devant qui tout s'incline.

— L'amour va jeter les bases d'un monde meilleur. Ne crois pas que les seules victoires soient sur cette terre.

— Tu es confiné dans ton rêve au point de ne voir que l'idéal. Où sont tes victoires ?

— Là-haut. Après. Ce Romain a vu Dieu, il L'a reconnu et, ce faisant, il a déjà gagné sa place à nos côtés. Cette place, tous les Juifs ne l'ont pas.

— Pourquoi alors ai-je tué des collaborateurs ?

— Je ne suis pas persuadé que tu aies bien agi, Judas. Un temps, j'aurais voulu faire comme toi. Mais depuis que je chemine aux côtés de mon père, plus rien de cela ne m'apparaît juste. Je continuerai de guérir les Romains s'ils ont besoin de moi parce qu'ils sont hommes avant d'être romains. Et cela ne m'empêchera pas de me battre également pour la libération de mon peuple.

— Je préfère retenir la deuxième partie de ta phrase. Je ne comprends pas la première, Jésus. Je ne la comprends décidément pas. Je ne voudrais pas réaliser un jour que tu trahis notre cause.

— Tes mots dépassent ta pensée, j'espère. Ouvre-toi à la parole. Je t'aime. Étends cet amour à tous ceux qui t'entourent. Sans exception. Aie pitié de ceux qui s'égarent, mais aime-les... Et tu verras : tu gagneras bien au-delà de ce que tu peux rêver.

— Et qui se débarrassera des Romains à notre place ?

— Est-ce vraiment sur cette terre qu'il faut se débarrasser des Romains ? Ne devrais-tu pas d'abord te débarrasser des Romains qui sont dans ton cœur ? »

Il n'y avait plus guère de journées sans qu'il y ait entre les apôtres des disputes qui toutes avaient pour origine le sentiment qu'un des douze voulait accaparer l'attention de Jésus. Le plus à vif était Jean, dont la jeune sensibilité paraissait souvent extravagante à des hommes à qui la vie avait déjà donné de rudes leçons. Un jour, il accusa même Judas de prendre de l'argent dans la caisse. Le poing de Judas partit et fracassa le nez du jeune homme qui se roula par terre en hurlant. Jésus apprit le motif de l'incident et demanda à Jean de s'excuser de son soupçon. Il renouvela publiquement sa confiance à Judas, suivi par tout le groupe.

« Mais pourquoi as-tu choisi de te montrer d'abord à cette bande d'analphabètes ? se plaignit Judas.

— Ne sois pas injuste, Judas. Ils étaient crédules, ils sont en train de devenir croyants. »

L'expansion du groupe aussi leur posait problème. Eux qui avaient tout abandonné pour suivre Jésus se sentaient jaloux de l'affection immédiate qu'il accordait aux nouvelles recrues, à ceux qui, à leurs yeux d'anciens, ne faisaient que suivre le succès. Un jour où un malade, qui s'était approché du campement, avait interpellé Philippe en lui ordonnant : « Va dire à ton maître que j'attends qu'il me guérisse », Philippe s'était retourné pour lui répliquer avec arrogance :

« Sais-tu que tu parles à l'un des douze ? »

Jésus avait dû le rappeler à plus d'humilité.

« Jusqu'à quand vous supporterai-je ? » leur jeta-t-il alors.

Il donnait parfois l'impression d'étouffer parmi eux, et il lui arrivait de plus en plus souvent de se retirer pour aller prier seul.

Jésus préférait les villages aux villes : il y était plus à l'aise. Les foules étaient moins nombreuses, et ses paroles trouvaient plus

directement le cœur des gens.

« Tu sais, confia-t-il à Judas, j'ai du mal à me rendre compte de la manière dont les gens me perçoivent. Et toi ? »

— Je ne sais pas. Demande-leur. »

Jésus s'approcha du groupe des disciples.

« J'ai encore entendu raconter sur moi de choses invraisemblables. Qui dit-on que je suis ? »

Les voix se chevauchèrent. « Élie.

— Jérémie.

— Jean-Baptiste. »

Des noms de prophètes étaient jetés. Jésus sourit.

« Tout cela à la fois ? »

Alors Pierre se leva. Il paraissait en proie à une grande agitation. Ses mains tremblaient, il était rouge. Il s'approcha de Jésus, baisa sa tunique et lança.

« Tu es le Christ, le fils du Dieu vivant. »

Jésus le regarda et une joie comme il n'en avait encore jamais montrée illumina son visage. Il releva Pierre et l'enlaça longuement.

Les autres se demandaient ce qui arrivait. Des murmures jaloux montèrent.

« Pierre, tu as vu juste. Mais ce que tu as vu, ce n'est pas toi qui l'as vu : c'est mon père qui te l'a dit. »

Jésus se tourna vers le groupe.

« Écoutez-moi, vous tous. Pierre a dit que j'étais, car mon père a estimé qu'il était temps que vous le sachiez. Mais ce que vous savez ne peut encore être dit à tout le monde. N'en parlez à personne. »

Tous acquiescèrent. Mais le reste de la journée fut assombri par l'incident, sauf pour Jésus et Pierre qui continuèrent de se regarder avec un contentement d'eux-mêmes qui irrita profondément les autres.

Le soir, Jésus leur apprit une nouvelle prière qui commençait par : « Notre Père qui es aux cieux... » Jean la sut après l'avoir entendue une fois seulement.

Judas n'avait pas compris la dernière déclaration de Jésus. Il se sentait confusément inquiet.

« Qui est ce dieu dont tu te dis le fils ? lui demanda-t-il. Dieu est unique. Il n'a pas de visage. On ne peut même pas Le dessiner. Et toi, tu viens dire que c'est ton père, et que tu Le représentes sur terre. Mais comment ? Comme moi je te représente quand je parle en ton nom ? »

— Non. Il s'incarne en moi.

— Ce n'est même pas imaginable. Comment peux-tu prétendre cela ?

— Je ne prétends rien, Judas. Cette fois, je le sais : je suis le fils

de Dieu. Ce n'est pas vanité, car je doute que cela me réserve grand-chose de bon. Mais c'est ainsi, et je l'accepte. Fais-en autant. Pierre a compris qui j'étais. Il a été le premier. Parfois j'ai même l'impression qu'il l'avait compris avant moi. Il a la foi, Judas, et cela le sauve, comme cela sauve tous ceux qui me suivent. Comme cela te sauvera aussi, j'en suis sûr. Mais je comprends que tu doutes. Douter et croire, au fond, c'est la même chose : c'est ne pas se poser de questions qui est faute. »

Cette réplique ne répondait pas aux interrogations de Judas.

« Et où cela va-t-il te mener ? »

— Je ne sais pas. Mon destin me pousse vers Jérusalem. Là-bas, Dieu nous accompagnera. »

De plus en plus souvent, des prostituées se mêlaient à ceux qui suivaient Jésus et les apôtres, et trouvaient parmi eux quelques clients. Un soir même, alors que des flacons de vin avaient circulé, Judas et Simon avaient accompagné deux d'entre elles. Tout le petit groupe l'avait su. Jean avait pris immédiatement son air horrifié et était allé en parler à Jésus, qui n'avait réagi qu'avec un sourire un peu désabusé. Mais ce sourire avait fait mal à Judas qui, tout en affirmant avec des airs de matamore que sa vie ne regardait que lui, n'avait pas depuis renouvelé l'expérience.

Ce jour-là, une des filles se dirigea vers lui. Il avait soif, et s'était arrêté près d'un puits, attendant que le puiseur d'eau lui amenât le seau.

« Je me demandais si c'était toi. »

La fille souriait, et Judas reconnut Marie la Magdaléenne.

« Que fais-tu là ? Tu... Tu travailles ? »

Il tenta de dissimuler son trouble sous un rire faux.

« Je voulais te voir.

— Moi ? Après tant d'années ? »

Il mentit, toujours gêné.

« Je t'ai reconnue tout de suite. Tu es toujours aussi belle...

— Malgré cela ? »

Elle montra du doigt les fils d'argent qui émaillaient sa chevelure.

« Malgré cela, oui... Tu as gardé la même... cette espèce d'aura, de... Je ne sais pas trop comment dire, mais tu es toujours la même. »

Marie rit d'aise.

« Je te remercie. Tu es resté de ton côté un galant homme. Tiens, asseyons-nous là, je suis fatiguée. Cela fait trois jours que je marche.

— D'où viens-tu ainsi ?

— D'Archélaüs.

— Tu n'es plus à Jérusalem ?

— Non. J'avais économisé quelques sous. Avec Marcius, un soldat romain qui était l'un de mes plus fidèles clients, j'ai ouvert une taverne à Sichem. C'était surprenant. Les mentalités sont très différentes, et nous n'étions sans doute pas très doués pour les affaires. Marcius n'a pas non plus toujours été très honnête et j'ai dû me remettre à travailler à mon compte. Mais j'avais vieilli. J'avais changé aussi. »

Elle s'interrompit.

« Tu sais toujours écouter, murmura-t-elle. C'est bien. »

Judas la regarda.

« J'en ai eu assez, reprit-elle. Ces hommes qui passaient, ces échanges qui n'en étaient pas... Même le sentiment de faire autour de moi un peu de bien ne me suffisait plus. Et puis un jour où j'étais allée visiter une amie à Tarichée, ton Jésus y est venu.

— Quand ça ?

— Il y a deux mois ou trois... C'est le jour où il a sauvé cette femme. »

Thomas, qui y avait assisté, avait un soir raconté l'incident à Judas, mais ce dernier, fatigué, s'était endormi avant la fin.

« C'était une femme bien, la femme d'un cordonnier. Elle avait eu un coup de passion pour un ouvrier agricole, un Grec pauvre qui traînait dans le village depuis le début des moissons. Le mari s'en est douté, les a suivis avec des amis et les a pris sur le fait. Ils ont battu le Grec à mort, et ont amené la femme sur la place pour la déshabiller et la lapider. Son corps était pitoyable, maigre, bleu, à se demander comment elle avait pu tenter un homme... Ton Jésus était là, arrivé la veille. Il s'est interposé, malgré les cris. Seul, il paraissait être le plus fort. Il s'est mis à parler. Il a dit des choses extraordinaires : que nous étions coupables devant Dieu tous au même titre, que les plus petits valaient les plus grands, qu'elle, femme adultère, moi, simple prostituée, eux, simples paysans, étaient aux yeux de Dieu tous égaux et que nul n'avait le droit de juger l'autre qu'il ne soit lui-même totalement pur. Il a dit tout cela sans la regarder, comme s'il se refusait à ajouter à sa honte. Sa voix les a tous apaisés. Ils ont reposé leur pierre. Le mari a repris sa femme. Seuls quelques hommes, qui n'avaient pas assisté à la scène, lui ont reproché sa complaisance. Mais personne ne les a suivis... »

Elle s'arrêta, sous le coup de l'émotion.

« Et depuis ? reprit doucement Judas.

— Depuis, j'ai essayé de savoir vraiment qui il était. Un jour, j'ai appris qu'il y avait avec lui un certain Judas, qui venait de Chorazim. J'ai tout de suite su que c'était toi. Alors je suis partie vous retrouver. Je suis arrivée la semaine dernière. Depuis, je l'écoute. Aujourd'hui, je me suis décidée à venir te voir.

— Tu ne viens donc me voir que pour l'approcher ? »

Il y avait dans la voix de Judas une déception qu'il ne chercha pas à cacher.

« Je voudrais bien croire », dit-elle.

Sa phrase plana entre eux deux.

« Depuis que je l'ai entendu, je sais qu'il n'y a rien de plus important pour moi que de le revoir. Si jamais j'ai un peu compté pour toi, présente-le-moi. »

Ce pathétique soudain ne ressemblait pas à Marie et mit Judas mal à l'aise.

« Oui, bien sûr, je vais le faire. Mais, tu sais, c'est un homme comme les autres. »

En la prononçant, Judas sentit combien sa phrase était fausse et dictée par la jalousie.

« Viens, je vais te présenter. À cette heure-ci, il doit se reposer. Cependant il fera une exception pour toi. »

Il était en même temps fier de montrer son intimité avec Jésus.

Marie le suivit jusqu'à l'abri où le prêcheur était allongé.

« Jésus ? » appela Judas.

Il se retourna. Bien qu'épuisé, les yeux cernés, les cheveux sales, sa laideur particulièrement frappante, la bonté qui se dégageait de ses traits était intacte.

« Oui ? »

— Ça va ?

— Ça va. Un peu fatigué, mais cela devrait passer. Ces derniers jours ont été rudes, et il fait tellement chaud ces nuits-ci... »

Judas savait qu'en fait la montée à Jérusalem angoissait particulièrement Jésus, surtout depuis sa reconnaissance par Pierre.

« Assieds-toi.

— Je suis avec une... une vieille amie. Elle voulait te rencontrer. Je me suis permis de...

— Tu as bien fait. Tes amis sont forcément les miens. Asseyez-vous. »

Marie restait au seuil de l'abri, intimidée.

« Entre, jeune femme, entre. Tu es ici chez toi.

— Jeune, seigneur... Tu me flattes... ou ta vue t'égare...

— Toute femme qui a envie de changer sa vie est forcément jeune. N'est-ce pas ce qui te mène vers moi ? »

Une fois de plus, Judas fut stupéfait par la facilité avec laquelle Jésus avait d'emblée su créer une intimité.

« Qui es-tu ? »

— Une femme de mauvaise vie.

— Il n'est de mauvaise vie que celle qui se passe sans l'amour des autres. As-tu aimé ?

— J'en ai même fait mon métier.
— Je n'entends pas cela dans ce sens.
— J'avais compris, excuse-moi. J'ai essayé. J'ai parfois réussi, parfois échoué. Oui, j'ai aimé. Mais pas tout le temps et pas tout le monde.
— Tu as donc encore des progrès à faire. Mais tu es sur la bonne voie. »

Ce premier contact fut décisif pour l'ancienne prostituée. Elle sut tout de suite que suivre cet homme serait désormais son seul but.

Jésus l'intégra immédiatement au groupe de ses intimes, lui accorda cette place qu'il avait refusée à ses sœurs comme à sa mère. Cela n'alla pas sans causer des remous, et Pierre un jour se fit le porte-parole des apôtres.

« Comment peux-tu laisser comme cela t'approcher de si près une femme, qui plus est une ancienne prostituée ?

— Peux-tu jurer que tu n'es jamais allé voir une prostituée, Pierre ? »

Le pêcheur parut gêné.

« Cela a dû m'arriver une ou deux fois. Mais ce n'est pas pareil.

— Et pourquoi n'est-ce pas pareil ?

— Parce que... »

Il bafouillait, très mal à l'aise.

« Je vais te dire pourquoi cela n'est pas pareil, reprit Jésus. Parce que, dès qu'elle est arrivée ici, Marie a aimé. As-tu aimé, toi, ces femmes que tu es allé visiter ?

— Pourquoi les aurais-je aimées ? Je les payais pour ce qu'elles me faisaient, et voilà tout. »

Une sorte de découragement apparut sur les traits de Jésus.

« Et voilà surtout comment tu n'as une fois de plus rien compris à ce que j'essaie de vous dire. Quand je vois combien vous, qui m'êtes si proches, avez du mal à me saisir et à vivre comme je le souhaiterais, je me demande s'il n'est pas illusoire d'espérer convaincre des gens que je ne fais que croiser. »

Pierre parut profondément vexé.

« Nous avons tout quitté pour te suivre. J'ai laissé ma femme. Je vis comme un misérable, je suis parti des heures sur les routes, à me faire parfois huer et menacer de pierres, et tu dis que je ne fais rien de ce que tu veux.

— Je dis que tu en restes à la surface, comme beaucoup d'entre vous. Vous contraignez vos corps, et vous pensez avoir soumis vos âmes. Mais qu'arrive un pauvre ou un misérable, et voilà que vos pires côtés reprennent le dessus. Marie a fait la même démarche que vous,

sauf qu'elle a su aimer. Le royaume de mon père est fait pour ceux-là : pour les petits, pour les humbles, pour les mal-aimés qui auront su trouver en eux cette force.

— Tu détestes bien les Romains...

— Non. Je déteste l'occupation et la violence qu'ils font à mon père. Tu confonds encore tout, Pierre. »

Pierre avait envie de se fâcher, mais il n'osait guère : un simple regard de Jésus lui faisait perdre tous ses moyens. Il se leva et partit en maugréant, accompagné sans qu'il le sût par l'œil indulgent de son maître. Il n'en aima pas plus Marie, mais l'accepta dès lors comme il avait accepté toutes les bizarreries que lui imposait Jésus.

Bien sûr, l'on commença à jaser. Qu'une prostituée soit si proche du maître fit ricaner. Des remarques hostiles ou moqueuses vinrent même troubler certaines réunions publiques. Marie retrouvait spontanément avec les hommes son ancienne familiarité : elle les touchait, s'appuyait sur eux quand elle était fatiguée, portait à leur bouche des aliments qu'elle venait de goûter et riait beaucoup, sans se préoccuper des dents cariées qui noircissaient un sourire qu'elle avait longtemps entretenu. Son habillement, souvent somptueux, heurtait. Elle entourait toujours ses yeux de khôl. Beaucoup des femmes qui suivaient Jésus étaient pauvres et avaient, à ses côtés, pu faire de cette pauvreté un avantage. Certaines, extrapolant ses éloges du dénuement, rivalisaient même de saleté et les approcher demandait un courage qui ne semblait jamais peser au maître.

« Comment oses-tu te présenter à lui dans cette tenue de pécheresse ? l'attaqua un jour une femme.

— Parce que je suis venue avec. Crois-tu cet air de cadavre triste et sale qui est le tien plus apte à lui rendre hommage ? » répondit-elle.

Jésus laissait tout dire.

Même Judas, une fois, s'en prit à elle. Elle avait apporté un flacon de parfum et en avait versé sur les pieds de Jésus. L'odeur, presque suffocante, avait aussitôt envahi la petite pièce où ils se trouvaient. Pour avoir vu sa mère en récolter, Judas savait ce que coûtait de travail et d'ardeur ce parfum fait du suc d'une mousse brunâtre cueillie au creux des rochers. Plus de deux cents livres devaient en être écrasés pour un seul litre. Et c'était ce travail, ce produit luxueux fabriqué par des femmes aux reins brisés, que Marie répandait sur les pieds de celui qui se voulait si proche des pauvres ? Judas s'était fâché, bêtement, mettant en avant le prix du parfum, et il s'était fait reprocher par Jésus sa ladrerie. Alors, furieux, il avait renversé par terre le reste du flacon. Marie s'était mise à pleurer, en silence.

Un matin, Judas, levé tôt, vit Marie sortir de l'abri où se reposait Jésus, puis le maître lui-même en extirper sa carcasse.

« Crois-tu que je doive connaître toutes vos pauvres joies ? » lui demanda-t-il.

C'était une question, et Judas ne sut pas y répondre.

Depuis plusieurs jours, Judas avait l'impression qu'un homme suivait la troupe. Il apercevait son ombre derrière les arbres quand ils marchaient et l'avait repéré se glissant dans la foule quand Jésus s'arrêtait pour parler. Il n'avait manifesté aucune agressivité, mais n'avait pas osé non plus, ni se mêler à eux, ni interpeller le prophète.

Judas voulut en avoir le cœur net. La nuit, alors que tout le monde était couché, il se faufila à l'arrière du campement. Avançant silencieusement, il parvint à contourner la butte qui protégeait les hommes du vent. Et il vit le rôdeur qui attendait.

Il bondit, l'immobilisant sous son poids. Mais il ne sentit sous lui qu'un corps qui s'abandonnait. La lune éclaira le visage de son adversaire.

C'était le Romain dont Jésus avait guéri le fils.

« Que fais-tu là ? » rugit Judas.

Son adversaire ne portait pas d'uniforme, ni aucun des attributs auxquels les siens se reconnaissaient.

« Prépares-tu quelque chose ? continua Judas, tout en sachant déjà qu'il n'en était rien.

— Non. Je voulais le voir, mais je n'ai pas osé l'approcher.

— N'es-tu pas déjà satisfait ? Tu martyrises son peuple depuis des années, et il rend la vie à ton fils. Que veux-tu de plus ?

— Justement. Je ne comprends plus. Il m'a dit : "Je te pardonne."

— Tu n'es pas le seul, répondit méchamment Judas. Il pardonne à tous ceux qui lui font du mal. C'est une de ses lubies. Cela ne plaît guère à ceux qui ont à se venger, mais ceux qui ont peur de la conséquence de leurs actes sont ravis. N'est-ce pas ton cas ?

— Tu te trompes. C'est encore pire que d'être puni. Je ne peux plus rien faire. Son pardon m'écrase. Je vous hais, vous les Juifs. Je me suis agenouillé devant l'un d'entre vous parce que j'étais désespéré. Il m'a rendu le plus grand service qu'un homme puisse rendre à un autre, et en échange il ne m'a même pas reproché le mal que je lui ai fait. Ce n'est pas normal, ce n'est pas humain. Il n'a même pas effacé ce mal par son pardon. Non, ce serait trop simple... Il est toujours là, mais je ne peux plus le regarder comme avant. Cela m'a brisé. Ce pardon est une arme terrible, terrible. »

Il tomba à genoux et parut s'abîmer en lui-même, ne faisant plus attention à Judas.

« Quand j'aurai le courage de le regarder en face, je viendrai vous rejoindre. Pour l'instant, laisse-moi rester dans votre ombre. »

Judas s'éloigna, ne sachant quoi répondre, rageant simplement de sentir que sa haine était émoussée.

À l'approche de Jérusalem, leur groupe s'effiloça. Beaucoup désespéraient de voir devant eux ce royaume tant promis. La rudesse des paysages de Judée était, pour ceux qui n'avaient jamais quitté la verte Galilée, une douloureuse découverte, et le comportement de Jésus, de plus en plus préoccupé, ne les aidait guère. Son discours se durcissait. Il prévoyait qu'il y aurait peu d'élus, maudissait les riches, affirmait que ceux qui n'étaient pas pour lui étaient contre lui...

« Ne croyez pas que je sois venu apporter la paix sur cette terre, s'écria-t-il un jour. Je suis venu apporter le glaive, séparer le fils d'avec son père, la fille d'avec sa mère, le frère d'avec sa sœur... »

Les disciples, qui avaient, eux, fait ce sacrifice, regardaient avec un rien de suffisance ceux qui dans la foule hésitaient à faire de même.

Une autre fois, alors qu'une femme stérile lui demandait de lui rendre sa fertilité, il déclara : « Filles de Jérusalem, pleurez sur vous et sur vos enfants. Car voici venir des jours où l'on dira : Heureuses les femmes stériles, les entrailles qui n'ont pas enfanté et les seins qui n'ont pas nourri. » S'il avait espéré consoler ainsi la fille qu'il était impuissant à guérir, il avait échoué : elle était partie désespérée.

Cette rudesse inhabituelle, qui n'était pas pour lui déplaire, rappela à Judas ce jour où il avait maudit deux villes où ils avaient été mal reçus, Bethsaïde et son Chorazim natal. Jésus avait hurlé : « Malheur à toi, Bethsaïde, malheur à toi, Chorazim. Il y aura au jour du jugement plus de fureur pour vous qu'il n'y en a eu pour Tyr et Sidon. » Il écumait. Judas avait tenté de le calmer, mais Jésus l'avait repoussé, continuant de vitupérer : « Et toi, Capharnaüm, tu seras rabaissée jusqu'aux enfers. Même Sodome sera plus épargnée que toi. » Il avait pesté ainsi jusqu'à la fin de l'après-midi, avant de se calmer et de retrouver sa douceur. Trois des suiveurs étaient venus lui reprocher ce déferlement de haine et lui annoncer qu'ils portaient. Il ne leur avait pas répondu. Mais à Judas il avait dit : « C'est par amour aussi que j'allume ces brasiers. »

Tous les échos de Jérusalem témoignaient qu'il y régnait une forte tension. Pilate, soutenu par le favori Séjan et la politique rude qu'il imposait à l'empereur Tibère, avait multiplié les provocations, et les Juifs étaient tenus dans un mépris grandissant. Un événement avait horripilé : après une émeute proche du Temple, des Galiléens, qui

étaient en train d'offrir des sacrifices avaient été tués et leur sang mêlé à celui de leurs sacrifices.

Alors, les contacts se multiplièrent entre Barabbas et Judas. Simon était allé déjà par deux fois jusqu'à la ville, et en était revenu avec des nouvelles encourageantes. D'après le vieux chef, Jérusalem était à deux doigts de la révolte. Des armes avaient été amenées dans des sacs et des outres depuis les caches d'Etzion Geber, et dissimulées dans les jardins de pharisiens sympathisants : si Jésus devait être utile, ce serait d'ici peu. Judas fit passer en retour le message que leur venue était proche, sans doute pour la Pâque, et qu'ils étaient prêts.

Les Romains, sensibles à cette agitation, devenaient plus durs, et quelques nouvelles arrestations déstabilisèrent par endroits le mouvement. Mais la ville ne comptait que cinq cents policiers, et les quatre mille prostitués, garçons et filles, qui s'y abattaient pour la Pâque commençaient à affluer. Judas décida à son tour d'y passer quelques jours pour préparer la venue de Jésus. Bien qu'il arrivât à l'heure où le sabbat donnait à la ville une allure presque morte, il sentit partout des tensions. Toute conversation témoignait d'une exaspération grandissante. Pilate était entré la veille par la porte des Poissons à la tête de trois cents cavaliers iduméens, escorte énorme ne pouvant présager que d'une menace. Sa réputation de brute était maintenant solidement établie. Il se disait que tellement d'arbres avaient été abattus pour fabriquer des croix qu'on risquait bientôt de manquer d'olives.

CHAPITRE 21

Quand Judas revint, la troupe était surexcitée. Tous se sentaient à la veille d'un grand événement. Pierre et Jean racontèrent à Judas qu'ils avaient vu Jésus monter au ciel, ce qui lui fit hausser d'autant plus les épaules qu'ils avaient été les seuls à avoir vu le phénomène. Jésus leur avait aussi tenu un discours extrêmement pessimiste, leur annonçant sa mort prochaine. Pierre en était encore tout ému.

« Il m'a traité de Satan et m'a envoyé paître, parce que je ne voulais pas y croire.

— Mais quelle mort ? demanda Judas. Il est malade ?

— Je ne sais pas. C'est lui qui l'a annoncé. Il disait que le fils de l'homme devait souffrir, être condamné par les grands prêtres, puis tué par eux.

— Et qu'après il devait revenir, ajouta Barthélémy.

— Je lui ai dit que cela ne voulait rien dire, et c'est là qu'il s'est vraiment fâché.

— Il devient un peu bizarre, ces temps-ci. »

Ces temps-ci... Judas repassa en lui-même les événements des dernières semaines, et ne put que s'avouer lui aussi déconcerté par les directions nouvelles que semblait prendre Jésus. Que restait-il aujourd'hui du héros de la lutte contre l'occupant qu'il avait cru trouver ? Ou mènerait cette pauvreté que demandait Jésus, sinon à se faire massacrer par le premier ennemi venu mieux équipé ? Qu'importait le sort de ces miséreux dont il avait en permanence la bouche pleine, alors qu'il se mettait à dos les puissants, pharisiens comme sadducéens, avec qui il faudrait bien, après la victoire, former des unions à la tête desquelles on n'allait certainement pas mettre des mendiants et des infirmes ? Et cette idée de se laisser reconnaître comme le Christ, et par Pierre en plus ? Sans parler de ces miracles qui profitaient à des Romains, des prostituées et des lépreux quand il eût été si simple d'impressionner un grand coup les grands prêtres et le procureur. Il y avait là trop d'incohérences pour que Judas continue de se sentir à l'aise. Ils ne seraient pas si près du but qu'il se demanderait même si l'aventure méritait d'être poursuivie.

Jésus lui aussi était de plus en plus angoissé. Sa bonne humeur avait disparu. Il s'en prenait aux disciples, tenait des discours souvent incompréhensibles, se mettait à fuir les foules. Quand Judas rejoignit la troupe, cela faisait une semaine qu'il ne parlait plus qu'aux apôtres.

« Comment est l'ambiance, là-bas ? vint-il lui demander.

— Tendue, mais favorable. Pilate se fait des ennemis de plus en plus nombreux. Sa venue à Jérusalem pour la Pâque irrite énormément. On dit même qu'Hérode est venu justement parce qu'il a peur que des émeutes éclatent et qu'elles éclatent à cause de ta présence. Il croit que tu es le fantôme de Jean-Baptiste, ou quelque chose comme ça. »

Jésus semblait pourtant perplexe.

« C'est toi qui m'as parlé de monter à Jérusalem il y a quelque temps, reprit Judas. La situation n'a jamais été aussi bonne, et cela ne se reproduira peut-être pas de sitôt. Il faut être là-bas pour la Pâque.

— Je sais, Judas, je sais. Mais le fils de l'homme doit y trouver la mort.

— Pourquoi dis-tu cela ? Tout peut arriver. Nous avons déjà fait le sacrifice de notre vie. Viens, et aie confiance.

— Tu ne comprends pas. C'est écrit, et rien ne peut modifier les Écritures. »

Judas préféra ne retenir de ce discours que l'accord de Jésus pour aller à Jérusalem.

« Qu'est-ce qu'il a ? demanda Marie à Judas quand il eut l'occasion d'être seul avec elle.

— Il devient de plus en plus pessimiste. Son père, dit-il, veut l'envoyer à la mort. C'est absurde. Comment Dieu pourrait-il faire ça ? Mais nous avons beau le lui dire et le lui répéter, rien n'y fait. Il en est convaincu.

— Dieu a bien demandé à Abraham de sacrifier son fils.

— Mais il a retenu sa main... Écoute, je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il a mal et qu'il faut ne plus perdre de temps si nous voulons être à Jérusalem avant la Pâque. »

La nouvelle parvint à Judas alors qu'ils approchaient de Jérusalem. La longue file des pèlerins s'étirait le long de la route. Sur chaque hauteur, des légionnaires veillaient à la fois à éviter les bousculades et à repérer des agitateurs connus. De temps en temps, un groupe, souvent d'un même village, entonnait un chant.

Simon le premier aperçut le messager qui les cherchait.

« Regarde, voici Menahem. »

« Que fais-tu là ? lui demanda Judas. Tu devais nous attendre à Jérusalem.

— Il y a eu une catastrophe.

— Une catastrophe ? Comment cela ?

— Hier, toute la journée, il y a eu des tensions. Deux femmes ont été blessées au marché par des Romains qui les soupçonnaient de

transporter des armes. Il y a encore eu une dizaine de crucifixions, dont deux chefs rebelles de la ville, des garçons que Barabbas connaissait bien. Le soir, un centurion a été tué. Les soldats se sont répandus dans la ville. Il y a eu des échauffourées. Les armes sont sorties.

— Et...

— Les combats se sont poursuivis jusque très tard dans la nuit. Mais les nôtres ont été petit à petit défaits. Ils n'étaient pas de taille, tu connais les Romains... Il n'en restait qu'une vingtaine quand ils se sont retrouvés près de la tour de Siloé. Et, là, je ne sais pas ce qui s'est passé. Mais elle s'est écroulée...

— Écroulée ? La tour de Siloé ? Mais c'est impossible : elle est debout depuis des siècles.

— Je t'assure. On raconte que nos hommes s'y étaient réfugiés, et que les Romains l'ont sapée à la base. Il y a une quinzaine de morts au moins, et on continue encore d'en ramasser dans les décombres.

— Et Barabbas ?

— Peut-être est-il parmi les morts, peut-être s'en est-il sorti...

— Je lui avais dit d'attendre, je le lui avais dit...

— Il n'a jamais écouté que lui. Mais ce n'est plus le débat. »

La colère s'emparait de Judas au fur et à mesure du récit de Menahem.

« Et c'est quoi le débat alors ? rugit-il.

— C'est de sauver ce qui peut l'être. Il nous reste une carte à jouer...

— Laquelle ?

— Ton prêcheur. Lui seul peut reprendre le flambeau et réussir là où Barabbas a échoué.

— Pourquoi Jésus réussirait-il ?

— Parce qu'il a derrière lui des foules qui croient qu'il est le messie. C'est pour cela que vous êtes allés le chercher : maintenant, utilisez-le. »

Judas parut hésiter.

« Il y a un problème ?

— Il nous échappe de plus en plus. Je ne sais pas ce qu'il veut. Il n'a jamais dit qu'il était le messie, mais il est convaincu de parler au nom de Dieu. Il prétend même être son fils, et il affirme qu'il va marcher vers la mort...

— Il ne veut plus venir en ville ?

— Si, si, bien qu'il ait très peur. Mais pour quoi y faire ? Il ne s'en ouvre guère.

— Fais-le entrer. Après, il faudra bien qu'il agisse. L'ambiance est toujours à l'émeute. Il reste des troupes, en nombre suffisant. Elles n'attendent qu'un chef...

— Sans doute...

— Tu ne crois pas ?

— Si, si... Enfin, je pense. Il ne nous a jamais laissé tomber. Il reste aussi dur qu'avant avec l'occupation. Mais il y a des moments où j'ai l'impression qu'il cherche autre chose, qu'il voit plus loin. Je ne sais pas bien. De toute façon, comment allons-nous pouvoir entrer ? Les Romains sont sûrement peu désireux de laisser pénétrer dans Jérusalem des prophètes qui prêchent la révolte.

— En passant par Bethphagé, il n'y aura aucun problème. Jésus est de Galilée, de très nombreux Galiléens vivent par là : ils l'acclameront et le protégeront. Mais il faut que cette entrée ait de l'éclat, que tout le monde en parle. Après, nous le cacherons. La ville est immense.

— D'accord. Va préparer son entrée. »

Judas alla voir Jésus et lui raconta les nouvelles.

« Ils ont emprisonné des dizaines des nôtres. Je les délivrerai avec ce poignard, jura-t-il en tirant sa dague de sa ceinture.

— Vous serez libres quand tu auras appris à aimer », répondit Jésus.

Judas haussa les épaules et s'en alla, rageant.

L'arrivée à Jérusalem dépassa les espérances de Judas et Simon. Les collines environnant la ville étaient couvertes de pèlerins qui s'étaient sans vergogne, certains ayant amené de loin des animaux à sacrifier. Des soldats tentaient de les faire s'installer sur des emplacements précis, souvent en vain. Toutes les auberges étaient pleines, et les remparts transformés en caravansérail.

Ils entrèrent comme prévu par Bethphagé. Là, Jésus eut l'idée de monter sur un âne. Judas protesta du ridicule de la chose, d'autant qu'il avait prêté une attention particulière à l'habillement du prophète en lui faisant revêtir, aidé par Pierre et Marie, une tunique de lin blanc que la prostituée avait lavée et un manteau de laine, également blanc, auquel étaient attachées les rituelles houppes bleues.

« J'entrerais à la fois en triomphateur et comme le plus humble des messagers. Cela parlera tout de suite aux gens », se défendit Jésus.

Judas se laissa convaincre. Il ordonna à deux disciples d'aller chercher un âne. Des abeilles attirées par le parfum dont Marie l'avait couvert tournaient autour de la tête de Jésus.

Dès qu'ils approchèrent de l'entrée, la foule commença à se masser. Il se dégageait de ces hommes et de ces femmes dont beaucoup avaient dormi dehors une agressive odeur de suint et d'urine.

Franchir la porte fut difficile et Pierre dut ouvrir le passage. Jésus

ne savait trop que faire. Il ne pouvait parler tant le bruit était grand et n'osait adopter une attitude provocatrice. Il resta assis sur son âne, ce qui déclencha un enthousiasme entretenu par quelques complices de Menahem.

Beaucoup d'hommes tenaient des rameaux et les jetaient sous les pieds de l'âne. D'autres criaient. Des enfants tapaient sur des tambours ou soufflaient dans des petites cornes. Le pauvre animal, terrorisé, poussait de longs braiments et seuls les coups de bâton assenés sans retenue par Jacques, placé derrière lui, le faisaient avancer. Trois hommes voulurent même jeter un tapis au-devant de ses pattes. Ils s'y prirent mal, le lancèrent sur la tête de ceux qui étaient devant eux, et une bagarre faillit éclater avant que, très vite, deux des apôtres ne placent où elle devait l'être la précieuse étoffe. L'âne s'arrêta alors pour déposer quelques crottes, et ne bougea pas avant d'avoir fini. Judas écoutait ce qui se disait. L'opération démarrait bien : naissant dans ce désordre, sinon de lui, une véritable ferveur se mêlait au sentiment d'une libération prochaine.

Une fois la muraille passée, ce qui prit une bonne heure, la foule voulut encore les suivre. Un enfant égaré hurlait et Jésus lui tapota la tête, sans bien comprendre tant il pleurait quel était son drame. Des chiens errants grondaient, menacés de-ci de-là de quelques coups de pied. Un homme voulait que Jésus vienne purifier son matelas, que sa sœur ayant ses règles avait touché. Judas dut employer plusieurs feintes pour entraîner Jésus sans révéler où il comptait le cacher. C'était à Béthanie, chez Caleb, un charpentier. Avec délicatesse, Judas pensait que se retrouver chez un artisan de sa profession pourrait aider à dissiper l'humeur sombre du prêcheur.

Le lendemain, Jésus voulut aller au Temple. Une trentaine de personnes décidèrent d'y aller avec lui. Jésus était particulièrement déterminé. Il parla de la lutte à mener, de l'expulsion des Romains et de la mission que son père lui avait confiée, semblant pour la première fois depuis longtemps les confondre.

Le groupe déboucha sur l'esplanade par la porte de Coponius. Les travaux avaient été interrompus pour la Pâque, et partout étaient entassés des blocs de marbre, des chapiteaux à peine sculptés. Le roucoulement des colombes était couvert par les mugissements des bœufs et le brouhaha des pèlerins qui marchandaient et changeaient contre les indispensables pièces en bronze juives deniers romains, starènes grecques ou zouzim phéniciens. Par terre, il fallait éviter les flaques de sang parfois figées des animaux sacrifiés. Une lourde odeur de graisse brûlée régnait. Le soleil tapait si fort qu'une femme, une Grecque, était tombée frappée d'insolation. Deux des gardes du

Temple avaient essayé de la soulever, mais elle était trop lourde pour leurs quatre bras et ils cherchaient du regard dans la foule indifférente de l'aide.

Soudain, sans prévenir personne, Jésus se précipita sur une table de change et la renversa, hurlant :

« La maison de mon père n'est pas faite pour le commerce. »

Le marchand le regarda, éberlué. Judas vit tout de suite le parti qu'il pouvait tirer de la situation.

« Vite, protégez-le », cria-t-il à ceux qui entouraient Jésus.

Les hommes se groupèrent aussitôt autour de leur chef qui, pris de rage, renversait une deuxième table.

« Vous avez transformé la maison de mon père en maison de voleurs », continuait Jésus. D'une main, il jeta à terre une caisse de pigeons qui s'envolèrent, battant timidement des ailes au-dessus de la scène, peu habitués qu'ils étaient à la liberté.

Alors ce fut la ruée. Deux des marchands, furieux, voulurent s'en prendre à Jésus, mais l'un de ses compagnons l'arrêta. Le premier coup de poing partit. Le groupe entier se mit alors à renverser les tables, faisant un bruit que Jésus peinait à couvrir de sa voix :

« Sortez de la maison de mon père, sortez tous. »

L'un des apôtres avait arraché à un marchand de bestiaux son fouet de corde et l'avait donné à Jésus, qui en avait foudroyé quelques fragiles étals. Attirés par le bruit, les fidèles s'attroupaient. Quand ils réalisèrent que des tables renversées roulaient les pièces d'or des changeurs, ils se précipitèrent, et la mêlée devint incontrôlable.

Du haut du Temple, la police vit le désordre et s'apprêta à descendre.

Judas, qui la guettait du coin de l'œil, s'aperçut de son arrivée.

« Il va falloir se replier », dit-il à Barthélémy.

Autour d'eux, des badauds commentaient l'incident, croyant qu'il s'agissait d'une dispute provoquée par un pèlerin désireux de sacrifier un animal et indigné par les prix scandaleux que pratiquaient les marchands à l'intérieur de l'enceinte sacrée.

La police avait du mal à se frayer un passage. En quelques minutes, le terrain de change était devenu une foire d'empoigne. Les gardes n'étaient qu'une dizaine. Dès qu'ils séparaient deux personnes, deux autres se battaient. L'un d'eux reçut un coup et, en fureur, fonça dans le groupe.

Jésus s'était dressé à nouveau pour invectiver les prêtres et les marchands. De minute en minute, de plus en plus de monde se joignait à lui et criait son nom, car il avait été reconnu. Judas l'empoigna.

« Viens, il faut partir, ou tu seras embarqué. Allez, viens. »

Il se tourna vers la foule.

« Retenez les soldats. Nous partons. »

Arrivés en renfort, les légionnaires échouaient eux aussi à percer la masse des pèlerins. Deux d'entre eux avaient été désarmés. Ce fut miracle si le sang ne coula que de quelques arcades éclatées.

Jésus et les siens furent vite dehors. Un rire inextinguible les secoua alors qu'ils fuyaient dans les ruelles, bousculant les gens. Par chance, ils ne croisèrent aucune patrouille, et purent regagner la maison. Judas y tomba dans les bras de Jésus.

« Tu vois. Ça y est ! Ils nous ont tous suivis. La ville sera à nous quand nous le voudrons. Demain, après-demain, il faudra agir. Nous avons des amis partout, et la foule est prête. Ah, Jésus... Je savais que nous y arriverions. C'est la fin de l'oppression. »

Jamais Judas n'avait été aussi heureux. Il se précipita en cuisine activer le repas pour les combattants affamés.

Le lendemain, Jésus était fiévreux, comme si le temps lui manquait. Il voulut aussitôt retourner au Temple et avait même, geste rare chez lui, mis son talit et ses tefillin. L'idée fit bondir Judas et Simon.

« Tu es fou. Ils vont te reconnaître tout de suite, et t'emprisonner. C'est trop tôt. Attends encore un jour ou deux. D'ici là, la température aura monté, et tu pourras leur dire ce que tu veux.

— Non. Il faut que j'y aille maintenant. Papa l'exige. N'essayez pas de me retenir. Cela n'y changera rien. Il est des commandements qui dépassent tout ce qui peut se faire sur cette terre. »

Son langage devenait de plus en plus étrange.

« D'accord, concéda Judas. Mais nous t'accompagnons.

— Sans armes », ordonna Jésus.

La route pour aller au Temple était extrêmement encombrée. Jésus ne fut pas immédiatement reconnu. Il franchit la salle des changeurs sans encombre. Ce n'est qu'alors qu'il se dirigeait vers le saint des saints qu'un des marchands, le voyant, s'écria :

« C'est le prophète fou d'hier. Empêchez-le... »

Mais Judas et Simon firent taire l'importun.

Jésus pénétra dans la salle où étaient réunis les grands prêtres et les pharisiens. Ils se levèrent, stupéfaits.

« Que fait-il ici ? » demanda l'un d'entre eux.

Jésus s'avança sans peur aucune, avec cette force évidente qui provoquait toujours l'admiration.

« Je viens enseigner la parole de Dieu », annonça-t-il.

Ils ricanèrent.

« Et de quel droit fais-tu cela ? »

— Du droit que Dieu lui-même m'a donné. »

Avant qu'ils n'aient pu répondre, il se lança dans une histoire qui voyait deux enfants s'affronter. Les pharisiens grondèrent, mais la foule s'était massée et écoutait.

Judas jetait sans arrêt des coups d'œil inquiets autour de lui : l'intervention prématurée des Romains ou la trahison d'un prêtre pouvait remettre en cause tous ses projets.

Jésus était particulièrement en verve. Il enchaîna avec la parabole des vigneronniers homicides, qu'il avait déjà racontée aux bords du lac de Tibériade, et celle des noces royales. Il avait l'habitude, comme tous les prédicateurs, de répéter souvent ses histoires, mais avait rarement été aussi convaincant que ce jour-là et, bien qu'il resta sur le qui-vive, Judas se laissa aller à l'écouter avec bonheur.

Dans les rangs des pharisiens, la gêne était de plus en plus visible. Les arguments étaient pauvres, et se limitaient généralement à contester la légitimité de Jésus, légitimité que renforçait pourtant les grondements de la foule.

Soudain l'un d'entre eux se leva et, l'air triomphant, dit :

« Dis-moi, toi qui es plus malin que tout le monde... »

La désapprobation de la foule l'amena aussitôt à baisser la voix.

« Je ne doute pas que Dieu s'exprime par ta bouche, mais saurais-tu m'éclairer sur une question ?

— Dieu est toujours prêt à écouter même les plus petits de ses sujets.

— À plus forte raison un de ses serviteurs comme moi.

— Ce n'est pas ce que j'ai dit, sourit Jésus. Mais je t'écouterai quand même. Pose ta question. »

Alors l'homme, se rengorgeant, demanda d'un air satisfait.

« Faut-il ou non payer le tribut à César ? »

Judas frémit : si Jésus disait « non », il pouvait être arrêté sur-le-champ. S'il disait « oui », il s'aliénait la plus grande partie de la foule.

Le prêcheur ricana.

« Te voilà bien content de ton piège, hypocrite. »

Il se mit alors à tonner.

« Hypocrites que vous êtes tous ! Vous n'êtes donc bons qu'à tenter de faire trébucher ceux qui viennent vous aider. Comment espérer qu'un jour vous puissiez recevoir Dieu ? »

Il les regarda durement, et les murmures se turent. Mais l'assistance attendait sa réponse.

« Donnez-moi de l'argent. »

Il y eut un flottement, personne ne semblant désireux de se défaire d'une pièce qu'il n'était pas sûr de revoir.

« Allons », redemanda Jésus.

Un homme au premier rang lui jeta un denier. Jésus le prit, et le rejeta.

« Pas celle-là. Une pièce en or. »

Il fallut aller la chercher chez un changeur. Dès qu'il l'eut, Jésus la brandit.

« Qui est représenté sur cette pièce ?

— César », cria la foule.

Jésus jeta la pièce vers son propriétaire, qui tendit le bras et réussit à l'attraper.

« Alors rendez à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. »

La réponse fit une impression étrange sur Judas, sentiment partagé par le reste de la foule. Si elle déjouait habilement le piège tendu par le pharisien, elle laissait encore trop de doutes sur les intentions de Jésus. Disait-il qu'il fallait payer l'impôt ? Affirmait-il l'inverse, à savoir que la terre d'Israël, qui était à Dieu, devait Lui rester ? Nul n'aurait pu le dire, et la foule qui était pourtant prête à défendre le prêcheur contre ceux qui auraient voulu le mettre à mal, se sentait flouée. À partir de ce moment, la réunion tourna court. Les pharisiens ne savaient plus trop que dire. Les auditeurs, déçus, commencèrent à se disperser. Jésus, lui aussi, eut soudain l'air fatigué, et il conclut rapidement avant de s'en aller.

Judas se sentait mal à l'aise. Qu'avait voulu dire Jésus avec cette dernière phrase ? Depuis qu'ils étaient à Jérusalem, il avait en permanence l'impression que son ami fuyait. Bien sûr, il y avait eu cette attaque contre les marchands la veille, mais n'était-elle pas un feu de paille, un mouvement de colère finalement absurde qui n'avait servi qu'à braquer les autorités et à les contraindre à se cacher avec encore plus de précautions ? Judas n'arrivait plus à cerner Jésus. Il voulut aller lui demander des explications. Il se heurta à un mur. Jésus lui parut incohérent, absent. Quand il tenta de lui faire expliquer sa phrase, celui-ci prétextait sa fatigue et la prière qu'il devait faire. Judas sortit furieux. Son allégresse de la veille était retombée, et il lui fallait lutter contre le pessimisme qui l'envahissait.

*

* *

Judas trouva le lendemain le temps d'aller à la tour de Siloé. Le monument était en miettes. La poussière déplacée par sa chute avait blanchi les arbres alentour. Le bélier utilisé par les Romains gisait encore à terre, son extrémité salie par la pierre écrasée. Y avait-il toujours des corps sous les décombres ? Sans doute, mais les soldats

qui empêchaient les curieux d'approcher ne semblaient plus rien faire pour les dégager.

Il tenta de mieux comprendre ce qui s'était passé, n'obtenant que des témoignages imprécis : des bruits de combats, l'arrivée des Romains et, très vite, l'effroyable fracas de la tour s'écroulant, le lent dégagement des corps parmi les cris des blessés, et maintenant la rage d'emprisonner les fautifs...

Judas n'apprit ce qu'il était advenu de Barabbas qu'en rentrant, par la bouche de Menahem, qui vint le retrouver chez Caleb.

« L'émeute a encore plus mal tourné que nous ne le pensions. Ils ont capturé Barabbas. »

Judas pâlit.

« Tu en es sûr ? »

— Un des nôtres est domestique au fort Antonia. Il l'a reconnu, mais n'a pu lui parler. Pour l'instant, les Romains n'ont pas réalisé qui il est, mais tout sera à craindre dès qu'ils l'auront identifié.

— Et il sera alors encore plus difficile de le délivrer. Nous devons faire quelque chose.

— C'est pour ça que je suis venu te voir. Les chefs du mouvement se réunissent ce soir. Il faudrait que tu viennes.

— Où est-ce ?

— Le lieu n'est pas encore fixé. Je t'attendrai à côté du temple d'Esculape dans une heure.

— J'y serai. »

En s'y rendant, Judas, qui était venu avec Simon, était passé près de la colline du Golgotha. Une dizaine de corps étaient déjà cloués sur des poutres, l'un d'eux attaché directement aux branches d'un olivier.

Ils se retrouvèrent dans la cave de la maison d'un pharisien, près de la porte des Eaux. Il y avait une dizaine d'hommes. Rien d'autre ne semblait les unir que leur but commun. Judas n'en connaissait presque aucun : Barabbas avait cloisonné l'organisation de telle façon que, sans lui, elle fonctionnât difficilement. Les premières heures se passèrent en épuisantes reconnaissances de légitimité. Puis la gravité de la situation l'emporta sur les querelles, et ils reconnurent l'autorité de deux hommes : Judas et un grand zélote brun, maigre, mais à la voix forte et au charisme impressionnant nommé Azvi.

L'idée d'une délivrance armée fut envisagée, mais le projet parut vite irréalisable : le fort Antonia était imprenable, et le mouvement trop affaibli. Diverses autres idées, parfaitement contradictoires (lancer une nouvelle émeute, attendre le procès de Barabbas, retourner dans le désert) furent étudiées quand Azvi, l'air chafouin, prit la parole.

« Nous tournons en rond. Je ne vois guère qu'un seul moyen...

— Lequel ?

— Les Romains ne savent ni comment l'action a été menée ni qui en est responsable. Si nous leur fournissions un coupable, peut-être s'en contenteraient-ils et relâcheraient-ils les autres... »

Un silence flotta après cette proposition.

« Mais comment veux-tu leur fournir un coupable ? demanda Simon, qui avait déjà compris.

— Il y en a un tout trouvé.

— Ah oui. Et qui ?

— Votre prophète.

— Jésus ? »

Judas avait bondi.

« Oui, Jésus. Il a tout pour les convaincre : cela fait des mois qu'on entend parler de lui comme d'un fauteur de troubles. Il a plusieurs fois et en public affirmé sa haine de l'occupation. Il entre à Jérusalem sous les vivats de la foule puis déclenche une énorme bagarre dans l'enceinte du Temple. Crois-moi, il ne faudra pas dépenser beaucoup de salive pour les décider. En plus, le Sanhédrin ne verrait pas cela d'un mauvais œil : Jésus les irrite par sa prétention, et menace leurs bonnes relations avec Pilate.

— Mais nous avons besoin de lui.

— Besoin ? Pour quoi ? Ce n'est qu'un démagogue habile.

— Il est notre plus grand espoir.

— Il n'est plus temps de penser à l'espoir, mais au présent. Est-ce lui qui va reprendre les troupes en main ? Est-ce lui qui sait où et quand travaillent ceux qui sont avec nous ? »

Judas allait protester, mais s'aperçut que tous étaient contre lui.

« Vous vous trompez du tout au tout. Cela ne servira à rien. Comment de toute façon, une fois Jésus arrêté, vous y prendrez-vous pour faire élargir les autres ?

— Il est d'usage que Pilate libère un prisonnier pour la Pâque. Si nous arrivons à lui faire croire que Jésus est le grand responsable, il prêtera moins d'attention à Barabbas, et nous pourrons, en plaçant suffisamment des nôtres dans le public, demander sa libération. »

Un murmure d'admiration parcourut le groupe.

« Ah oui ? Et comment feras-tu arrêter Jésus ?

— Que l'un de nous aille au quartier général romain et le livre en racontant une histoire crédible. Mais il faut faire vite : les Romains ont déjà commencé à torturer, et certains des nôtres peuvent parler.

— Cela ne marchera jamais. Comment entreras-tu en contact avec les Romains ? Le premier Juif qui viendra révéler quoi que ce soit sur les rebelles sera arrêté et torturé. »

L'objection était valable et Azvi la considéra.

« Tu as raison sur ce point. C'est une difficulté à résoudre. Mais mon idée reste valable. »

Ceux qui étaient restés muets entrèrent alors dans la discussion. Plusieurs estimaient moralement impossible de reconstruire l'organisation sur la trahison.

« Si cela se sait, même avec Barabbas libéré, nous en resterons marqués à jamais. Les Romains auront beau jeu de jeter l'opprobre sur tout notre mouvement, affirma Simon.

— Il a raison, reprit un dénommé Amos. Il est des taches dont on ne se lave pas. Nous ne pouvons triompher que si nous sommes purs. Et il vaut mieux une péripétie malheureuse qu'incarner l'infamie.

— Malheureuse ? Définitive, tu veux dire, reprit Azvi. Tu penses que nous pourrions renaître après un coup pareil ? Que Barabbas soit reconnu comme notre chef et exécuté, et c'est la fin de nos espérances pour de longues années. Soyez-en certains. »

Le débat tournait en rond, et les hommes étaient fatigués. Judas comme Azvi sentaient que rien ne se déciderait ce soir. Ce dernier conclut, sans doute aussi pour avoir le dernier mot.

« Je ne sais ce que vous choisirez de faire. Mais une chose est sûre : il faut agir très vite. La Pâque est dans trois jours. Le moment ne se représentera plus. Avec Barabbas aux mains des Romains, nous sommes menacés de mort. N'oubliez pas cela. Et retrouvons-nous ici dans deux jours. »

Ils sortirent, un par un. Judas resta le dernier avec Simon et Amos.

« Comment ont-ils pu penser à quelque chose comme cela ? Je ne crois toujours pas à ce que j'ai entendu.

— Tu n'y crois pas par affection pour Jésus. Mais ils ont raison. »

Stupéfait, Judas regarda Simon, qui lui assenait cette énormité d'un ton presque évident. Simon sentit son étonnement et lui posa la main sur l'épaule.

« Mais c'est parce que tu es capable de te tromper ainsi sur toi-même que je suis convaincu que tu ferais un bien meilleur chef que cet Azvi. »

Judas sourit. La remarque de Simon fit pourtant petit à petit son chemin en lui.

Quand il se leva le matin, il était encore retourné par la discussion de la veille, et le manque de sommeil lui faisait les yeux humides. Les nouvelles étaient mauvaises : dans la nuit, d'autres rebelles avaient été arrêtés, ce qui semblait vouloir dire que certains des hommes torturés avaient parlé.

Jésus était sorti.

« Vous l'avez laissé partir ? » demanda Judas aux trois apôtres qui étaient là.

« Pourquoi l'aurions-nous obligé à rester ?

— Parce que dehors tout le menace. »

Il craignait qu'Azvi ne décide de mettre son idée à exécution et résolut d'aller chercher Jésus.

Les rues étaient de plus en plus encombrées. Des gens avaient dormi sur chaque place libre, dans chaque entrée de maison. Il demanda autour de lui si personne n'avait vu passer un prêcheur, mais on l'envoya trois fois de suite sur une fausse piste.

Enfin il retrouva Jésus. À nouveau, contre toute prudence, il était aux abords du Temple, et vitupérait des pharisiens.

« Malheur à vous », criait-il.

La hargne de son ton témoignait bien de sa nervosité depuis leur arrivée à Jérusalem.

« Malheur à vous, scribes. Malheur à vous, pharisiens. »

Dans un coin, un groupe manifestait haut et fort sa désapprobation, lui ordonnant de se taire.

« Vous n'êtes que des hypocrites. Vous purifiez l'extérieur de vos plats, mais vous laissez régner l'intempérance et la rapine. Vous acquittez la dîme de la menthe, du fenouil et du cumin... Mais vous laissez de côté le plus important. Que faites-vous de la justice, de la bonne foi, de la miséricorde ?

— Bien dit, hurla quelqu'un.

— Hypocrites, répéta Jésus. Guides aveugles : vous filtrez le moucheron et vous laissez passer le chameau. »

Il parla pendant plus d'une heure, interdisant d'un geste toute violence à la foule qui, de plus en plus, lui manifestait bruyamment son approbation. Quand il s'arrêta, Judas, lui aussi, se sentait vibrant d'enthousiasme.

« Tu as été magnifique. Mais ne restons pas ici, les Romains pourraient ne pas apprécier ce désordre. Viens. »

Il lui prit le bras pour l'entraîner.

« Quel souffle tu as eu aujourd'hui. Comment pourrions-nous ne pas gagner avec toi ? »

Jésus ne releva pas l'interrogation. Alors Judas se lança.

« Il faudrait que je te parle, vite. Tu as un moment ?

— Pour toi, toujours. Tu as la bourse avec toi ?

— Oui.

— Eh bien, allons dans une taverne. J'ai faim. »

Jésus commanda un plat de poissons grillés dans lequel tous les deux commencèrent à piocher.

« Que veux-tu me dire ?

— J'ai beaucoup hésité avant de venir t'en parler. Mais tu cours un autre danger que celui de te faire arrêter par les Romains. Tu les provoques à plaisir, ces jours-ci.

— Ce n'est pas de la provocation. J'ai des choses à dire et je les dis.

— Il n'est pas sûr que tout le monde juge bon de te laisser parler...

— Tant pis. Reprends de ce poisson, il est excellent. »

Il savoura le morceau qu'il mit dans sa bouche.

« Quel est ce danger contre lequel tu veux me prévenir ?

— Nous avons eu hier une réunion, pour discuter des suites de l'arrestation de Barabbas. Tu savais qu'il avait été arrêté ?

— Non, je l'ignorais. C'est extrêmement ennuyeux pour vos projets ?

— Pour "nos" projets. »

Judas appuya sur le « nos. »

« Oui, ça l'est. Il serait très dangereux que Barabbas soit reconnu pour le chef qu'il est. Encore plus qu'il se mette à parler.

— C'est vrai. »

Jésus apparaissait totalement extérieur au sort des compagnons de Judas.

« Alors l'un d'entre nous a eu l'idée de détourner l'attention des Romains en dénonçant quelqu'un comme le véritable instigateur de la révolte.

— Et ce quelqu'un, c'est moi ?

— Oui. »

Jésus réfléchit.

« N'ai-je pas déjà dit depuis longtemps que je devais être livré ? Je ne savais pas comment : voilà peut-être le moyen. Ainsi, la volonté de mon père sera faite. »

Ses mains tremblaient, trahissant sa fausse décontraction.

« Elle sera faite quand tu auras triomphé de nos ennemis. Pas quand tu auras été jeté en prison. »

Il éclata d'un rire forcé.

« Judas, que veux-tu de moi ? »

La question désarçonna Judas.

« Je pensais que cela t'était évident autant qu'à moi. Je ne sais pas si tu es le messie, ce Christ que Pierre a reconnu en toi ou ce fils de Dieu que tu affirmes être et, dans le fond, cela m'est égal. Mais je sais que Dieu a toujours été à nos côtés. J'ai été tout de suite convaincu que l'ennemi serait vaincu par toi.

— Mais vaincu où ?

— Comment cela, vaincu où ?

— Où est la victoire, Judas ? Crois-tu encore qu'elle est sur cette terre ?

— Et où serait elle autrement ? Je ne comprends pas.

— Ailleurs. Elle est ailleurs. Nous ne sommes que de passage, et cette terre n'est rien. Tout ce que je vous ai dit, et que toi et tes compagnons n'avez pas toujours compris, vous servira dans l'autre monde. C'est vers lui qu'il faut diriger tes efforts.

— Mais ici...

— Ici, nous ne gagnons rien réellement. Que crois-tu que tu feras, quand tu auras chassé les Romains ? La vraie victoire, elle est tous les jours quand tu te donnes à mon père. Là, tu leur enlèves ce qu'ils croient être leur force parce que toi tu sais qu'après il y aura autre chose, et que eux l'ignorent.

— Mais tu disais toi-même que les gentils avaient droit eux aussi...

— S'ils ont eu l'intelligence de comprendre où était la vraie vie...

— Et tous ceux qui souffrent ici ? Tous ces malheureux qui pleurent sous le joug, qui ont vu les leurs tués, séparés, affamés... Ce n'est pas ailleurs qu'ils ont mal. Tu veux leur dire que leur souffrance n'est rien ?

— Elle n'est rien parce que la félicité les attend pour plus tard. Cela aussi, je l'ai dit : le royaume des cieux s'ouvrira d'abord pour les petits, les humbles, les malheureux.

— Mais la souffrance d'aujourd'hui ? Tu ne me réponds pas.

— Elle est offerte à Dieu. Il saura s'en souvenir quand le jugement sera là. »

Judas se sentait perdre pied.

« Mais enfin, tu n'as cessé toi aussi de te plaindre des Romains, de demander leur expulsion...

— Et je continuerai de le faire. Car ni l'injustice ni le mal ne doivent être tolérés...

— Alors...

— Alors, les récompenses ne sont pas de ce monde. Je ne suis pas venu renverser un gouvernement. Ma révolution à moi ne se fait pas sur cette terre. Elle aura lieu plus tard, et bouleversera le monde comme aucune de celles que tu prépares ne pourra le faire.

— Tu ne peux pas abandonner ceux qui te font confiance.

— Mais je ne les abandonne pas. »

Jésus haussa le ton.

« Je ne les abandonne pas. Je leur offre une félicité qu'ils n'oseraient même pas imaginer.

— Pour plus tard...

— Je leur offre l'amour de Dieu.

— À condition qu'ils souffrent aujourd'hui.

— Pas “à condition” : qui serais-je si je prônais la douleur ? Mais elle existe, et elle sera récompensée là-haut.

— Je ne peux admettre que tu laisses ainsi le mal exister sans tenter de le réduire.

— Tu es injuste. Je le combats depuis que je le connais. Je ne crois simplement pas que le but que je poursuis soit ici.

— Le bonheur un jour peut-être contre le malheur aujourd’hui...

— Non. L’amour tout le temps et partout, et le salut pour ceux qui ont souffert.

— Pourtant, tout ce que nous avons fait ensemble...

— Tout ce que nous avons fait ensemble reste valable. Et les combats sur cette terre méritent d’être menés. Mais ils ne sont pas un but en soi. Le vrai bonheur nous attend au ciel. »

Judas était complètement bouleversé. Il n’arrivait plus à remettre ses idées en place, ne voyait plus qu’une chose : Jésus l’abandonnait. Le compagnon d’armes avec lequel il avait rêvé se dérobait au dernier moment, au nom d’un au-delà qui ne voulait pas dire grand-chose. Comment en étaient-ils arrivés à ce point ?

« Judas... Mon ami. Moi aussi, je suis bouleversé. Tu ne sais pas ce qui m’attend. Mais la volonté de mon père doit être faite, et j’espère avoir le courage d’atteindre mon but. »

Judas ne l’entendait plus. Il bredouilla quelque chose, se leva, et partit.

Tout l’après-midi, il marcha. Il ne savait plus que penser : la défection de Jésus, leur amitié brisée, l’écroulement de leur cause le laissaient anéanti. Quelle était cette chimère d’un bonheur de l’au-delà, qui admettrait les souffrances de cette terre au nom d’une amélioration à venir ? Devant ses yeux passaient et repassaient les images de ceux qu’il avait vu espérer, souffrir, mourir : son père sur la croix, ses camarades tués et torturés. Que pouvait signifier un combat qui ne leur accorderait rien aujourd’hui ? Et comment un dieu qu’il croyait de justice pouvait-il ne souhaiter que pour plus tard leur bonheur ? Si Jésus n’était pas celui qui devait libérer le peuple juif de la servitude, ne devenait-il pas avec son idéal de résignation le pire ennemi de leur cause ? La notion d’au-delà avait toujours été assez floue pour Judas. Il n’en niait pas l’existence, il ne s’en préoccupait simplement pas beaucoup. Mais jamais il ne l’avait conçue comme le lieu de tous les aboutissements. Autant valait alors faire comme les moines de Qumran et passer sa vie à prier et à méditer.

Comment arriver à convaincre Jésus de revenir à une vision plus réaliste de son action ? Comment lui faire comprendre que la lutte était une nécessité quotidienne et actuelle ? Tout ce qu’il venait de lui dire ne montrait que trop comment leurs conceptions divergeaient maintenant.

Alors, il eut une illumination, et en tomba presque à genoux sur le chemin. Il n'y avait qu'un moyen d'amener son ami à revenir à des sentiments plus normaux. Ce moyen lui répugnait. Mais il n'en voyait pas d'autre.

Le soir même, il enfila le saq et le chalouk qu'il avait mis pour rentrer dans Jérusalem et se fit annoncer chez Nicodème.

CHAPITRE 22

Le vieil homme n'avait guère changé : sans doute s'était-il un peu tassé, mais son visage avait gardé l'air de martiale rigueur qui avait tant impressionné Judas à leur première rencontre.

« Quand j'ai appris les troubles qu'il y avait en ville, j'étais sûr que j'allais te revoir. Entre, Judas. Vous menez une lutte à laquelle je n'ai pas eu le courage de m'associer totalement, mais qui est nécessaire. La ville bout et vous pouvez gagner. Tu es avec ce nouveau prophète, celui qui a provoqué cette mémorable bagarre au Temple ?

— Oui.

— Très habile, ce garçon. La manière dont il a organisé son entrée en se conformant exactement aux prédictions était étonnante : sur un âne que personne n'avait encore bâti, comme annoncé chez Ézéchiël, arrivant au mont des Oliviers, où Zacharie a prévu l'apparition de Dieu à la fin des temps. Il connaît ses Écritures. Il n'est pas qu'habile, d'ailleurs. Il a aussi pleinement compris ce qu'il y a de plus beau dans nos efforts, notre envie depuis des années de rendre la religion personnelle au lieu de collective, morale au lieu de rituelle... Tu sais que je l'ai rencontré ?

— Toi ? Mais où ?

— Avec ses fidèles, au printemps dernier, à la troisième lune, près de Tibériade. Je n'ai appris que depuis peu que tu l'avais rejoint.

— Il ne m'en a pas parlé. »

Judas était un peu vexé.

« J'ai tenu à ce que cela reste très discret. J'étais en Galilée, rentrant de Césarée, et je l'ai entendu parler sur une colline, en face du lac. Ce qu'il a dit m'a troublé. Il connaît nos textes, et s'en inspire beaucoup plus que ses ennemis ne veulent bien le dire : la terre promise aux pauvres comme dans les Psaumes ; aimer son prochain autant que soi-même comme l'a demandé Moïse ; le pardon comme chez Ben Sirach... Mais il y a en lui une persuasion, un charisme et une bonté qui forcent l'attention, ainsi qu'une grande intelligence politique de la situation. Il ne m'a pas convaincu sur tout, en particulier par cette prétention à se croire quasiment en communication directe avec Dieu... De même, sa regrettable tendance à l'obscurité m'a souvent gêné : quand je lui ai demandé s'il était venu instaurer le royaume, il m'a répondu quelque sentence du type : "Personne, à moins de naître à nouveau, ne peut voir le royaume de Dieu", ce qui ne m'a guère éclairé. La rencontre a néanmoins été

passionnante. Mais quel dommage qu'il ait toujours été si dur avec les pharisiens : beaucoup d'entre eux auraient pu le suivre sans cela... Est-ce qu'au moins vous le cachez soigneusement ? Je pense que les Romains ne dédaigneraient pas de le voir dans leurs geôles. Et il serait dommage qu'il y finisse : nous avons besoin de gens de sa trempe.

— C'est un peu pour cela que je viens te voir. Pourrais-tu me présenter à quelques membres du Sanhédrin influents, qui m'écouteraient sans me dénoncer ?

— Bien sûr. Mais pourquoi ? »

Alors Judas raconta sa dernière conversation avec Jésus, expliqua à quel point la victoire, malgré l'épisode de Siloé, était presque dans leurs mains, mit en avant tout ce que Jésus avait incarné pour lui et sans doute pour leur cause. Nicodème écoutait, avec une bienveillante attention.

« Et Barabbas est aujourd'hui dans les geôles de Rome... »

— Je le sais, hélas, mais je ne pense pas qu'ils aient encore réalisé qui il est vraiment. Cela ne devrait cependant pas tarder.

— Hier, nous avons eu une réunion avec un dénommé Azvi. Il a suggéré un plan qui m'a révolté. Il voulait que l'un d'entre nous livre Jésus en lui faisant porter la responsabilité de tout, pour obtenir ensuite la libération de Barabbas.

— C'est effectivement une idée assez ignoble. »

Nicodème attendait la suite. Judas respira longuement avant de se lancer.

« Je crois en fait qu'elle est bonne. »

Le sanhédrite parut stupéfait.

« Comment cela, bonne ? Toi, tu soutiendrais la trahison de ton ami, de ton maître ? »

— Écoute-moi, sans m'interrompre. »

Les mots sortaient de la bouche de Judas en une bouillie verbale dont Nicodème reconstituait le sens plus qu'il ne l'entendait.

« Je sais que la ville est prête à la révolte. Il ne lui manque qu'un chef. Cette occasion ne se reproduira sans doute pas avant longtemps. Il n'a pas le droit de la laisser passer ainsi. Je t'ai dit dans quelle voie il s'égare. Je le connais depuis trop longtemps, j'ai pu trop souvent juger ses réactions pour croire qu'il puisse maintenant prêcher l'inaction.

— Ce n'est pas l'inaction, Judas. C'est une autre forme d'action...

— Mais qui ne sert à rien ni à personne. Depuis qu'il s'est mis en tête qu'il était lié avec Dieu, il ne pense plus à tout ce qu'il peut faire là, maintenant. Je suis pourtant convaincu que, dans le fond, ce n'est pas cela qu'il souhaite.

— Et alors ?

— Alors, s'il était mis au pied du mur, s'il sentait autour de lui la

foule qui le réclame, il renoncerait à ses illusions et prendrait pour de bon la tête du mouvement.

— Au pied du mur ? »

Nicodème avait déjà compris, mais voulait contraindre Judas à aller au bout de sa pensée.

« En prison. Face aux Romains, directement, de façon à ne plus pouvoir reculer, murmura-t-il.

— Tu proposes donc que l'un d'entre nous livre Jésus pour l'obliger à intervenir et à prendre la tête de cette révolte.

— Oui. Exactement.

— Et du même coup faciliter la délivrance de Barabbas.

— En plus. Mais ce n'est pas le plus important à mes yeux. Les Romains s'apercevront vite que Jésus n'est pour rien dans les émeutes, et ils seront obligés de le libérer. Alors il sera mûr pour être notre chef. Il faut l'obliger à reconnaître qu'il est le seul à pouvoir prendre la tête de la révolte.

— Mais comment es-tu certain qu'il le fera ? N'as-tu pas tendance à croire que tes désirs sont les siens ?

— Il n'aura plus le choix. Tu le vois renoncer à la victoire à portée de main ?

— Cela paraît effectivement peu probable. Et puis, le fils de Dieu se laisser crucifier... »

Il éclata d'un rire incongru.

« Et qui chargerais-tu de cette infamie ? »

Le moment le plus dur arrivait. Judas ferma les yeux.

« Je ne peux laisser quelqu'un d'autre le faire. Ce sera moi.

— Tu en es sûr ? Tu sais que si quoi que ce soit échoue, tu resteras à jamais le traître.

— Je le sais. Mais rien ne peut échouer. Je me suis promené en ville : tout le monde est avec nous. Tu as vu le désordre causé au Temple : la foule nous a protégés. »

Il montait le ton, comme pour se convaincre lui-même.

« De toute façon, personne d'autre ne pourrait le faire. Je suis le seul à savoir à la fois où se cache Jésus et où pouvoir atteindre les membres du Sanhédrin sans me retrouver immédiatement sous la torture. Anne sera ravi de l'arrangement : il prouvera comme cela à Rome qu'il est capable de faire sa police, et ne se doutera jamais qu'au contraire son geste déclenchera l'émeute finale... »

Nicodème restait muet. Épuisé par son effort, Judas ne bougeait plus, transpirant, attendant un mot du vieux chef juif.

« Je ne sais si tu as raison, Judas. Je ne sais plus. Depuis des années, nous avons tellement cru, tellement espéré pour être si souvent déçus. Qu'est-ce que ton Jésus peut nous apporter ? Sa force de conviction est évidente. Mais est-il vraiment celui qu'il nous faut ?

Ton stratagème va-t-il aboutir ? Fais comme tu l'entends : je me déclare incompetent. Je vais contacter des membres du Sanhédrin : il en est suffisamment parmi eux que ton ami exaspère pour que je n'aie guère de difficultés à les convaincre. Si tu es toujours d'accord pour ce... pour prendre ce risque, repasse ce soir après le coucher du soleil. Ils seront là. »

Judas rentra chez Caleb. Jésus s'y retrouvait seul avec les douze apôtres. Il avait tenu à ce qu'il n'y ait plus qu'eux dans la maison et avait renvoyé quelques fidèles qui avaient retrouvé sa trace. Tous étaient couchés sur des banquettes avec des vêtements propres, comme l'exigeait la Loi. Judas arriva le dernier. Jésus, pour une fois, avait lui-même apporté les plats sur la table et aidé les femmes à mettre le couvert, il avait même lavé les pieds de Pierre, ce qui avait mis tout le monde, surtout Pierre, très mal à l'aise.

Le début du repas fut assez morne. Une sourde tension rongait les participants. Le froid de ce début de printemps entraînait par les portes disjointes. D'emblée, Jésus avait donné une solennité qui n'avait pas lieu d'être à cette simple réunion en disant à ses proches ainsi réunis :

« J'ai ardemment désiré ce repas avec vous avant de souffrir. »

Les apôtres s'étaient regardés. Cela faisait déjà quelque temps que Jésus ne pouvait plus s'adresser à eux sans évoquer sa mort et pas un ne comprenait encore bien ce que cela voulait dire. Il eut ensuite des paroles obscures au moment de distribuer le pain, remplit une coupe de vin en annonçant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang », ajoutant en mangeant : « S'il arrive que je ne sois plus parmi vous, faites ceci en mémoire de moi. » Judas écoutait à peine, et mastiquait sans s'en rendre compte. Il voyait le soleil qui tombait et sentait que se rapprochait le temps d'aller chez Nicodème.

Jésus mit à un moment la main dans la corbeille de pain en même temps que lui. Il immobilisa les doigts de Judas dans les siens, tirant ce dernier de ses pensées.

« L'un d'entre vous me trahira, dit-il alors.

— Pas moi, pas moi, se mirent à jurer tous les apôtres.

— Non : c'est celui qui met la main au plat avec moi en ce moment. »

Judas dégagea sa main comme si un serpent l'avait piqué et regarda Jésus, paniqué. Le visage du prêcheur restait impassible. Il eut l'impression que Jésus lui donnait son accord, le rendait au destin qu'il avait choisi, comme s'il s'y attendait, comme si cela devait même l'aider lui aussi à accomplir ce qui devait l'être. Alors, pour ne pas prendre le risque de changer d'avis, Judas se leva précipitamment,

bouscula Jean et, sans dire au revoir à personne, s'enfonça dans la nuit.

Il arriva chez Nicodème essoufflé après une longue course et s'arrêta quelques minutes pour reprendre sa respiration. Puis il poussa la grille.

Le vieil homme l'attendait, et avec lui trois autres sanhédrites, tous vêtus du manteau blanc et des houppettes bleues. Il les leur présenta.

« Voici Siméon, Moïse et Joseph. Ma démarche les a étonnés, car nous ne sommes pas habituellement du même bord. Mais je les crois aptes à écouter ce que tu as à leur proposer, et à en tirer le meilleur parti. »

Judas sentit dans la façon dont ils lui rendirent son salut le mépris avec lequel il savait qu'il devrait désormais vivre, même en cas de triomphe.

« Je suis venu vous livrer le prophète Jésus.

— Prophète ? Tu as de ces mots pour un simple fauteur de troubles ! »

Joseph ricana longuement. Judas se planta les ongles dans la peau de la main pour avoir la force de continuer.

« Il est beaucoup plus qu'un simple fauteur de troubles. C'est un des chefs de la clandestinité. C'est lui qui a en grande partie dirigé l'émeute de la tour de Siloé. »

Les trois hommes bondirent.

« Comment cela, dirigé l'émeute de la tour ? D'où tiens-tu tes informations ?

— De ce que je ne l'ai pas quitté.

— Qu'est-ce qui me dit que tu ne nous tends pas un piège ? demanda Moïse.

— Quel piège ? Je vous livre un de vos ennemis : où peut bien être le piège ?

— Je ne sais pas. Tout cela m'a l'air un peu trop facile. »

Il fixait Judas avec un regard inquisiteur.

« Si cela ne vous intéresse pas, je garde pour moi mes renseignements.

— Ne sois pas si susceptible. Je me demandais juste si... Avoue que c'est étonnant. Et où se cache ce garçon ? »

C'était le moment. Jusqu'à ce qu'il ait répondu, Judas pouvait encore reculer. Après, ce serait trop tard. Il ferma les yeux et vit la foule assaillant le palais pour libérer Jésus, vit ce dernier s'adressant à elle et l'enflammant... Cette image s'imposa avec une force telle qu'il fut à cet instant absolument convaincu qu'elle ne pourrait être que vraie. Et il parla.

« Il vit chez un charpentier de Béthanie, Caleb ben Iosseph. Il y a

dans le même quartier un champ avec un petit pressoir d'huile, juste après la rue des teinturiers. Il y va là tous les soirs prier. Demain, à la tombée du jour, il y sera.

— Nous viendrons avec des soldats.

— Si vous voulez. Mais n'arrêtez que lui : les autres ne sont que des comparses sans importance, de joyeux rêveurs qui l'accompagnent en chantant ses louanges.

— Qu'est-ce qui nous prouve qu'il n'y aura pas là une troupe armée qui nous attendra ?

— Pour quoi faire ? Envoyez une centurie entière si vous avez peur : vous n'aurez que le ridicule d'écraser une mouche avec un marteau.

— Demain dans le champ du pressoir à Béthanie ?

— Oui.

— Nous y serons. Gare à toi si tu nous as menti. »

Judas retint le crachat qui gonflait sa bouche. Il ne les regarda pas et sortit.

La voix de Moïse le rattrapa.

« Je doute que tu fasses cela pour la beauté du geste. Quelle récompense veux-tu ? Trente deniers te conviendraient-ils ? C'est le prix d'un esclave, et celui que tu nous livres ne vaut guère mieux.

— Trente deniers ? »

Judas éclata d'un rire méprisant.

« Tu veux m'acheter pour trente deniers ? Penses-tu que c'est pour cela que je t'offre l'homme que j'ai servi et aimé ? »

Il eut presque un sanglot.

« Mais alors que veux-tu ?

— Rien. Ma récompense, je viens de l'avoir. »

Et il s'enfuit en courant.

Il ne voulut pas revoir Jésus du lendemain et resta en ville, prévenant les siens, s'efforçant de placer aux meilleurs endroits les hommes qui allaient entraîner la foule. Quand le soir vint, il se rendit au jardin où il savait trouver Jésus. En entrant, il n'aperçut que lui. Les apôtres étaient tous endormis au pied du pressoir à olives. Judas les regarda avec mépris.

Il n'avait pas pensé venir. Mais il voulait, sinon expliquer ce qui allait suivre, au moins voir et serrer contre lui une dernière fois son ami. En entrant dans le jardin, il le héla.

« Tu es bien seul. »

Jésus se retourna et lui sourit. Il avait les traits creusés, les yeux fatigués, comme si la tempête intérieure qui le rongait depuis plusieurs jours avait eu raison de sa volonté.

« Pardonne-leur leur faiblesse. L'esprit est puissant, mais la chair est faible. »

Judas s'avança et baisa Jésus à la main, comme tout disciple son maître. Mais Jésus le prit par les épaules et l'enlaça, s'abandonnant contre lui. Judas en retira à nouveau le sentiment que Jésus s'attendait à son geste et qu'il lui pardonnait.

À ce moment, cent hommes du régiment péréen d'Hérode et cinquante des troupes du Temple investirent le jardin.

« C'est lui », crièrent-ils en désignant Jésus.

Judas se détacha de Jésus.

Les soldats bondirent, comme s'il allait s'enfuir.

Le bruit réveilla les apôtres. Ils furent immédiatement debout, le glaive à la main. Pierre se jeta devant les soldats.

« Jésus, fuis », criaient d'autres.

Le glaive de Pierre s'abattit sur un soldat, dont il trancha l'oreille. L'homme poussa un hurlement, et porta à sa tête une main entre les doigts de laquelle jaillit un flot de sang.

Les Romains à leur tour avaient dégainé.

Jésus cria :

« Arrêtez. »

Tous les combattant se regardèrent. Les deux soldats qui avaient empoigné Pierre le lâchèrent.

« Ces hommes sont là pour moi. Ils savent qui je suis et viennent m'arrêter. C'est la volonté de mon père. »

Il parut souffrir intensément en prononçant ces mots.

« Rangez vos armes, et laissez cela s'accomplir. »

Pierre cria.

« Mais nous n'allons pas les laisser t'emmener !

— Si, vous allez le faire. »

Jésus vint de lui-même se ranger entre les soldats. Les disciples, désarçonnés, ne bougèrent pas. Jean, ne pouvant supporter la scène, s'était déjà enfui, laissant son manteau entre les mains du soldat qui avait tenté de le retenir.

« Nous n'avons d'ordre que pour celui-ci, dit le centurion. Allons-y. »

Quand la petite troupe, entourant le prisonnier dont les mains avaient été garrottées, franchit la porte du jardin, Judas eut le sentiment que tout allait, pour Israël aussi, enfin s'accomplir. Et il fut heureux.

Jésus fut interrogé le lendemain matin par le Sanhédrin, d'abord en comité restreint chez Anne, puis en grand comité chez Caïphe. Judas passa à nouveau la matinée à vérifier que tout le monde était en

place. Il avait fait poster des hommes dans les coins stratégiques de la ville, des hommes souvent armés. Partout où il devait y avoir une foule, il avait des gens prêts à l'entraîner. Sur sa demande, Nicodème avait, pour l'après-midi, obtenu l'autorisation de rendre visite à Jésus. À ce moment là, Jésus donnerait le signal de la révolte, et il en prendrait la tête.

Le plus important était d'abord de placer des hommes dans la foule qui allait assister à la libération annuelle d'un condamné. Quand Pilate apparut, cela faisait déjà une heure que les badauds piétinaient. Le préfet semblait indifférent et hautain, et son masque de père sévère regardait loin devant lui. Jésus fut amené avec les autres prisonniers libérables dans la cour. Judas frémit en voyant les marques de fouet qui ensanglantaient le manteau pourpre, signe ironique de royauté, qu'on lui avait jeté dessus. Il savait qu'il risquait la crucifixion, la mort réservée aux rebelles à Rome. Mais il savait aussi que la vague qu'allait lancer Jésus allait submerger le palais et la garnison sans doute encore faible qui l'occupait. Pilate parla.

« Votre loi me permet de remettre en liberté l'un des nouveaux prisonniers : lequel voulez-vous ? »

Alors, de partout, les zélotes infiltrés dans la foule crièrent :

« Libère Barabbas. Libère Barabbas. » Certains, pour donner le change, criaient. « Jésus, libère Jésus de Nazareth. » Mais ils étaient beaucoup moins nombreux. D'autres noms volèrent. Plusieurs familles, dont le père ou le frère avaient été arrêtés, tentèrent de faire libérer leur parent.

« Barabbas, dites vous ? reprit Pilate, répétant le nom le plus audible. Et qui est ce Barabbas ? » Il se tourna vers les prisonniers. « Lequel d'entre vous est Barabbas ? » Il avait l'air soulagé, et les hauts dignitaires juifs aussi. Tous savaient que cette coutume n'était tolérable que si des prisonniers de second ordre en profitaient : demander la libération d'un rebelle important aurait immédiatement entraîné des complications.

Barabbas sortit de la masse des prisonniers, suscitant quelques cris et gémissements de la part de ceux qui n'avaient pas été choisis.

« C'est toi, Barabbas ? Pourquoi es-tu ainsi retenu ?

— J'ai attaqué quelques marchands sur la route.

— Un brigand ? Qu'as-tu de si remarquable qu'on réclame ainsi ta libération ? Ceux que tu as pillés n'en ont donc pas assez ? Enfin, une coutume est une coutume. Pars, tu es libre. Mais n'oublie pas que si jamais tu te retrouves ici, ce sera la mort. »

Le préfet se leva et se tourna vers ses adjoints :

« Dois-je maintenant interroger ces agitateurs ? »

Judas jubilait. La première partie du plan avait parfaitement fonctionné.

Nicodème avait assisté aux interrogatoires de Jésus. À l'heure du repas, il réussit à venir voir Judas. Mais il avait l'air préoccupé.

« Quelque chose ne va pas ?

— Je ne sais pas, avoua le vieil homme. Il a l'air à côté de ce qui lui arrive. Il est passé de chez Anne à chez Caïphe, puis a été interrogé par Pilate. Plus de douze stades en allers et retours : ils ne l'ont pas épargné... Mais son attitude est étrange. Il ne saisit aucune des perches qu'on lui tend, répondant toujours au pire pour lui. Les traducteurs ne l'aident pas, mais quand même... Chez Anne et chez Caïphe, il ne s'est quasiment pas défendu, reconnaissant ce dont on l'accusait au prétexte que tout ce qu'il avait dit était public. Il n'a, sans l'admettre, nullement nié avoir voulu s'en prendre au pouvoir du Temple. Chez Pilate, la première fois, il a annoncé que sa royauté n'était pas de ce monde, déclaration qui a semblé aussi obscure au préfet qu'à nous. Et il a ajouté : "Je suis venu ici pour rendre témoignage à la vérité." Pilate était mal à l'aise et a voulu s'en débarrasser en le renvoyant chez Hérode. Hérode s'attendait à s'amuser avec un faiseur de tours, et Jésus l'a regardé avec mépris, refusant de faire le moindre petit miracle... Mais ce n'est encore rien : devant le Sanhédrin, il s'est déclaré fils de Dieu. Et, quand Hérode l'a renvoyé devant Pilate, qui curieusement n'a pas l'air déterminé à le faire périr, il a reconnu être roi d'Israël.

— Roi ? Mais comment cela, roi ? Tout homme qui se proclame roi parle contre César. En ce moment, c'est idiot. Qu'il sorte d'abord, et ensuite il pourra le proclamer tout à son aise. Mais si personne d'autre ne l'entend que Pilate, il est sûr de se faire condamner...

— Je ne comprends effectivement pas. Il joue un jeu très risqué, d'autant plus que, s'il doit être jugé, il faut que ce soit très vite, avant le sabbat. Pilate a beau être une brute, il sait aussi se ménager le Sanhédrin, et ce n'est pas la première fois qu'il ferait exécuter quelqu'un dont il se moque pour lui faire plaisir. Souviens-toi de Bar Sichen.

— Mais nous sommes prêts. Il n'a qu'un mot à dire, et il l'aura son royaume. Dès qu'il sera dehors et libre. Pas avant...

— Il n'a pas l'air décidé. Peut être me trompé-je, mais je suis inquiet. »

Judas pâlit.

« Il faut que je le voie.

— Que tu le voies ? Et comment veux-tu faire ?

— Obtiens-moi une audience. Tu devais le rencontrer cette après-midi, fais-toi remplacer par moi. Tu as suffisamment de contacts pour cela.

— Sous quel prétexte ?

— Il doit bien y avoir un moyen.

— Oui, peut-être, en te faisant passer pour un médecin venu examiner ses plaies et envoyé par moi.

— D'accord. J'amènerai quelques onguents. Personne ne me reconnaîtra ?

— Ceux qui t'ont vu chez moi traînent peu dans les prisons, ricana Nicodème.

— Essaie. Fais-moi prévenir chez Caleb. J'y attends ta réponse. »

Deux heures plus tard, un messenger apportait à Judas un laissez-passer et un message de Nicodème.

« Tu peux venir et l'examiner. Tu disposeras d'une demi-heure. Tiens-moi au courant. »

Judas, qui avait déjà préparé quelques baumes, suivit l'homme jusqu'à la prison. L'odeur était épouvantable. Des excréments souillaient le sol. Dans un coin, deux cadavres de rats avaient été à demi rongés, et Judas frémit en songeant que c'était sans doute par les prisonniers.

Il fut introduit dans un cachot.

Jésus était méconnaissable : ses lèvres étaient fendues, un de ses yeux fermé, et ses cheveux ensanglantés lui tombaient sur le visage en lourdes mèches sales sans qu'il fit même un geste pour les repousser.

« Judas... Mais comment...

— Ne parle pas trop. J'ai pu obtenir un laissez-passer. Voici quelques onguents.

— Merci. »

Jésus prit les baumes et commença à en passer sur ses blessures. Le contact avec sa chair à vif le fit tressaillir.

« Que viens-tu faire là ?

— Je viens te dire que tout est prêt. Tu n'as plus qu'à prendre la tête de nos troupes et la ville est à nous. »

Jésus soudain eut l'air intéressé.

« Et je sortirais d'ici ?

— Ils ne peuvent pas te garder très longtemps, à moins que tu ne leur donnes des prétextes pour.

— Ils arrêteraient de me torturer ? »

L'espoir se lut sur son visage. Il regarda Judas. Pendant un instant, un dernier instant, il crut que c'était gagné. D'un coup, à cette heure où la réussite lui apparaissait évidente, le remords l'envahit.

Mais la main de Jésus, qu'il lui avait abandonnée, se crispa soudain. Il se jeta à terre et pleura.

« Mais je ne peux pas, je ne peux pas. »

Judas ne comprenait plus.

« Qu'est-ce que tu ne peux pas ? N'as-tu pas toi-même dit que tu

étais roi ? Bien sûr, c'était trop tôt. Mais tu l'as dit. Répète-le une fois dehors, quand tous les hommes seront là et... »

Jésus se calma et répondit d'une voix redevenue parfaitement déterminée.

« Je ne peux pas faire ce que tu veux. Ma mission est ailleurs. Elle n'est pas sur cette terre. Ne comprends-tu pas ?

— Mais tous, là, dehors, ils t'attendent. Tu es leur seul espoir. Ils ont besoin de toi. N'entends-tu pas leurs cris ? »

Jésus eut la force de sourire, et son sourire eut cette bonté qui bouleversait Judas.

« Je ne peux rien leur donner. Judas, pourquoi faut-il que ce soit toi, mon premier compagnon, mon ami, qui me déchires ? Mon père m'a envoyé en sacrifice pour effacer vos péchés. Tous les péchés. Elle est là la révolution, la vraie, celle qui mènera au bonheur. Elle concerne le peuple de Dieu tout entier, s'étend partout sur terre et dans l'espace, et établira beaucoup mieux que vos efforts ne le feront la justice et le pardon parce que ce sera pour l'éternité. Le royaume de Dieu est en vous, en toi. Dieu n'est pas venu pour conquérir mais pour se retirer. Partout où il n'avait plus besoin de commander, il a donné les rênes à l'homme.

— Mais eux tous, là, qu'est-ce que je vais leur dire ? Tous ceux qui t'attendent ? Tu vas les décevoir horriblement...

— Je ne décevrai que ceux qui n'auront pas compris ce que je suis venu leur dire.

— Ils voulaient de toi le bonheur, la liberté, ici, maintenant.

— Je leur offre une liberté plus grande encore que celle à laquelle ils rêvaient.

— Tu nous as dit : “Je vous prépare un royaume.”

— Le royaume des cieux : pas une place-forte sur la terre... »

Ses blessures le firent grimacer. Un rat passa entre eux, qu'aucun des deux ne pensa à repousser.

« Ne m'en veux pas, Judas. Je n'ai jamais promis qu'une révolution intérieure, et tu t'es obstiné à attendre autre chose. Je n'ai jamais promis sur cette terre que des persécutions, et je suis le premier à les subir. Nos routes ne se sont croisées qu'un moment, et tu n'as jamais vraiment compris ce que j'ai essayé de te dire... Mais je t'ai aimé. Et je te pardonne. »

Judas ne savait plus que dire.

« Comment voulais-tu que je te comprenne ? Tu disais : “Donne tout aux pauvres”, et tu te laissais verser trois cents deniers de nard sur les pieds ? Tu disais : “Pardonne toujours”, et tu démolissais le bazar du Temple ? Tu disais que le salut viendrait des Juifs, et tu maudissais des villes entières ? Tu parlais d'amour, et tu gardais à tes côtés le tueur que je suis comme le plus cher de tes amis ? »

Judas criait. Des sanglots de rage se formaient dans sa gorge.

« Judas, Judas... Mon père a voulu que je vienne parmi vous et que je sois pleinement homme. Pouvais-je l'être sans vos contradictions ? Je suis le premier dieu qui ait jamais douté. Parce que je suis un homme, et un homme qui a peur, crois-le... J'ai combattu le pire des ennemis : vous-mêmes, vos péchés, votre goût pour le mal...

— Tu es fou... Tu es fou... Rien ne se fera dans l'au-delà. Tout doit se faire ici, et tu as tout gâché... tout gâché...

— Non, Judas, j'ai ouvert des portes qui ne se refermeront plus. Tu veux la justice, je demande la charité. Tu veux le bonheur de la masse, je demande l'accomplissement de chaque individu. Tu veux la victoire du peuple juif contre les Romains, je veux celle de l'humanité contre le mal. Le prix est plus cher, mais tu ne pourras pas me reprocher de ne pas l'avoir moi-même payé au plus élevé des taux. Tu as cru que nous étions d'accord sur tout. Tu t'es trompé. Mon idéal se situe ailleurs que sur cette terre. Oui, je vais fonder un royaume, mais un royaume que chacun de vous créera et irriguera par l'amour, et dont il trouvera là-haut, auprès de mon père, la récompense. Ce royaume est encore au-delà de ton regard. Le jour où tu le verras en face, tes souffrances terrestres t'apparaîtront bien vaines. »

Judas sanglotait.

« Je voudrais que tu me laisses, maintenant. J'ai peur, et je ne peux affronter cette peur que seul. Rends-moi cet ultime service. »

Judas recula jusqu'au fond de la pièce. Il tapa contre la porte de la cellule, et se retourna.

« Je ne t'ai jamais compris, je m'en aperçois maintenant. Mais moi aussi je t'ai aimé. »

Jésus eut un dernier sourire, qui se transforma vite en grimace de douleur.

Judas était déjà parti.

Il erra longtemps. Il savait que tout était perdu. Sans ce feu rayonnant qu'était Jésus, que pouvaient-ils espérer ? Bien sûr, Barabbas était libre. Bien sûr, il obtiendrait sans doute encore quelques succès. Mais l'occasion inespérée était passée. Jamais plus les circonstances et l'élan ne seraient ainsi réunis.

Le sentiment de sa trahison l'envahit. Il ne comprenait plus, maintenant que son astucieux plan avait échoué, comment il avait pu se laisser aller à ce calcul ignominieux. Sa vie lui parut comme une lutte hésitante, dominée par l'échec. Il n'avait plus de certitudes. Au fond de lui naissait même une idée, qu'il n'osait encore formuler et le plongeait dans un gouffre : il avait trahi Dieu, et il ne s'était rien passé.

Jamais un désespoir pareil ne l'avait étreint. Il erra longtemps, indifférent aux bruits de la ville. De temps en temps, il levait les yeux vers les maisons qu'il longeait, les imaginant l'accueillant, lui et ses troupes, en triomphateurs. Il scrutait le ciel à s'en faire pleurer, sans rien y voir pourtant de cet avenir auquel Jésus avait sacrifié tous ses espoirs.

Un grand bruit le tira de sa songerie. Une foule lui bouchait la vue. Elle criait, huait. Derrière deux soldats, un homme avançait, porteur du patibulum. Dans ce supplicié au corps saignant, il reconnut Jésus. Il bouscula violemment la populace versatile qui conspuait déjà celui que hier elle acclamait. Du premier rang, il vit passer Jésus. Il était de nouveau couvert d'un manteau rouge et on lui avait posé sur la tête quelque chose qui ressemblait à un roncier. Il marchait les yeux baissés. Des gouttes de sang glissaient de son visage et s'écrasaient au sol. Il trébucha une fois et s'agenouilla. Personne ne lui tendit la main. Le brouhaha de la foule cessa à peine. Des moqueries partaient. Il s'arc-bouta sous le poids du bois, et parvint à se relever.

Alors Judas sut que le dernier cadeau qu'il pouvait faire à cet homme qu'il avait aimé sans le comprendre, à ce frère d'armes qu'il avait envoyé à la mort en espérant le sauver, était de partager son sort.

Il entra chez Caleb. La maison était vide, et la table encore embarrassée du dernier repas de Jésus et des siens.

Il n'eut aucun mal à trouver une corde, mais ne voulut pas laisser aux enfants de son compagnon le triste soin de le découvrir. Le Cédron, comme tous les printemps, bouillonnait d'une eau sale dans laquelle il trempa sa simarre. De l'autre côté, en remontant vers un champ, se trouvait un figuier. Il était content d'avoir pris sa décision, heureux de ne plus entendre tempêter sous son crâne la marée des noires pensées qui l'avait submergé. Qu'importait qu'il ait eu tort ou raison : la mort vers laquelle il se dirigeait abolissait la question. Il avait fait ses choix, et même s'il n'en avait pas obtenu ce qu'il espérait, il avait la conviction qu'il n'aurait pas pu faire autrement. En figeant sa vie, la mort lui donnait une signification dont il n'était plus maître. Il partait avec sa vérité. Aux autres de juger maintenant.

Il caressa le figuier de la main, heureux de sentir sous sa paume l'écorce dure dont il arracha un petit morceau. La corde se lova à une branche. Il en tâta la résistance. Quelques bouts de bois et deux grosses pierres lui firent l'escabeau sur lequel il monta après avoir ôté ses vêtements, voulant sentir au dernier moment la caresse du soleil. Il passa la tête dans le nœud coulant qu'il venait de fabriquer et regarda devant lui la ville qui scintillait.

Puis il fit tomber l'assemblage de pierres et de bois.

La corde se tendit.

Les dernières gouttes de sa semence tombèrent sur une pierre ronde, où le soleil les assécha en quelques instants.

BIBLIOGRAPHIE

Écrire une fiction autour de Jésus oblige à naviguer en permanence entre la légende et la vérité historique, l'une pétrifiée par la foi, l'autre objet de doutes et d'approximations. J'ai donc dû souvent faire des choix : quand pouvait-on céder à l'Histoire sans démentir la croyance, quand pouvait-on laisser parler la foi sans sombrer dans l'invraisemblance et le merveilleux ? J'assume la vision que je donne d'une aventure dont ce qu'elle dit me bouleverse souvent sans que pour autant l'idée de divinité qui l'accompagne m'ait jamais séduit.

Pour la construire, j'ai consulté beaucoup d'ouvrages, tant de réflexion que de fiction : voici la liste de ceux auxquels j'ai directement puisé, certains pour un simple détail de vie quotidienne, d'autres pour bâtir l'histoire que je raconte, que ce soit en m'en inspirant ou en réagissant contre eux. Il en est des dizaines d'autres. Le hasard a souvent guidé cette sélection. Au lecteur de juger si elle a été de bon conseil...

Nombre d'entre eux, surtout récents et de fiction, adoptent pour désigner les personnages des évangiles leurs noms juifs : Yehouchoua, Yokanaan, Yehouda, Kaïphas, etc. Le procédé, sans doute plus authentique, m'a pourtant paru artificiel. J'ai préféré utiliser les noms usuels de Jésus, Judas, Pierre, Jean-Baptiste.

Documents

Les Quatre Évangiles, traduction de Pierre de Beaumont, Fayard-Marne 1968.

La Guerre des Juifs, Flavius Josèphe, Les belles lettres 1980.

Abrégé de la vie de Jésus, Pascal, 1665, Omnibus 1998.

Vie de Jésus, Ernest Renan, 1863, Omnibus 1998.

La Galilée, Pierre Loti, 1894, Bouquins 1991.

Terres mortes, André Chevrillon, 1897, Phébus 2002.

Jésus raconté par le Juif errant, Edmond Fleg, 1933, Omnibus 1998.

La Vie de Jésus, François Mauriac, Flammarion 1937.

Mémoires d'un révolutionnaire, Victor Serge, 1949, Bouquins 2001.

Feuillets d'automne, André Gide, Mercure de France 1949.

Jésus en son temps, Daniel-Rops, Fayard 1945.

Jésus, Jean Guitton, Livre de poche 1956.

Les Sectes juives au temps de Jésus, Marcel Simon, PUF 1962.
Jésus et les zélotes, S. G. F. Brandon, Flammarion 1975.
Jésus, un homme de Nazareth, Marie-Émile Boismard, Cerf.
L’Affaire Jésus, Henri Guillemin, Seuil 1982.
L’Homme qui devint Dieu, Gérard Messadié, Robert Laffont 1988.
Jésus, Jacques Duquesne, Flammarion-DDB 1994.
Les Miracles, Charles Perrot, Jean-Louis Souletie et Xavier Thévenot, L’atelier 1995.
Jésus contre Jésus, Gérard Mordillât et Jérôme Prieur, Seuil 1999.
Judas, sous la direction de Catherine Soullard, Autrement 1999.
L’Autre Messie, Israël Knohl, Albin Michel 2001.
Dieu malgré lui, Michel Benoît, Robert Laffont 2001.
La Vie quotidienne aux temps bibliques, Jacques Briend et Michel Quesnel, Bayard 2001.

Fictions

Ben-Hur, Lewis Wallace, 1880, Omnibus 1994.
Jésus fils de l’homme, Khalil Gibran, 1928, Albin Michel 1990.
Judas, Lanza del Vasto, Grasset 1938.
Judas, Eric Linklater, De Vischer 1946.
Barabbas, Par Lagerkvist, Stock 1950.
Judas, Marcel Pagnol, 1955.
Fictions, Jorge Luis Borges, Gallimard 1956.
Judas, Igal Mossinsohn, Calmann-Lévy 1963.
Saint Judas, Jean Ferniot, Grasset 1984.
Évangile de Judas, Roberto Pazzi, Grasset 1989.
Mémoires de Ponce Pilate, Anne Bernet, Pion 1998.
L’Empreinte du ciel, Hubert Monteilhet, Presses de la renaissance, 2000.
L’Évangile selon Pilate, Eric-Emmanuel Schmitt, Albin Michel 2000.
Notre agent en Judée Franco Mimmi, Nautilus 2000.
L’Assassin et le Prophète, Guillaume Prévost, Nil 2002.

Je remercie par ailleurs pour leur aide dans ma recherche de documentation Michel Quesnel, Jean Mouttapa, Laure Léveillée, Anne de Cazanove, Jean-Luc Pouthier.